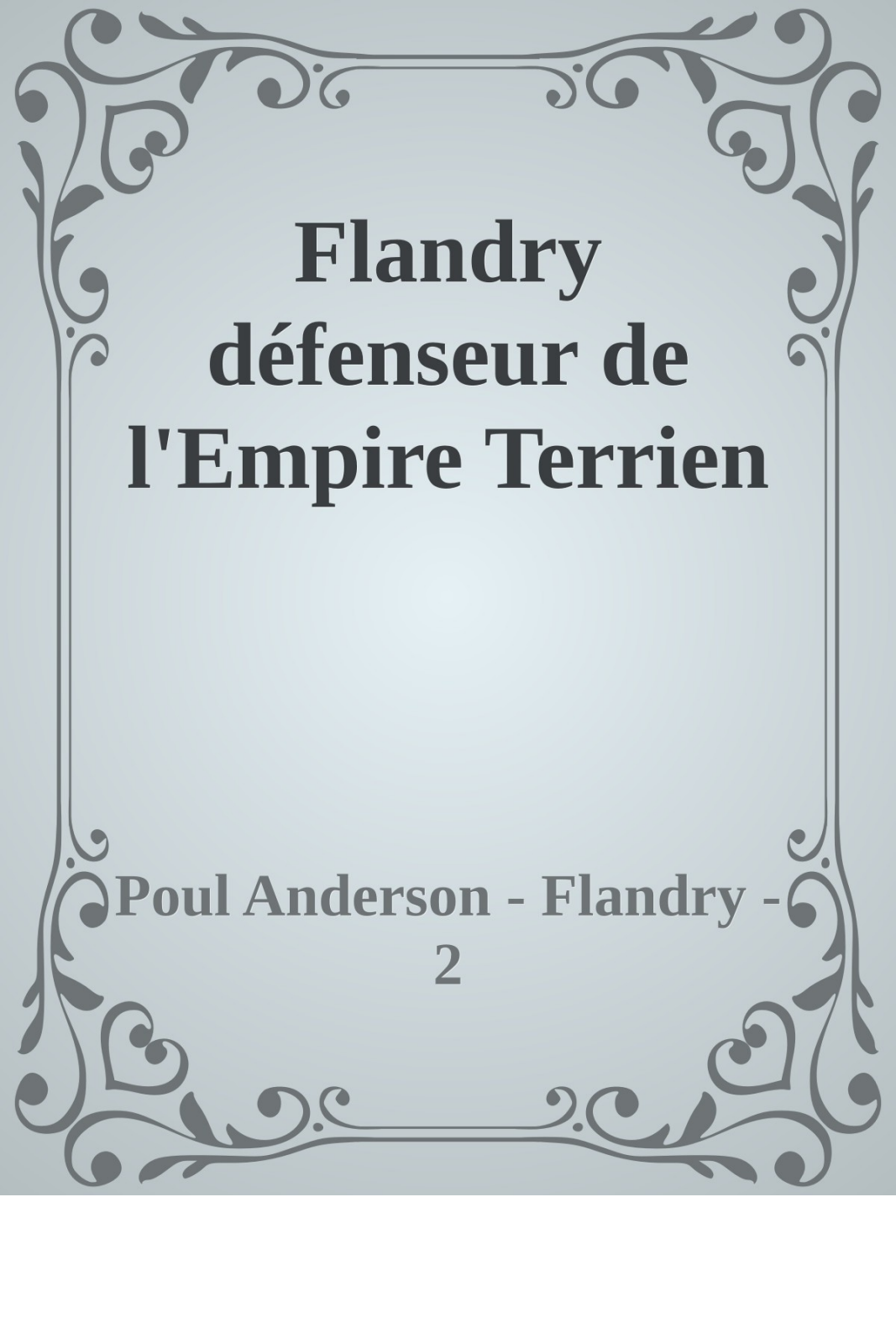


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

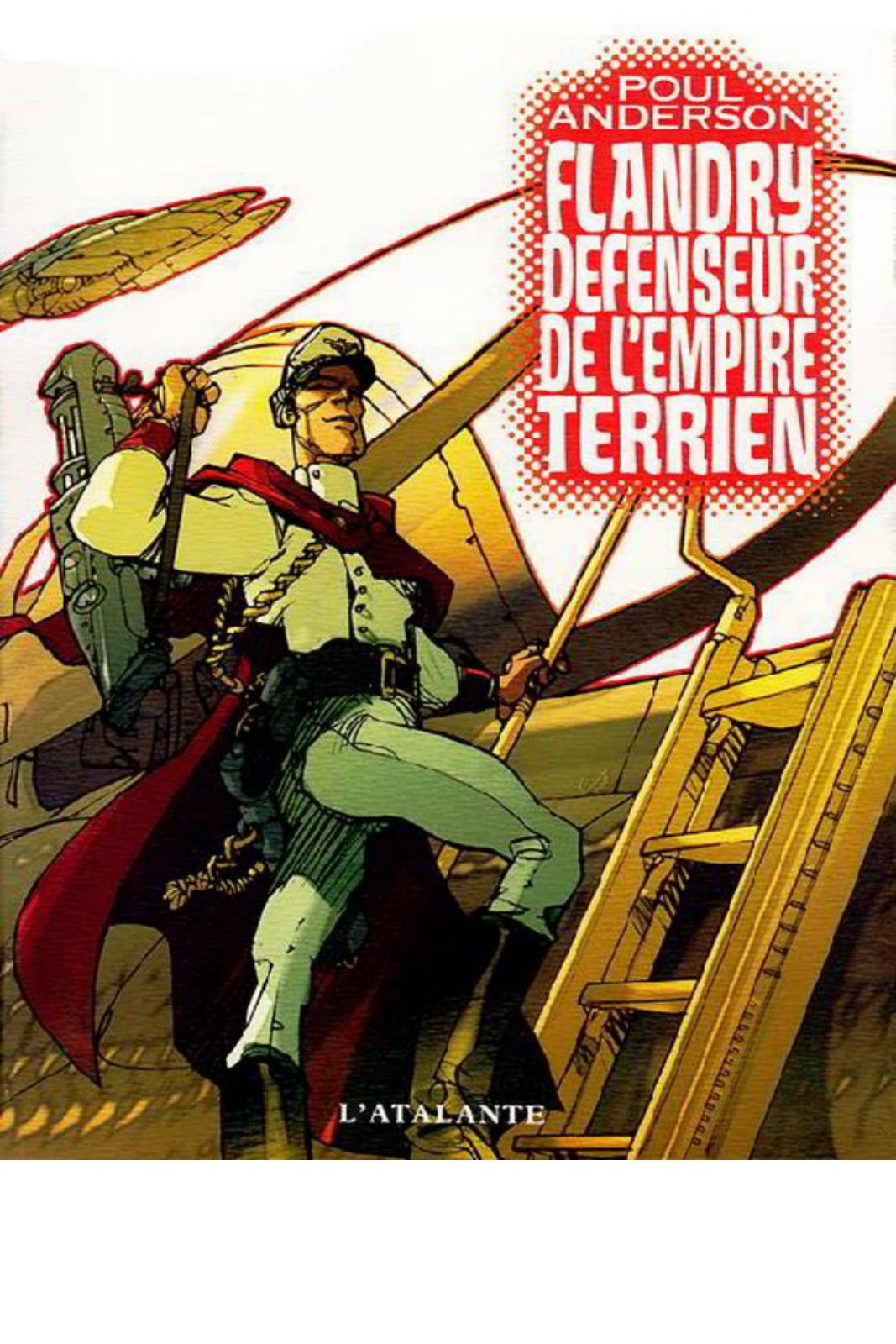
Flandry défenseur de l'Empire Terrien

Poul Anderson - Flandry -

2

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUL
ANDERSON

**FLANDRY
DEFENSEUR
DE L'EMPIRE
TERRIEN**

L'ATALANTE

Poul Anderson



Un cirque de tous les diables Les mondes rebelles

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SILVAIN CHUPIN



L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : Olivier Vatine

DEFENDER OF THE TERRAN EMPIRE

(A Circus of Hells – The Rebel Worlds)

© 1969 (*The Rebel Worlds*) & 1970 (*A Circus of Hells*) by Poul Anderson, renewed 1996 & 1997 by the Trigonier Trust

© Librairie L'Atalante, 2006, pour la traduction française

ISBN 2-84172-341-0

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Un cirque de
tous les diables

C'est l'histoire d'un trésor perdu gardé par d'étranges monstres, d'une captivité dans une immensité désertique et d'une poursuite à travers récifs et écueils au risque d'y faire naufrage. On y voit une jolie fille, un magicien, un ou deux espions, ainsi que des empires rivaux qui s'affrontent. Et bien sûr, comme Flandry fut tenté de le dire plus tard, c'est un concours de circonstances qui fut à l'origine de tout cela.

Pourtant, la probabilité qu'il rencontre Tachwyr l'Obscur n'était pas si faible. Ils exerçaient le même métier, lequel les conduisait fréquemment dans les mêmes endroits, et ils avaient aussi en commun l'esprit aventureux de la jeunesse. À l'évidence, dès lors que l'on pratique l'impérialisme à une échelle interstellaire, les flottes acquièrent de telles dimensions que les chances pour que deux de leurs membres tombent l'un sur l'autre deviennent extrêmement faibles. Néanmoins, ce genre de rencontre se produisait, inévitablement, à l'occasion d'une des rares visites d'un vaisseau de guerre merséien sur une planète terrienne. Statistiquement parlant, une vie qui ne comporterait aucun événement imprévu serait pour le coup réellement impossible.

La planète était Irumclaw, à quelque deux cents années-lumière de Sol, dans les confins de l'Empire humain qui font face à Bételgeuse. Le lieutenant Dominic Flandry y avait été affecté depuis peu, non sans récriminations et grincements de dents de sa part, jusqu'à ce qu'il comprenne que la vie sur un caillou aussi lugubre n'était pas dépourvue de compensations. Le vaisseau merséien était le *Brythioch*, un croiseur de passage à travers les soleils non revendiqués et pour la plupart inconnus de la région tampon comprise entre les espaces gouvernés aux noms de l'empereur et du Roidhun. Aucun des deux gouvernements n'aurait autorisé qu'un appareil ennemi, équipé d'armes nucléaires, pénètre en profondeur à l'intérieur de son territoire. Cependant, les autorités de frontière pouvaient, comme bon leur semblait, accueillir un « visiteur amical ». Cela rompait la monotonie tout en donnant le faible espoir d'observer le genre de

bagatelles qui, en s'accumulant, finiraient peut-être par révéler quelque chose que l'adversaire aurait préféré garder secret.

On échangea les amabilités d'usage. Au-delà du protocole, ce qui motivait les humains, qu'ils le sachent ou non, c'était d'éprouver le subtil frisson que provoque le fait de bavarder avec ceux qui – malgré les formules diplomatiques – demeuraient l'ennemi. Flandry en était bien conscient ; à vingt et un ans, il en connaissait davantage sur la vie que la moyenne des gens de son âge. Il savait pertinemment que les fêtes que l'on donnait dans la Vieille Ville offraient l'occasion de boire quelques verres, et bien d'autres agréments dans certains cas.

Et pourquoi pas, après tout ? Ils avaient séjourné longtemps dans les profondeurs de l'espace. S'ils rentraient directement, ils devraient faire un voyage de cent quarante années-lumière – dix jours standard en hypervitesse maximale, mais toujours un abysse dont l'immensité et l'étrangeté usaient les esprits les plus robustes – avant d'atteindre un de ces mondes qu'ils disaient leurs. Ils avaient donc besoin de vivre quelques heures à plus petite échelle, aussi hostiles que fussent leurs hôtes.

Ce que nous ne sommes d'ailleurs pas, pensa Flandry. Nous devrions l'être, mais nous ne le sommes pas, pour la plupart d'entre nous. Il sourit. *Et moi non plus.*

Il aurait aimé prendre part aux réjouissances, mais il ne le pouvait pas. Les officiers subalternes de la base d'Irumclaw devaient organiser la réception habituelle pour leurs équivalents du vaisseau. (Leurs supérieurs en donnaient une autre dans un bâtiment séparé. Les Merséiens, perplexes ou amusés devant la rigide conception hiérarchique des Terriens, se pliaient de bonne grâce à cet usage. Ils attachaient plus de prix aux cérémonies et aux traditions, même étrangères, que les humains d'aujourd'hui.) Alors que certains visiteurs parlaient anglaise, il apparut que Flandry était le seul homme à connaître l'ériaï. La cantine n'était pas reliée à l'ordinateur de langues et l'on n'avait pas eu le temps de bricoler une connexion provisoire. Sa qualité d'interprète serait donc encore plus nécessaire que sa présence physique.

Il n'avait pourtant pas à rougir de cette dernière ; son allure trahissait même une certaine suffisance. Il était grand, souple et portait l'uniforme avec panache, à tel point que les filles en ville avaient fait de lui un de leurs chouchous. Et, malgré cela, il restait apprécié de ses collègues, si ce n'est toujours de ses supérieurs.

Le soir, il se présenta à l'heure fixée. Sous l'œil soupçonneux du commandant Abdullah, il salua le portrait de l'empereur d'un geste si sec et inhabituel de sa part qu'il faillit se démettre l'épaule. *Et claquer du talon*, se souvint-il. Plusieurs personnes le précédaient dans la file et il avait une minute pour faire le point.

On avait enlevé les tables, sauf celle des rafraîchissements, ainsi que les chaises par égard pour les invités, aussi la salle offrait-elle un aspect assez morne. Les portraits des anciens personnels, les trophées et les citations pour des succès passés rendaient ses murs encore plus déprimants. Une animation montrait un parc sur Terra, avec des arbres luxuriants et, en arrière-plan, s'élançant vers le ciel, la tour résidentielle d'une riche famille et des véhicules volants qui rutilaient telle de la poussière de diamant. Cela ne lui rappelait que trop bien à quelle distance il se trouvait de ces précieuses commodités. Il préférerait encore la fenêtre bien réelle et son obscurité. Elle était ouverte et une brise s'y engouffrait, chargée d'odeurs inconnues.

Mais il appréciait davantage les Merséiens, du moins comme preuve tangible de l'existence d'un univers au-delà d'Irumclaw. Quarante d'entre eux formaient une rangée et supportaient la litanie des présentations avec le stoïcisme qui convient à une race de guerriers.

Ils ressemblaient tout à fait à des hommes de haute taille... si on veut. Pour beaucoup, on aurait pu leur trouver de beaux visages, dans le genre taillé à la serpe. Leurs mains comptaient quatre doigts et un pouce, et dans l'ensemble ils avaient des proportions et des articulations franchement anthropoïdes. Mais ils se tenaient penchés en avant, en contrepoids de leurs lourdes queues. Leurs pieds, visibles à travers les sandales, étaient en pattes de canard, palmés et griffus. Leur peau glabre paraissait légèrement squameuse et, selon la race à laquelle ils appartenaient, sa couleur allait du vert pâle – la plus courante – à l'ébène, en passant par le brun doré. Leur tête présentait deux orifices osseux enroulés à la place des oreilles, et une crête dentelée courait tout le long de leur échine jusqu'au bout de la queue.

Leur anatomie était en grande partie dissimulée par l'uniforme : tunique ample, pantalon ajusté, noirs avec garniture et insignes argentés qui révélaient les liens familiaux, le statut ainsi que le grade et l'affectation. Les Merséiens s'étaient poliment désarmés, dans le sens où aucun ne portait de pistolet à la ceinture. Aussi les Terriens s'étaient-ils abstenus de leur demander de laisser au vestiaire leurs grands couteaux de combat.

Entre eux et les hommes, le problème – Flandry le savait – ne venait pas des différences, mais plutôt des similitudes : les planètes d'origine et donc les planètes convoitées, les instincts de leurs ancêtres chasseurs, l'héritage de fierté et de guerre.

« *Afal Ymen*, permettez-moi de vous présenter le lieutenant Flandry », entonna Abdullah. Le jeune homme s'inclina devant la masse imposante dont le propriétaire portait un grade équivalent à celui de capitaine, et reçut en retour un salut du crâne brillant et encrêté. Il continua, échangeant noms et saluts de la tête avec chaque

Merséien subalterne, tout en se demandant, comme ils le faisaient certainement eux-mêmes, quand cette farce prendrait fin pour laisser place aux libations.

« Lieutenant Flandry.

— *Mei Tachwyr.* »

Ils se figèrent, se dévisagèrent et restèrent bouche bée tous les deux.

Flandry se reprit le premier, peut-être parce qu'il s'était rendu compte qu'il ralentissait la parade. « Euh... c'est une, euh... surprise bien agréable », bégaya-t-il en anglique. Puis, se ressaisissant, il poursuivit selon le protocole ériaü : « Salutation et bonne fortune à vous, Tachwyr de Vach Rueth.

— Et... que la santé et la force soient avec vous, Dominic Flandry... de Terra », répondit le Merséien.

Un bref instant, leurs yeux s'affrontèrent, noir contre gris, puis l'homme continua son chemin.

Il revint bientôt de sa stupéfaction. Quoique inattendu, le hasard qui le faisait tomber sur Tachwyr ne lui semblait pas réellement significatif. C'est néanmoins l'esprit ailleurs, comme un robot, qu'il accomplit le reste des sociabilités et son travail d'interprète. Son regard et ses pensées ne cessaient de se tourner vers cette ancienne connaissance. Et Tachwyr était lui-même trop jeune pour dissimuler parfaitement son impatience de se retrouver avec Flandry.

L'occasion se présenta deux heures plus tard, lorsqu'ils parvinrent à s'extraire de leur groupe respectif pour aller à la table des rafraîchissements. « Puis-je vous servir quelque chose ? lui demanda Flandry. Je crains que hormis du telloch il ne reste plus rien provenant de votre planète.

— Désolé de vous le dire, mais vous vous êtes fait rouler, répondit Tachwyr. C'est une marque épouvantable. Mais j'aime bien votre – comment dit-on ? – *skoksh* ?

— Eh bien, nous sommes deux. » Flandry leur remplit deux gobelets. Il avait déjà bu plusieurs whiskys et aurait préféré prendre celui-ci avec de la glace. Mais il n'allait pas chipoter devant un Merséien.

« Euh... santé », fit Tachwyr en levant son verre. Sa gorge et son palais donnaient au mot anglique un accent indescriptible dans cette même langue.

La conversation merséienne de Flandry était meilleure, quoique imparfaite. « *Tor ychwei.* » Il tendit son verre des deux mains de façon que l'autre puisse boire la première gorgée.

Tachwyr le suivit en avalant d'un trait la moitié de son verre. « *Arrach !* » Un peu plus détendu, il hocha la tête et sourit ; mais, sous la barre des sourcils, son regard restait rivé sur l'humain. « Alors, dit-

il, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— On m'y a affecté. Pour une année terrienne, pas de chance. Et vous ?

— Pareil, sur mon vaisseau actuel. Je vois que vous êtes maintenant dans le service des renseignements.

— Comme vous. »

Tachwyr l'Obscur – ainsi nommé parce qu'il avait la peau d'un vert un peu plus profond que la normale autour de l'océan Wilwidth – ne pouvait se départir entièrement de son air renfrogné. « C'est la branche où j'ai commencé, dit-il. Vous étiez pilote quand vous êtes venu à Merséia. » Il fit une pause. « N'est-ce pas ?

— Oh oui, dit Flandry. J'ai été muté plus tard.

— À l'instigation du capitaine de frégate Abrams ? »

Flandry hocha la tête. « En grande partie. D'ailleurs, il est capitaine de vaisseau à présent.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Nous... nous intéressons à lui. »

Après l'affaire Starkad, pensa Flandry, rien de plus normal. À nous deux, Max Abrams et moi, nous avons réduit à néant un plan ourdi par Brechdan Ironrede, le protecteur du Grand Conseil du Roidhun en personne.

Que savez-vous de tout cela, Tachwyr ? Vous n'étiez là que pour me servir de guide et essayer de me tirer les vers du nez, lorsque nous séjournions dans votre monde comme membres de la mission Hauksberg. Et la vérité sur Starkad n'a jamais été rendue publique ; aucune des personnes concernées n'aurait permis que cela sorte.

Et pourtant vous vous souvenez de nous, Tachwyr. Pour le moins, vous avez dû comprendre que nous avons été déterminants dans les menus soucis causés à Merséia. Cela vous ennuie de me trouver ici.

Mais il vaut mieux changer de sujet. « Vous restez jusqu'à demain ? Je reconnais qu'Irumclaw a beaucoup moins à offrir que Merséia, mais j'aimerais vous rendre un peu de la sollicitude que vous m'avez témoignée. »

Tachwyr marqua une nouvelle pause avant de répondre. « Merci, mais c'est négatif. J'ai déjà prévu une visite de la région avec des camarades. » Le choix des mots en ériaïu impliquait un engagement qu'aucun homme d'honneur n'aurait rompu.

Flandry se dit qu'à l'ordinaire un homme ne s'engage pas si fortement pour quelque chose d'aussi insignifiant.

Qu'est-ce que ça cache ? Peut-être ont-ils l'intention de goûter à la si fameuse décadence terrienne et ne veut-il pas me laisser voir que la si fameuse vertu merséienne peut se relâcher aussi facilement. « Restez en groupe, l'avertit-il. Certains de ces bars sont presque aussi dangereux que les trucs qu'ils servent. »

Tachwyr lâcha le rire de gorge propre à son espèce, s'installa sur

le trépied de ses pattes et de sa queue et se mit à lui débiter une histoire. Flandry se prêta au jeu, et tous deux s'amusèrent un moment jusqu'à ce que le lieutenant soit appelé pour traduire une conversation fastidieuse entre deux officiers ingénieurs.

Telle avait été l'entrée en matière. Il l'avait à peu près oubliée lorsque l'aventure débuta une nuit, environ huit mois plus tard.

Peu après que le soleil rouge orangé se fut couché, il quitta le complexe spatial et descendit en ville. Nul ne faisait attention à lui. Un ancien commandant avait essayé de décourager ses jeunes subalternes d'aller chercher la dépravation fatale dans la Vieille Ville. Il en avait déclaré zone interdite une grande partie et, puisant largement dans ses propres deniers, avait ouvert dans l'enceinte de la base un centre de loisirs comprenant des équipements sportifs, des ateliers, ainsi que des jeux honnêtes et des filles munies de certificats médicaux en bonne et due forme. Mais, en ville, les patrons savaient jouer de leur richesse et de leur influence. Le commandant avait été muté dans un avant-poste encore plus morne et insignifiant. Son successeur fit démonter toute l'installation et informa joyeusement ses hommes que ce qu'ils faisaient en dehors du service ne le regardait pas, ce qui lui permit, paraît-il, de se mettre une jolie somme en poche.

Flandry s'éloignait d'un pas nonchalant. La comète qui brillait sur chacune de ses épaules était si neuve qu'on aurait été tenté de chercher un manque d'assurance sur son visage. Mais l'angle canaille que formait sa casquette sur ses cheveux aile de corbeau révélait une désinvolture qu'une stricte interprétation du règlement n'aurait pas autorisée. Sa stature était drapée d'une incroyable tunique or brillant et ses jambes couvertes d'un pantalon blanc comme neige qu'il avait rentré dans des bottes en cuir faites main. Sa cape, flottant derrière lui, arborait des motifs phosphorescents qui luisaient dans le froid crépuscule. Et, tout en flânant, il chantonait une ballade sur les aventures improbables d'un vagabond des Highlands.

Personne n'aurait soupçonné qu'il n'était pas sorti pour aller s'amuser.

De l'autre côté des murs de la base, les demeures cossues se découpaient vaguement au milieu de grands parcs privés. Dans un sens, se dit Flandry, elles illustraient parfaitement la trajectoire

humaine. Une fois la colonie suffisamment vaste et prospère, et bien établie dans la sphère impériale, il s'agissait d'attirer non seulement des commerçants mais aussi des aristocrates. La Vieille Ville avait grouillé de culture autant que de commerce – elle était provinciale, certes, si loin de Terra, mais néanmoins vivante et authentique, digne de la respectable émulation des autochtones.

Ce soir-là, Irumclaw gisait comme un morceau d'épave au bord de la marée descendante de l'Empire. Les grandes demeures qui n'étaient pas désertes étaient devenues les propriétés de parvenus, et elles le montraient. (On aurait eu tort de se moquer de ces parvenus. Plusieurs d'entre eux dirigeaient de grandes organisations qui se consacraient entièrement à la ruine des voyageurs de passage et des hommes de la Spatiale chargés de garder les quelques équipements de transbordement qui demeuraient en service.) Au-delà des frontières des ports sous traité, la barbarie progressait à mesure que les autochtones abandonnaient la civilisation avec un mépris peut-être justifié.

Passé la zone résidentielle, les ateliers et les entrepôts dressaient leur masse imposante dans la nuit, et Flandry, sur le qui-vive, avait une main à portée de son pistolet à aiguilles sous sa tunique. Il y avait eu des vols et des meurtres par ici. Manquant d'une police pour faire nettoyer cette zone – à supposer qu'il eût voulu le faire –, le commandant s'était contenté de conseiller aux hommes en permission de ne pas la traverser seuls.

Flandry avait été abasourdi de l'apprendre quand il était arrivé en poste. « Nous pourrions le faire nous-mêmes – créer des patrouilles régulières – s'il nous l'ordonnait. Est-ce qu'il s'en moque ? Quel genre de chef est-il donc ? »

Ses protestations avaient été rapportées en privé à un autre éclaireur, le capitaine de corvette Eisenschmitt. Ce dernier, qui se trouvait dans le coin depuis un moment, haussa les épaules. « Il est du genre de ceux qu'on ramasse sur une planète comme celle-ci, répondit-il. Le GQG ne s'intéresse pas à nous, alors forcément on nous envoie les corrompus, les nigauds et les escrocs à la petite semaine. Les bons officiers supérieurs sont trop indispensables ailleurs. Sur Irumclaw, nous n'en avons que par accident, et ils ne restent jamais bien longtemps.

— Bon sang, on est pourtant à la frontière ! »

Flandry désigna la fenêtre de la pièce où ils étaient assis. C'était la nuit là aussi. Le rouge sang de Bételgeuse se détachait parmi les myriades d'étoiles où aucune loi n'avait cours.

« Au-delà, c'est Merséia !

— Ouais. Et à moins qu'on ne leur barre la route, les queues de croco progressent dans toutes les directions. Je sais. Mais ici c'est le

fin fond de nulle part... aux yeux d'un gouvernement impérial qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Tu débarques à peine de Terra, Dominic. Tu devrais le savoir mieux que moi. Je crois que nous nous retirerons entièrement d'Irumclaw avant une génération.

— Non ! C'est impossible ! Ça laisserait un flanc entier de l'Empire exposé sur six parsecs de profondeur. Nous n'aurions plus aucun moyen de protéger son commerce... de tenir le secteur...

— Oh... » Eisenschmitt acquiesça. « D'un autre côté, le commerce local n'est plus très florissant, il se réduit chaque année. Et puis songe aux économies pour le trésor impérial si nous mettions un terme à toutes les opérations. L'empereur serait alors en mesure de se faire construire une douzaine de nouveaux palais avec leurs harems attenants. »

Sur le moment, ces propos avaient hérisé Flandry. Il y avait trop peu de temps qu'il avait quitté son unité de combat, puis l'académie militaire où il avait dû faire ses preuves. Pourtant, les mois passant, il avait fini par constater la situation par lui-même et en tirer de tristes conclusions.

Il aurait parfois apprécié une bonne bagarre avec un voyou. Mais cela ne s'était pas produit, même lors de brèves missions dans la Vieille Ville.

Le quartier s'étendait autour de lui, avec ses immeubles en ruine abandonnés depuis l'époque de la colonisation, dont beaucoup de bâtiments d'adobe en forme de ruche des indigènes, à peine remodelés pour accueillir des formes de vie différentes. Les rues et les allées serpentaient sous les lumières incandescentes. La circulation était essentiellement piétonne, mais le bruit heurtait les tympons : voix, claquements de pas, vacarme, tentatives musicales assourdissantes, langues en tout genre, parfois un cri étouffé ou un hurlement de colère. Les odeurs aussi étaient fortes : des corps, des poubelles, de la fumée, de l'encens, des drogues. Les humains dominaient, mais il y avait également des autochtones, et des voyageurs de l'espace appartenant à toutes sortes de races se mêlaient à eux.

Devant une maison de plaisirs, qui sans cela ne se serait en rien distinguée des autres, un Irumclavien utilisait un vocaliseur pour psalmodier en anglique : « Venez seul, venez tous, entrez, entrée gratuite, pas de minimum. Tous types de divertissements, de plaisirs et de frissons. Pas de jeux trop exotiques, pas d'enjeux trop élevés ni trop faibles. Divertissements sophistiqués vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Plats succulents, boissons, stimulants, stupéfiants, hallucinogènes, euphorisants, selon votre choix, selon votre goût, selon votre bourse. Chaque sexe et chaque technique de dix-sept, je dis bien dix-sept espèces différentes prêtes à exaucer tous vos désirs, et cela sans compter les variantes raciales, mutationnelles et

biosculpturales. Venez seul, venez tous... » Flandry entra. Il frôla sans le vouloir deux ou trois bras de cette créature. Le tégument bleu lui parut froid dans l'air hivernal.

L'atmosphère de l'entrée était chaude et étouffante. Un humain colossal portant un uniforme bigarré braqua sur lui des yeux comme des éclats d'obsidienne : « Bienvenue, monsieur. Que désirez-vous ?

— Êtes-vous Lem ? répondit Flandry.

— Euh... oui, et vous... ?

— Je suis attendu.

— Ah. Prenez le graviscenseur jusqu'en haut, sixième étage, tournez à gauche jusqu'à la porte 666, placez-vous devant le scanner et attendez. À l'ouverture, montez jusqu'en haut de l'escalier.

— Six-six-six ? murmura Flandry, qui avait plus de lectures que la moyenne dans son service. Le citoyen Ammon est un humoriste, vous croyez ?

— Pas de nom ! » Lem posa la main sur le paralyseur à sa hanche. « Allez-y, mon gars. »

Flandry obéit, même quand il fallut se laisser fouiller et déposer son pistolet au vestiaire. Il se réjouit lorsque la porte 666 s'ouvrit pour le laisser passer ; c'était l'étage sadomaso et il en avait eu quelques aperçus.

Le bureau dans lequel il entra, et dont la porte se referma derrière lui, lui rappela Terra par sa surface, son opulence et par une animation montrant un jardin de roses qui ornait un mur. C'était du moins sa première impression ; ensuite, en y regardant de plus près, il constata le mauvais état des meubles anciens et le tape-à-l'œil des plus récents. Hormis Léon Ammon, aucun autre humain n'était présent. Un mercenaire gorzunien se tenait comme une statue hirsute dans un angle. Quand Flandry lui tourna le dos, son odeur musquée continua de lui rappeler qu'on pouvait le mettre en pièces à tout moment s'il ne se montrait pas sage.

« B'soir », lui dit l'homme derrière le bureau. Il était obèse, chauve, en sueur et pas très propre, bien que sa tunique écarlate fût de la meilleure qualité. Sa voix était aiguë et éraillée. « Tu sais qui je suis, non ? Assieds-toi. Cigare ? Cognac ? »

Flandry accepta tout ce qu'il lui offrait. Cela aussi, c'était de première qualité. Il en fit la remarque.

« Tu auras beaucoup mieux que ça si tu marches avec moi », lui rétorqua Ammon. Son sourire ne dépassa pas la surface de ses lèvres. « Tu n'as parlé à personne de l'invitation qu'un de mes hommes t'a soufflée à l'oreille l'autre soir ?

— Non, monsieur, bien sûr que non.

— Ça ne m'aurait pas gêné. Il n'y a rien d'illégal à inviter un jeune gars à bavarder autour d'un verre. Pas vrai ? Mais c'est toi que

ça pourrait mettre dans le pétrin. Un sacré pétrin même, et pas seulement vis-à-vis de tes supérieurs. »

Flandry avait quelques doutes quant à l'origine de beaucoup des êtres qui travaillaient à l'étage inférieur. Adultes consentants... après conditionnement cérébral et camouflage chirurgical... Il examina le bout de son cigare. « Monsieur, dit-il, je n'imagine pas que vous m'ayez fait venir en croyant que vous auriez besoin de me menacer.

— Non, fit Ammon. Je te trouve sympathique, Dominic. Et cela depuis que tu as commencé à venir t'amuser dans la Vieille Ville. Beaucoup d'escapades, mais organisées comme des manœuvres militaires, pas vrai ? Tu as du cran, tu es coriace et peu bavard. J'ai pris mes renseignements sur toi. »

Les doutes de Flandry s'accrurent. Il comprit que plusieurs incidents, quand on l'avait attiré ici ou là, avaient certainement été provoqués à seule fin de tester ses réactions. « Ça n'a pas été bien difficile, je me trompe ? dit-il. Je ne suis qu'un officier subalterne encore tout neuf dans la routine après deux mois en poste ici. Ancien pilote, réaffecté aux renseignements et envoyé en formation sur Terra, puis sur Irumclaw en mission de reconnaissance.

— Je ne comprends pas très bien, dit Ammon. Si leur objectif était de faire de toi un espion, pourquoi dois-tu passer un an dans les parages ?

— Je manque d'entraînement dans la surveillance, notamment de planètes mal connues. Et le no man's land là-bas a besoin d'être surveillé. Si nous n'avions pas d'éclaireurs pour arpenter les environs, nos copains merséiens pourraient y construire une base avancée, par exemple, ou préparer à notre insu je ne sais quel coup fourré. » *Ce qu'ils ont peut-être déjà fait, de toute façon.*

« Oui, je connaissais la réponse avant de te poser la question, et pour moi ça n'en reste pas moins du gâchis. Mais te voici du coup sur Irumclaw, je t'ai remarqué et j'ai fait ma petite enquête. J'en ai appris davantage que ce que disent les documents officiels, mon garçon. Tu étais au cœur de toute cette affaire sur Starkad. »

Stupéfait, Flandry se demanda jusqu'où l'on avait mangé le morceau pour qu'un malfrat de troisième zone sur une planète de dixième catégorie à la frontière de l'Empire ait obtenu pareille information.

« Écoute, ton tour arrive bientôt, dit Ammon. Et tu n'auras presque rien à faire pour ça, tu comprends ? Bien. Que penses-tu d'empocher un bénéfice avant de repartir d'ici ? Un bénéfice coquet, je te le promets. » Il se frotta les mains. « Oui, coquet.

— Ça dépend », dit Flandry. Si son enquête sur lui était aussi approfondie qu'il y paraissait, il était inutile d'essayer de lui faire croire qu'il disposait d'une fortune personnelle ou qu'il n'avait pas

besoin d'eux pour faire avancer sa carrière aussi loin qu'il l'espérait. « J'ai prêté serment à l'Empire.

— Bien sûr, bien sûr. Je ne te demanderais pas de faire quoi que ce soit contre Sa Majesté. Je suis moi-même un citoyen, pas vrai ? Non, si tu sais garder ta langue, je vais te dire exactement ce que je veux de toi.

— À la façon dont vous en parlez, je n'ai assurément aucun intérêt à bavarder.

— Exact ! Exact ! gloussa Ammon. Tu es futé, Dominic. Et beau garçon avec ça, ajouta-t-il à toutes fins utiles.

— Je me contenterai du “futé” pour l'instant ; quant au “beau garçon”, c'est une autre histoire », répondit Flandry. En effet, tout en appréciant qu'on le considère de cette façon, il trouvait son visage trop long et trop fin, et il projetait de le faire remodeler quand il aurait les moyens de s'offrir ce qui se faisait de mieux dans ce domaine.

Ammon soupira et revint à son affaire. « Tout ce que je veux, c'est que tu ailles jeter un œil sur une planète pour moi. Tu pourras le faire lors de ta prochaine mission de reconnaissance. Ramène-moi un compte rendu, en toute discrétion bien sûr, et ça te rapportera un million en petites coupures ou sous la forme que tu voudras. » Il plongea la main dans son bureau et en sortit un paquet. « Si tu acceptes le boulot, voici déjà un acompte de cent mille. »

Un million ! Par les dieux et les démons !

Flandry s'efforça de conserver son masque. *Pas une fortune si énorme, d'ailleurs. Mais assez pour assurer le minimum indispensable l'équipement spécial, les contacts sociaux, et fini les budgets de misère pour mes plaisirs en permission.* Un autre lui-même releva avec approbation le calme qu'il maintenait en façade. « Je dois mener à bien ma mission.

— Je sais, je sais. Je ne te demande pas de la bâcler. Je t'ai dit que j'étais un citoyen loyal. Mais si tu fais un petit écart, ça ne devrait pas te coûter plus de deux semaines en supplément.

— C'est ma tête que ça me coûterait si j'étais découvert », dit Flandry.

Ammon acquiesça. « C'est de cette façon que je pourrai compter sur toi pour ne pas la ramener. Et tu me feras confiance, parce que corrompre un officier impérial est un délit majeur... De toute façon, c'est ainsi que ça se passe dans une affaire de ce genre, pas question d'en informer les autorités ni les inspecteurs des impôts.

— Pourquoi n'y envoyez-vous pas votre propre vaisseau ? »

Ammon oublia ses manières. « Je n'en possède pas. Si je louais les services d'un civil, quelle prise aurais-je sur lui ? En particulier s'il est de la Vieille Ville. Je finirais probablement avec une seconde bouche

au niveau de la gorge une fois qu'on saurait partout ce qu'il y a à récupérer là-bas. Je dois bien l'admettre, même sur ce caillou minable, je ne suis pas si important. »

Il se pencha en avant. « Mais je veux le devenir. » Cela suintait de ses yeux et de sa voix, avec une intensité qui le faisait trembler. « Dès que je saurai, grâce à toi, que la chose en vaut la peine, je bazarderai tout ce que je possède ici pour investir dans la constitution d'une équipe fiable. Nous travaillerons en secret les sept premières années, vendrons à travers des filières sous prête-nom et engrangerons les profits. Alors je referai peut-être surface, j'inventerai un baratin quelconque, je commencerai à payer des impôts et j'irai m'installer sur Terra – soit pour m'acheter une respectabilité, soit pour me lancer dans la politique, je ne sais pas, mais je serai un homme important. Tu comprends ? »

Trop bien, pensa Flandry.

Ammon tamponna son front luisant. « Ça ne te choquerait pas d'avoir un ami important, dit-il. Pas vrai ? »

Associé, s'il vous plaît, se dit Flandry. *Peut-être, si j'y suis obligé. Mais certainement pas ami.*

À voix haute : « Je pourrais sans doute truquer mon journal de bord, noter que des problèmes sur mon vaisseau m'ont retardé. Il est rapide mais bon pour la retraite, et les inspections sont plutôt à la traîne. Mais, monsieur, vous ne m'avez pas encore expliqué de quoi il s'agit.

— J'y viens, j'y viens. » Ammon maîtrisa son émotion. « Un trésor perdu, voilà de quoi il s'agit. Écoute. Il y a cinq cents ans, la Ligue polésotechnique avait une base ici. Tu en as entendu parler ? »

Flandry, qui avait réussi dans le même temps à transformer son excitation en vigilance, hocha la tête avec nostalgie. Il aurait préféré vivre aux temps glorieux des princes marchands, quand aucune distance et aucun exploit ne semblaient assez grands à l'homme, plutôt que dans ce crépuscule d'Empire. « Elle a été anéantie pendant les Troubles, n'est-ce pas ? dit-il.

— Exact. Cependant, quelques installations souterraines ont survécu. Pas en bon état. C'est très dangereux d'y pénétrer. Galeries près de s'effondrer, pleines de maraudeurs, tu vois le genre. Je me disais pourtant que ces galeries pourraient être utiles pour... Peu importe. Je les ai fait explorer. On m'en a remonté un microdossier. Il donne les coordonnées et l'orbite galactique d'un système planétaire dans ce qui est aujourd'hui le no man's land. Le groupe Minéraux de Mars exploitait des mines sur un de ces mondes. Il ne le criait pas sur les toits ; tu te rappelles comme les rivalités étaient exacerbées vers la fin de la Ligue. C'est la principale raison expliquant que la connaissance de ce système se soit complètement perdue. Mais c'était

un secteur drôlement animé à l'époque.

— Riche en métaux lourds », lança brusquement Flandry.

Ammon plissa les yeux. « Comment l'as-tu deviné ?

— Rien d'autre ne mériterait d'être exploité par une compagnie minière à une telle distance des centres de civilisation. » Une impatience renouvelée pointait en Flandry. « Une étoile jeune, riche en métaux, les planètes correspondantes, dont l'une est une base robotisée... C'était robotisé, non ? Un ordinateur central de haut niveau – à niveau de conscience, je suppose – dirigeant des machines qui prospectent, forent, raffinent, entreposent et chargent les vaisseaux de transport. On fabriquait probablement des pièces de rechange pour ceux-ci et l'on devait procéder aux réparations nécessaires, en plus d'agrandir les installations. Vous voyez, je n' imagine pas qu'un monde avec une telle concentration d'éléments violemment toxiques puisse attirer des gens sur une base habitée. À long terme, c'est plus facile et moins cher de tout automatiser.

— Exact. Exact. » Le menton d'Ammon frémit tandis qu'il acquiesçait. « Il s'agit de la lune d'une planète plus grosse que Jupiter. Enfin, plus massive – une centaine de Terra –, même si sa taille est moindre, dit le dossier, à cause de sa gravité. La lune elle-même – on l'appelle Wayland – fait environ trois pour cent de la masse de Terra, mais la moitié de sa gravité de surface. C'est aussi dense que ça. »

Ce qui signifie environ onze de densité, calcula Flandry. Uranium, thorium – et sans doute encore plus de neptunium et de plutonium – et puis osmium, platine, des métaux rares qui attendent seulement qu'on se baisse pour les ramasser. Bon Dieu ! Cupidité quand tu nous tiens !

Avec son flegme de façade, il dit d'une voix traînante : « Un million, ce n'est pas énorme vu l'opportunité que cela vous ouvre.

— Il s'agit juste d'aller y jeter un œil, rétorqua Ammon. Tout ce que je te demande, c'est un rapport sur Wayland. C'est moi qui prends les risques, pas toi.

» En premier lieu, je prends le risque que tu ailles rapporter notre conversation pour obtenir une récompense et qu'on te fasse transférer ailleurs avant que mes hommes réussissent à te mettre le grappin dessus. Bon, je dirais que ce risque n'est pas très grand. Tu as trop d'ambition, tu es trop habitué à contourner les règles à ta convenance. Et trop malin, j'espère. Si tu y réfléchis une minute, tu verras comment je pourrai m'arranger pour qu'aucune charge ne soit retenue contre moi. Mais je t'ai peut-être surestimé.

» Ensuite, en supposant que tu joues franc-jeu, cette lune peut se révéler sans aucun intérêt. J'en serai alors d'un million de ma poche, pour rien. Plus d'un million, en fait. Car il faut que je te loue les services d'un partenaire, et les partenaires fiables ne sont pas donnés. Sans compter les vivres pour lui, et leur transport quelque part où tu

pourras les récupérer avec lui après que tu auras décollé. Oh non, mon garçon, considère que tu as de la chance de me trouver si généreux.

— Pardon, dit Flandry. Pourquoi un partenaire ? »

Ammon lui jeta un regard mauvais. « Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais te laisser voyager seul, si ? Allons, mon garçon ! Qu'est-ce qui t'empêcherait de me dire que Wayland n'en vaut pas le coup, puis d'y revenir plus tard comme civil et de tomber dessus "par hasard" ?

— Je suppose que si mon rapport est négatif, vous allez... me demander de... de me soumettre à un narcoquiz. Et, dans le cas où je ne vous ferais pas de rapport du tout, vous sauriez que j'ai trouvé ce que vous recherchez.

— Eh bien, que se passerait-il si tu racontais que tu as dû, pour une raison ou une autre, dévier de ta trajectoire et que tu as trouvé le système par accident ? Tu pourrais espérer une récompense. Moi, je te dis que tu serais déçu. Pourquoi les bureaucrates s'y intéresseraient-ils alors qu'ils n'y gagneraient, eux, que du travail supplémentaire ? Je suis prêt à parier gros qu'ils classeraient ta "découverte" comme secret d'Empire et t'interdiraient de jamais en faire mention à quiconque sous peine d'une inculpation criminelle. Mais tu peux voir les choses différemment. Ne le prends pas mal, Dominic. Je crois aux garanties, c'est tout. Tu comprends ?

» Donc mon agent t'accompagnera, te donnera les paramètres de navigation quand vous serez en sécurité loin dans l'espace, et ne te quittera pas d'une semelle tant que tu ne seras pas revenu pour me dire en personne ce que tu as trouvé. Ensuite, en tant que témoin de ton comportement pendant la mission – un témoin qui déposera sous hypnopreuve si nécessaire –, il restera ma garantie contre les éventuels revirements dont ton cœur aurait souffert. »

Flandry souffla un rond de fumée. « Comme vous voudrez, concéda-t-il. Ce sera douillet, à deux dans un Comète, mais je peux installer une couchette de plus et... Avançons dans la discussion, voulez-vous ? Je crois que je vais accepter le boulot si nous tombons d'accord sur certaines conditions. »

Ammon se serait hérissé s'il l'avait pu. Le Gorzunien sentit son agacement et grogna. « Accepter des conditions ? De toi ?... »

Flandry agita son cigare. « Rien de déraisonnable, monsieur, fit-il avec désinvolture. Pour l'essentiel, rien que de sages précautions, dont je suis sûr que vous conviendrez avec moi et auxquelles vous avez peut-être déjà pensé vous-même. Et puis, cet agent dont vous me parlez... pas "il", s'il vous plaît. Cela pourrait finir mal de vivre confiné pendant des semaines avec je ne sais quel homme de main. Je suis sûr que vous pouvez trouver une femme humaine à la fois capable et gentille. N'est-ce pas ? Bien sûr. »

Il faisait de son mieux pour garder son calme de façade. Mais son sang bouillait en lui – et pas seulement à cause de l'argent, des risques et de l'excitation. Il était venu sur un pressentiment, provoqué sans aucun doute à parts égales par la curiosité et l'ennui. Et il était resté avec l'idée que, si le projet lui semblait trop dangereux, il pourrait en effet trahir Ammon puis demander à être affecté à un poste qui le tiendrait hors de portée d'éventuels assassins. Mais tout à coup une vision lui traversait l'esprit, floue, incertaine et phénoménale.

Djana ne se laissait pas facilement impressionner. Pourtant, lorsque la porte de l'appartement se ferma derrière elle et qu'elle vit ce qui l'y attendait, elle laissa échapper un « Non ! » qui était presque un cri.

« N'ayez pas peur », fit la forme trapue. Un vocaliseur convertissait les grondements et les sifflements de son bec inférieur en syllabes angliques intelligibles. « Vous n'avez rien à craindre et beaucoup à gagner.

— Vous... C'est un homme qui m'a appelée...

— Un homme de paille. Il n'est pas souhaitable qu'Ammon sache que vous m'avez vu en secret, et il a sûrement mis un détective privé après vous. »

Djana tâta furtivement derrière elle. Comme elle s'y attendait, la porte ne bougea pas ; elle était programmée pour se verrouiller automatiquement. Elle empoigna son grand sac à main fantaisie. Il contenait un pistolet paralyseur. Elle avait dû faire face à des événements imprévus par le passé.

Rassemblant son courage, elle s'humecta les lèvres et dit : « Je ne veux pas. Pas avec des xéno... » et en hâte, craignant qu'il ne se sente offensé, elle corrigea : « Je veux dire, pas avec des sophonts non humains. Ce n'est pas bien.

— Je crois qu'une somme suffisamment importante pourrait vous faire changer d'avis, dit l'autre. Votre cupidité est bien connue. Mais c'est une proposition d'un autre ordre que je souhaite vous faire. » La chose s'approcha lentement – un corps gris plein de bourrelets, posé sur quatre fines pattes et portant la tête en son milieu, au niveau de la taille de Djana. D'un geste sinueux, un tentacule fit tourbillonner son seul et ample vêtement. Un autre saisit le vocaliseur dans des doigts sans os. Il le manipulait avec beaucoup d'adresse, ce qui, à vrai dire, ajoutait une note douceuse à son attitude. « Mais il faut d'abord que vous sachiez à qui vous avez affaire. Je m'appelle Rax, l'inoffensif vieux Rax, l'unique représentant de mon espèce sur ce monde. Je peux vous assurer que mes organes reproducteurs sont assez différents des

vôtres pour que je trouve comiques vos présomptions. »

Djana se détendit un peu. Elle avait déjà remarqué cette créature au cours de ses trois années passées sur Irumclaw. Un balayage de ses souvenirs le lui confirma : oui, Rax était un dealer de produits légaux ou illégaux venant de... D'où venait-il ? Personne ne le savait ni ne s'en souciait. D'une planète lointaine au nom imprononçable. Il avait probablement dû la quitter en hâte pour des raisons de santé, puis errer ici et là jusqu'à finalement s'échouer sur ce rivage plus clément. Un cas des plus ordinaires.

Qui, d'ailleurs, saurait énumérer toutes les espèces présentes dans l'Empire terrien ? Personne puisque ses frontières, aussi floues fussent-elles, délimitaient un globe grossier de quatre cents années-lumière de diamètre. Ce volume contenait environ quatre millions d'étoiles, la plupart avec des planètes. La moitié peut-être avaient été visitées au moins une fois, par des vaisseaux qui avaient pu incidemment embarquer des recrues locales. Et les quelque cent mille mondes qui avaient le privilège d'entretenir des contacts répétés – souvent sporadiques – avec l'homme et qui faisaient allégeance à l'Empire – souvent d'une manière purement théorique – étaient trop nombreux pour qu'un cerveau puisse en garder la trace.

Les yeux de Djana cillèrent. L'appartement était meublé pour un humain, avec un goût abominable. Ce devait être celui qui l'avait appelée. Il était parti maintenant. Une porte intérieure restait fermée, mais elle ne doutait pas d'être seule avec Rax. Le silence l'oppressait, malgré le bruit sourd de la circulation dehors, qui ne l'apaisait pas davantage que les quelques lumières de la rue troublant l'obscurité de la fenêtre. Elle sentit son propre parfum. *Beaucoup trop sucré*, se dit-elle.

« Asseyez-vous. » Rax se rapprocha encore, avec une maladresse qui laissait à penser que la pesanteur sur sa planète d'origine était beaucoup plus faible que le 0,96 g d'Irumclaw. Avait-il un générateur de champ chez lui... si le concept de « chez soi » avait un sens pour lui ?

Elle prit une longue inspiration, secoua la tête pour faire passer ses cheveux derrière ses épaules et lui jeta un sourire effronté. « Je dois gagner ma vie.

— Oui, oui. » Le tentacule gauche inférieur tâtonna dans une poche et se tendit, portant un billet. « Voici. Deux fois votre tarif horaire habituel, à ce qu'on m'a dit. Vous n'avez qu'à m'écouter, et ce que vous allez entendre vous permettra de gagner beaucoup plus.

— Bon, d'accord... » Elle glissa l'argent dans son sac, prit un siège, alluma une cigarette et avala la fumée sous l'éclairage. Elle était en proie à la fois à la peur – il devait s'agir d'un plan contre Ammon, lequel usait de méthodes brutales – et à l'excitation – l'occasion peut-

être de faire de *vrais* profits. Suffisamment, qui sait ? pour quitter définitivement ce trou minable.

Rax se plaça devant elle. Elle n'avait aucun moyen de comprendre ce qu'exprimait son visage.

« Je vais vous dire quelles informations sont en possession de ceux que je représente », fit le vocaliseur. Les mots, articulés avec une maîtrise parfaite de la prononciation, du vocabulaire et de la grammaire de l'anglique, s'élevaient et retombaient sinistrement derrière le transpondeur. « Un jeune lieutenant, Dominic Flandry, a été observé plusieurs fois en conversation privée avec Léon Ammon. »

Et en quoi cela les intéresse-t-il particulièrement ? se demanda-t-elle avant de se concentrer sur la suite du discours.

« Une enquête a révélé que des hommes d'Ammon avaient mis la main sur quelque chose à l'occasion de fouilles dans les environs. La nature de cette chose n'est connue que de lui et de quelques collaborateurs de confiance. Nous soupçonnons que les autres qui l'ont vue ont été payés pour subir un effacement de mémoire concernant cette affaire, à l'exception d'un entêté probablement, dont on a retrouvé le corps dans la ruelle de la Mère Patte-de-Poulet. Par la suite, vous avez aussi été en tête-à-tête avec Ammon, puis avec Flandry.

— Écoutez, dit Djana, il...

— Une pure coïncidence est peu vraisemblable, la culpa Rax, surtout que sa solde de lieutenant ne lui permettrait pas de s'offrir vos services. Nous savons aussi qu'Ammon a discrètement acheté de l'équipement spatial et engagé un peu recommandable passeur interplanétaire qui doit l'emporter sur la planète la plus éloignée de ce système et le déposer à un endroit déterminé, une grotte repérable par une petite balise radio qui s'autoactivera quand un vaisseau passera à proximité. »

Djana comprit soudain pourquoi le capitaine Orsini l'avait recherchée et s'était montré si généreux peu après son retour. L'équipe de Rax l'avait soudoyé.

« Je ne saisis pas ce que vous attendez de moi », dit-elle. Une bouffée de fumée tourbillonna et lui mordit les poumons.

« Vous y arriverez, rétorqua Rax. Dominic Flandry pilote un vaisseau de reconnaissance. Il va bientôt partir en mission. Ammon l'a certainement engagé pour effectuer un travail complémentaire au cours de cette mission. Comme la cargaison livrée sur la huitième planète comprenait des propulseurs et d'autres équipements similaires, ce travail implique de toute évidence l'étude d'un monde quelque part dans l'immensité de l'espace. Par conséquent, Ammon a sûrement découvert un document ancien mentionnant son existence et sa grande valeur. C'est vous qui allez l'accompagner. Connaissant les goûts de

Flandry, on ne sera pas surpris qu'il insiste pour choisir une partenaire comme vous. Cela signifie que vous allez faire connaissance, tous les deux, afin de nous assurer que vous pourrez supporter d'être enfermés ensemble dans un petit astronef pendant des semaines.

» Orsini vous conduira sur la huitième planète. Flandry s'y posera subrepticement, vous fera monter à son bord, vous et les équipements, et s'envolera dans l'espace interstellaire. Au retour, vous ferez la même manœuvre dans le sens inverse et vous vous reverrez dans le bureau d'Ammon au moment du rapport. »

Sur son siège, Djana ne disait pas un mot.

« Vous ne trahirez rien en me le confirmant, affirma Rax. Mon organisation le sait. Où se trouve cette planète perdue ? De quelle nature est-elle ?

— Pour qui travaillez-vous ? demanda Djana d'une voix sourde.

— Cela ne vous regarde pas. » Rax parlait avec douceur et elle ne prit pas ombrage de sa réponse. Les chefs de gang d'Irumclaw étaient sanguinaires. « Vous n'avez pas à vous montrer loyale envers Ammon, insista-t-il. Au contraire. Depuis que vous avez choisi votre indépendance et que vous êtes donc en concurrence avec les maisons, vous devez le payer pour sa "protection". »

Djana soupira. « Si ce n'était pas lui, ce serait un autre. »

Rax sortit une liasse de billets et les feuilleta dans un crissement. Elle en estima la valeur – bon sang ! – à dix mille crédits. « Ceci pour les réponses à mes questions. Et ce n'est certainement qu'un début pour vous. »

Tout en inhalant nerveusement, elle pensa : *Si l'affaire a l'air trop dangereuse, je peux aller tout raconter à Léon et lui expliquer que j'étais entrée dans leur jeu. Bien sûr, ces types pourraient apprendre que j'ai parlé et il me faudrait filer.* Elle eut un mouvement d'humeur : *Je ne veux pas avoir à décamper ! Plus jamais !*

Elle prépara soigneusement ce qu'elle allait dire. « On ne m'en a pas appris davantage. Vous comprenez qu'on ne me dira rien jusqu'à la dernière minute. Vos allégations sont exactes, mais elles vont aussi loin que mes propres informations.

— Flandry ne vous a rien dit ? »

Elle céda. « D'accord. Oui. Donnez-moi le paquet. »

Elle prit l'argent et lui raconta ce que le pilote avait été en mesure de lui révéler après qu'elle lui avait fait baisser sa garde. (Deux nuits étrangement douces ; mais il valait mieux ne pas y penser.) « Il ne connaît pas encore les coordonnées, vous vous en doutez, conclut-elle. Il ne sait pas non plus de quel type de soleil il s'agit, à part qu'il y a des métaux. Ça ne doit pas être très éloigné de la route qu'on lui a fixée. Mais il dit que ça laisse encore des milliers de possibilités.

— Voire plus. » Rax avait omis de contrôler son intonation. Le rythme saccadé qui sortait du haut-parleur était-il l'équivalent d'un murmure respectueux ? « Tellement, tellement d'étoiles... un milliard dans cette poussière de galaxie perdue et solitaire... et nous au bout, loin dans cette spirale où elles se dispersent vers le vide... Que savons-nous, que pouvons-nous contrôler ? »

La voix redevint monocorde et professionnelle. « C'est peut-être une récompense qui vaut la peine qu'on se batte pour elle. Nous vous payerions bien pour que vous nous en rendiez compte. Dans certaines circonstances, un million. »

Ce que Nicky m'a dit qu'il gagnait ! Et Léon me paie à peine cent mille... Djana secoua la tête. « Je serai surveillée pendant un bon moment, Rax, s'il apparaît que Wayland peut servir à quelque chose. À quoi bon la fortune quand on s'est fait descendre ? » Elle frissonna. « Ou alors ils seront si furieux contre moi qu'ils me passeront au cérébrocontrôle et... » La cigarette lui brûla les doigts. Elle la posa dans un cendrier à terre et en prit une nouvelle. *Un million de crédits, pensa-t-elle fiévreusement. Un million de paquets de clopes. Mais non, ce n'est pas ça. Tu les mets en banque et tu vis sur les intérêts. Pas de gros revenus, mais de quoi vivre confortablement, et en sécurité, et libre, libre...*

« Vous demanderez qu'on vous fasse disparaître, certainement, dit Rax. C'est prévu.

— Vous voulez dire que... notre vaisseau... ne reviendra jamais ?

— Exact. La Spatiale organisera des recherches, mais sans résultat. Ammon ne sera pas près d'obtenir un autre éclaircur, et dans l'intervalle on pourra le détourner de son objectif ou bien le supprimer. Quant à vous, on vous conduira aussi loin que nécessaire, et même sur Terra si vous le souhaitez. »

Djana alluma sa cigarette. Le goût était désagréable. « Et que se passera-t-il pour... euh... lui ?

— Le lieutenant Flandry ? Il ne lui arrivera pas grand mal si l'affaire est menée avec efficacité. Étant donné les sommes impliquées, on pourra lui offrir les techniciens et le matériel capables de lui enlever ses souvenirs récents sans endommager sa personnalité. L'abandonner là où il sera vite retrouvé. L'hypothèse naturelle sera sa capture par les Merséiens qui l'auront soumis à l'hypnopreuve pour rechercher des informations à l'aveuglette. »

Rax se voûta vers elle. « Laissez-moi préciser la proposition. S'il apparaît que Wayland ne vaut rien, vous vous contenterez d'en rendre compte à Ammon comme il vous l'a demandé. Quand le danger sera passé, vous reprendrez contact avec moi pour me raconter les détails. Je voudrais surtout savoir tout ce que vous apprendrez sur Flandry. Par exemple, si, concernant cette mission, il a autre chose en tête que d'encaisser ce pot-de-vin. Voyez-vous, mon organisation pourrait bien

trouver une utilité à un officier de la Spatiale corruptible. Comme cela ne vous demande pas d'effort particulier et n'implique pas de danger, votre dédommagement s'élèvera à cent mille crédits. »

Plus ce que j'ai déjà dans mon sac, exulta-t-elle, et le salaire de Léon !

« Et si la lune en vaut le coup ? murmura-t-elle.

— Dans ce cas, vous prendrez possession du vaisseau. Ce qui ne devrait pas être difficile. Flandry ne sera pas sur ses gardes. Qui plus est, nos agents auront veillé à ce que les caisses supposées contenir les propulseurs soient vides. Ça ne présente pas de difficulté ; la grotte de stockage n'est pas gardée. »

Djana fronça les sourcils. « Hein ? Pourquoi ? Comment pourra-t-il vérifier les lieux s'il ne peut pas circuler dans sa combinaison spatiale ?

— Vous ne serez pas tenue pour responsable si son jugement se révèle erroné, là-dessus comme sur le reste. Mais il devrait être capable de très bien s'en tirer ; ce n'est pas comme s'il s'agissait d'une expédition xénologique ou de quelque chose du genre. La raison pour laquelle nous limitons ainsi sa mobilité, c'est que, jeune et insouciant comme il est, il sera dès lors moins en mesure de prendre des initiatives qui vous exposeraient, vous notre contact, au danger.

— Parfait ! gloussa Djana. Très aimable de votre part.

— Une fois que vous aurez fait Flandry prisonnier, vous dirigerez votre appareil à travers un secteur dont les coordonnées vous seront transmises, conclut Rax. Cela vous conduira dans le champ de détection d'un vaisseau à nous, lequel vous fixera un rendez-vous et vous embarquera à son bord. Votre récompense sera d'un million de crédits.

— Hmm... » *Étudie tous les aspects du programme, ma fille. Celui que tu oublieras est à coup sûr celui qui contient un piège.* Djana tressaillit au souvenir de la punition qu'elle avait reçue pour avoir désobéi à un personnage influent. Elle se ressaisit et demanda : « Pourquoi ne pas simplement faire tracter l'éclaireur ?

— Les vibrations spatiales engendrées par l'hyperpilotage sont détectables, instantanément, à une distance d'environ une année-lumière, dit Rax avec indulgence pour son ignorance de la technologie. C'est ce qui limite les communications sur toute distance au-delà de la portée maximale d'objets physiques comme les courriers ou les messagers. Si notre vaisseau peut détecter la position de Flandry, sa boîte de conserve peut en faire autant et on pourrait craindre qu'il prenne des contre-mesures.

— Je vois. » Toujours assise, Djana s'absorba dans ses réflexions. Levant finalement les yeux : « Bon sang, vous me tentez, dit-elle. Mais, soyons franche, ça me fait peur. Je sais parfaitement que je suis

surveillée depuis que j'ai accepté ce boulot, et Léon pourrait bien se mettre en tête de me faire passer au narcoquiz. Vous comprenez ?

— Nous avons aussi prévu cette éventualité. Derrière cette porte, là, il y a une sonde hypnotique équipée d'amnésigène. Je sais m'en servir comme un expert. Si vous acceptez de nous aider pour la rétribution convenue, les coordonnées du rendez-vous vous seront données et vous les mémoriserez. Puis vos souvenirs de cette nuit seront chassés de votre conscience.

— Quoi ? » C'était comme si une main se serrait autour de son cœur. Elle s'affaissa dans son siège, et sa cigarette tomba de ses doigts froids.

« N'ayez crainte, dit Rax. Ne confondez pas cette machine avec un faiseur de zombies. Il n'y aura aucune contrainte implantée, hormis une suggestion posthypnotique qui vous donnera la volonté d'explorer l'esprit de Flandry et de le persuader de vous montrer comment piloter le vaisseau. Simplement, vous vous réveillerez demain dans un état assez confus, qui disparaîtra rapidement, sauf que vous ne vous rappellerez pas ce qu'il s'est passé après votre arrivée ici. La suggestion indiquera que vous avez pris des drogues pendant la nuit, et l'argent dans votre sac que vous n'avez pas perdu votre temps. Je ne pense pas que vous vous en souciez longtemps, surtout que vous serez bientôt dans l'espace.

— D'accord, mais je ne touche pas aux drogues dures, Rax...

— Un client peut avoir corsé votre verre. Je continue : vos souvenirs latents seront enfouis au plus profond de votre mémoire, hors d'atteinte d'un simple narcoquiz. Deux situations au choix les restimuleront. La première est l'entretien au cours duquel Flandry déclare à Ammon que Wayland ne vaut pas la peine. La seconde, c'est lorsqu'il vous dira, sur place, qu'elle en vaut la peine. Dans les deux cas, vous retrouverez l'intégralité de vos souvenirs et vous pourrez agir en conséquence. »

Djana secoua la tête. « J'ai déjà connu le... cérébrocontrôle... Non », s'étrangla-t-elle. Chaque détail de la pièce, un motif en damier sur un canapé, un pli mobile sur le visage de Rax, les panneaux des portes intérieures, apparaissait devant ses yeux avec l'acuité d'un cauchemar. « Non, je refuse.

— Je ne parle pas de conditionnement servile, dit-il. Cela vous rendrait trop inflexible. Et il nous faudrait plus de l'heure ou à peu près dont nous pouvons disposer. Ce dont je parle, c'est d'un marché consentant avec nous, qui implique que vous vous soumettiez à une amnésie partielle inoffensive. »

Djana se leva. Ses genoux tremblaient sous elle. « Vous... vous pourriez faire une erreur. Non. Je m'en vais. Laissez-moi partir. » Elle mit la main dans son sac.

C'était trop tard. L'arme était apparue. Elle baissa les yeux sur sa gueule. « Si vous ne coopérez pas ce soir, lui dit Rax, vous êtes morte. Pourquoi ne voulez-vous pas saisir la chance de gagner un million de crédits ? Cet argent représente une chance de vous libérer de la condition dans laquelle vous vivez. »

La phase suivante de l'aventure eut lieu un mois plus tard, lorsque le danger de mort se présenta.

Le soleil que les hommes avaient un jour nommé Mimir brûlait avec une intensité quatre fois supérieure à celle de Sol ; mais, à une distance de cinq unités astronomiques, il apparaissait comme un minuscule point de feu blanc bleu trop intense pour des yeux sans protection. En couvrant son disque du doigt, on parvenait à distinguer la brume qui l'enveloppait – gaz, poussière, astéroïdes, une nébuleuse naine en expansion mais épaisse comme toutes celles de l'univers connu – et les lances de lumière créées par la réflexion à l'intérieur de la nébuleuse. Ailleurs, les étoiles plus lointaines grouillaient dans l'obscurité et la Voie lactée écumait dans le firmament.

À plus de quatre millions de kilomètres du vaisseau de reconnaissance, Regin présentait un diamètre deux fois et demie supérieur à celui de Luna vue de Terra. La face éclairée de la planète géante réfléchissait la lumière du soleil par-delà les nuages dans son atmosphère hautement comprimée. La face sombre avait un éclat cendré, dû en partie à l'aurore et en partie à la luminosité reflétée par une vingtaine de lunes.

L'une d'elles était Wayland. Bien qu'elle ne fût pas plus grosse que Luna, elle dominait l'écran de proue car le vaisseau quittait l'orbite à angle droit. La vue de sommets austères, de glaciers, de plaines arides, de cratères anciens et érodés ou récents et découpés était à peine adoucie par une mince nappe d'atmosphère.

Flandry fit danser ses mains sur le tableau de bord. Son vaisseau, de classe Comète sur le plan technique, était vieillot et pauvrement équipé. Comme il était dépourvu d'un ordinateur de pilotage automatique digne de ce nom, le lieutenant devait effectuer manuellement les manœuvres d'approche. Cela ne le dérangeait pas. Ayant obtenu les données nécessaires pendant la chute libre autour du globe, il lui suffisait de garder un œil sur ses instruments et de diriger la conduite gravitationnelle en fonction. Pour lui, c'était comme mener une danse avec le vaisseau pour partenaire, au rythme des

forces cosmiques ; et en effet il sifflotait une valse entre ses dents.

Néanmoins, il était tendu. Les faibles vibrations, le bruissement et l'odeur chimique de la ventilation, l'attraction du champ de gravitation intérieur occupaient une place inhabituellement importante dans sa conscience. Il entendait le battement du sang dans ses oreilles.

Harnachée à côté de lui, Djana s'écria : « Tu ne vas pas au but. Tu as dévié de la route. »

Il lui jeta un regard. De ce côté aussi, la vue était agréable. « Bien sûr, dit-il.

— Quoi ? Pourquoi ?

— C'est évident, non ? Il se passe un truc tout à fait étrange là. Je ne vais pas me ruer dessus. Il vaut bien mieux que je le contourne. » Il se mit à rire. « Même si je préférerais continuer de lui courir après. »

Le visage de Djana se durcit. « Ne t'avise pas de...

— Allez, allez. Pas la peine de rouspéter. » L'attention de Flandry retourna au tableau de bord et aux écrans. Distraitement, il poursuivit : « Ça me surprend de ta part. J'aime que les choses soient claires. Une putain si coriace et à la fois délicieuse, qui ne trouve pas naturel que nous commencions par opérer une reconnaissance. Je vais nous poser dans ce cratère – tu le vois ? Le sol devrait être ferme, mais on va le tester au faisceau avant de couper les moteurs. Avec un peu de chance, tous les bidules volants qui passeront au-dessus de nous devraient nous prendre pour un morceau de météorite parmi tant d'autres. Non pas que je m'attende à tomber sur l'un d'eux. C'est peut-être un minimonde, mais il y a beaucoup d'immobilier dessus. Je te laisserai à bord et j'irai y jeter un œil très prudent. Si tout va bien, on remettra ça plusieurs fois en nous rapprochant petit à petit. Et ne va pas croire que je ne souhaite pas un enfer bien infernal construit spécialement pour la cervelle coprolithique, quelle qu'elle soit, qui a réussi à ranger des bouteilles d'oxygène dans les boîtes à propulseur. »

Il n'avait fait cette découverte qu'en approchant de Regin, en sortant le matériel planétaire qu'Ammon avait réuni à sa demande. On n'avait pas besoin d'unité volante personnelle en mission de surveillance ordinaire. Aucun atterrissage n'était envisagé. On n'en prévoyait même pas dans l'équipement d'urgence. En cas de problème, cela n'était d'aucun secours.

J'aurais dû vérifier tout ça au moment du chargement sur la huitième planète, pensa-t-il. J'ai tort de prendre les choses trop à la légère. Comment Max Abrams m'aurait engueulé !... Mais, bon, je suppose que, comme tout le monde, les agents secrets apprennent leur métier au fil des expériences négatives.

Après une succession de remarques qui avaient fait rougir Djana elle-même, il avait sérieusement songé à renoncer à la mission

Wayland. Mais non. Un second essai aurait impliqué trop de risques, à commencer par la difficulté à convaincre ses camarades que des pannes l'avaient retardé deux fois de suite. Et puis quel mal attendre d'un tas de rochers entièrement dépourvu de vie ?

Bizarrement, les formes énigmatiques qu'il avait vues de l'orbite accentuaient sa détermination à se poser. Mais il n'y avait peut-être rien d'étrange là-dedans. Il était en manque d'action. En outre, à son âge, il n'aurait pas accepté qu'une fille le croie timoré.

Ses sens affûtés perçurent qu'elle tremblait. C'était la première fois depuis leur départ. Mais il faut dire que c'était une créature des villes et des machines, pas du Grand Large.

Et ce vers quoi ils descendaient était un mystère ; là où un complexe de robots aurait dû être à l'œuvre, du moins attendre passivement depuis des siècles, un inexplicable écheveau de lignes couvrait une centaine de kilomètres carrés devant les bâtiments anciens, et des objets comme on n'en voyait que dans les mauvais rêves circulaient. Intimidant, c'est sûr. En mission officielle, Flandry aurait fait demi-tour pour aller chercher du renfort. Mais c'était plus délicat dans les circonstances présentes.

Un bref instant, il éprouva un soupçon de pitié pour Djana. Il la savait aussi aimable, aimante et compatissante qu'une foreuse cryogénique. Mais elle était belle (petite, fine, avec un visage exquis, de grands yeux bleus et des cheveux d'or), et il considérait cette qualité comme une vertu morale. À part son insistance pour lui laisser faire la cuisine (il était incontestablement bien meilleur cuisinier qu'elle), elle avait accepté l'austère exigüité du vaisseau avec une bonne humeur ironique. Durant les trois semaines qu'avait duré leur périple, elle lui avait fait profiter sans compter de ses talents, et ceux-ci se vendaient cher à la maison. Bien que son éducation fût sommaire dans les autres domaines, elle s'était révélée une camarade de conversation divertissante entre deux rounds. Même s'il s'agissait peut-être d'une ennemie, Flandry avait succombé au luxe imprudent de tomber légèrement amoureux et se sentait redevable envers elle. Jamais une mission de reconnaissance n'avait été aussi agréable !

À présent, elle faisait face à la vérité des écumeurs de l'espace, selon laquelle la seule certitude concernant l'univers, c'est qu'il est implacable. Il aurait voulu lui tendre les bras pour la consoler.

Mais le vaisseau pénétrait dans l'atmosphère. Un mugissement commençait à se faire entendre dans la carlingue, qui se rebiffa.

« Allez, Jake, dit Flandry. Sois gentil.

— Pourquoi appelles-tu ton vaisseau Jake ? lui demanda sa compagne, qui essayait à l'évidence de se libérer de ses angoisses.

— *Giacobini-Zinner* aurait été ridicule, répondit-il, et les noms de courtisanes ne sont pas acceptés comme lettres de code. » *Je me retiens*

de te demander comment on t'appelait quand tu étais petite, pensa-t-il. *J'aime autant ne pas croire, disons, en une Cunégonde Vertdegis qui aurait investi dans un nom de maison et un boulot de biosculp intégrale...* « Tais-toi, s'il te plaît. C'est un boulot délicat. Quand il y a peu d'air, les vents sont très rapides. »

Le moteur gronda. La force de contre-accélération intérieure ne neutralisait pas complètement les vacillements ; le pont semblait chanceler. Les mains de Flandry s'activaient, ses pieds enfonçaient les pédales, et parfois il donnait un ordre à l'idiot d'ordinateur central dont le vaisseau était équipé. Mais il avait déjà fait ce genre de manœuvre auparavant, et souvent dans des conditions plus difficiles. Une descente en chute libre ne lui causait pas de réel problème.

Les aéronefs arrivèrent.

Il avait eu moins d'une minute pour s'aviser de leur présence. Djana hurla quand ils surgirent d'un voile de nuages gris. Ils rutilaient, métalliques, dans la clarté de Mimir et du croissant qui se dessinait à l'horizon de Regin. Les larges ailes striées arboraient des bustes longilignes, des empennages grotesques, des becs et des griffes. Ils étaient beaucoup plus petits que l'astronef, mais il y en avait au moins une vingtaine.

Ils attaquèrent. Ils ne pouvaient pas lui causer de dommages irréversibles. Leur martèlement résonnait violemment à l'intérieur de la carlingue. Mais, aussi fragile qu'il fût comparé aux standards d'un vaisseau de combat réel, un Comète était conçu pour résister à des assauts plus rudes.

Ils l'ébranlaient pourtant. Par leurs virevoltes et leurs tournolements, ils obstruaient la vue. Plus grave, ils interféraient avec le radar, avec les faisceaux sonores, avec chaque instrument à bord. Tout à coup, sauf par intermittence, Flandry se retrouva à piloter en aveugle. Le vent déstabilisa l'astronef, qui se mit à tourner sur lui-même.

Flandry fit cracher des flammes à l'unique canon logé dans le nez du vaisseau. Un aéronef explosa et partit en mille morceaux. Un second, les ailes cisailées, tomba en vrille. Les autres étaient trop nombreux et trop vifs. « Il faut qu'on se sorte de là ! » s'entendit-il crier, et il mit pleins gaz.

Le choc le percuta de plein fouet. Le métal se mit à hurler. Le monde tournoyait sur les écrans. Un instant, il vit ce qui s'était passé. Dans la turbulence de l'air, sans vision ni détecteur, il était descendu plus bas qu'il ne le pensait. Son coup d'accélérateur n'était pas vertical. Il avait frotté le sommet d'une montagne.

Pas le temps d'avoir peur. Il était devenu le vaisseau. Il restait deux cônes de poussée, pas assez pour prendre la fuite mais peut-être pour se poser sans se faire gicler. Il ignora la nuée d'aéronefs et lutta

pour reprendre le contrôle des commandes. S'il opérait directement un retournement queue devant, la force repousserait l'opposition ; il obtiendrait une vue arrière dépouillée qu'il pourrait projeter sur un des écrans du tableau de bord pour un atterrissage au jugé. Mais ce n'était possible que s'il maintenait le vaisseau droit.

Dans le cas contraire, eh bien, il avait bien profité de la vie.

Le vacarme s'apaisa ; on n'entendait plus que le souffle du vent, le bégaiement du moteur et le martèlement des becs sur la carlingue. Malgré cela, il fut légèrement étonné d'entendre Djana. Il la dévisagea brièvement. Ses yeux étaient fermés, ses mains jointes et des mots d'un autre âge sortaient de sa bouche, inlassablement : « ... Marie pleine de grâce... »

Elle ? Et dire qu'il croyait la connaître !

L'atterrissage fut effroyable. Les passagers affaiblis ne purent s'empêcher de crier à tue-tête et de se cogner. Mais ils réussirent à se poser.

Immédiatement, Flandry se recroquevilla derrière le canon. Visant cible après cible, les faisceaux bleus scintillaient au milieu des attaquants qui tournoyaient dans le ciel. Une chose ailée obliqua vers le sol et s'écrasa derrière le cratère où il avait atterri. Deux autres, gravement touchées, s'éloignèrent tant bien que mal, escortées par le reste des aéronefs. En quelques minutes tous avaient disparu de sa vue.

Mais non, pas si vite ; au-dessus de leur tête, hors de portée, une lueur planait dans le ciel sombre. Flandry dirigea un écran vers cette lueur et grossit au maximum. « Eh... fit-il en hochant la tête, une de nos copines est restée derrière pour garder un œil sur nous. »

Djana gémissait.

« Remets-toi, lui dit-il sans ménagement. Tu sais comment faire. Insère la partie A dans la fente B, verrouille en section C, etc. Si personne ne t'a appris ça, c'est que nous avons un grave problème. »

Tout en se libérant du harnais, il étudiait les indicateurs sur le tableau de bord. De l'air s'était échappé, les réserves l'avaient remplacé, et il n'y avait plus de fuite. À l'évidence, la carlingue était fendue, pas assez pour enclencher l'obturation automatique, mais suffisamment tout de même pour le faire douter qu'ils puissent repartir dans l'espace sans réparations. Les dégâts à bord devaient être plus sérieux, car le champ de gravitation ne fonctionnait plus – la gravité de Wayland était deux fois inférieure à celle de Terra, et il s'y déplaçait avec une aisance qui ne suscitait guère d'enthousiasme en lui. Et – oh oui, en effet – le générateur nucléaire avait rendu l'âme. Lumière, chauffage, air et eau, tout provenait des accumulateurs.

« Reste vigilante, dit-il à Djana. Si tu vois quelque chose de bizarre, n'hésite pas à crier pour m'en avertir. »

Il se dirigea vers l'arrière, laissa derrière lui le chaos dans la proue du vaisseau et la cuisine, les instruments et les systèmes vitaux

les plus solidement fixés, jusqu'à la salle des machines. Une heure d'inspection ne le conforta ni dans ses espoirs les plus fous ni dans ses craintes les plus vives. Jake était réparable, et probablement sans trop de difficultés, à condition de disposer des équipements de chantier.

« Bien, quoi de neuf là-bas ? » dit-il et il retourna à l'avant.

Djana n'avait pas eu de répit. Elle se tenait dans la cabine avec toutes les armes qu'elle avait trouvées à bord rassemblées sur un siège derrière elle – l'atomiseur et le pistolet à aiguilles, le couteau de combat merséien de Flandry –, à l'exception du pistolet paralyseur qu'elle avait apporté elle-même. Elle le portait dans un étui sur le côté. Elle avait une main posée sur sa crosse d'iridivoire.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » s'écria-t-il.

Il avança vers elle. Elle pointa l'arme. « Stop », dit-elle. Sa voix de soprano était devenue monocorde.

Il obtempéra. S'il attaquait, elle l'abattrait dans cet espace insuffisant pour esquiver et le ligoterait avant qu'il reprenne conscience. Bien sûr, il pourrait sans doute dénouer tous les nœuds qu'elle était capable de faire, mais... Il ravala sa consternation et l'examina. Sa panique était passée, à moins qu'elle ne se dissimule sous sa peau blanchie et ne tende ses lèvres en une ligne droite qui la défigurait.

« Quel est le problème ? demanda-t-il calmement. Mes intentions ne sont pas plus choquantes que d'habitude.

— Il n'y a peut-être pas de problème, Nicky. » Elle essaya de sourire. « Il faut que je me montre prudente. Tu peux comprendre ça, non ? Tu es un officier de l'Empire et je pilote la fusée d'Ammon. Nous allons peut-être continuer à travailler ensemble. Mais peut-être pas. Que s'est-il passé ? »

Il rassembla ses esprits. « Question intéressante, dit-il. Si tu crois que le piège t'était destiné... Écoute, ma jolie, tu sais parfaitement qu'un piège efficace ne peut pas être aussi élaboré. Je suis tout aussi secoué que toi... et inquiet, si ça peut te rassurer. Tout ce que je veux pour le moment, c'est retourner sain et sauf là où on trouve du bon vin, de la bonne bouffe, des conversations agréables, de la bonne musique, de bons bouquins, du bon tabac, toutes sortes de femmes charmantes et tout ce que la civilisation peut offrir de mieux. »

Il était sincère à 99 %. Le 1 % manquant concernait le reste du million qu'il devait empocher. Mais pas seulement...

La fille ne se détendait pas. « Alors, c'est possible ? »

Il lui expliqua dans quel état était l'astronef.

Elle hocha la tête. Ses cheveux couleur d'ambre ondulaient doucement sur ses pommettes hautes et délicates. « C'est ce que je pensais plus ou moins, dit-elle. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? »

Flandry changea de position et se gratta la nuque. « Encore une question intéressante. On ne peut pas survivre indéfiniment, tu t'en doutes. Étant donné la température extérieure entre autres facteurs, je dirais que si nous réduisons tous les systèmes au minimum – et si nous n'avons pas encore à tirer au canon –, il nous reste pour trois mois d'énergie dans les accumulateurs. Et pour plus longtemps de vivres, oui. Mais quand le thermomètre descend à moins cent, les sandwiches à la viande peuvent sans doute soulager, sûrement pas guérir. »

Elle tapa du pied. « Cesse donc de vouloir faire de l'humour ! » *Pourquoi ? Je croyais que j'y arrivais, faillit répondre Flandry. Et, si tu permets, tes mouvements ont des effets fascinants sur les pulls moulants que nous portons. Tu ne veux pas le faire encore ?*

Djana domina sa colère. « Nous avons besoin de secours, dit-elle.

— Inutile d'essayer la radio pour ça. L'air est trop rare et l'ionosphère trop fine pour envoyer des ondes loin par-delà l'horizon. Surtout quand le soleil, aussi brillant soit-il, est à une telle distance. Nous pourrions émettre des signaux qui se réverbéreraient sur la surface de Regin ou d'une autre lune, sauf que cela suppose un équipement de visée et d'écoute que Jake ne possède pas. »

Elle le fixa avec un air de franche surprise. « La radio ?

— À l'ordinateur central de l'exploitation minière. Tu sais, c'était une machine sophistiquée à l'origine, dotée de conscience quoi qu'elle ait dû subir ensuite. Et il commandait aussi les équipements de réparation et de maintenance. Si nous réussissions à le relancer et à en tirer une réponse positive, nous pourrions obtenir les robots nécessaires ici en quelques heures et repartir dans les jours suivants. »

Flandry eut un sourire de guingois. « Je regrette de ne pas l'avoir fait en orbite, continua-t-il. Mais avec le feu d'artifice qu'on a vu là-haut, on a perdu cette opportunité. Il faudra maintenant s'y rendre à pied et constater sur place. »

Djana se crispa de nouveau. « Je me doutais que c'était ton intention, dit-elle d'une voix blanche. Rien à faire, mon chéri. Trop risqué.

— Quoi d'autre alors ?... »

Elle était sur le point de lui répondre quand il comprit. Son cœur chavira.

« Je ne me suis pas reposée entièrement sur toi, dit-elle. J'ai d'abord étudié la situation, tout ce que je pouvais apprendre, y compris l'équipement de base sur ces astronefs. Chacun transporte plusieurs messagers. L'un d'eux peut retourner sur Irumclaw en deux semaines avec un message disant où nous sommes et ce qui nous arrive.

— Mais... protesta-t-il. Écoute, l'attaque que nous avons essuyée n'était probablement pas la dernière. Je ne garantis pas que nous

tiendrons le coup. On ferait mieux de nous éloigner d'ici, à l'abri dans les collines...

— Sans doute. On le fera si nécessaire. Mais je ne laisserai pas passer notre meilleure chance de survivre, qui est de faire venir ici un vaisseau de la Flotte. »

Le rire de Djana sonna comme un cri. « Je sais à quoi tu penses, poursuivit-elle. On me trouvera là, alors que tu étais en mission. Combien de règlements cela enfreint-il ? Les autorités feront une enquête. Quand elles apprendront que tu reçois un pot-de-vin pour faire le boulot d'Ammon dans un vaisseau de la Spatiale, je suppose que ça te vaudra l'esclavage à vie.

— Et pour toi ? » répliqua-t-il.

Ses paupières s'abaissèrent. Ses lèvres se fermèrent et s'infléchirent. Elle fit rouler ses hanches. « Moi ? Je suis la victime des circonstances. J'avais peur de protester, face à des hommes méchants qui me forçaient... jusqu'à ce que je saisisse l'occasion de réagir. Je suis certaine de faire partager ce point de vue à votre commandant et de me faire exonérer de toute responsabilité. Peut-être même me donnera-t-il une récompense. Nous sommes bons amis, je t'assure, l'amiral Julius et moi.

— Tu ne te sortiras pas d'ici sans mon aide, dit Flandry. Certainement pas si on nous attaque.

— Peut-être ou peut-être pas », répondit-elle. Son expression se réchauffa. « Nicky, mon chéri, pourquoi faudrait-il nous battre ? Nous aurons le temps de mettre au point un plan pour toi. Une histoire, ou... ou bien tu pourrais te cacher quelque part avec des vivres, et je reviendrais te chercher plus tard, je te jure que oui... » Elle oscilla dans sa direction. « Je te le jure. Tu as été formidable. Je ne te laisserai pas tomber.

— Ça ne t'empêche pas d'insister pour faire partir un message, dit-il.

— Non.

— Est-ce que tu sais envoyer un messenger ? Que feras-tu si je refuse ?

— Je t'assomme, je te ligote et je te torture jusqu'à ce que tu acceptes, dit-elle, complètement indifférente. Je sais très bien m'y prendre. »

Elle explosa brutalement : « Ça non, tu ne t'imagines pas comme je m'y connais ! Tu serais mort avant que j'en aie terminé. Tu te souviens comme tu frimais en me racontant les épreuves que tu as traversées, pauvre petit garçon qui ne comptait que sur ses capacités pour tracer son chemin dans l'armée ? Si tu m'avais entendue rigoler intérieurement pendant que je t'embrassais ! Moi, c'est de l'esclavage que je me suis tirée, dans le Trou noir de Jihannath, et ce que j'ai vécu

fait ressembler le pire dans la Vieille Ville d'Irumclaw à un jeu d'enfants. Je ne vais pas retourner en enfer. Non, Dieu m'en soit témoin, je n'y retournerai jamais ! »

Elle haleta et remit sa visière en place. Elle sortit un bout de papier de sa poche. « Voici le message », dit-elle.

Flandry vacilla sur ses pieds. Il pouvait la neutraliser, s'il était assez rapide et si la chance lui souriait... Il pouvait...

Mais, dans un éclair, il s'avisa que prendre ce risque était inutile. Il eut le souffle coupé.

« Qu'y a-t-il ? » Elle était au bord de la crise de nerfs.

Il se secoua. « Rien, dit-il. D'accord, tu as gagné. Envoyons ton message. »

Les messagers se trouvaient à proximité du sas principal. Il s'y dirigea le premier, sous la menace de son arme, bien qu'elle sût où ils étaient. Il y avait de fortes chances qu'elle arrive à les activer par elle-même. Elle avait vite compris comment mettre le vaisseau sur la route du retour – entrer les coordonnées de destination dans le pilotage automatique, verrouiller les contrôles manuels, etc. – lorsqu'il lui avait montré, pour répondre à sa demande, les instructions préventives. Ces gadgets, au nombre de quatre, étaient encore plus simples d'utilisation.

Chaque compartiment en forme de torpille – un mètre vingt de long, mais assez léger pour qu'un homme le soulève sous la gravité terrestre – contenait, réduits au strict minimum, les dispositifs de pilotage gravitationnel et d'hyperpilotage, des détecteurs et un ordinateur de navigation pour le guider vers un objectif prédéfini, une radio pour envoyer un signal à l'arrivée, des accumulateurs et un espace minuscule pour la charge, document, cassette ou autre, susceptible d'y loger.

Avec une docilité ostentatoire, Flandry ouvrit un compartiment et s'écarta sur le côté tandis que Djana y déposait sa lettre et refermait la coque. Les coordonnées d'Irumclaw y étaient inscrites. Elle le regarda tourner les boutons de contrôle. Il fit glisser le messenger sur la rampe de lancement. Il marqua un temps d'arrêt et dit : « Je voudrais programmer l'envoi pour dans soixante secondes, si tu veux bien.

— Pourquoi ?

— Pour que nous ayons le temps de retourner à la cabine et de le voir décoller. Pour être sûr qu'il marche, tu vois.

— Hmm... ça paraît sensé. » Elle soupesa son arme. « Je te tiens en joue jusqu'au départ, tu as compris.

— Logique. Ensuite, est-ce qu'on pourra se tenir joue contre joue ?

— Du calme ! »

Flandry déclencha le mécanisme et retourna avec elle dans la

cabine. Ils scrutèrent dehors.

Ils virent un paysage de désolation. Jake reposait au pied du mur abrupt d'un cratère dont les mâchoires se dressaient dans le firmament à trois kilomètres. Les parois opposées étaient si lointaines qu'elles plongeaient sous l'horizon proche avant que leurs sommets réapparaissent. La roche obscure était striée de blanc, lequel couvrait aussi le sol : de la neige de dioxyde de carbone et d'ammoniac qui commençait à s'évaporer sous les seize jours continus de soleil de Wayland. Le brouillard bouillait et la brume fumait, révélant le miroitement bleuâtre des glaces éternelles.

Au-dessus, le ciel était d'un violet sombre, presque noir. Les étoiles y brillaient mollement sur presque toute son étendue, car à cette heure matinale le disque féroce de Mimir l'éclairait à peine. Regin était pour moitié brouillée par des motifs de nuages complexes et, pour l'autre moitié, brillait comme de l'acier poli.

Une brise traversa la carlingue.

Derrière Flandry, Djana dit avec un accent de mélancolie inattendu : « Nicky, quand le messenger sera parti, tu me prendras dans tes bras ? Tu seras gentil avec moi ? »

Il ne répondit pas immédiatement. Il avait mal à l'épaule et aux muscles abdominaux à cause de la tension.

La torpille quitta son tube. Elle parut hésiter un moment, le temps que son stupide pseudo-cerveau comprenne qu'il était monté sur un corps solide et que sa trajectoire était verticale. Elle s'éleva. Une fois au-dessus de l'atmosphère, elle prendrait ses repères sur des balises comme Bételgeuse et ferait route jusqu'à Irumclaw.

Sauf si... Oui ! Djana se mit à hurler. Flandry poussa un cri de joie.

L'étincelle haute dans le firmament s'était enflammée. Le point scintillant commençait à se déplacer dans le ciel.

Flandry s'approcha de l'écran et régla le grossissement. La torpille n'était qu'une fine peau d'aluminium, bientôt étreinte par les serres d'un aéronef puis écorchée par son bec. Le messenger avait la force de se débarrasser de son assaillant, mais pas la perspicacité pour le faire. Du reste, la charge subie l'aurait anéanti de toute façon. Il poursuivit son ascension, mais pas bien loin avant qu'un circuit crucial ne se brise. C'est ce qui l'acheva. Les serres le lâchèrent et il plongea vers sa destruction.

« Voilà ce que je craignais », murmura Flandry.

L'aéronef reprit sa position. Trois autres le rejoignirent alors. « Ils ont dû sentir notre messenger ou être appelés, dit Flandry. Pas la peine d'en lancer un autre, hein ? Leur énergie nous sera utile pour d'autres choses. »

Djana, toujours hébétée, jeta son arme et s'effondra en larmes

dans ses bras. Il lui caressa les cheveux et la réconforta.

Elle finit par se remettre, le regarda et, la gorge serrée, lui dit en hoquetant : « Tu es content, n'est-ce pas ?

— Eh bien, je ne peux pas dire que ça me désole, admit-il.

— Tu... tu préférerais mourir que...

— Que vivre en esclave ? Oui, cliché ou non, je crois que c'est ça. »

Elle l'observa un long moment. « Très bien, dit-elle calmement. Alors on est deux dans ce cas. »

Il avait atteint le pied du cratère quand les bestioles le trouvèrent.

Son but était d'inspecter l'aéronef qui s'était écrasé contre le versant extérieur, pendant que Djana préparait les provisions dont ils auraient besoin pour la marche. Il découvrirait peut-être un indice sur ce qui avait mal tourné. L'éventualité que des patrouilleurs le localisent et l'attaquent paraissait un moindre mal parmi les risques qui l'attendaient. Il trouverait certainement sur le flanc accidenté du cratère une grotte, une roche à pic ou bien une crevasse, où il pourrait s'abriter hors de leur portée. L'atomiseur à sa hanche, judicieusement réglé à courte portée, devait lui permettre de se débarrasser d'eux, vu les résultats que le canon avait obtenus – à moins, bien sûr, qu'ils aient appelé trop de renforts pour qu'il en vienne à bout.

Rien ne se passa. Parcourant toute la gamme de réception sur la radio de sa combinaison, il tomba sur une fréquence où il y avait de la modulation : des clics et des silences, un code débité à une telle vitesse que cela sonnait à ses oreilles comme un hululement sans fin, très aigu et non humain. Il fut tenté d'émettre quelques remarques sur cette fréquence, mais décida de ne pas attirer inutilement l'attention sur lui. Étant donné leur altitude, il était peut-être invisible pour les aéronefs.

Le reste du spectre radio accessible était silencieux, à l'exception du brouillage et des grésillements dus aux parasites cosmiques. Et, hormis le mugissement du vent autour de lui, le crissement de la neige et le bruit des pierres sous ses pas, sa respiration et les battements de son cœur, le monde qui l'entourait restait plongé dans le silence. Le sol du cratère était de roches, de glace, de congères et de brume, d'une lumière blême dont les rayons ultraviolets l'auraient brûlé si son casque les avait laissés passer. Des nuages déchiquetés erraient devant les constellations extraterrestres et la face agitée de Regin. La paroi du cratère se dressa brutalement devant lui.

La gravir n'était pas très difficile. L'érosion avait creusé de larges prises pour les pieds et les mains ; et, même encombré d'une armure

spatiale, il était plus léger sous cette pesanteur que nu sous celle de Terra. Il s'adapta aux variations de poids et d'inertie avec une aisance dont il ne se serait pas avisé s'il ne s'était souvenu que cela allait poser des problèmes à Djana et donc les ralentir tous les deux. Ce qui l'ennuyait n'était pas tant de devoir garder un œil inquiet vers le ciel que les imperfections des unités thermostatiques et de renouvellement de l'air. Il se trouva bientôt accablé de chaleur, de sueur et d'une odeur nauséabonde.

Je ne manquerai pas de régler tout ça avant que nous partions ! pensa-t-il. *Et d'envoyer la facture à cette putain d'équipe d'entretien à mon retour (si je reviens).* Un instant, son énergie retomba : *À quoi bon ? Ils se relâchent parce que les hauts gradés sont incompetents, à cause de l'Empire qui ne tient plus vraiment à ce qu'on s'accroche à cette région des Marches... À l'époque de mon grand-père, on gardait encore ce qui nous appartenait, en général. Du temps de mon père, le slogan est devenu « conciliation et consolidation », autrement dit : repli. Et aujourd'hui – mon petit bout de lumière à moi entre les deux ténèbres infinies – est-ce la Longue Nuit qui va nous tomber dessus ?*

Il serra les dents et gravit la paroi plus vigoureusement. *Pas si je peux l'empêcher !*

Les bestioles apparurent.

Elles surgirent de derrière des rochers et des fronts de glace, une vingtaine ou plus qui fonçaient vers lui. Trente centimètres de long, dix pattes griffues chacune, une queue se terminant en double pointe et une tête sur laquelle s'agitaient une demi-douzaine d'antennes. La lumière de Mimir prenait des reflets violets sur leurs carapaces.

L'espace d'une seconde Flandry se demanda sérieusement s'il n'avait pas perdu la tête. Les anciens rapports affirmaient que Wayland était stérile, l'avait toujours été et le serait toujours. C'était ce à quoi il s'attendait. La vie n'évolue pas quand le froid était si rude et permanent, l'air si rare, le métal si dominant et l'environnement si intensément irradié. À supposer qu'une variante étrange y parvienne, Mimir était une étoile jeune, qui s'était agrégée, ainsi que ses planètes, à peine quelques centaines de millions d'années plus tôt, à partir d'une nébuleuse enrichie en métaux lourds par les générations stellaires précédentes. La condensation du système n'était pas terminée, comme en témoignaient la brume entourant le soleil et les traces d'impact de météorites géantes. La vie n'avait donc pas eu le temps d'apparaître.

Ces pensées avaient fulguré dans l'esprit de Flandry. Quand elles se conclurent, les bestioles s'étaient dangereusement rapprochées de lui.

Deux d'entre elles se posèrent sur son casque. Il les entendit et sentit leur impact ahurissant. Il baissa la tête et en vit d'autres à sa

taille, gravissant ses jambes, grouillant autour de ses chaussures. Les mâchoires malaxaient, les griffes creusaient. Elles trouvèrent les joints de son armure et se mirent à pied d'œuvre.

Aucun être vivant plus petit qu'un loup-éléphant de Llynthawria n'aurait été capable de laisser une trace sur les alliages et les plastiques qui bardaient Flandry. Il vit des copeaux se décoller et tomber comme des étincelles. Il vit de la vapeur d'eau s'échapper d'un premier trou d'aiguille à sa cheville gauche. La chose qui avait fait cela le rongait assidûment à présent.

Flandry hurla un juron. Il se secoua et donna un coup de pied dans une de ces bestioles. Le choc lui fit mal aux orteils. La bestiole ne valdingua pas loin et ne fut pas blessée. Elle se relança aussitôt à l'assaut. Flandry essayait d'en détacher une autre, mais elle se cramponnait trop fermement à lui.

Il prit son atomiseur, le régla pour obtenir un faisceau aiguille et diminua l'intensité, puis il appliqua la bouche de l'arme contre la carapace et pressa la détente.

La chose n'explosa pas, ne fuma pas, n'eut aucune réaction propre à un organisme normal. Mais, au bout de deux ou trois secondes, elle lâcha prise et tomba par terre, inerte.

Les autres poursuivaient leur attaque furieuse et insensée. Flandry leur régla leur compte et tua celles qui ne l'avaient pas encore atteint par une série d'éclairs d'énergie. Aucun organisme de cette taille, de cette force et si lourdement caparaçonné n'aurait dû se révéler aussi vulnérable à des éclairs si brefs et parcimonieux.

Les deux dernières étaient dans son dos et il ne pouvait pas les voir. Il élargit le faisceau de l'atomiseur et arrosa à travers l'unité de renouvellement d'air. Elles tombèrent. La chaleur fit monter en flèche la température dans sa combinaison et propulsa le gaz par plusieurs fuites. Les tympanes de Flandry encaissèrent douloureusement la pression. Sa tête hurlait, prise dans un tourbillon.

L'entraînement était payant. À peine conscient de ses gestes, il colla à la va-vite des rustines sur les trous et purgea le réservoir pour purifier l'atmosphère. C'est après seulement qu'il s'assit, reprit son souffle, frissonna et, finalement, humecta ses lèvres desséchées au tube à eau.

Seulement ensuite fut-il en état d'examiner les bestioles mortes. Il en jeta deux dans son packaging et reprit son ascension. Apercevant l'aéronef écrasé au sommet, il traversa les talus et les congères pour l'atteindre. Le crash l'avait littéralement mis en morceaux, ce qui en facilitait l'examen. Il ramassa quelques échantillons et retourna vers Jake.

Il parcourut le chemin dans un silence de plus en plus lugubre, qu'il rompit à peine en rentrant dans le vaisseau. La solitude et

l'ignorance avaient terrassé Djana. Elle se précipita pour l'accueillir. Il lui donna un baiser indifférent, réclama à manger, une pleine cafetière de café, puis il se dirigea vers l'atelier en l'effleurant.

Ils avaient environ deux cents kilomètres à parcourir. Selon les cartes établies par Flandry en orbite, c'était la distance séparant le vaisseau de reconnaissance et un pic assez élevé pour émettre un message en ligne de visée avec un des pylônes radio émetteurs-récepteurs qu'il avait observés à différentes distances du vieux *centrum informatique*.

« Il est inutile de s'approcher plus que nécessaire, expliqua-t-il à Djana. C'est de place pour courir qu'on aura besoin, si on découvre que les opérations sont tombées sous le contrôle de quelque chose qui bouffe les gens. »

La gorge de Djana se serra. « Où pourrait-on courir ?

— C'est une bonne question. Mais je ne me laisserai pas mourir sans rien faire. Je suis beaucoup trop lâche pour ça. »

Elle ne répondit pas à son sourire. Il espérait qu'elle n'avait pas pris sa remarque au pied de la lettre, même si elle contenait une bonne part de franchise.

Leur expédition pouvait être raccourcie en traversant deux *maria* intermédiaires. Flandry refusa. « Je préfère qu'on reste cachés », dit-il en dessinant un parcours tortueux à travers des contreforts et une chaîne de montagnes qui offraient des cachettes. Même si la marche n'en serait que plus difficile, sachant que Djana était inexpérimentée et qu'ils seraient encombrés par les vivres d'Ammon et le matériel planétaire, il espérait parcourir trente à quarante kilomètres par tranche de vingt-quatre heures. Un petit nombre de facteurs pitoyables jouaient en leur faveur : la faible gravité et l'absence de rivières et de broussailles à franchir ; le climat, probablement stable. Puisque Wayland présentait toujours la même face vers Regin, ils seraient sous la lumière du jour durant toute la durée du voyage, sauf en plein midi lorsque la planète écliprait Mimir. Il y avait aussi une large provision de stimulants. *Et puis*, se dit Flandry, *ça aide de voyager avec la peur au ventre*.

Il décréta un dernier repas décent avant le départ, de la musique, l'amour et un bon somme pendant que les détecteurs du vaisseau

fonctionnaient. La fête fut plutôt morne ; Djana était trop consciente que c'était peut-être la dernière. Flandry ne le lui reprocha pas. Il avait renoncé à l'idée d'entretenir une liaison à long terme avec elle.

Ils se chargèrent et se mirent en marche. Plus exactement, ils avancèrent tant bien que mal à travers la paroi du cratère, une étendue de collines déchiquetées et de glaciers polis par le vent. Flandry leur autorisait une halte de dix minutes par heure. Il passait la plupart de ces pauses avec la carte, le gyrocompas et le sextant, pour s'assurer qu'ils progressaient toujours dans la bonne direction. Quand Djana déclara qu'elle n'en pouvait plus, il lui répondit délibérément : « Oui, je comprends ; il n'y a que de ton cul que tu saches te servir. » Elle lui cracha sa colère et sauta sur ses jambes.

Je ne dois pas trop la malmenner, comprit-il. Une montée en puissance progressive nous mènera plus vite jusqu'à notre destination. Sans cela, elle pourrait bien ne pas y arriver du tout.

Est-ce important ?

Oui, ça l'est. Je ne peux pas l'abandonner.

Pourquoi ? Elle le ferait bien de moi.

Hmm... Je ne sais pas exactement pourquoi... Disons que, malgré tout, c'est une femme. Il n'y a pas de petites économies.

Lorsqu'elle commença à tituber en marchant, il accepta d'établir le campement et s'occupa seul de la plupart des tâches.

D'abord, il choisit l'emplacement sous une falaise en surplomb. « Comme ça, nos petits camarades ailés ne nous verront pas, expliqua-t-il, ou alors ils lâcheront sur nous l'équivalent de ce que les camarades ailés lâchent d'ordinaire. Tu remarqueras cependant que le chemin le plus facile passe par le sommet de la falaise, si nous devons avoir des visiteurs rampants. De là-haut, on peut tirer, jeter des pierres, au moins leur signifier qu'ils ne sont pas attendus à bras ouverts. » Effondrée d'épuisement contre un rocher, elle ne lui accordait aucune attention.

Il gonfla le sol isolant de la tente hermétique et en dressa la structure. Le vent faisait battre le tissu qu'il tendait en travers mais il réussit quand même à la monter. Comme la température était montée à moins cinquante, il jugea inutile d'ajouter d'autres couches et se contenta de remplir d'air les cellules de la seule épaisseur de toile.

Pour économiser l'énergie des accumulateurs, il utilisa la pompe manuellement, et fit de même pour vider l'intérieur de la tente. Une décompression extrême n'était pas nécessaire, car l'atmosphère de Wayland était essentiellement composée de gaz nobles et d'azote. Le renouveleur d'air portatif qu'il avait placé à l'intérieur, avec un chauffage, prenait soin des vapeurs toxiques restantes et du dioxyde de carbone excédentaire, une fois qu'il avait rempli à nouveau la tente d'oxygène à deux cents millibars. (L'équipement nécessaire à tout cela

était lourd mais indispensable, du moins jusqu'à ce que l'état de Djana n'exige pas un environnement où elle puisse se tenir en bras de chemise. Et le plus tôt serait le mieux ! Étant donné les limites de ce qu'ils pouvaient transporter, c'était peut-être quinze arrêts qu'ils devraient faire en utilisant ce matériel.) Tandis que le reneweur d'air et le chauffage étaient en marche, Flandry brisa des morceaux de glace pour boire et cuisiner.

Tous deux pénétrèrent dans la tente par le sas en plastique. Il montra à Djana comment adapter sa combinaison spatiale à la pression ambiante. Quand ils eurent retiré leur armure, elle s'allongea et le regarda, les yeux rendus vitreux par la fatigue. Il assembla son alambic, le mit sur le chauffage et le remplit de glace. « Pourquoi fais-tu ça ? murmura-t-elle.

— Pourrait y avoir des ingrédients désagréables, répondit-il. Les gaz comme l'ammoniac sortent en premier et sont absorbés par les colloïdes activés dans cette bouteille. On ne peut pas les laisser contaminer notre air. Notre unique reneweur s'occupe de ce que nous expirons et, en plus, quand nous levons le camp, je dois repomper le plus possible dans le réservoir. Quand l'eau commence à bouillir, je ferme la valve de la bouteille des impuretés gazeuses et j'ouvre celle du bidon. Nous ne pouvons nous exposer aux risques de sels de métaux lourds, surtout dans un monde où il y en a certainement beaucoup. Il suffit d'une microquantité de plutonium, disons, aussi loin de tout secours médical, pour tuer quelqu'un d'une manière assez atroce. À propos, je te rappelle qu'il est défendu de fumer dans une atmosphère pure en oxygène. »

Elle frissonna et détourna les yeux.

Le dîner la revigora quelque peu. Après quoi elle s'assit les jambes serrées contre la poitrine, le menton sur les genoux, et elle le regarda laver les ustensiles. Dans cet espace exigu, ses mouvements étaient limités. « Tu avais raison, dit-elle gravement. Je n'aurais pas une chance sans toi.

— Un plat chaud, même un surgelé déshydraté, ça vaut mieux que de s'enfourner une barre de concentré et d'appeler ça un repas, hein ?

— Tu sais ce que je veux dire, Nicky. Que puis-je pour t'aider ?

— Tu peux prendre ton tour pour surveiller les monstres », répondit-il aussitôt.

Elle grimaça. « Tu crois vraiment que...

— Non, je ne crois pas. Trop peu de données pour que ça en vaille la peine. Malheureusement, une de ces données est la présence d'au moins deux espèces de bestioles dont les manières sont aussi déplorables qu'inexplicables.

— Mais ce sont des machines !

— Vraiment ? »

Elle le fixa.

« Où s'arrête un "robot" et où commence un "organisme" ? dit-il tout en s'activant à la tâche. Depuis des centaines d'années, ce sont des systèmes associant ordinateur, senseur et effecteur plus complexes et polyvalents que certaines formes de vie organique. Ils fonctionnent, perçoivent, ingèrent, ils ont les moyens de s'autoréparer et de se reproduire ; ils homéostatisent, si ce mot affreux traduit bien ma pensée ; et il y en a même qui pensent. Aucun ne marche d'une manière identique aux systèmes développés par les animaux organiques et les sophonts – mais ils marchent, et ils obtiennent des résultats très similaires.

» Ces bestioles qui m'ont attaqué ont un exosquelette en métal sous leur email violet, et de l'électronique à l'intérieur. C'est pour ça qu'elles ont succombé si facilement à mon atomiseur : conductivité à haute température, qui augmente celle de composants conçus pour les conditions naturelles de Wayland. Mais ce sont des machines aussi élaborées que toutes celles que j'ai détruites dans ma vie. Je te l'ai dit, je n'ai pas eu le temps ni les moyens de les disséquer sérieusement. Cependant, tout ce que je peux dire, c'est qu'elles marchent sur accumulateurs. Leurs antennes sont des détecteurs d'une précision formidable – magnétiques, électriques, radioélectroniques, thermaux, etc. Elles ont également des systèmes optique et audio. En fait, à une exception près, ce sont des mécaniques si formidables que ce serait chicaner de se demander si ce sont des robots ou des animaux artificiels.

» Pareil, pour l'essentiel, en ce qui concerne les aéronefs – que je suis d'ailleurs tenté d'appeler des libellules. Ils s'élèvent grâce à leurs ailes et un turboréacteur VTOL, utilisent leurs becs et leurs griffes pour déchirer le métal davantage que pour le perforer, mais ils sont munis de détecteurs et d'ordinateurs semblables à ceux des bestioles. Et ils ont l'air capables d'agir avec plus d'indépendance, comme si leur "cerveau" était plus développé. »

Il rangea la dernière assiette, s'installa de nouveau et eut envie d'une cigarette. « Qu'est-ce que tu veux dire par "à une exception près" ? demanda Djana.

— Je pense à une écologie robotique, basée sur des unités de cellules solaires autoreproductrices qui réaliseraient l'équivalent de la photosynthèse. Je crois me souvenir que cela a déjà été expérimenté une fois. Mais ces choses que nous avons vues ne possèdent rien qui servirait à les alimenter, les réparer ni les reproduire. Il ne fait aucun doute qu'elles disposent d'une base pour les pièces de rechange et se recharger en énergie – une base où d'autres sont fabriquées –, très vraisemblablement la zone du centrum. Mais que se passe-t-il pour

celles qui sont détruites ? On dirait que les pièces sophistiquées ne les intéressent pas, ni même le métal. Ce n'est donc pas une écologie ; non, c'est sans limites. Ces machines n'ont d'autre but que la destruction. »

Il souffla. « Malgré cela, reprit-il, je ne crois pas que leur rôle soit de garder ce monde, rien de ce genre. Qui d'autre qu'un fou construirait un robot de combat et oublierait les armes ?

» Quoi qu'il en soit, Djana, il y a une épidémie de monstres sur Wayland. Tant que nous ne saurons pas combien ils sont et combien de sortes il y en a, je suggère que nous agissions comme si tout ce que nous allons rencontrer voulait nous liquider. »

Plusieurs fois, les jours qui suivirent, ils se dissimulèrent lorsque des formes passèrent près d'eux. Ce pouvait être des aéronefs croisant haut au-dessus de leurs têtes, et qui une fois plongèrent sur une proie cachée derrière une corniche. Ou bien deux chasseurs de la taille de chiens, hérissés de détecteurs, avec des mâchoires énormes, qui couraient en bondissant sur leurs six pattes à la poursuite de quelque chose. Ou alors une monstruosité plus grosse, cornue et à queue pointue, grondant sur des chenilles d'engin de chantier au pied d'un ravin. À deux reprises Flandry se coucha sur le ventre pour observer des combats : celui de bestioles grouillant sur un globe rouge avec des pinces de homard et celui d'une sorte de boa constrictor enchevêtré avec un bélier mobile. Les deux fois, le résultat final sembla confirmer ses déductions. Les vaincus étaient abandonnés sur place tandis que les vainqueurs repartaient en maraude. Les vestiges de combats antérieurs corroboraient ses conclusions.

Cela mis à part, le voyage se résumait à une lutte pour avaler les kilomètres. Les occasions étaient rares quand ils marchaient, et leur vigilance trop faible quand ils se reposaient, pour réfléchir au sens de ce qu'ils avaient vu. Flandry ne s'inquiétait pas de tomber sur un tueur. Si cela devait arriver, cela arriverait. Dans l'ensemble, il ne s'attendait pas à ce genre de problème... pas encore. Cette terre était trop vaste et accidentée pour que cela se produise. Ayant pris les précautions nécessaires, Djana et lui devaient avant tout atteindre leur premier objectif. Ensuite, ce serait une autre histoire.

Il releva que le trafic radio s'intensifiait régulièrement sur la bande non standard que les robots utilisaient. Cela ne l'étonnait pas. Il s'approchait de ce qui avait été le centre des opérations, probablement encore le centre de tout l'enfer qui régnait à présent.

L'enfer, vraiment, pensa-t-il à travers le brouillard de l'épuisement. Quelqu'un a-t-il saboté Wayland, il y a peut-être longtemps, en y installant une usine de prédateurs ? Ou bien est-ce un accident ? Il y a peut-être eu des combats dans les environs, et une explosion toute proche peut très bien

avoir déréglé l'ordinateur principal.

Aucune de ces suppositions ne semblait raisonnable. Les machines monstres ne pouvaient offrir une opposition efficace aux armes modernes. Elles menaçaient les vies de deux humains naufragés, mais un simple astronef bien armé, bien équipé de détecteurs, avec un équipage préparé à la situation, n'en ferait probablement qu'une bouchée. Cela excluait le sabotage – non ? Quant aux dégâts sur le dernier moteur de contrôle : primo, il devait avoir un bouclier protecteur puissant, ainsi qu'une capacité d'autoréparation extensive, d'autant plus qu'il devait faire face au danger des météorites. Secundo, étant donné qu'il était constamment soumis aux dommages, il devait perdre des composants ; il aurait donc eu du mal à concevoir et produire ces gargouilles superbement ouvragées.

Flandry renonça à ses hypothèses.

À présent, Djana et lui faisaient halte à moins d'une heure du sommet de la montagne, leur but. Ils trouvèrent une grotte masquée par de hautes cimes, dans laquelle ils montèrent leur tente. « Elle n'ira pas plus loin, dit-il. Entre autres parce que tu sais combien de temps ça prend de la monter et de la démonter ; et on ne peut pas supporter beaucoup plus de pertes d'oxygène chaque fois que nous levons le camp. Donc, si nous ne parvenons pas à obtenir des secours, et surtout si nous lançons la meute contre nous, le fardeau ne vaudra pas la peine d'être transporté. Ce bivouac est assez beau, difficile à repérer et défendable pour qu'on s'y arrête.

— Quand lançons-nous l'appel ? demanda-t-elle.

— Quand nous aurons roupillé une douzaine d'heures, dit Flandry. Je veux être en pleine forme. »

Elle était elle-même si fatiguée qu'elle s'endormit tout de suite.

Le « lendemain matin », Flandry se sentit l'esprit un peu plus clair. Il siffla en prenant le chemin du sommet et, quand il y arriva, il déclama : « Je te nomme mont Vierge. » Tout du long, pourtant, son attention était braquée devant lui.

Derrière et de chaque côté s'étendait le méli-mélo familial de roches, de glace et d'ombres noires. Au-dessus, le ciel obscur était occupé par des étoiles éparses et des nuages, le rougeoiement de Mimir de plus en plus terne et le bouclier à la frange lumineuse de Regin. Le vent gémissait autour de lui. Il était heureux de porter cette armure chaude, bien que malodorante.

Devant lui, comme le révélaient ses cartes topographiques, la montagne descendait suivant une pente inconcevable sous une plus forte gravité. L'horizon était plat, annonçant le bord de la plaine où se trouvaient le centrum, les carrés qu'il avait vus et quoi d'autre encore ? Aux jumelles, il distingua les extrémités cruciformes de quatre pylônes radio émetteurs-récepteurs. Ceux-là avaient été dressés

depuis que l'homme avait abandonné Wayland ; les autres étaient éparpillées au loin. En orbite, il en avait identifié quelques-uns comme étant en cours de construction par des robots ouvriers à l'aspect reconnaissable. Il avait d'abord pensé à choisir un de ces sites plutôt que celui-ci, mais il avait changé d'avis. Ce type de robot était trop spécialisé, par son « cerveau » aussi, pour comprendre son problème. En outre, le plus proche se trouvait à une distance dangereusement éloignée du site où gisait Jake.

Il déplia un émetteur directionnel léger à trépied et brancha les instruments auxiliaires, dont une fiche mâle pour sa radio de casque. Il s'accroupit et fit pivoter l'ensemble jusqu'à ce qu'il capte un des pylônes. Djana attendait. Son visage était toujours plus blême et crasseux que le sien, et ses yeux creusés et fiévreux.

« C'est parti, dit Flandry.

— Mon Dieu, ayez pitié de nous, venez-nous en aide », entendit-il dans ses oreillettes. Il se demanda un bref instant, compatissant, si c'était la religion qui la faisait tenir bon depuis son enfance cauchemardesque. Mais il était obligé de lui dire de se taire.

Il émit un message sur la bande standard. « Deux humains, naufragés, demandent des secours. À vous. » Et encore. Et encore. Il n'y avait pas de réponse, hormis le grésillement de l'énergie cosmique.

Il essaya sur la bande des robots. Le code digital résonnait sans qu'il détecte aucune altération.

Il essaya d'autres fréquences.

Au bout d'une heure ou plus, il débrancha et se leva. Ses muscles étaient douloureux, sa bouche sèche, sa voix éraillée. « Pas de signal, j'en ai peur. »

Djana était restée assise sur l'unité sanitaire de son sac, qui faisait aussi office de tabouret protégeant de la froidure du sol. Il l'avait vue se ratatiner de plus en plus sur elle-même. « Alors on est finis », marmonna-t-elle entre ses dents.

Il soupira. « Les circonstances pourraient être plus prometteuses. Le grand ordinateur aurait dû répondre instantanément à un appel de détresse. » Il fit une pause. Le vent soufflait et les étoiles les raillaient. Il se raidit. « Je vais aller y voir de mes propres yeux.

— À découvert ? » Elle se redressa d'un coup. Ses gants se refermèrent sur les siens. « Elles vont s'agglutiner sur toi et te tuer !

— Pas forcément. On l'a vu du vaisseau, les choses ont l'air différentes de là-haut. Par exemple, on ne voit pas cette accumulation de débris épars auxquels s'attendre si les combats perdurent sans fin. De toute façon, c'est notre dernier recours. » Flandry lui donna une tape paternelle. « Bien sûr, tu restes dans la tente et tu m'attends. »

Elle humecta ses lèvres. « Non, je t'accompagne, dit-elle.

— Quoi ? Tu pourrais te faire tuer.

— C'est mieux que de mourir de faim, ce qui va m'arriver si tu ne réussis pas. Je ne serai pas un boulet, Nicky. Plus maintenant. Si nous n'avions pas été chargés comme des ânes, j'aurais suivi ton allure. Et puis tu auras des mains et des yeux en plus. »

Il pesa le pour et le contre. « Bon, si tu insistes. » *Ce sera plutôt un atout qu'un boulet – une survivante comme elle.*

Sardoniquement : *Oui, exactement comme elle, je soupçonne qu'elle a plus d'une raison. Exemplia gratia, s'assurer que je ne gagnerai rien dont elle n'obtiendra pas sa part.*

Non qu'un bénéfice quelconque paraisse envisageable.

Comme ils approchaient de la plaine, l'éclipse de Mimir se produisit.

Le dernier croissant de lumière bordant Regin disparut avec le soleil. À la place, la planète apparut comme un disque noir aplati recouvert d'une faible lueur aurorale et entouré d'un rouge maussade, la réfraction de la lumière à travers l'atmosphère.

Flandry l'avait anticipé. Les étoiles, soudain resplendissant en grand nombre, et les deux petits croissants de lune devaient donner assez de clarté pour cheminer prudemment. En cas de besoin, Djana et lui pouvaient recourir à leurs torches, même s'il préférerait ne pas prendre le risque d'attirer l'attention.

Il avait oublié combien la température chuterait. La brume commença à se former en quelques minutes, et le monde sombra dans une obscurité épaisse. La neige y succéda bientôt, portée par un vent violent et mugissant. Essentiellement du dioxyde de carbone, supposait-il, et peut-être un peu d'ammoniac. Il se pencha, consulta son gyrocompas et avança avec difficulté.

Djana l'attrapa par le bras. « Est-ce qu'on ne devrait pas attendre ? » l'entendit-il à peine dire dans le brouhaha.

Il secoua la tête avant de se souvenir qu'il n'était plus qu'une ombre pour elle. « Non. C'est une chance de progresser sans se faire repérer.

— La première chance que nous avons. Merci, Jésus ! »

Flandry se retint de le lui faire remarquer, quand la tempête s'arrêterait, ils se retrouveraient peut-être égarés en territoire inconnu et sans retour possible. Qu'avaient-ils à perdre ?

Pendant un moment, tandis qu'ils avançaient à l'aveuglette, il crut entendre le grondement d'une machine dans le récepteur de son casque. Sentait-il en effet le sol trembler sous une grande masse en mouvement ? Il changea légèrement de direction sans en rien dire à la fille.

Dans cette région, l'éclipse dura près de deux heures. La station devait se situer de l'autre côté, échappant complètement aux ténèbres,

avec l'avantage compensatoire d'avoir Regin haut dans le ciel nocturne. Quand elle était pleine, la planète devait inonder cet hémisphère d'un doux rayonnement, offrant un spectacle d'une impossible beauté.

Même si je doute que les robots se soient jamais souciés des paysages, pensa Flandry, les yeux baissés pour guider ses pas à travers les rochers et les congères. *À moins peut-être que l'ordinateur central... Oui, sans doute. La technologie impériale n'utilise pas beaucoup de machines pleinement conscientes – on en a peu besoin puisqu'on ne s'aventure plus dans des régions nouvelles de la Galaxie. Et donc, sur tous les plans, j'en sais moins sur elles que mes ancêtres. Cependant, je peux imaginer qu'un « cerveau » de cette puissance développe nécessairement des intérêts en dehors de son travail habituel. Sa fonction – son désir, pour être anthropomorphique – était de servir ses maîtres humains. Mais, entre les prospections, les constructions, les vaisseaux de passage, quand la routine du travail n'occupait qu'une petite partie de ses capacités, est-ce qu'il tournait ses détecteurs vers le ciel nocturne pour l'admirer ?*

La lumière du jour commença à filtrer à travers la neige qui tombait. Le sol devint bientôt plat. Avant que la chute ait cessé tout à fait, la brume était de retour, car les gaz à nouveau gelés se sublimaient sous les rayons de Mimir et se recondensaient dans l'air.

Par la transmission sonore, Flandry dit à voix basse : « Silence radio. Déplace-toi le plus doucement possible. » Cet ordre était à peine nécessaire. Leurs oreillettes étaient pleines de code digital et ils entendirent bientôt un bruit métallique venant de devant eux.

Une fois de plus, Wayland prit Flandry par surprise. Il avait cru que la brume se lèverait lentement, comme à l'aube, et qu'ils auraient eu le temps de se faire une idée de leur environnement avant de se faire peut-être repérer. C'est ce que ses observations en orbite lui avaient appris. Pendant plusieurs minutes, la blancheur les enveloppa. À deux mètres, de la glace humide et des roches, des ruisseaux tumultueux et des flaques fumantes s'évanouissaient dans un néant de poix.

Puis la brume se dispersa. À travers les trouées, il aperçut la plaine et les machines. La vue se dégagait très vite. Le brouillard se transformait en nuages qui montaient dans le ciel et s'évanouissaient.

Djana poussa un cri.

Flandry comprit dans un éclair : *Quel con ! Comment n'y ai-je pas pensé ? Le réchauffement demande du temps au bout de quinze jours de nuit ; mais pas après deux heures. Et puis l'évaporation est plus rapide sous de basses pressions. Ce que j'ai vu de l'espace, et que je prenais pour des traînées de brume près du sol, c'était de hauts nuages, comme ceux que je vois s'évaporer au-dessus de nous...*

Ainsi se disait-il dans un coin de son cerveau. Son attention

restait concentrée sur ce qui les encerclait. Il saisit l'atomiseur.

Bien que la montagne ne fût pas très loin derrière eux, ils étaient passés près du pylône le plus proche et se trouvaient dans la plaine. Comme les autres *maria* de Wayland, elle n'était pas parfaitement plane ; elle ondulait, s'élevait par endroits en aiguilles et en petits cratères, couturée d'étroites fissures et jonchée de roches et d'amoncements de glace. Ils étaient entrés dans la zone délimitée en cases. Sur plus d'un kilomètre, les lignes droites couraient d'est en ouest, du nord au sud, et disparaissaient dans la courbure du terrain. Se trouvant à proximité de l'une d'entre elles, il reconnut de larges bandes de granules noires fixées de manière permanente dans la pierre.

Mais ce sont les robots qu'il vit surtout à cet instant.

À cent mètres sur sa droite arrivaient trois bondisseurs à six pattes. Un peu plus loin sur la gauche, un géant cornu roulait sur ses chenilles. Encore plus loin devant lui, mais assez proches pour l'attraper, une demi-douzaine de monstres différents apparaissaient l'un après l'autre. Des bestioles en grand nombre sautaient et rampaient partout autour. Des aéronefs tombaient en piqué. Flandry se retourna et vit la retraite coupée par un ensemble de pattes portant une scie circulaire.

Djana se mit à genoux. Lui-même s'accroupit, les dents serrées, et attendit le cœur battant le premier assaut.

Il n'y en eut pas.

Les tueurs les ignoraient.

Et ne se souciaient pas les uns des autres.

Même si Flandry n'en fut pas complètement surpris, le soulagement qu'il éprouva lui fit tourner la tête. Quand il se fut remis de son émotion, il vit que les machines convergeaient toutes vers un même point. Rien n'apparaissait au-dessus de l'horizon ; leur but était trop éloigné. Il savait cependant ce que c'était : le complexe central des bâtiments.

Djana se mit à rire, de plus en plus fort. Flandry ne pensait pas qu'ils puissent se laisser aller à l'euphorie. Il la fit se relever. « Arrête de brailler avant que je t'y oblige ! » Les mots se révélant inefficaces, il la prit par les chevilles, la souleva tête en bas et mit sa menace à exécution : il la secoua jusqu'à ce qu'elle la ferme.

Tandis qu'elle sanglotait, la gorge nouée, et se débattait pour se libérer, il la serra plus gentiment contre lui et examina les robots par-dessus son épaule. La plupart étaient dans un état lamentable, la carapace perforée, des membres amputés. À l'évidence, c'étaient bien eux qu'il avait entendus vibrer et cliqueter dans le brouillard. Certains semblaient indemnes hormis des entailles et des éraflures bénignes. Leurs accumulateurs étaient probablement à bout d'énergie.

Il finit par s'expliquer à Djana : « J'ai toujours pensé que ceux qui survivaient aux combats viendraient se recharger et se faire réparer dans cette zone. Hmm... ça ne peut servir à tout Wayland. Je crois que ces créatures ne s'éloignent probablement jamais beaucoup et que nous avons découvert un chantier de construction, car elles sont en expansion constante et de nouveaux centres sont sans doute en projet... Quoi qu'il en soit, nous sommes en terrain où règne une trêve. Ailleurs, les machines sont programmées pour attaquer tout ce qui bouge et n'appartient pas à leur espèce. Ici, ce sont des moutons parfaitement inoffensifs. C'est en tout cas mon hypothèse pour l'instant.

— On ne craint rien alors ?

— Je n'en mettrais pas ma main à couper. Qu'y a-t-il à l'origine de toute cette folie ? Mais je crois qu'on peut continuer.

— Pour aller où ?

— Le centrum, bien sûr. Pour nous retrouver à bonne distance de nos copains. Ils ont l'air d'être commandés à distance. Je suppose qu'ils nichent quelque part vers l'ancien site de l'ordinateur central.

— L'ancien site ?

— Nous ne savons pas s'il existe encore », lui rappela Flandry.

Malgré tout, il marchait avec exubérance. Il était toujours en vie. Quelle merveille de pouvoir balancer les bras, fouler la terre, remplir ses poumons, gratter sa tête sale ! Regin avait commencé à croître. Partout ailleurs, les étoiles scintillaient. Djana marchait en silence, épuisée par l'émotion. Elle s'était remise, et lorsqu'il l'attirerait de nouveau dans la tente...

Il était en train de siffler un air lorsqu'ils franchirent la ligne suivante. Peu après, il lui prit le bras et dit en lui montrant du doigt : « Regarde. »

Une nouvelle sorte de robot s'approchait d'eux de l'intérieur de la case. Il avait à peu près la taille d'un homme. Sa peau luisait de reflets d'or et chatoyait avec grâce sur ses grandes ailes de chauve-souris ; il s'en aidait pour bondir sur deux longues jambes à sabots et éperons, plantées dans un tronc comme un tonneau à l'horizontale, avec une queue en équilibre derrière, un cou et une tête à l'avant. Avec ses yeux exorbités et ses détecteurs audio dressés, son museau qui contenait peut-être un ordinateur, sa crinière hérissée d'antennes, cette tête avait quelque chose d'étrangement chevalin. Sur son front s'érigait une lance à pivot.

« On dirait presque un taon à bascule, tu ne trouves pas ? » dit Flandry.

Djana poussa de nouveau un hurlement quand le robot pivota et arriva sur eux d'un bond fantastique. La lance était pointée pour tuer.

C'était Djana la cible. Elle resta figée. « Cours ! » lui hurla Flandry. Il se précipita pour intervenir. Le pistolet rougeoya dans son poing. Des étincelles jaillirent là où le rayon avait frappé.

Djana filait maintenant à toutes jambes. Le robot fit une embardée et bondit derrière elle. Il ignorait Flandry. Et le rayon n'avait eu aucun effet visible sur lui.

Il doit avoir un blindage contre les rayons d'énergie – à la différence de ceux qu'on a rencontrés jusqu'ici... Il régla la puissance de son arme sur l'intensité maximale. Le feu éclaboussa la forme métallique avec une telle force qu'elle disparut derrière. Indifférent, le robot se rua sur sa partenaire désarmée.

« Évite-le en revenant vers moi ! » cria Flandry.

Elle l'entendit et obéit. La lance la frappa par-derrière. Cependant, elle ne pénétra pas dans le réservoir d'air, comme elle l'aurait fait facilement dans la cuirasse plus fragile de la combinaison spatiale. Le choc la fit s'affaler. Elle se retourna, se releva comme elle put et s'enfuit. Les ailes se mirent à battre. Le robot faisait des bonds pour l'atteindre par-devant.

Il passa près de Flandry qui lui bondit dessus, s'agrippa des deux bras à son cou et jeta une jambe par-dessus son torse. Il entendait les ailes gronder derrière lui.

Malgré cela, la machine ne s'en prit pas à lui et continua de pourchasser Djana. Mais le poids de Flandry la ralentissait et la faisait chanceler. Se retournant, il tira dans l'aile droite. Une feuille de métal et une membrure cédèrent. Estropié, le robot s'effondra. Il se débattit et se rebiffa. Flandry parvint à tenir bon. À demi assommé par les coups, il maintint son atomiseur à portée de la tête et pressa la détente. Le rayonnement fut si violent que la vitre de son casque s'obscurcit instantanément. La chaleur dégagée était suffocante.

Le calme revint brusquement. Il avait percé un trou dans une partie vive et réduit à néant le tueur.

Il se dégagea de la carcasse, le souffle coupé par l'air brûlant, sentant ses sous-vêtements trempés de sueur, ses muscles couverts de bleus, et vaguement conscient qu'il ferait mieux de se lever. Jusqu'à ce que Djana le rejoigne, il ne s'en sentit pas capable.

Une gorgée d'eau et un comprimé de stimulant lui redonnèrent un peu de force. Il contempla la machine qu'il venait de détruire et se dit confusément qu'elle était assez belle. Comme un chevalier dans un monde féerique... Comme d'eux-mêmes, son bras se leva en salut et sa bouche fit dans un murmure : « Ohé, ohé, échec.

— Quoi ? fit Djana d'une voix tout aussi faible.

— Rien. » Flandry s'efforça d'évacuer la douleur de sa conscience et les tremblements de son corps. « Allons-y.

— Ou-oui. » Elle accusait le coup davantage que lui. Elle avait l'air complètement vidée. Elle reprit la direction de la montagne avec de grandes enjambées mécaniques.

« Attends une seconde ! » Il la saisit par l'épaule. « Où est-ce que tu vas ?

— Loin, dit-elle d'une voix atone. Avant que quelque chose d'autre se mette à nous courir après.

— Tu veux qu'on s'asseye dans la tente ou, au mieux, dans le vaisseau et qu'on attende la mort ? Non merci. » Flandry la tourna vers lui. Elle était trop hébétée pour résister. « Allez, refais le plein d'énergie. »

Lui-même n'avait plus qu'un brin d'espoir. Le centrum était loin, à une dizaine de kilomètres de leur position. Si les robots étaient programmés pour attaquer les humains, si près du site où se trouvait le grand ordinateur... *Ça ne nous empêche pas de poursuivre un petit peu notre exploration. Pourquoi pas ?*

Une machine apparut. À première vue, c'était un éclair sur l'horizon, un reflet métallique sous les rayons de Mimir. Elle traversait rapidement la plaine et prit forme en quelques minutes. *Elle se dirige droit vers nous. Et elle est imposante !* Flandry lâcha un juron. Entraînant Djana, il se dirigea vers un rocher météoritique de la taille d'une maison. De là, il pourrait sans doute se défendre.

Le robot passa sans s'arrêter.

Djana sanglota des remerciements. Une seconde plus tard, Flandry s'était remis de ce dernier choc. Serrant la fille contre lui, il resta observer la machine. Elle n'était pas destinée au combat. Ce n'était rien d'autre qu'un camion à plateau muni d'une paire de bras monte-charge.

Il chargea le lancier foudroyé et repartit d'où il venait.

« Service de dépannage, souffla Flandry. Voilà pourquoi on ne trouve pas de pièces abandonnées dans les environs. »

Djana frissonna dans ses bras.

Les mots de Flandry lui sortirent lentement de la bouche, donnant une forme à ses pensées : « Deux classes de robots tueurs, donc. L'une se déplace où bon lui semble, combat sans discernement, vient ici pour s'assurer qu'elle pourra faire le voyage et repart sans aucun doute vers l'inconnu pour de nouveaux combats. Tant qu'elle est là, elle préserve la paix.

» L'autre espèce reste ici, combat ici – sans toutefois interférer avec la première ni les machines de maintenance –, et on la récupère soigneusement quand elle subit des dommages. »

Il secoua la tête avec perplexité. « Je ne sais pas si c'est

encourageant ou non. » Puis, baissant les yeux vers Djana : « Comment te sens-tu ? »

Le médicament qu'il l'avait obligée à prendre faisait son effet. Il n'avait rien de magique ; il ne pouvait pas mobiliser des ressources qui n'étaient plus là. Mais, pour un moment du moins, tous les deux auraient l'esprit vif, du sang-froid, de la force et de la réactivité. *Et nous ferions bien de terminer notre affaire avant que la facture métabolique nous soit présentée*, se rappela Flandry.

Les lèvres de Djana se tordirent en un sourire abattu. « Je suppose que ça ira, dit-elle. Tu es certain qu'on doit continuer ? »

— Non. Mais on le fait quand même. »

Les deux cases suivantes qu'ils traversèrent étaient désertes. Ils en virent une occupée sur la gauche. Ils gardèrent un œil tourné vers ce robot quand ils le dépassèrent, mais il ne bougea pas. C'était un cylindre monté sur chenilles, plus grand et plus large qu'un homme, avec deux bras s'achevant par des déchiqueteurs géants et une tête – le sommet du robot, tout du moins, là où se trouvait ce qui devait être des détecteurs – couronnée de merlons comme les créneaux d'une tour antique. Cela rafraîchit la mémoire de Flandry. Une idée pointa en lui mais s'évapora avant qu'il ait eu le temps de la saisir. Cela pouvait attendre ; l'important était d'être préparé à une nouvelle attaque.

Djana le fit sursauter : « Nicky, est-ce que chacun d'eux reste dans sa propre case ? Et la défend contre les intrusions ? » Flandry comprit soudain. Il se frappa la paume du poing. « Par Jumbo, tu as raison ! C'est peut-être un moyen de garder le centrum... contre les trucs vraiment dangereux qui viennent d'ailleurs que cette plaine... Étrange moyen, mais tout est étrange sur Wayland... Oui. Ces espèces de robots, euh... sauvages qu'on a vus, et l'ambulance par exemple, on les reconnaît comme inoffensifs et on les laisse tranquilles. Ce n'est pas notre cas, et c'est pour ça que nous faisons un gibier appréciable.

— Toutes les cases ne sont pas occupées », dit-elle d'un ton dubitatif.

Il haussa les épaules. « Peut-être beaucoup de ces sentinelles sont-elles en réparation en ce moment. » L'excitation grandissait en lui. « L'important, c'est que nous pouvons passer au travers. Soit directement à travers les lignes, soit en suivant une délimitation puis autour de l'ensemble du dispositif. Il suffit d'éviter les sections où se trouve une machine. Et de s'assurer qu'aucune ne nous guette derrière un rocher ou autre chose, bien sûr. » Il la serra contre lui. « Mon ange, je crois qu'on va y arriver ! »

La même impatience embrasa Djana. Ils se mirent en marche sans tarder.

Une silhouette apparut, à deux kilomètres devant eux, tandis qu'ils franchissaient le monticule où ils s'étaient cachés. « Nicky, un

homme ! » cria Djana. Il s'arrêta brutalement et leva ses jumelles dans ses mains tremblantes. La chose ressemblait effectivement à un humain en combinaison spatiale. Mais il y avait de légères différences et, immobile comme une tour, elle était armée d'une épée et d'un bouclier. Non, en fait, ses bras se terminaient par ces armes de guerre. Flandry baissa les jumelles.

« Ça aurait été trop beau, dit-il. Non pas que ce soit si beau que ça. N'importe qui serait probablement capable de nous faire échouer, il suffirait qu'il en ait envie. C'est encore une nouvelle espèce de robot gardien. » Il s'efforça de plaisanter. « Ça signifie un détour plus long. C'est un peu plus de sport que je ne souhaitais en faire. Pas toi ?

— Tu pourrais le détruire.

— Peut-être. Peut-être pas. Si notre ami le chevalier était d'un modèle courant, comme je le soupçonne, alors tous les autres sont assez bien blindés contre les rayons d'énergie. En plus, je ne tiens pas à gaspiller de l'énergie. J'en ai beaucoup trop bouffé lors de la dernière rencontre. Une autre échauffourée, et on pourrait se retrouver sans arme. » Flandry repartit obliquement à travers la case. « On va l'éviter et traverser en diagonale le territoire de ce celui-là qui a l'air plutôt inoffensif en comparaison. »

Le regard de Djana suivit son doigt. Au loin, d'autres formes immobiles scintillaient, parmi lesquelles une réplique de l'hippoïde et trois de l'anthropoïde. Sans aucun doute davantage encore étaient dissimulées derrière les irrégularités du terrain ou sa chute rapide à l'horizon. La machine à laquelle Flandry s'intéressait était plus proche, juste à gauche du chemin qu'il avait prévu de suivre. C'était un autre cylindre, plus grand et plus mince que le robot aux déchiqueteurs. Aucun membre ne venait rompre sa surface lisse et claire. Sa tête conique était en partie fendue au milieu, au-dessus d'une batterie d'instruments.

« Ce n'est peut-être qu'un guetteur », lâcha Flandry.

Ils passèrent, laissant l'austère statue abstraite derrière eux, quand Djana poussa soudain un hurlement.

Son compagnon se retourna. La chose quittait sa case pour entrer dans la leur.

De la poussière et des cristaux de glace étincelants tourbillonnaient dans l'espace d'un mètre entre le sol et sa base. *Propulsion sur coussin d'air*, se dit Flandry. Il chercha désespérément un abri aux alentours. Rien. Cette case n'était que basalte et eau gelée.

« Cours ! » cria-t-il à Djana. Il recula lui-même et tira. Son cœur battait la chamade, sa respiration était haletante, encore chaude de son combat précédent.

Un pinceau de feu blanc sortant de la tête fendue le frappa. La portée était insuffisante, mais de justesse. Il sentit la bouffée de

chaleur là où l'énergie l'éclaboussa et la vapeur explosa. Un petit coup de tonnerre aigu s'ensuivit.

Ce modèle porte un flingue !

Dans un réflexe, il tira de nouveau. Moins puissant, son rayon se réverbéra sur la carapace d'alliage. Le robot se remit en mouvement. Flandry entendait le grondement de son moteur. Un tir direct et plus précis le transpercerait après avoir traversé sa combinaison. Il tira encore et se prépara à prendre la fuite.

Si je ne parviens pas à distraire cette boîte de conserve... Il ne vint pas à l'esprit de Flandry que son geste pourrait le faire accuser de galanterie. Il s'élança dans une direction différente de la fille. Ses jambes plus longues lui donnaient une chance légèrement supérieure de garder la mort à distance, en atteignant une barricade naturelle et en y prenant position...

Tendu à l'idée d'être foudroyé, espérant que son unité d'air le protégerait et ne serait pas détruite, il avait presque atteint la ligne suivante quand il s'avisa qu'il ne subissait plus le feu. Il freina et se retourna.

Le robot devait s'être arrêté juste après l'escarmouche. Sa tête oscillait d'avant en arrière, comme à la recherche de quelque chose. Il devait certainement sentir sa présence.

Il repartit à la poursuite de Djana.

Flandry lança un juron et se précipita à la rescousse. Elle avait une bonne distance d'avance, mais la machine était plus rapide – et puis, s'il avait franchi une ligne, est-ce qu'il n'en franchirait pas une autre ? Les chaussures de Flandry claquaient sur la pierre. Privé d'oxygène, son cerveau était pris de vertige et brouillait sa vue de taches noires. Il réussit néanmoins à se rapprocher et tira. L'éclair fulgura. Flandry bondit encore plus vite. Il tira de nouveau. Cette fois il fit mouche.

Le robot ralentit, vira comme pour retourner en chasse de cet adversaire peut-être dangereux, lui tourna le dos une nouvelle fois et reprit Djana en chasse. Flandry pressa la détente de son arme et l'arrosa de flammes. La fille traversa la ligne. Le robot s'arrêta net.

Mais... mais... balbutia Flandry en pensée.

Le robot s'ébranla, s'éleva dans l'air et se tourna vers lui. Il se déplaçait avec hésitation, un tantinet chancelant, non comme s'il était endommagé – ce n'était pas possible – mais... perplexe ?

Ce n'est pas un atomiseur que je devrais trimballer, songea Flandry dans la panique. Avec mon gabarit, c'est une épée et un bouclier que je suis censé porter.

La vérité le frappa de plein fouet.

Il ne prit pas le temps de l'examiner de plus près. Il savait seulement qu'il devait rejoindre la case de Djana. Un anthropoïde avec

une lame et un écu à la place des mains ne pouvait pas ramper très bien. Flandry se mit à quatre pattes. Il fuit à reculons. La haute et mince silhouette s'ébranla dans sa direction, mais pas plus vite que lui. Son ordinateur limité – un cerveau artificiel stupide et monomaniacal – ne parvenait pas à comprendre ce qu'il était et à décider ce qu'il devait faire de lui.

Flandry franchit la ligne. Le robot se posa sur le sol. Flandry se leva et tituba vers Djana. Elle s'était effondrée quelques pas plus loin. Il arriva auprès d'elle et s'évanouit.

Il revint à lui au bout de quelques minutes, quand son unité d'air eut purifié l'atmosphère dans sa combinaison et que ses cellules se furent gorgées d'oxygène. Il s'assit. La machine qui les avait pourchassés était retournée au milieu de la case voisine, lueur dans la plaine sombre, sous le ciel obscur. Il jeta un œil à l'indicateur de chargement de son atomiseur. Près du zéro. Il pouvait le recharger sur la batterie qu'il transportait, mais ses unités de survie avaient un besoin plus pressant d'énergie. Peut-être.

Djana reprit connaissance à son tour. Elle se redressa à demi, retomba sur les genoux et fondit en larmes. « Ça ne sert à rien. On n'y arrivera pas. On va se faire tuer. Et si on réussit, qu'est-ce qu'on va trouver ? Une chose qui construit des engins de mort. Faisons demi-tour. On peut repartir par où on est venus. Non ? Et trouver un peu, un petit peu de répit ensemble... »

Il la réconforta jusqu'à ce que le froid et la dureté du rocher sur lequel il était assis lui pénétrèrent la chair. Alors il se leva avec raideur et l'aïda à se remettre sur pied. Sa propre voix lui semblait lointaine et étrange. « D'habitude, je suis d'accord avec toi, chérie. Mais je crois que je vois maintenant comment ça fonctionne. Comment le fou se comporte. Tu as remarqué ?

— Le fou ?

— Regarde. Comme le cavalier, j'en suis sûr, le fou attaque quand la case où il se trouve est envahie. Je pense que le résultat d'un mouvement sur cet échiquier dépend de l'issue du combat qui le suit. Un fou ne peut qu'avancer *offensivement* le long d'une diagonale. Et les pièces sont programmées pour ne combattre qu'une pièce à la fois, et d'un certain type. » Flandry fixa du regard sa destination cachée. « Je pense que les anthropoïdes sont les pions. Je me demande pourquoi. Peut-être parce que ce sont les pièces les plus nombreuses et que l'ordinateur était isolé des hommes.

— Un ordinateur ? » Elle se blottit contre lui.

« C'est obligé. Rien d'autre ne pourrait avoir créé ce dispositif. Il s'est servi des équipements techniques dont il dispose et a sans doute construit des installations complémentaires. Il ne s'est pas donné la peine de colorer les cases ni les pièces, puisqu'il ne risquait pas de les

confondre. C'est pour ça que je n'ai pas compris tout de suite qu'on se trouvait sur un échiquier géant. » Flandry grimaça. « Si je n'avais pas... On aurait abandonné, fait demi-tour, et on serait morts. Allez, viens. » Il la poussa en avant.

« On ne peut pas aller plus loin, fit-elle. On va se faire attaquer.

— Pas si on étudie les positions des pièces, répondit-il, et si on emprunte les cases où nul ne peut aller. »

Après quelques pas, il ajouta : « Mon idée est que l'ordinateur partage son attention entre un certain nombre de centres d'intérêt. Un ou plus pour suivre la trace des robots sauvages. Deux, sans intercommunication possible, pour produire des maîtres d'échecs rivaux. C'est peut-être pour ça qu'il n'a pas remarqué qu'il se passait quelque chose d'anormal aujourd'hui. Je me demande si, sans un petit coup de pouce, il est encore capable de remarquer rien d'autre. »

Il sortit en zigzaguant de l'échiquier avec Djana, jusqu'à une zone de terre non marquée et sans danger, et progressa autour de sa limite. En chemin, il vit un robot qui devait être le roi. Haut de quatre mètres, il avait les traits d'un homme et portait un vêtement d'intérieur datant de plusieurs siècles, plaqué d'or et couronné de diamants. Il n'avait pas d'arme. Flandry apprit plus tard qu'il capturerait par droit divin.

Ils arrivèrent aux anciens bâtiments. Les machines ouvrières qui s'affairaient aux alentours les avaient conservés en bon état. Flandry s'arrêta devant la structure principale. Il régla sa radio sur la bande standard. « Sur cette fréquence, dit-il en s'adressant à tout ce qui se trouvait à portée, vous devez disposer d'un récepteur qui captera ma transmission. »

Le code cliqueta et baragouina dans ses oreillettes ; puis, lentement, une voix d'abord éraillée, mais qui gagna en assurance à mesure que les mots sortaient, comme la voix de quelqu'un qui avait dormi profondément : « Est-ce... vous ? Un homme... qui revient enfin ?... Non, deux, je détecte deux hommes... »

— Plus ou moins », dit Flandry.

Dans toute la plaine, les bêtes et les pièces d'échecs s'immobilisèrent.

« Entrez. Le sas... Ôtez vos combinaisons spatiales à l'intérieur. Les conditions sont celles de Terra, avec... des chambres meublées. L'inspection révèle des réserves de vivres non détériorés et des boissons... J'espère que vous trouverez les choses en bon ordre. Il peut y avoir du désordre. Le temps était long et vide. »

Djana s'écroula sur le lit et dormit près de trente heures d'affilée. Flandry n'avait pas besoin d'autant de repos. Après le petit-déjeuner, il s'affaira, péniblement d'abord puis avec une énergie croissante. Ce qu'il apprit le fascina tellement qu'il regretta de ne pas oser prendre le temps d'explorer en profondeur l'histoire des cinq derniers siècles de Wayland.

Il était dans la salle de contrôle principale, en pleine conversation technique avec le premier ordinateur, lorsque le haut-parleur à l'apparence obsolète se fit entendre dans son anglique désuet : « Selon vos ordres, j'ai gardé votre partenaire sous observation. Ses paupières bougent. »

Flandry se leva. « Merci », dit-il machinalement. Ce n'était pas facile de se souvenir qu'aucun esprit vivant ne vibrerait derrière ces compteurs et ces écrans d'affichage. Il y avait bien une conscience, oui, mais pas comparable à celle d'un sophont naturel, encore moins à celle d'un homme ; cette conscience était d'une certaine façon plus organique et d'une autre façon moins. « Je ferais mieux d'aller la voir. Euh... qu'un serviteur apporte de la soupe chaude et, euh... du thé et des tartines beurrées, aussi vite que possible. »

Il enfila à grandes enjambées les couloirs plongés dans le silence en dehors du bourdonnement des machines, dépassa des appartements qui contenaient des affaires moisies d'hommes morts depuis bien longtemps et arriva enfin jusqu'à ceux de Djana.

« Nicky... » Ses yeux embrumés clignèrent et elle tendit vers lui des bras tremblants. Comme elle était maigre et pâle ! C'est tout juste s'il entendait sa voix. Il se pencha pour lui donner un baiser, mais ses lèvres restaient inertes contre les siennes.

« Nicky... sommes-nous... hors de danger ? » Le murmure chatouilla l'oreille de Flandry.

« Certainement. » Il se passa la main sur la joue. « Tout est sur orbite.

— Et dehors ?

— Aussi sûr qu'à la maison. Plus sûr même que beaucoup de

maisons que je pourrais citer. » Flandry se redressa. « Détends-toi. On va commencer à remettre un peu de chair sur ces jolis os dans quelques minutes. Il faudra que tu te sois remplumée le jour de notre départ. »

Elle fronça les sourcils, secoua la tête d'un air perplexe et essaya de s'asseoir sur le lit. « Hé, pas déjà, dit-il en posant les mains sur ses maigres épaules nues. Je te prescris un long repos au lit. Quand tu seras assez forte pour trouver ça ennuyeux, je prendrai des dispositions pour qu'on te projette des cassettes divertissantes. L'ordinateur dit qu'il en reste quelques-unes. Ça devrait être amusant, des spectacles aussi vieux. »

Elle résista encore un peu. Elle inspirait et expirait comme avec frénésie cet air à l'odeur chimique. Il prit peur. « Qu'y a-t-il, Djana ?

— Je... ne sais pas. Le vertige...

— Ah, d'accord. Après tout ce que tu as subi... »

Des doigts froids s'agrippèrent à son bras. « Nicky. Cette lune. Est-ce qu'on peut... en tirer... quelque chose ?

— Hein ?

— Du fric ! hurla-t-elle comme un insecte. Est-ce qu'on peut en tirer du fric ? »

En quoi cela changeait-il quoi que ce soit, pour le moment ? se dit-il dans un éclair. *Cette question l'obsède, ce qu'explique son passé, j'imagine, et...* « Bien sûr.

— Tu en es certain ? souffla-t-elle.

— Ma chérie, dit-il, Léon Ammon devra se donner beaucoup de mal pour *ne pas* devenir un des hommes les plus riches de l'Empire. »

Les yeux de Djana roulèrent jusqu'à ce qu'il n'en voie plus que le blanc. Elle s'effondra dans ses bras.

« Évanouie », grommela-t-il, et il l'étendit doucement sur le lit. Il se releva, se gratta la tête : « Ordinateur, quelles connaissances médicales conserves-tu dans tes bases de données ? »

Reprenant ses esprits au bout d'un moment, Djana se mit à sangloter. Elle ne voulait pas lui dire pourquoi. Pour l'instant, elle était aussi proche de la crise d'hystérie que son état le lui permettait. L'ordinateur trouva un somnifère que Flandry lui fit avaler.

À son second réveil elle était calme, en surface du moins, mais quelque peu distante. Elle répondit sèchement à ses observations pour lui faire comprendre qu'elle n'avait pas envie de parler. Cependant, elle s'alimenta. Ensuite elle adopta une attitude renfrognée, les poings serrés le long du corps. Il la laissa seule.

Elle était de meilleure humeur la fois suivante, puis redevint peu à peu celle qu'il connaissait.

Mais tous les deux restèrent sur la réserve jusqu'à ce qu'ils soient de nouveau dans l'espace, repartis pour leur périple qui devait

s'achever sur Irumclaw, là où il avait commencé. Jusque-là, elle avait passé le plus clair de son temps au lit, servie par des robots durant toute sa convalescence. Lui, ayant retrouvé sa vigueur plus tôt, s'occupait à remettre les choses en ordre sur la lune et supervisait la réparation de Jake. La nécessité de ne laisser aucun indice de ce qui était réellement arrivé compliquait ce dernier travail. Il ne voulait pas que ses supérieurs mettent en doute ce qu'il avait écrit dans son journal de bord : un dysfonctionnement de l'oscillateur d'hyperpilotage qui lui avait demandé trois semaines de réparation par lui-même.

L'austère Wayland disparue derrière eux, avec l'imposante Regin et le sanglant Mimir, le vaisseau avançait seul parmi les étoiles. Flandry était avec Djana dans la cabine, le seul endroit où s'asseoir confortablement. Reposé, propre, rasé de frais, rassasié, abreuvé, vêtu d'une salopette impeccable, respirant un air abondant, sous une gravité terrestre et stable, et sentant la faible vibration de la force motrice qui le conduisait vers sa destination, il tira sur sa cigarette, tapota la main de Djana et adressa un sourire à sa beauté retrouvée. « Mission accomplie, dit-il. J'attends que tu me témoignes ta gratitude de la façon que tu connais le mieux.

— Hmmm », roucoula-t-elle. Puis, au bout d'un moment : « Peux-tu m'expliquer, Nicky ?

— Hein ?

— Je n'ai pas compris ce qui avait mal tourné. Tu as essayé de m'expliquer, mais j'étais trop hébétée, probablement.

— Rien de plus simple, dit-il, pleinement satisfait de pouvoir exhiber encore son intelligence. Dès que j'ai compris qu'on était pris dans une partie d'échecs, tout le reste est devenu clair. Par exemple, je me suis souvenu des pylônes radio dressés au milieu de nulle part. Un travail impossible, à moins que les robots constructeurs n'aient pas à craindre d'être attaqués. Par conséquent, seules les machines errantes étaient féroces, et pas les autres. Un jeu différent, tu vois, avec plus de potentialités et moins de prévisibilité que les échecs, même la variante des échecs-combat développée quand on s'est mis à trouver le jeu classique ennuyeux. De nouvelles variétés de tueurs ont été produites à intervalles et dépêchées pour voir comment elles se débrouilleraient face aux modèles plus anciens. Notre vaisseau et plus tard nous-mêmes avons été naturellement pris pour des pièces nouvelles ; les robots n'avaient pas reçu d'information sur les humains, et ils étaient souvent hors de portée du grand ordinateur par la radio en ligne de visée.

— Quand nous avons essayé d'appeler des secours, pourtant...

— Tu veux dire du pic du mont Vierge ? Eh bien, à l'évidence

aucun des robots sauvages ne pouvait capter notre signal sur la bande qu'ils utilisaient. Et les circuits de l'ordinateur "à l'écoute" de sa progéniture ont tout simplement éliminé ma voix, de la même façon que toi et moi oblitérons parfois ce que nos oreilles perçoivent quand nous sommes occupés à autre chose. Avec tous ces grésillements, ça n'a rien de surprenant.

» Ces pylônes sont uniquement conçus comme des relais pour les robots – pour les hautes fréquences qui portent les transmissions digitales –, c'est pour ça qu'ils n'ont pas cherché à capter mes appels sur les autres bandes. L'ordinateur a toujours gardé une oreille sur le qui-vive au cas où une voix appellerait sur les fréquences standard. Mais il était persuadé qu'au moment où les humains reviendraient ils descendraient directement du zénith pour se poser près des bâtiments comme ils en avaient l'habitude. Ce qui ne favorisait pas la détection des ondes radio provenant d'autres directions. »

Flandry tira une bouffée de sa cigarette. La fumée tourbillonna devant l'écran, comme pour couvrir d'un voile les abysses derrière. « C'est peut-être ce qui aurait dû se passer, en théorie. Mais, après tant de siècles, la pauvre chose était plus qu'un peu cinglée. À dire vrai, son activité – d'abord créer ce jeu d'échecs, le modifier, puis produire ces combattants qui n'obéissent à aucune règle, étendre la variété de leurs combats de plus en plus loin sur la lune – n'avait pour but que de sauver l'essentiel de sa santé mentale.

— Quoi ? lâcha Djana, surprise.

— Bien sûr. Un intellect de cette capacité, avec rien d'autre que la routine à gérer, aucun apport nouveau, décennie après décennie... » Flandry eut un frisson. « Br-rr ! Tu dois savoir ce que la privation sensorielle fait aux sophonts organiques. Notre ordinateur s'est sauvé lui-même en créant quelque chose dont la surveillance est complexe et rencontre l'imprévisible. » Il fit une pause, voulant ajouter d'un air entendu : « Je me retiens de suggérer des analogies avec la Création à laquelle tu crois. »

Et le regretta lorsqu'elle lui coupa la chique et le rembarra : « Je veux un récit complet de la façon dont tu as redressé la situation.

— Oh, pour le mieux, pour le mieux, dit-il. Et ça n'a pas été très difficile. Au moment où j'ai réveillé le roi blanc, le monde tel qu'il l'avait rêvé est mort. » Sa métaphore passa au-dessus de la tête de Djana, aussi poursuivit-il plus platement : « L'ordinateur est pathétiquement impatient de revenir au style original des opérations. Une fortune en métaux attendra le premier vaisseau qu'enverra frère Ammon.

» D'un point de vue moral, je t'estime obligée de lui recommander de me verser une prime substantielle, qu'il est normalement tenu de m'offrir.

— D'un point de vue moral ! » L'âpreté de sa vie ne lui avait jamais permis de prendre en considération des questions pareilles, ce qui rejaillissait sur ses réactions. Il lui semblait cependant qu'elle l'exagérât, comme pour lui fournir une excuse de l'agresser. « Qui es-tu pour parler de morale, Dominic Flandry, toi qui as prêté serment à l'Empire et t'es laissé corrompre par Léon Ammon ? »

Piqué au vif, il rétorqua : « Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? »

— Refuser. » Elle baissa le ton, secoua sa tête aux boucles ambrées, esquissa un sourire triste et serra le poing. « Non, ça ne fait rien. De nos jours, ce serait trop demander à n'importe qui, n'est-ce pas ? Laissons-nous corrompre ensemble, Nicky chéri, et soyons tendres l'un pour l'autre jusqu'au moment de nous dire adieu. »

Il la regarda longuement, puis ses yeux se levèrent vers les étoiles et il dit calmement : « Je pense que je peux t'expliquer ce que j'ai en tête. Je prendrai l'argent parce que j'en ai l'usage ; et, pour le reste de ma vie, le risque d'être découvert et cassé. Il me semble que c'est un prix raisonnable pour tenir une frontière. »

Les lèvres de Djana s'entrouvrirent. Ses yeux s'écarrillèrent. « Je ne te suis pas.

— Irumclaw devait être abandonnée. Tout le monde sait savait – qu'elle l'était. Ce qui a fait que la prophétie s'est réalisée d'elle-même : la garnison est devenue incompétente. Les civils de valeur se sont retirés, emportant leur capital avec eux. Les capacités de défense et la valeur économique ont dégringolé jusqu'au seuil où il ne serait vraiment pas rationnel de rester. À la fin, l'Empire laisserait Irumclaw lui échapper. Or, sans ce point d'ancrage, la frontière reculerait de plusieurs parsecs ; et Merséia et la Longue Nuit se rapprocheraient. »

Il soupira. « Léon Ammon est mauvais et méprisable, continua-t-il. En d'autres circonstances, je proposerais qu'on l'égorge avec un couteau à beurre. Mais il a de l'énergie, de la détermination, du courage et de la prévoyance.

» Je suis allé dans son bureau pour connaître ses intentions. Quand il m'a expliqué, j'ai accepté de le suivre parce que... eh bien... Si Wayland revenait aux bureaucrates impériaux, ils ne sauraient qu'en faire. Ils garderaient probablement son existence secrète, pour éviter d'avoir à prendre des décisions qui demanderaient des efforts. Pour le moins, un prix pareil rendrait le principe "conciliation et consolidation" un petit peu compliqué à appliquer, non ?

» Ammon, pourtant, a un profit personnel à en tirer. Il ira pour rester. Son entreprise sera *humaine*. Il en fera une affaire si intéressante – il en obtiendra tellement d'influence économique et donc politique – qu'il pourra forcer le gouvernement à protéger ses intérêts. Ce qui veut dire ne pas lâcher Irumclaw. Et donc tenir cette

frontière, voire étendre notre contrôle au-delà.

» Bref, conclut Flandry, comme dit le proverbe, c'est peut-être un fils de pute, mais c'est notre fils de pute à nous. »

Il écrasa sa cigarette d'un geste brusque et se tourna vers la fille, en quête d'oubli plus que d'autre chose.

Bizarrement, étant donné la sympathie qu'elle venait de lui témoigner, elle ne réagit pas. Ses mains le repoussèrent. Son regard bleu était tourmenté. « Je t'en prie, Nicky. Je veux réfléchir... à ce que tu m'as dit. »

Il respecta son souhait et s'abandonna sur son siège, les jambes croisées. « Je pense pouvoir me retenir un petit moment. » Sa vue apaisa la dureté qui s'était manifestée en lui. Il gloussa. « Fais gaffe, ça ne va pas durer longtemps. Tu es trop délicieuse. »

La bouche de Djana se contracta, mais pas en un sourire. « Je ne m'étais pas aperçue que ces idées te préoccupaient », dit-elle avec hésitation.

Son éducation lui ayant inculqué que l'idéalisme est une maladie, il haussa les épaules. « Il vaut mieux qu'elles me préoccupent. Je vis dans l'Empire terrien. »

— Mais si... » Elle se pencha vers lui. « Nicky, crois-tu sérieusement que Wayland a tant de valeur ? »

— Je suis tenté de le croire, oui. Pourquoi me demandes-tu ça ? J'ai du mal à t'imaginer donnant un coup de klaxon rouillé pour les générations futures.

— C'est ce que je veux dire. Suppose... Nicky, suppose qu'il arrive quelque chose qui empêche Léon d'exploiter Wayland. Alors personne ne le fait. En quoi cela nous toucherait-il, toi et moi ?

— Ça dépend de notre espérance de vie, je dirais, entre autres facteurs. Peut-être que ça ne changerait rien pour nous. Ou peut-être, dans vingt, trente ans, verrait-on l'Empire se replier de la façon dont je t'ai parlé.

— Mais ça signifierait sa fin !

— Non, non. Pas tout de suite. Nous pourrions sans aucun doute vivre nos vies comme nous l'entendons. » Flandry réfléchit. « Est-ce bien certain, d'ailleurs ? Répercussions politiques jusque chez nous... Des troubles conduisant à une crise... Je ne sais pas. »

» Nous pourrions toujours nous trouver un refuge sûr. Une gentille colonie à l'écart – trop à l'écart c'est primitif, mais... »

» Oui, sans doute. » Flandry se renfrogna. « Je ne comprends pas ce qui te tourmente. On fera notre rapport à Ammon et on aura rempli notre part du contrat. Souviens-toi que c'est lui qui détient le reste de notre salaire. »

Elle acquiesça. Pendant un moment, ils gardèrent le silence tous les deux. Les étoiles à travers l'écran formaient une auréole derrière sa

tête blonde.

Puis elle sourit et murmura : « Ça ne ferait aucune différence, n'est-ce pas, si quelqu'un d'autre sur Irumclaw – quelqu'un d'autre que Léon – obtenait Wayland. N'est-ce pas ?

— Je pense que non, si tu veux dire un de ses collègues en affaires. » Le malaise de Flandry croissait. « À quoi penses-tu, jeune fille ? Essaierais-tu de ratisser davantage en passant le secret à un concurrent ? Je te le déconseille. C'est foutrement trop dangereux.

— Toi...

— Absolument pas ! Je prendrai mon argent, et pour ce qui est du reste de mon séjour sur Irumclaw, tu ne pourras pas croire à quel point je me conduirai comme un gentil garçon. Plus de fêtes aux frais de la princesse dans la Vieille Ville ni rien de ce tonneau ; saines distractions dans la base et étude des manuels de navigation. Heureusement, mon séjour sur Irumclaw touche à sa fin. »

Flandry lui prit les mains. « Je ne courrai même pas le risque d'aller te voir, dit-il. Pas plus que tu ne devras saisir d'occasions à éviter. L'univers serait trop pauvre sans toi. »

Djana se pinça les lèvres. « Si c'est ce que tu ressens.

— C'est ce que je ressens. » Il lui lança un regard concupiscent. « Par chance, nous avons des jours devant nous avant d'arriver. Il faudrait songer à les meubler, tu ne crois pas ? »

Elle baissa les yeux, les releva et se mit à genoux pour l'embrasser, chaude, douce, souriante, les pupilles rondes entre ses cils, et elle fredonna : « Je crois, en effet. »

Un coup de tonnerre mit fin au rêve. Le néant.

Il se réveilla pour constater qu'il aurait préféré dormir encore. Quelqu'un lui avait vidé le crâne pour faire de la place au générateur nucléaire du vaisseau.

Non... Il voulut se retourner mais en fut incapable.

Il poussa un grognement et une main lui souleva la tête. Une fraîche humidité toucha ses lèvres. « Bois », lui dit la voix lointaine de Djana.

Il avala deux comprimés avec l'eau et regarda autour de lui. Elle était assise sur la couchette, les yeux baissés. À mesure que les comprimés faisaient leur effet et que la douleur diminuait, son image devenait moins floue, jusqu'à ce qu'il reconnaisse la dureté qui marquait ses traits. Tendant le cou, il s'avisa qu'il était allongé sur le dos, les poignets et les chevilles ligotés solidement au cadre de la couchette.

« Tu te sens mieux ? dit-elle platement.

— Je suppose que tu m'as donné un coup de ton paralyseur une

fois que je me suis endormi, réussit-il à articuler d'une voix rauque.

— Je suis désolée, Nicky. » Sa coquille s'était-elle fendue un tout petit peu en ce bref instant ?

« Pourquoi ? »

Elle lui parla de Rax, concluant : « Nous sommes déjà en route pour le rendez-vous. Si je ne me trompe pas, d'après ce que tu m'as appris, c'est à quarante ou cinquante années-lumière ; et j'ai réglé le pilote sur l'hypervitesse de croisière maximale, comme tu m'as dit de le faire. »

Il était trop sonné pour que la perte de sa fortune lui semble plus que théorique. Mais il était consterné. « Quatre ou cinq jours ! Tout ce temps ligoté ?

— Je suis désolée, répéta-t-elle. Je n'ai pas voulu te laisser une chance de m'attraper ou... ou n'importe quoi... » Elle hésita. « Je vais m'occuper de toi du mieux possible. Il n'y a rien de personnel là-dedans. Tu comprends ? C'est ce million de crédits.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tes amis inconnus honoreront leur marché jusqu'au bout ?

— Si Wayland est ce que tu dis, un mégacrédit ne représente qu'une broutille pour eux. Et je continuerai à leur être utile jusqu'à ce que je les quitte. » Tout à coup, on aurait dit une épée qui parlait : « Cet argent va me rendre maîtresse de moi-même. »

Flandry céda à ses douleurs physiques.

Lesquelles disparurent. Mais furent suivies par la souffrance du confinement. Il ne pouvait pas faire la plupart des exercices isométriques. Les liens l'auraient coupé. Un petit nombre d'exercices restaient cependant possibles, et il passait des heures à faire jouer les quelques muscles à sa disposition. Et puis Djana était assez douée pour les massages. Néanmoins, il souffrait et ressentait en permanence des picotements.

Djana lui tint aussi lieu d'infirmière comme elle le lui avait promis. Les soins qu'elle lui donnait n'étaient pas des meilleurs, par manque d'entraînement et de matériel, mais ils étaient utiles. Et elle lui faisait la lecture une heure durant par l'intercom, à partir des livres-bobines qu'il avait apportés avec lui. Elle offrit même de lui faire l'amour. Ce qu'il accepta le troisième jour.

À part cela, ils n'avaient guère d'échanges : les contraintes étaient trop nombreuses pour leur laisser le temps de bavarder. Ils passaient le plus clair de leur temps séparés, à faire face. Une fois qu'il se fut remis de son choc initial et discipliné, Flandry s'en tira d'abord bien. Bien qu'il ne fût pas universitaire, il avait de l'expérience, des idées et quelques bribes d'information avec lesquelles se distraire. Vers la fin, pourtant, l'indigence de son environnement le gagna et chaque heure se mit à lui paraître un siècle. Quand, enfin, les détecteurs sonnèrent,

il dut lutter contre le semi-délire dans lequel il était tombé pour reconnaître ce que signifiait ce bruit. Et lorsque des mots retentirent de l'extercom, il pleura de bonheur.

Mais quand les hypervitesses furent réglées l'une sur l'autre, le phasage effectué, les sas joints et que l'autre équipage monta à bord, Djana poussa un hurlement.

Les Merséiens le traitèrent correctement, mais avec froideur. Il fut détaché, emmené à bord de leur destroyer, examiné par un médecin ayant l'expérience des espèces étrangères, autorisé à se laver et à se mouvoir. Ses effets lui furent restitués, à l'exception évidente de ses armes. On trouva un cagibi qu'on sépara par un rideau en deux espaces pour lui et la fille. On leur donna à manger, et Djana se vit expliquer comment utiliser l'équipement sanitaire au bout de la coursière. On posta un garde, mais Flandry ne fut pas molesté. On n'aurait pu accorder davantage à des prisonniers dans cette classe de vaisseaux de guerre ; et le temps passé dans l'espace ne devait pas être long.

Djana ne cessait pas de se lamenter : « Je pensais que c'étaient des humains, je pensais que c'étaient des humains, rien qu'un autre fichu gang... » Elle s'accrocha à lui. « Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ?

— Je n'en sais rien, répondit-il sans compassion perceptible, mais ça m'étonnerait qu'ils nous renvoient à la maison raconter notre histoire. »

L'histoire d'un réseau d'espionnage sur Irumclaw, dirigé par ce Rax – dont la planète d'origine se trouve sûrement dans le Roidhunate et non dans l'Empire – et probablement composé de membres des mafias locales. Sans parler du fait qu'il existe apparemment une base merséienne dans le no man's land, si près de nos frontières. Un frisson lui parcourut le dos. Et aussi, quand l'information arrivera à leur QG, quelqu'un pourrait bien vouloir un entretien privé avec moi.

Le destroyer arrima l'astronef sur son flanc et se mit en route. Flandry essaya d'engager la conversation avec son gardien, mais ce dernier avait l'ordre de s'en abstenir. Celui qui lui apporta son dîner accepta de transmettre une requête de sa part : l'autorisation d'observer l'approche et l'atterrissage. Flandry fut étonné de voir sa demande acceptée. *Mais pourquoi pas ? De toute façon, ils ne me renverront pas raconter tout ce que j'ai vu.*

À l'évidence, les coordonnées de destination que Rax avait

données à Djana avaient pour but de placer le vaisseau sur une trajectoire le menant à portée de détection d'un appareil détaché, lequel ne devait pas s'éloigner beaucoup de sa base. Flandry reçut sa convocation au bout de deux ou trois heures. Il laissa Djana plongée dans la détresse – *Bien fait pour elle, la stupide salope !* – et précéda son gardien armé.

L'agencement ressemblait à celui d'un vaisseau humain. Les différences résidaient dans les détails, en raison des variations de taille, de forme, de langue et de culture. Cependant, c'était toujours la même exigüité métallique, les mêmes vrombissements et vibrations, les mêmes remugles d'huile chaude sortant des grilles des ventilateurs, les mêmes fonctions à assumer.

Mais les matelots étaient imposants, chauves et avaient la peau verte, une crête et une queue. Ils portaient un uniforme noir de coupe étrangère, et à leur ceinture était fixé un couteau de combat. Leurs rites et leurs marques de respect – un geste, un mot, un pas de côté – avaient une douceur qui témoignait d'une tradition ancienne. Quelques objets personnels, une image ou un souvenir, montraient un goût plus austère et abstrait qu'il était de coutume chez les humains. Les odeurs corporelles qui régnaient étaient plus vives et, dans une certaine mesure, plus sèches que celles des hommes. Les yeux noirs qui le suivaient étaient dépourvus de blanc.

Le *broch* – c'est-à-dire approximativement le second – Tryntaf le Grand l'accueillit dans la salle des cartes. « Vous avez droit aux marques de courtoisie, lieutenant. En vérité, vous êtes en état d'arrestation pour violation d'espace souverain ; mais nos empires ne sont pas en guerre.

— Je vous remercie, *broch* », dit Flandry dans son meilleur ériau en lui adressant un salut de gratitude. Il se retint d'ajouter que, parmi d'autres dispositions, la convention d'Alfzar prescrivait aux deux puissances de ne pas revendiquer de territoire dans la zone tampon. Ici certainement, comme sur Starkad ou ailleurs, un « pacte d'assistance mutuelle » avait été négocié avec une communauté d'autochtones maniable ou intimidée.

Ce qu'il voyait l'intéressait davantage. C'était peut-être là qu'il allait mourir.

L'écran montrait les étoiles habituelles, aussi nombreuses que chaotiques pour un œil non qualifié. Flandry avait appris les trucs, laisser passer le moins de lumière possible à travers ses cils ; trouver des repères visibles de n'importe où, comme les Nuages de Magellan ; estimer par sa magnitude la distance de Bételgeuse, la géante la plus proche. Il se rendit bientôt compte qu'il n'avait pas besoin d'eux pour deviner où il se trouvait. Très tôt, il avait réussi à obtenir de Djana qu'elle lui donne ces coordonnées et il les avait mémorisées ; et le

disque solaire qu'il voyait était d'un type assez rare, comparé à la majorité de naines rouges, pour qu'il n'en existe qu'un ou deux dans les environs.

De fait, l'étoile était apparentée à Mimir – un peu moins massive et rayonnante, mais de la même blancheur implacable, avec les mêmes taches bouillonnantes et protubérances. Cependant, elle devait être beaucoup plus vieille, car aucune nébulosité ne l'enveloppait. À cette distance, elle avait un tiers du diamètre angulaire de Sol vu de Terra.

« F5, dit Tryntaf, masse 1,34, luminosité 3,06, rayon 1,25. » Les standards auxquels il se référait, en réalité, étaient ceux de son soleil natal, Korych ; mais Flandry convertit ces chiffres en valeurs de Sol avec une grande facilité. « Nous l'appelons Siekh. Et la planète vers laquelle nous nous dirigeons, c'est Talwin.

— Ah, et à combien d'autres héros de vos guerres civiles avez-vous rendu hommage ? »

Tryntaf lui lança un coup d'œil perçant. *Merde, j'ai encore oublié*, se dit Flandry. *Toujours faire en sorte d'être sous-estimé par l'adversaire.* « Je suis surpris par votre connaissance de notre histoire avant le Roidhunate, lieutenant, dit le Merséen. Mais, vu que nos détachements avaient l'ordre de surveiller un éclaireur terrien, son pilote doit avoir une valeur toute particulière.

— Oh, vous savez... fit Flandry avec modestie.

— Pour répondre à votre question, peu d'objets célestes ici méritent de porter un nom. Des nuées d'astéroïdes, oui, mais seulement quatre vraies planètes, dont la plus petite ne serait qu'un satellite échappé. Leurs orbites sont terriblement irrégulières et excentriques. Nos astronomes ont émis l'hypothèse que, plus tôt dans la vie du système, une autre étoile est passée au travers, ce qui aurait perturbé la configuration normale. »

Flandry observa le monde qui grandissait devant lui. Le vaisseau avait quitté l'hyperespace, passant à une vitesse juste suffisante pour conforter l'idée d'une grande quantité de grosses météorites. (Elles ne constituaient pas un danger pour un vaisseau qui les détectait assez tôt pour les éviter, ou qui pouvait se contenter de les laisser rebondir sur un champ de force ; mais elles auraient compromis la carrière d'un capitaine qui aurait gaspillé de l'énergie d'une manière peu élégante.) Le croissant de Talwin, d'un blanc aveuglant, était brouillé sur ses bords, ce qui indiquait que, comme Vénus, cette planète était entièrement couverte de nuages. Mais cette couverture n'était pas uniforme ; on distinguait des points et des bandes rouges.

« Ça n'a pas l'air bien prometteur, fit-il remarquer. N'est-on pas bien près du soleil ?

— La planète, oui, dit Tryntaf. C'est la fin de l'été, partout ; elle n'a presque aucune inclinaison axiale... et les températures demeurent

terribles. Habillez-vous léger avant de débarquer, lieutenant ! Au périhélie, Talwin descend à moins de 0,87 unité astronomique de Siekh ; mais l'aphélie est à 2,62 UA. »

Flandry siffla. « C'est l'orbite la plus excentrique dont j'aie jamais entendu parler pour une planète. Euh... environ un demi, c'est ça ? » Il vit là l'occasion d'apparaître moins futé. « Comment pouvez-vous survivre ? Je veux dire, une bonne inclinaison axiale protégerait un hémisphère au moins des pires effets orbitaux. Mais ce caillou, eh bien, quelle que soit la forme de vie qu'il abrite, elle doit être différente de la vôtre et de la mienne.

— Faux, répondit Tryntaf d'une façon prévisible. L'atmosphère et l'hydrosphère modèrent le climat d'une certaine manière. Ces marques que vous voyez ont une origine biologique, ce sont des spores transportées dans les couches d'air les plus hautes. La photosynthèse entretient un mélange oxygène-azote respirable.

— Hmm... Des maladies ? » *Non, attends, là tu en fais trop. C'est vrai, ce qui est sans danger pour un Merséien ne l'est pas forcément pour un homme. Nos biochimies sont peut-être extrêmement similaires, mais il demeure que nous avons moins de microbes en commun, qui sont dangereux pour nous, que nous n'en avons avec nos animaux domestiques respectifs. De même, pourtant, un monde aussi différent que Talwin ne va rien produire qui nous affectera... au moins, rien qui ne provoque un syndrome que la médecine moderne ne puisse facilement annihiler. Tryntaf sait très bien que je ne l'ignore pas.* Cette pensée avait surgi dans son esprit en moins d'une seconde. « Je veux dire, des allergènes et autres poisons.

— Quelques-uns. Rien de très dangereux. Ces bioformes sont fondamentalement apparentées aux nôtres, protéines aminées en solution aqueuse. Les écarts sont fréquents, bien sûr. Mais vous et moi pourrions vivre un moment sur l'alimentation locale, si nous prenions garde de bien la sélectionner. À long terme, il nous faudrait des compléments diététiques. Nous en avons préparé pour les situations d'urgence. »

Flandry décida que Tryntaf était dépourvu de tout sens de l'humour. La plupart des Merséiens en avaient, parfois hilarant, parfois cruel, souvent incompréhensible pour les humains. Il en avait lui-même dérouté pas mal quand il s'était rendu sur leur planète ; même après qu'il leur avait traduit en équivalents merséiens, ils ne voyaient pas en quoi il était amusant de répondre « Ginsberg » à quelqu'un qui vous souhaitait « Bon appétit ».

Pas de doute. Ils sont différents, comme nous le sommes pour eux. Ma vie pourrait dépendre de la personnalité du commandant de cette planète. Serai-je capable de saisir la moindre perche qu'il me tendra ?

Il chercha à sonder son interlocuteur, mais fut bientôt abandonné

au motif d'un travail à faire, et se retrouva en la seule compagnie du matelot taciturne assis sur son trépied près de la porte.

Contempler la vue le détourna en partie de ses soucis. Il put ainsi repérer des indices visuels qu'un homme au sol n'aurait pu voir, identifier ce qu'ils représentaient et en tirer des conclusions plus larges.

Talwin n'avait pas de lune – elle en avait peut-être eu, mais pas depuis que l'étoile intruse avait virtuellement détruit le système. Flandry vit le trait de lumière de deux satellites-relais, dans une position indiquant qu'ils appartenaient à une triade synchrone. Si les Merséiens n'en avaient pas installé davantage, leur base était réduite à l'essentiel. C'était ce à quoi l'on pouvait s'attendre à l'extrémité d'une ligne de communications aussi longue : un poste d'observation, un dépôt, une station sommaire pour recevoir les rapports d'agents d'une planète-frontière comme Rax.

Hormis leur patron, personne n'aurait appris les coordonnées de Siekh, ni son existence même, à ces derniers. Ils auraient des torpilles-messagers cachées dans l'arrière-pays, avec la destination programmée et tous les indices concernant celle-ci supprimés. Avec un minimum de précautions, aucun loyaliste de l'Empire ne serait en mesure d'en voir partir une. Le réapprovisionnement serait le plus gros problème, dépendant de contrebandiers, mais guère difficile à résoudre puisque les services impériaux étaient en sous-effectif et laxistes. La transmission des ordres aux agents ne posait en revanche pas de difficulté ; qui remarquait quel courrier ou quels visiteurs s'entassaient dans la « droguerie » de Rax ?

La valeur de Talwin était évidente. Outre la surveillance, elle permettait des contacts plus rapprochés avec les espions. Flandry se demanda si sa propre armée menait une opération similaire du côté du Roidhunate. Probablement pas. Les Merséiens étaient trop vigilants, le gouvernement humain trop inerte et ses citoyens les plus riches trop opposés à payer le prix d'une attitude décidée.

Flandry se secoua, comme pour chasser physiquement son appréhension et sa mélancolie, et se concentra sur ce qu'il voyait.

Une fois l'autorisation reçue et la route calculée, le destroyer plongea dans une spirale qui le conduisit autour de la planète. Sa trajectoire était vraisemblablement prévue pour éviter les tempêtes. L'air plus frais, se déplaçant des pôles vers l'équateur, devait faire de l'été une saison de « mousson ». Considérant l'énergie mise en jeu, la pression atmosphérique (de vingt pour cent supérieure à celle de Terra, selon Tryntaf) et la période de rotation (un peu plus de dix-huit jours, avait-il dit), le climat était certainement plus violent ici qu'à la maison, et un objet long, fin et lourd comme un destroyer plus vulnérable au vent qu'on pouvait le croire.

La vapeur d'eau s'élevait haut dans le ciel avant de se condenser en nuages. Quand le vaisseau eut traversé la couche supérieure, Flandry obtint une vue plus large.

Un poil plus petite (diamètre équatorial équivalent à 0,97) et moins dense que Terra, Talwin n'avait en cette période de l'année qu'un unique continent. Celui-ci, dessinant un triangle grossier, partait de la zone du pôle Nord pour se terminer en pointe au niveau de l'équateur. Le reste des terres était constitué d'îles. Quoique très nombreuses, elles étaient dans l'ensemble dispersées.

Flandry supposa que la formation et la fonte des énormes calottes glaciaires au cours de l'année qui durait deux fois celle de Terra perturbaient l'équilibre isostatique. De même, les inondations, les pluies torrentielles en été et les gelées hivernales devaient accélérer l'érosion et par conséquent la redistribution des masses. La tectonique devait progresser à grande vitesse ; les tremblements de terre, le volcanisme, l'affaissement des terres anciennes et l'élévation des nouvelles, autant de phénomènes qui devaient se produire avec régularité d'un point de vue géologique.

Il distingua une chaîne de montagnes courant d'est en ouest sur une largeur de quatre cents kilomètres vers le centre du continent. L'Himalaya semblait minuscule comparé à ses pics, à la roche nue, sans couche de neige. Ailleurs, les massifs étaient généralement bas, usés et arrondis. Au nord de la chaîne, le pays avait l'air marécageux. *Oh ! Ça veut dire qu'en hiver la calotte descend jusqu'à quarante-cinq degrés de latitude ! Les glaciers écrasent tout ce qui est plat.* Les terres au sud formaient un désert desséché, dévasté par les ouragans. Au milieu de l'été, les lacs et les rivières ne devaient pas seulement s'assécher, mais bouillir littéralement ; et l'océan équatorial devenait une barrière biologique. Ce serait fascinant de savoir comment l'évolution avait divergé dans les deux hémisphères.

Au-delà des tropiques stériles, la vie avait été scandaleusement abondante dans un passé guère lointain, la jungle étouffant la région centrale, et des plantes poussant dans la zone arctique. Aujourd'hui, la sécheresse annuelle prenait son tribut dans beaucoup de régions, les feuilles blanchissaient, les tiges tombaient, les incendies étaient violents, et des taches noires de sécheresse et de décomposition se formaient. Mais d'autres territoires, près des côtes surtout, recevaient encore assez de pluie. D'immenses troupeaux de brouteurs étaient visibles sur les terres ouvertes ; des ailes parcouraient le ciel ; les eaux peu profondes étaient noircies d'algues et de nageurs. La plupart des îles demeuraient ainsi fécondes.

La couleur dominante de la végétation était le bleu, dans un millier de nuances – la photosynthèse ne passait donc pas par la chlorophylle, quoique vraisemblablement par un proche parent

chimique –, et il y avait les marron, les rouges et les jaunes auxquels on pouvait s'attendre, mais aussi des taches d'un vert qui rappelait Terra de manière inattendue. En descendant, le vaisseau traversa la face nocturne en traînant un coup de tonnerre. Flandry utilisait un photomultiplicateur et des commandes de grossissement infrarouge pour continuer ses observations. Elles lui confirmaient les impressions qu'il avait accumulées pendant toute la journée.

Le vaisseau était revenu sous le soleil caché, à faible altitude, prêt à se poser. Sa latitude était d'environ 40 degrés. Au nord, les sommets les moins hauts de la chaîne géante s'achevaient en contreforts. Flandry distingua dans cette région un volcan dont la fumée tachait le ciel. Une rivière s'en écoulait ; elle bondissait en cataractes à travers des canyons jusqu'à former un fleuve large et paisible dans les plaines boisées plus loin vers le sud. La lumière diffuse donnait un éclat terne, comme du plomb, à son cours à travers les terres d'azur. Il débouchait finalement dans un golfe large de plusieurs kilomètres.

La mer d'un gris verdâtre moussait d'écume blanche presque tout le long de la côte. L'effet de Siekh sur les marées en été équivalait à celui de Luna et de Sol sur Terra, et les courants océaniques étaient puissants. À quelque distance à l'intérieur des terres, seules quelques espèces de plantes robustes adaptées à ce sol perçaient la boue sèche, craquelée et striée de sel.

Oh, oh, réfléchit Flandry. Au printemps, la calotte glacière fond. Le niveau de la mer monte de bon nombre de mètres. Les tempêtes deviennent vraiment rudes. Avec les marées plus fortes, elles poussent les vagues dans les terres, toujours et toujours, jusqu'à la rencontre des inondations qui descendent des montagnes... Djana croit-elle en un dieu qui n'en a rien à battre ?...

Ou, devrais-je plutôt dire, qui donne sa bénédiction ?

Il se gratta la joue, observant avec quelle exquise précision ses nerfs enregistraient la pression, la texture, la chaleur, la position, le mouvement. *Bien*, se dit-il. *Je dois l'admettre, si quelqu'un est responsable de mon existence, il lui a fourni de nobles plaisirs.* Malgré tout, la peur ébranlait son cerveau et lui asséchait la bouche. *Il n'a pas l'intention de m'en priver, n'est-ce pas ? Pas maintenant ! Plus tard, quand je serai vieux, quand ça me sera à peu près égal, d'accord ; mais pas déjà !*

Il se souvint de ses camarades d'armes qui n'avaient pas eu la chance de parcourir autant de chemin que lui. Cela ne le consolait pas mais lui permit au moins de reprendre le dessus. Eux ne s'étaient pas plaints.

Et peut-être trouverait-il une faille.

La scène s'inclina. Les moteurs émirent un son plus grave. Le vaisseau se posait.

La base merséienne était située sur un promontoire dominant le

fleuve, à une trentaine de kilomètres au nord de son embouchure, au cœur d'un territoire fertile. Le spatiodrome était minuscule et ses installations à l'avenant, comme Flandry l'avait imaginé ; seuls quelques destroyers et de plus petits appareils pouvaient l'utiliser. Mais il remarqua cependant la présence dans le complexe de plusieurs bâtiments qui ne semblaient pas dépendre des forces spatiales.

Hmm. Les Merséiens ont-ils plus d'un intérêt dans Talwin ?... Ça m'en a tout l'air. Sinon, ils auraient choisi une planète plus hospitalière pour leur base – ou du moins une planète mieux dissimulée, disons un caillou solitaire et sans soleil... Oui, je commence vraiment à penser que leurs activités de renseignement sont arrivées ici après coup.

Le vaisseau toucha terre. La pression atmosphérique avait augmenté graduellement pendant la descente pour correspondre à sa valeur au niveau de la mer. Quand la gravité intérieure fut coupée, celle de la planète s'imposa et Flandry se sentit plus léger. Il évalua qu'il faisait quatre-vingt-dix pour cent de son poids ou un petit peu moins.

Tryntaf réapparut, lança un ordre et disparut de nouveau. Flandry fut escorté jusqu'au sas. Djana l'attendait avec son gardien. Elle avait l'air toute petite et frêle à côté du Merséien, comme une poupée de porcelaine. « Nicky, bégaya-t-elle en se précipitant vers lui, Nicky, pardonne-moi, je t'en prie, sois gentil avec moi. Je ne comprends même pas ce qu'ils disent.

— Je te pardonnerai peut-être plus tard, lui rétorqua-t-il, s'ils me laissent en état de le faire. »

Elle se couvrit les yeux et recula. Il regretta d'avoir réagi ainsi. Elle s'était fait embobiner – à cause de sa cupidité, certes, mais embobiner quand même – et le contact de sa main sur la sienne l'aurait un peu soulagée du sentiment d'abandon qu'elle éprouvait. Mais son orgueil ne lui permettait pas de s'adoucir.

Le sas s'ouvrit. La passerelle se déploya. On fit signe aux prisonniers de sortir.

Djana tituba en avançant. Flandry s'étrangla. *Judas sur un gril ! On m'avait bien dit de me changer et j'ai oublié !*

La chaleur l'enveloppa, pénétra en lui, devint lui et remplaça l'univers. La température ne pouvait pas être inférieure à 80 °C peut-être plus –, soit 20° en dessous du point d'ébullition de l'eau sous la gravité terrienne. Un vent de fournaise mugissait faiblement à travers le béton armé qui ondulait sous son regard desséché. Il se couvrit instantanément non d'une sueur ordinaire mais d'une viscosité qui n'apparaît que lorsque l'humidité atteint un point extrême. Respirer équivalait à se noyer.

Les bruits du vent et des voix, le fracas des machines heurtaient plus violemment ses oreilles dans cette atmosphère dense. Les odeurs

provenant de la jungle étaient âcres et musquées, avec des relents sulfureux. Il vit un bâtiment contre les nuages, sur le toit duquel se trouvait un gong servant à appeler à la prière pour le dieu d'un monde distant de deux siècles-lumière et demi.

La lumière crue rendait difficile l'estimation des distances. Le refuge à air conditionné était-il aussi éloigné qu'il le redoutait ?

L'équipage se dirigea vers ce bâtiment. Il ne se déplaçait pas en formation, mais la discipline transpirait des rangs serrés et de cette soigneuse démarche au petit trot. Ceux des Merséiens qui avaient des missions à remplir à l'extérieur portaient des tenues de travail blanches emmitouflantes avec leur équipement dans le dos.

« Avance, Terrien, dit le gardien de Flandry. À moins que tu ne préfères notre climat ? »

L'homme se mit en marche. « J'ai déjà vu des machines à expresso plus agréables », répondit-il ; mais comme le gardien n'avait jamais entendu parler d'expresso, ni même de café, son trait d'esprit tomba encore à plat.

Dans la pure tradition Spartiate des seigneurs de Vach, le bureau d'Ydwyr le Chercheur était dépourvu de tout meuble, mis à part un bureau et des rangements. Même si Morioch Soleil-en-l'œil et lui étaient assis, c'était sur le trépied des jambes et de la queue, et pour un œil humain ils avaient l'air accroupis pour mieux bondir. Cette posture, ajoutée à leur taille, encore plus grande que celle des Merséiens Wilwidh, à leur odeur corporelle faible mais pénétrante, au roulement des sons graves et aux gutturales explosives de l'ériau, donnait à Djana l'impression d'une colère qui pouvait se terminer par un massacre. Voyant bien que Flandry était inquiet, elle prit sa main dans la moiteur froide des siennes. Il ne réagit pas ; droit et immobile, il écoutait.

« Le *datholch* a peut-être été mal renseigné sur cette affaire », disait Morioch avec une courtoisie affectée. Flandry ne savait pas ce que ce titre signifiait – les grades merséiens étaient subtils et variables –, mais il était manifestement élevé, puisque prononcé avec la forme de déférence aristocratique.

« Je prêterai l'oreille à tout ce que le *qanryf* souhaitera dire », répondit Ydwyr de la même manière crispée mais en employant une forme verbale simplement polie. Flandry aurait compris le mot « *qanryf* » (la première lettre représentant approximativement un *k* suivi de *dh*, soit le *th* anglique) d'après le sautoir d'argent sur l'uniforme noir de Morioch, s'il n'avait pas déjà souvent rencontré ce mot. Morioch était le commandant de cette base, du moins sur le plan militaire, mais c'était une base mineure.

Morioch – trapu, les traits durs, et l'air incongru contre les livres et les boîtes de bobines qui occupaient chaque centimètre carré du mur – déclara : « La capture de l'éclaireur n'est pas un hasard. La femelle seule a dû... incontestablement elle l'a dit au *datholch*... Mais je ne voulais pas m'immiscer dans votre travail en vous parlant du mien. Qui plus est, la confidentialité impose le silence. Exact ? »

Aucun garde n'était entré dans le bureau avec les chefs. Ils attendaient de l'autre côté des rideaux du porche, lesquels n'étaient

pas assez insonorisés pour empêcher d'entendre crier à l'aide. En face, visible à travers une fenêtre, attendait l'été mortel de Talwin. Bleu-noir, énorme, un cumulonimbus s'amoncelait au-dessus de la palissade où les bannières du Vach et des provinces représentées par le personnel battaient au vent sur leurs hampes.

Les lèvres d'Ydwyr se pincèrent. « On aurait pu me faire confiance », dit-il. Flandry ne croyait pas que sa vanité blessée seule le faisait parler ainsi. Une prérogative avait-elle été transgressée ? Qui était Ydwyr ?

Il portait une robe grise sans emblème ; seule une bourse pendait à sa ceinture. Il était plus grand que Morioch, mais maigre, ridé, vieillissant. Il s'était d'abord exprimé avec douceur, lorsque les humains avaient été amenés devant lui de leurs quartiers – à sa demande après qu'on l'avait informé de leur arrivée. Dès que le commandant lui avait témoigné quelques menues impertinences, il s'était raidi et son autorité s'était manifestée.

Morioch y fit face vaillamment. « Cela va sans dire, dit-il. Que le *datholch* m'en donne acte, je n'ai vu aucune raison de vous déranger pour une affaire dépourvue d'objectifs locaux.

— Le *qanryf* connaît-il toute l'étendue de mes objectifs ?

— Non... Cependant... » Ébranlé mais courageux, Morioch reprit cérémonieusement : « Puis-je tout expliquer au *datholch* ? »

Ydwyr poussa un soupir en signe d'acquiescement. Morioch prit une inspiration et commença :

« Lorsque le *Brythioch* a fait escale, il y a quelques mois, son officier de renseignement m'a dit quelque chose qui ne m'a pas semblé intéressant sur le moment. Vous vous rappelez que ce vaisseau était allé sur Irumclaw, le poste frontière de Terra. Là, un *mei* – j'ai son nom sur un rapport mais je ne m'en souviens pas – était tombé sur un pilote d'éclaireur qu'il avait déjà rencontré. Ce pilote, l'homme que vous avez ici devant vous, accomplissait une mission de surveillance faisant partie de sa formation dans leur service de renseignement. Normalement, l'information n'aurait guère eu de valeur – c'est une de leurs procédures standard –, mais cet homme s'était trouvé sur Merséia en compagnie d'un agent supérieur de Terra. Tous deux avaient été impliqués dans une affaire qui reste un secret pour moi mais qui, à ce que j'ai compris, a causé un problème majeur au Roidhunate. On dit que le protecteur Brechdan Ironrede en était furieux. »

Ydwyr sursauta. Il leva lentement une main verte et osseuse. « Vous ne m'avez pas donné le nom du prisonnier, dit-il.

— Que le *datholch* sache qu'il s'agit du lieutenant Dominic Flandry. »

Le silence tomba, à l'exception du vent dont le sifflement aigu

commençait à percer les murs lourdement insonorisés. Le regard d'Ydwyr les scrutait encore et encore. Djana murmurait sans cesse des prières frénétiques. Flandry sentait la sueur couler sur ses côtes. Il avait besoin de toute sa volonté pour conserver son calme.

« Oui, dit enfin Ydwyr, j'ai déjà entendu parler de lui.

— Alors le *datholch* peut juger de cette affaire mieux que moi, dit Morioch, apparemment soulagé. Pour être tout à fait sincère, j'ignorais tout de Flandry jusqu'à ce que le *Brythioch*...

— Poursuivez votre compte rendu », le coupa brusquement Ydwyr.

Le soulagement de Morioch s'évanouit, mais il reprit : « Comme le *datholch* voudra. Quelle que soit l'importance de ce Flandry – c'est un sous-fifre pour moi –, il était associé à cet autre agent... *khraich*, oui, ça me revient... Max Abrams. Et cet Abrams était – est – assurément un perturbateur de la pire espèce. Flandry semble être son protégé. Peut-être, déjà, un partenaire ? Son affectation sur Irumclaw ne pourrait-elle pas impliquer davantage que ce que les apparences suggèrent ?

» Voilà ce que le *mei* a rapporté à son officier supérieur sur le vaisseau. Cet officier a alors envoyé nos agents dans la ville... (*Rax, bien sûr, et ceux à la solde de Rax*, pensa Flandry au milieu des mugissements de vent) afin de surveiller de près les agissements de ce jeune homme. S'il faisait quoi que ce soit d'inhabituel, il fallait déclencher une enquête aussi serrée que possible.

» L'officier m'a demandé de me tenir prêt. Comme je l'ai dit, il ne s'est rien produit durant des mois, au point que j'avais presque oublié. Nous avons tellement de pistes qui ne mènent nulle part dans les renseignements.

» Mais finalement un messenger-torpille est arrivé. Le message disait que Flandry collaborait étroitement, mais apparemment en secret, avec le chef d'une bande mafieuse. Le secret est compréhensible – comportement parfaitement illégal – et nos agents ont d'abord estimé qu'il s'agissait d'un cas de corruption classique. » La voix de Morioch était chargée de mépris. « Cependant, ils ont suivi les ordres et infiltré l'opération. Et compris alors de quoi il retournait. »

Morioch donna une description de Wayland d'après les connaissances qu'en avait Ammon. Ydwyr hocha la tête. « Oui, fit le vieux Merséien, je comprends. La planète est trop éloignée de chez nous pour nous apporter quelque chose – aujourd'hui –, mais il n'est pas souhaitable que les Terriens la réoccupent.

— Nos agents sur Irumclaw sont compétents, dit Morioch. Ils devaient prendre une décision et agir par eux-mêmes. Leur initiative a connu le succès. Le *datholch* consentirait-il à ce qu'ils reçoivent une

prime supplémentaire ?

— C'est souhaitable en effet, dit Ydwyr avec flegme, ou bien ils pourraient décider que les Terriens sont des maîtres plus généreux. Dites-leur aussi d'éliminer ceux qui connaissent l'existence de la planète perdue... Bien, mais qu'ont-ils fait ?

— Le *datholch* voit cette femelle. Quand Flandry a fini d'explorer cette planète, elle l'a capturé et a conduit son vaisseau dans une zone où nos détachements étaient sûrs de le détecter.

— Hmm... Est-elle des nôtres ?

— Non, elle croyait travailler pour une bande mafieuse rivale. Mais le *datholch* conviendra qu'elle fait preuve de talent pour ce genre d'entreprise. »

Flandry n'y tint plus, trop de compassion montait à travers son désespoir. Il pencha la tête vers Djana et marmonna : « N'aie pas peur. Ils se réjouissent de ce que tu as fait pour eux. Je pense qu'ils vont te récompenser et te laisser partir. »

Pour nous espionner – par le chantage autant que par l'argent –, mais tu pourras probablement disparaître à l'intérieur de l'Empire. Ou bien... peut-être apprécieras-tu le travail. Notre espèce ne t'a jamais très bien traitée.

« Et c'est là toute l'histoire, *qanryf* ? demanda Ydwyr.

— Oui. À présent le *datholch* en voit l'importance. C'est assez grave pour que nous capturons un vaisseau. Cela entraînera une recherche de grande ampleur, qui pourrait bien mener jusqu'à Talwin. C'est très improbable, il est vrai, et nous n'avions absolument pas le choix. Mais nous ne pouvons pas libérer Flandry.

— Je ne parlais pas de ça, dit Ydwyr de nouveau avec froideur. Je voulais, et je veux, que ces deux êtres restent sous bonne garde.

— Mais...

— Craignez-vous qu'ils puissent s'échapper ?

— Non. Certainement pas. Mais le *datholch* doit connaître... la valeur de ce prisonnier comme sujet d'interrogatoire...

— Les méthodes que vos gens utiliseraient ne lui laisseraient plus aucune valeur pour rien d'autre, lança Ydwyr. Et il ne peut pas détenir d'informations que nous ne possédions déjà. Je présume que les renseignements ne s'intéressent pas à sa vie privée. Il n'est ici qu'en raison d'une coïncidence.

— Le *datholch* peut-il accepter une coïncidence aussi invraisemblable ? Flandry a rencontré le *mei* par hasard, oui. Mais que le hasard le choisisse, parmi tous les pilotes possibles, pour débarquer sur la planète perdue, là je dis non.

— Et moi je dis que oui. Il est de ceux à qui de telles choses arrivent. Si quelqu'un expose sa propre vie, *qanryf*, la vie viendra à lui. J'ai des projets pour lui et je ne permettrai pas qu'on l'abîme. Je

veux aussi en savoir davantage sur cette femme. Considérez-les tous deux sous ma protection. »

Morioch rougit et hurla presque : « Le *datholch* oublie que Flandry a été le complice d'Abrams pour contrarier le protecteur ! »

Ydwyr leva une main, paume en bas, et la passa sur sa poitrine. Flandry inspira profondément. Ce geste n'était que rarement utilisé, et jamais par ceux qui n'en détenaient pas le droit héréditaire. Morioch avala sa salive, joignit les mains, baissa la tête et bégaya : « Je demande pardon au *datholch*. » Les Merséiens ne demandaient pas souvent pardon, pourtant.

« Je vous en prie, dit Ydwyr. Rompez.

— Kh-h... Le *datholch* comprend que je dois rapporter cet entretien au quartier général avec les recommandations que mes devoirs m'imposent ?

— Certainement. J'enverrai moi-même des messages. Il n'y aura pas de censure. » La morgue d'Ydwyr disparut. Bien que son sourire ne fût pas celui d'un homme, mais tirait seulement sa lèvre supérieure en découvrant ses dents, Flandry y reconnut de la bienveillance. « Chassez bien, Morioch Soleil-en-l'œil.

— Je vous remercie... et vous souhaite une bonne chasse... » Morioch se leva, salua et partit.

Dehors, le ciel était noir. Des éclairs l'embrasaient, la foudre fulminait et le vent jacassait derrière les trombes d'eau dont les gouttes s'évaporaient dès qu'elles touchaient le sol. Djana tomba dans les bras de Flandry ; ils se soutinrent l'un l'autre.

Se détachant d'elle, il se tourna vers Ydwyr et lui fit le salut d'honneur le plus parfait dont un humain fût capable. « Je remercie le *datholch* de toute mon âme », dit-il en ériau.

Ydwyr sourit derechef. Le fluoropanneau au plafond, plus brillant à mesure que la tempête s'intensifiait, transforma la pièce en petite grotte chaude (ou fraîche, car la pluie n'était pas loin d'atteindre son point d'ébullition). Les plis de sa robe montraient qu'il était décontracté. « Asseyez-vous si vous le souhaitez », les invita-t-il.

Ne se faisant pas prier, les humains s'assirent sur le sol caoutchouteux, le dos appuyé contre un meuble. Leurs genoux leur en furent reconnaissants. Bien sûr, il y avait une intention psychologique derrière cela ; Ydwyr les dominait à présent comme un dieu païen menaçant.

Mais je ne vais pas me faire droguer, décérébrer ni tuer. Pas aujourd'hui. Peut-être... finalement, un marché d'échange...

Ydwyr avait retrouvé son impassibilité empreinte de dignité. *Je ne dois pas le laisser dans l'attente.* La force s'insinua de nouveau dans les cellules de Flandry. Il dit : « Puis-je demander au *datholch* de m'indiquer son rang, afin que je m'efforce de lui rendre les honneurs

qui lui sont dus ?

— Nous renonçons à la plupart des rituels dans mon groupe ici, répondit le Merséien. Mais je suis étonné que quelqu'un qui parle couramment l'ériau et est allé sur notre planète mère n'ait jamais entendu ce terme auparavant.

— Le... euh... le *datholch*... Je me permets d'informer le *datholch* que sa langue m'a été inculquée dans l'urgence, que je n'ai fait qu'un bref séjour sur son monde merveilleux et que l'enseignement à l'académie concernait surtout, euh...

— Je vous ai dit que les marques de respect les plus simples suffiront dans la plupart des occasions. » Le sourire d'Ydwyr se tourna vers le sol cette fois, dénotant une certaine amertume. « Et je sais pourquoi vous avez décidé de ne pas achever votre phrase. Votre éducation nous traite surtout comme des ennemis. » Il soupira. « *Khraich*, la vérité toute nue ne me fait pas peur. Nous autres Merséiens avons quantité de vos équivalents, Dieu le sait. C'est regrettable mais inévitable, jusqu'à ce que votre gouvernement change sa politique. Je n'en conçois aucune animosité personnelle, lieutenant Dominic Flandry. Je préfère de loin l'amitié, et j'espère qu'elle pourra dans une certaine mesure prendre racine entre nous tant que nous serons ensemble.

» Quant à votre question, sachez que *datholch* est un rang civil plutôt que militaire. » Il n'utilisait pas d'équivalents précis, car Merséia distingue « civil » et « militaire » autrement que Terra, et moins clairement ; mais Flandry saisit l'idée. « Il désigne un aristocrate à la tête d'une entreprise qui s'occupe d'élargir la frontière de la Race. » (Frontière du savoir, du commerce, de l'influence, du territoire ou quoi ? Il ne le disait pas, mais, très vraisemblablement, l'idée ne lui venait pas qu'il y eût des distinctions.) « Pour ce qui est de mon rang, j'appartiens au Vach Urdiolch et... (il se dressa et se toucha le front jusqu'à ce qu'il eût terminé) j'ai l'insigne honneur d'avoir eu un père dont le frère est, dans la gloire de Dieu, le Tout-Puissant Roidhun de Merséia, de la Race, et des possessions, territoires et vassaux de la Race. »

Flandry se mit debout tant bien que mal et fit se relever Djana. « Salue ! lui souffla-t-il à l'oreille en anglique. Comme moi ! Ce type est le neveu de leur grand manitou ! »

Qui est ou était peut-être un chef de file, selon les circonstances de son règne... et qui a certainement été élu parmi les Urdiolchs, par les Mains des Vachs et les chefs des États merséiens organisés différemment de la culture qui dominait anciennement... Parmi les Urdiolchs, le seul Vach sans terre... ce qui était certainement un frein à ses pouvoirs... Mais certainement aussi le plus dur, le plus dictatorial des protecteurs considérait-il son Roidhun avec le même

respect et la même fierté qui inspiraient le plus humble « pied » ou « queue »... car le Roidhun représentait Dieu, l'unité et l'espoir du peuple guerrier... L'esprit de Flandry tourbillonnait, proche du chaos, avant qu'il n'en reprenne le contrôle.

« Mettez-vous à l'aise. » Ydwyr se rassit et fit signe aux humains de l'imiter. « Je ne suis moi-même qu'un scientifique. » Il se pencha en avant. « Bien sûr, j'ai servi mon temps dans la Spatiale et je continue de tenir une commission de réserve, mais mes intérêts sont xénologiques. Cette base est essentiellement une station de recherche. Talwin a été découverte par hasard il y a environ... quinze années terriennes. Les astronomes avaient relevé un type de pulsar inhabituel dans les environs : extrêmement vieux, proche de l'extinction. Une équipe de physiciens est venue y jeter un coup d'œil. Lors du voyage de retour, ils faisaient les observations de routine quand ils ont détecté un brouillage orbital unique autour de Siekh et sont aussi allés l'étudier. »

Flandry songea tristement que les humains avaient très bien pu visiter ce pulsar au temps de la conquête – et l'information figurait sans doute dans les banques de données des pilotes, s'agissant d'un des rares objets qui présentaient un intérêt pour la navigation – mais qu'aujourd'hui aucun n'aurait osé s'aventurer ne serait-ce que devant les remparts d'un royaume hostile simplement pour satisfaire sa curiosité.

Ydwyr poursuivait : « Quand on m'a parlé des extraordinaires habitants de Talwin, j'ai décidé qu'ils devaient être étudiés, malgré la proximité de cette étoile avec vos frontières. »

Flandry pouvait imaginer les disputes et les pressions que cela avait entraînées, ainsi que le compromis auquel ils avaient finalement abouti, à savoir que Talwin devait aussi devenir une base avancée pour garder un œil sur les Terriens. Le coût n'était pas très élevé, et les risques faibles... Les chances de gloire et de promotion aussi étaient faibles, ce qui expliquait l'impatience de Morioch à tirer les vers du nez de ses prisonniers.

Le lieutenant s'humecta les lèvres. « Vous, euh... vous êtes trop aimable, monsieur », dit-il. L'honorifique était implicite dans le pronom. « Qu'espérez-vous de nous ? »

— J'aimerais réussir à mieux vous connaître, répondit sincèrement Ydwyr. J'ai étudié votre espèce sous certains aspects ; j'ai rencontré quelques-uns d'entre vous ; j'ai pris part à des missions diplomatiques ; mais vous n'en demeurez pas moins une abstraction, presque un champ de force complexe plutôt qu'un ensemble d'êtres doués d'esprit, de désirs et d'âmes. Il est étrange et agaçant que d'être mieux renseigné sur les Domrath et les Ruadrath que sur les Terriens, ceux qui furent nos sauveurs et nos professeurs, et qui sont

aujourd'hui nos puissants rivaux. Je souhaite m'entretenir avec vous.

» En outre, étant donné qu'un agent du renseignement doit avoir des connaissances considérables en xénologie, vous pouvez être en mesure de nous aider dans notre recherche sur les autochtones ici. Sur une espèce et une culture différentes, vous pourriez nous apporter un éclairage nouveau.

» C'est tout à fait vrai, et vous êtes vous-même particulièrement fascinant, sachant qui vous êtes. Mes attaches familiales m'ont permis d'être au courant de l'histoire – ou d'une partie de l'histoire – derrière l'affaire Starkad. Vous êtes soit très compétent, Dominic Flandry, soit très chanceux, et je me demande s'il n'y aurait pas un destin en vous. »

Le terme qu'il employait était obscur, probablement archaïque, et l'homme devait deviner sa signification d'après le contexte et certains mots apparentés. Sort ? *Mana* ? Étrange façon de parler pour un scientifique.

« En échange, termina Ydwyr, je ferai mon possible pour vous protéger. » Puis, avec la morne franchise de sa classe : « Je ne puis vous promettre d'y parvenir.

— Croyez-vous, monsieur... que je pourrai être relâché ? demanda Flandry.

— Non. Pas avec les informations que vous détenez. Ou pas sans un effacement de mémoire si profond qu'il ne vous resterait plus rien de votre personnalité. Mais vous devriez trouver la vie acceptable à mon service. »

Si vous trouvez que mon service en vaut la peine, compris Flandry, et si vos supérieurs n'en décident pas autrement quand ils apprendront mon existence. « J'en suis certain, monsieur. Euh... puis-je commencer par une suggestion, que vous transmettez au *qanryf* si vous le jugez bon ? »

Ydwyr attendit.

« J'ai entendu les seigneurs parler de, euh... donner l'ordre que l'homme qui a loué mes services, Léon Ammon... (*autant lui donner son nom, il sera dans le rapport de Rax*) soit éliminé, afin que plus aucun Terrien ne connaisse l'existence de Wayland. Je vous suggérerais d'être prudent et d'y aller doucement. Vous savez que les miens doivent être en alerte, monsieur, même sur la vieille base somnolente d'Irumclaw, sachant que je ne suis pas rentré au rapport. Il serait risqué de transmettre un ordre à vos agents, et encore plus de les mettre en action. Mieux vaut attendre un peu. D'ailleurs, je ne sais pas moi-même à combien d'autres personnes Ammon en a parlé. Je pense que vos espions devraient s'assurer qu'ils ont bien identifié ceux qu'on a mis dans le secret, avant de frapper.

» Et puis il n'y a pas d'urgence, monsieur. Ammon ne possède pas de vaisseau à lui, et ne prend pas le risque de louer un des rares

appareils civils du secteur. Voyez comme il a été facile de corrompre le passeur que nous avons utilisé, sans même l'informer de l'enjeu. Oh, on ne vous a pas encore appris ce détail, n'est-ce pas ? C'est en partie ce qui a permis de me piéger.

» Ammon devra chercher à découvrir ce qui a échoué, tuer ceux qui l'ont trahi – du moins ceux qu'il trouvera ou qu'il croira trouver –, s'assurer qu'ils ne le tueront pas avant, identifier un autre pilote d'éclaireur qui fasse l'affaire, le sonder des mois durant, attendre qu'on ordonne une mission dont l'itinéraire passera près de Wayland, et... Voilà, vous voyez, rien ne se passera dont vous ayez besoin de vous soucier avant plus d'un an. Si vous voulez être vraiment prudent, je suppose que vous posterez un vaisseau de combat dans le système mimirien ; je peux vous donner les coordonnées, quoique, franchement, je pense que ce serait peine perdue. Mais surtout, monsieur, votre cause a tout à perdre et rien à gagner en agissant trop vite contre Ammon.

— *Khraich*. » Ydwyr se frotta la joue de la paume de la main un bruit de papier, sous le vacarme de la tempête, malgré son absence de barbe. « Vos idées sont assez judicieuses. Oui, je crois que c'est ce que je vais recommander à Morioch. Et, bien que mon autorité dans les affaires spatiales soit en théorie inférieure à la sienne, en pratique... »

Son regard se fit perçant. « Pour moi, il va de soi, Dominic Flandry, que vous parlez moins pour vous faire bien voir de moi que pour laisser en suspens les événements sur Irumclaw jusqu'à ce que vous réussissiez à vous enfuir.

— Euh... eh bien, monsieur... »

Ydwyr gloussa. « Ne répondez pas. Moi aussi j'ai été jeune. Je vous fais confiance pour ne pas commettre la bêtise d'essayer de prendre la fuite. Si vous y parveniez, la planète ne tarderait pas à vous tuer. Si vous échouiez, je n'aurais pas d'autre choix que de vous livrer aux inquisiteurs de Morioch. »

L'aérobis était plus robuste et puissant que la plupart pour résister aux conditions climatiques violentes. Mais le ciel restait serein sous les hauts nuages gris lorsque Flandry partit chez les Domrath.

Des jours de dix-huit heures de Talwin, plusieurs étaient passés depuis son arrivée. Ydwyr avait attribué aux humains une chambre dans le bâtiment où logeait l'équipe scientifique. Ils partageaient la même cantine. Les civils merséiens étaient cordiaux et s'intéressaient à eux. Chaque espèce mangeait les aliments et buvait la bière de l'autre avec, en général, plaisir et appétit. Flandry passait le plus clair de son temps à récupérer physiquement et à s'intéresser à la planète. Il s'était passablement réconcilié avec Djana – qui avait été le jouet de la fortune des armes, pensait-il, et qui faisait à présent tout ce qu'elle pouvait pour amadouer son seul compagnon humain –, et elle faisait de ses nuits des moments remarquablement agréables. D'une manière générale, hormis le fait qu'il était un prisonnier à l'avenir incertain et qu'il n'avait plus de cigarettes, il trouvait son séjour divertissant.

Elle non plus ne se sentait pas si mal. Elle avait peu à craindre et peut-être beaucoup à gagner. Si elle ne devait jamais retourner dans l'Empire, eh bien, soit, ce n'était pas une si grande perte du moment que d'autres humains vivaient sous le Roidhunat. Comme un chat retombe sur ses pattes, elle entreprit d'étudier son nouvel environnement. Cela impliquait de longues conversations avec la trentaine de membres du groupe d'Ydwyr. Elle ne connaissait pas la langue des Merséiens, à l'exception de quelques mots d'emprunt ordinaires, et aucun de leurs hôtes ne possédait plus qu'un anglique sommaire. Mais ils avaient un ordinateur de traduction destiné à communiquer avec les autochtones. La mémoire de ces machines comprenait souvent les principales langues de l'univers connu.

Elle se débrouillera, trancha Flandry. Les gens comme elle y arrivent toujours.

Puis Ydwyr lui offrit d'accompagner un détachement en partance pour les Sources bouillonnantes. Il sauta sur l'occasion, à la fois par curiosité et par pragmatisme. S'il était un quasi-esclave, il aurait pu

tomber sur pire maître ; il devait donc faire en sorte de lui plaire au mieux. Qui plus est, il n'avait pas perdu l'espoir de retrouver la liberté, ce pour quoi tout ce qu'il grappillerait pourrait se révéler utile.

Une demi-douzaine de Merséiens participaient à l'expédition. « C'est une procédure assez ordinaire, mais ça devrait être stimulant, lui dit Cnif hu Vanden, un xénophysiologiste qui se montrait tout à fait amical avec lui. Les Domrath organisent leur migration vers les terres d'hibernation – des Sources bouillonnantes au mont Sous-le-Tonnerre, pour ce qui est de ce groupe particulier. Nous n'avons jamais observé ce phénomène parmi eux, et ils ont des coutumes estivales qui n'ont pas cours ailleurs ; aussi leur migration présente peut-être des caractéristiques particulières. » Il poussa un soupir. « Cette poignée que nous sommes... pour comprendre tout un monde !

— Je sais, répondit Flandry. J'ai moi-même entendu mes amis universitaires se plaindre de ne pas trouver de fonds. » Il écarta les mains. « Bien, qu'attendez-vous de moi ? Comme vous dites : tout un monde. Il a fallu jusqu'à récemment à nos propres espèces pour commencer à comprendre nos planètes mères. Et maintenant que nous en avons je ne sais pas combien sur lesquelles nous rendre, quand nous savons comment y aller... »

Cnif était un cas typique de ce problème, se dit-il. Ce mâle corpulent, au teint jaunâtre et au visage légèrement aplati, n'appartenait à aucun Vach ; ses ancêtres avant l'unification avaient vécu dans l'hémisphère sud de Merséia, dans la République de Lafdigu, et leurs descendants conservaient aujourd'hui encore leurs particularismes en matière d'habillement et de coutumes, leur langue traditionnelle et beaucoup de leurs anciennes lois. Mais Cnif était né dans une colonie ; il n'avait pas connu la planète mère avant d'aller y recevoir une éducation supérieure, et nombre de ses manières lui semblaient étranges.

Le bus démarra. La première valve du sas de chaleur du hangar se ferma derrière lui, la seconde s'ouvrit et il s'éleva dans un ronronnement de moteur et un sifflement de vent. À cinq mille mètres, il se stabilisa et vira vers le nord-nord-est. Sa trajectoire suivait le fleuve. La plupart des passagers étaient assis en silence, préparant leur équipement ou plongés dans leurs pensées. Les Merséiens ne bavardaient jamais comme les humains. Mais Cnif montrait à Flandry des sites à travers la vitre.

« Regardez, en dessous de nous, à l'estuaire, ce que nous appelons le golfe de la Barrière. Au début de l'hiver, ça se bouche d'icebergs et de glaces flottantes laissés par les eaux descendantes. Quand ils fondent au printemps, les turbulences et les inondations sont inconcevables. »

La vapeur s'élevait comme un serpent endormi à travers les bleus

innombrables de la jungle. « Nous l'appelons le Fleuve d'or malgré sa couleur de vase. Des sables aurifères, vous voyez, qui descendent des montagnes. C'est nous qui avons donné des noms à la plupart de ces lieux, inévitablement. Certains sont de grossières traductions de termes domrath. Les Ruadrath n'ont pas de toponymes dans le sens où nous l'entendons, et c'est pourquoi nous ne leur empruntons que rarement. »

Les mots par lesquels Cnif désignait les autochtones étaient artificiels. Il ne pouvait en être autrement. « Dom » représentait une tentative de prononciation du mot dont les premières communautés rencontrées se servaient pour se nommer ; mais « -rath » était une racine ériau signifiant approximativement « peuple », et « Ruadrath » se référait à l'origine à une catégorie d'êtres surnaturels nocturnes dans la mythologie merséienne – des « elfes ».

La plaine boisée laissait place à des contreforts escarpés. La lumière grise et crue en rendait les contours difficiles à délimiter, mais Flandry distinguait comment le Fleuve d'or s'écoulait ici à travers une succession de canyons profonds. « Ils sont pleins à ras bord quand les glaciers fondent, dit Cnif. Mais l'évaporation a été telle, depuis, que leur niveau a beaucoup baissé. Et la pluie cessera bientôt de tomber ; il y aura alors les premières brumes, puis la neige et la grêle. Nous sommes à la fin de l'été. »

Flandry fit le point sur ce qu'il avait lu et entendu à la base. Talwin tournait autour de Siekh selon une ellipse excentrique dont un des foyers était, bien sûr, le soleil. On pouvait déterminer arbitrairement l'été comme suit : tirer une ligne à travers ce foyer, perpendiculaire à l'axe principal et coupant la courbe en deux points. L'été était alors la période de six mois durant laquelle Talwin se déplaçait de l'un de ces points, en passant par le périhélie, à l'autre bout de ce segment de ligne. L'automne correspondait aux six semaines nécessaires pour gagner ensuite l'intersection la plus proche du petit axe avec l'ellipse. L'hiver occupait les quinze mois au cours desquels Talwin atteignait sa distance la plus éloignée et revenait à l'intersection opposée du petit axe. Ensuite, le printemps durait six semaines, le temps de retourner au début de l'été.

En pratique, nulle part ce n'était aussi simple. Il y avait une inclinaison axiale de trois degrés, des zones climatiques, des vibrations topographiques ; et, surtout, il y avait l'inertie thermique du sol, des roches, de l'atmosphère et de l'eau. Les saisons accusaient un retard sur la position planétaire qui dépendait de la région où l'on se trouvait et d'un grand nombre d'autres facteurs, dont certains n'avaient pas été identifiés par les Merséiens.

Néanmoins, une fois que le temps commençait à changer, il le faisait à une vitesse stupéfiante. Cnif s'était exprimé en termes plus

pratiques que théoriques.

Imprécis à travers la brume légère, les pics imposants de la Bouilloire de l'Enfer apparurent au-dessus de leurs contreforts. Plusieurs panaches de fumée dérivèrent dans les cieux obscurs. Plus près, un titan isolé dressait ses flancs noirs en pentes et talus escarpés, avec des champs de lave figés en formes grotesques, jusqu'à un sommet calme à présent mais seulement pour peu de temps. « Le mont Sous-le-Tonnerre. » L'aérobis vira à gauche et descendit longuement sur une aile au-dessus d'un affluent du Fleuve d'or. Des vapeurs blanches s'agitaient sur ces eaux. « La rivière Jamais-Gelée. Presque tous les courants, même les plus puissants, se figent en hiver : mais celui-ci est alimenté par des sources chaudes qui puisent leur énergie des profondeurs volcaniques. C'est pourquoi les Ruadrath – ceux de Wirrda, je veux dire – ont tant prospéré dans ces régions. La vie aquatique demeure active et leur fournit une bonne part de leur nourriture. »

Des rapides fumants se jetaient d'un plateau. Au loin, les forêts faisaient place à des lits de soufre, des geysers et des mares fumantes. Le bus s'arrêta près du bord du plateau. Flandry aperçut une clairière et ce qui ressemblait à un village, bien que la vue fût obstruée par les grands arbres. Tandis que le bus planait, le chef de l'expédition parlait dans l'extercom. « Nous leur avons distribué des émetteurs-récepteurs miniatures, expliqua Cnif à Flandry. Il vaut mieux leur demander la permission avant d'atterrir. Non que nous ayons à craindre d'eux, mais nous ne voulons pas les intimider. Nous nous tenons en retrait. Vous savez, il y a quelques années, un nouveau venu dans notre groupe a commis l'erreur de pénétrer dans leur tanière d'hibernation avant que les mâles soient réveillés. Il croyait qu'ils le seraient, mais non ; c'était un hiver particulièrement rigoureux. Deux d'entre eux seulement étaient éveillés. Ils l'ont mis en pièces. Et nous nous sommes abstenus de les châtier. Ils n'étaient pas vraiment conscients ; c'est l'instinct qui les commandait. »

Le ton de sa voix – pour autant qu'un humain pouvait l'interpréter – n'était pas désagréable mais sous-entendait : *pauvres animaux, ils ne sont pas capables de se comporter mieux. Vous autres les queues de croco, vous ne manquez pas de dynamisme pour tenir comme acquis que vous êtes les futurs seigneurs naturels de la Galaxie, pensa l'homme, mais votre attitude a ses désavantages. Non que vous vous mettiez délibérément à dos toutes les autres espèces, vu qu'elles ne vous créent pas de problèmes. Mais vous n'utilisez pas leurs talents autant que vous le pourriez. Ydwyr a l'air de le comprendre. Il a dit que je pourrais être précieux en tant que non-Merséien – ce qui suppose qu'il aimerait que des membres de son équipe appartiennent à des espèces clientes du Roidhunate – mais j'imagine qu'il a eu assez de mal à faire accepter son*

projet à un gouvernement réticent, sans se rebiffer devant des attitudes si enracinées que le Merséien de base n'en a même pas conscience.

La liaison radio étant établie, le chef de l'expédition ne s'embarrassa pas d'un vocaliseur. Il parla en ériau directement à l'ordinateur. Celui-ci traduisait ses paroles dans le dialecte parlé à Ktha-g-klek, dans la limite de ce que « connaissait » sa mémoire. Des grognements et des cliquetis émergèrent du miniposte de radio que les êtres écoutaient dans le village. Le processus inverse s'opéra via un relais par le bus. Une voix merséienne artificielle déclara : « Soyez les bienvenus. Nous sommes dans un torrent de labeur, mais il se peut qu'un partage soit possible.

— Nous ferons de notre mieux si nous pouvons vous aider en moyens de transport », proposa le chef.

Le Dom hésita. *Le conservatisme des primitifs*, reconnut Flandry. *Il n'est pas certain que les ponts aériens ne portent pas malheur, ou quelque chose comme ça.* Enfin : « Venez. »

Ce ne fut pas si vite fait. D'abord, tout le monde dans le bus dut revêtir une combinaison antithermique. On en avait modifié une pour Flandry. Il s'agissait d'une sorte de combinaison de travail blanche ornée de poches, de bottes et de gants – le tout calorifugé par un réseau de fibres thermoconductrices. Un casque en bocal à poissons était équipé de balais mécaniques, d'amplification sonore à double sens et d'une radio à courte portée. Un cadre placé dans le dos contenait une pompe à chaleur, accrochée aux thermoconducteurs et alimentée par les accumulateurs. Bien que lourd, cet accoutrement était moins encombrant qu'on aurait pu s'y attendre. Son poids était bien réparti ; les gants étaient épais et raides mais on en avait tenu compte pour l'équipement et les extensions en forme de plectre pouvaient glisser au bout des doigts et effectuer des opérations délicates.

Non qu'un homme ou un Merséien ne puisse pas survivre un moment dans cette étuve. Ce serait possible, si ce moment ne durait pas trop longtemps. Mais tiendrions-nous vraiment à survivre ?

Une fois les vérifications terminées, le groupe posa son véhicule et se mit en route. À cette altitude, les transmissions à la base se poursuivaient automatiquement.

Ce qui frappa d'abord Flandry, c'est le poids, la sensation d'enfermement, le brouhaha continu de la pompe, l'air froid et sec envoyé dans ses narines. N'étant pas traitée, l'atmosphère était chargée d'odeurs : croissance et pourrissement, exsudations florales et animales, émanations volcaniques, qui réveillaient d'obscurs souvenirs au fond de son cerveau. Il les rejeta et se concentra sur ce qui l'entourait.

La rivière grondait à travers une large prairie, projetant de la

vapeur par-dessus ses bords. Au-dessus et de chaque côté surgissait la jungle. Les arbres étaient hauts, les buissons foisonnaient et l'œil finissait par se perdre au milieu des feuillages bleus et dentelés. Mais les troncs semblaient frêles, pulpeux, et les feuilles étaient sèches ; elles s'entrechoquaient jusqu'à ce qu'une petite brise les fasse tomber, mettant fin à la courte vie d'une forêt d'été.

Sur le sol dégagé, la famille de plantes que les Merséiens appelaient *wair* se révélait plus robuste : elle était aussi répandue, variée et fondamentale sur le plan écologique que l'herbe sur Terra. Elle poussait au printemps, à partir d'une graine dure, et formait rapidement un feuillage et une racine qui ressemblait à un tubercule sans en être un. Les feuilles de la variété locale dominante montaient à la cheville. Elles aussi dépérissaient, la *wair* entrant en sommeil. Mais bientôt, à l'automne, elle consommerait sa racine et produirait des graines, et lorsque la gelée la ferait craquer, les graines tomberaient à terre.

Par-delà le sommet des arbres, le mont Sous-le-Tonnerre se laissait entrapercevoir. Une légère vibration parcourut les jambes de Flandry et il entendit un grondement : le volcan s'éclaircissait la gorge. Une bouffée de fumée s'éleva.

Mais les Domrath arrivaient. Il braqua son regard vers eux.

La vie sur Talwin avait suivi la même trajectoire générale que sur la plupart des planètes de type terrestre. Avec des différences. Le contraire eût été surprenant. Ainsi, tandis que les tissus étaient principalement constitués de protéines aminées en solution aqueuse comme ceux de Flandry et de Cnif, ici ils métabolisaient normalement des lévositoses. Un homme pouvait vivre en s'alimentant sur la vie locale, s'il évitait toutefois les variétés empoisonnées ; mais il devait prendre les capsules alimentaires que les Merséiens avaient préparées.

Néanmoins, la division commune entre végétaux photosynthétiques et animaux respirant de l'oxygène s'était produite, et les animaux les plus grands avaient une structure familière, avec un squelette interne, quatre membres, une paire d'yeux et d'oreilles. Placés à côté de beaucoup de sophonts, les Domrath auraient semblé terrestres.

C'étaient des bipèdes aux mains à quatre doigts, à la silhouette grossièrement anthropoïde à l'exception des jambes proportionnellement plus longues et des pieds imposants, griffus et suffisamment épais pour négocier les marais du printemps et la fournaise estivale. Leur peau était glabre, bleuâtre avec des marbrures brunes et noires qui commençaient à devenir criardes à mesure que la saison du rut approchait. Leur tête évoquait vaguement celle d'un éléphant : ronde, avec des yeux de fouine, de grandes oreilles dressées destinées aussi à se rafraîchir, une courte trompe servant à la fois de

chimiosenseur et de tuba pour les inondations, et, chez les mâles, de petites défenses incurvées vers le bas. Ils n'étaient vêtus que de pagnes, de houppelandes en paille tissée grossièrement afin de se protéger des « insectes », de colliers et d'autres ornements en os, coquillages, corne, dents ou argile teintée. Certains de leurs outils et de leurs armes étaient en bronze, d'autres – de façon incongrue – paléolithiques.

Tous ces détails étaient faciles à saisir. Et bien que leur taille fût considérable, les mâles adultes mesurant plus de deux mètres et pesant une centaine de kilos, les femelles plus grandes encore, il n'y avait là rien d'extraordinaire. Ils étaient bisexués et vivipares, mais ce n'étaient pas des mammifères. Les mères nourrissaient leurs petits par régurgitation. Leurs organismes étaient poïkilothermiques, même s'ils fonctionnaient à présent à un rythme plus élevé qu'aucun reptile terrien.

Néanmoins, pensa Flandry, c'était la marque de base de leur singularité. Car, quand votre énergie, votre intelligence même sont fonction de la température ; quand vous ne dormez pas que la nuit, mais que vous passez les deux tiers de votre vie parmi les demi-rêves fantomatiques de l'hibernation...

Une vingtaine d'entre eux, suivis par de nombreux jeunes, étaient venus à la rencontre des xénologistes. Les adultes marchaient avec une lourde majesté. Mais plusieurs portaient un fardeau dans le dos ; et derrière eux Flandry en vit d'autres qui continuaient à travailler, emballant et portant des paquets sur des perches, ou balayant et décorant des maisons qui seraient bientôt désertées.

Le comité d'accueil s'arrêta à quelques pas. Son chef leva sa trompe tout en s'inclinant. Des sons qu'un palais humain n'aurait su reproduire sortirent de sa bouche. Flandry entendit la voix de l'ordinateur dans son unité radio. « Voici les Sources bouillonnantes. Je suis (aucune traduction, mais le nom ressemblait à quelque chose comme « G'ung ») et je parle cette année au nom de la tribu. » Une intonation laissait entendre qu'en effet cette « tribu » (en ériau *maddeuth*, mot en lui-même assez éloigné du terme anglique par lequel Flandry le rendit) était une interprétation discutable du son que G'ung avait prononcé, mais devait servir jusqu'à ce que des études plus approfondies aient amélioré la connaissance de cette société. « Qu'est-ce qui vous amène ici ? »

La question n'était pas hostile, pas plus que l'omission d'une expression de bienvenue. Les Domrath étaient grégaires, peu belliqueux quoique de vaillants combattants si nécessaire, et accoutumés à s'organiser en bandes nomades. Même s'ils étaient omnivores, la chasse n'était pas leur occupation principale. Leurs ancêtres proches avaient sans aucun doute subsisté entièrement de la

végétation surabondante de l'été. Par conséquent, ils n'avaient pas d'instinct territorial particulier. À l'exception de leurs tanières hivernales, aucun d'entre eux n'avait jamais interdit à quiconque de se rendre où il voulait.

Les gens des Sources bouillonnantes n'avaient pas l'habitude de revenir chaque année dans des bâtiments permanents, ils préféraient construire des abris temporaires à l'endroit où ils se trouvaient. Et cette coutume s'était développée parmi eux pour la seule raison que leur site d'hibernation n'était pas très éloigné de ce village. Personne ne leur en avait contesté l'occupation.

D'une manière assez simple et aimable, G'ung se demandait ce qui avait conduit les Merséiens chez eux.

« Nous vous l'avons expliqué lors de notre dernière visite... avec des présents », rappela le chef de l'expédition. Ses collègues portaient des marchandises, des outils en métal et autres objets de ce genre. « Nous souhaitons mieux connaître votre tribu.

— Compris. » Ni G'ung ni son groupe ne manifestaient beaucoup d'enthousiasme.

Aucun Domrath ne s'était montré effrayé par les Merséiens. Étant des animaux redoutables, ils n'avaient jamais développé ni timidité ni agressivité indue ; et, à leur stade préscientifique, ils vivaient au milieu de trop de merveilles et de mystères pour trouver en rien étrange et terrifiant des astronefs transportant des extraplanétaires. En outre, Ydwyr avait veillé à une stricte correction dans les rapports avec eux. Alors pourquoi ceux-ci hésitaient-ils ?

La réponse fut évidente quand G'ung poursuivit : « Mais votre précédente visite était en plein été. La Rupture du jeûne était passée, les tribus s'étaient dispersées, la nourriture abondait et l'esprit était vif. Aujourd'hui, nous travaillons dur pour emporter notre récolte de la saison là où nous allons hiberner. Quand nous y serons, nous festoierons et nous accouplerons jusqu'au sommeil. Nous n'avons pas le temps ni le désir de partager avec des étrangers.

— Compris, G'ung, dit le Merséien. Nous ne voulons pas vous déranger ni nous mêler de vos affaires. Ce que nous voulons, c'est vous observer. Nous avons étudié d'autres tribus lorsque l'automne approchait, mais pas la vôtre, et nous savons que vos coutumes diffèrent de celles des habitants des plaines par bien des aspects. C'est pour avoir ce privilège que nous vous offrons ces présents et, si vous le souhaitez, l'aide de notre maison volante pour transporter vos réserves. »

Des grognements s'élevèrent parmi les Domrath. Ils devaient être tentés mais encore hésitants. En échange d'une assistance dans le dur travail de transporter leurs biens vers le mont Sous-le-Tonnerre, ils risquaient de modifier une pratique immémoriale et de provoquer

peut-être la colère des dieux... Oui, il était bien connu que les Domrath étaient une race croyante...

« Il nous faut partager, tourner et retourner vos mots, décida G'ung. Nous nous réunirons ce soir. Jusqu'à là, il y a beaucoup à faire avant que tombe la nuit. » La nuit de l'été nuageux de Talwin était noire, et en cette période sèche les feux étaient limités et les torches taboues. Il ne formula aucune invitation, ce qui n'était pas la coutume de son peuple, mais fit demi-tour. Les Merséiens et Flandry le suivirent.

Les rues du village étaient soigneusement disposées en toile d'araignée – pour mieux le défendre ? Les bâtiments avaient des tailles et des fonctions différentes, de la hutte à l'entrepôt, mais tous étaient en pierre, joliment habillés, et fissurés. Des poutres massives soutenaient des toits gazonnés en pente raide. L'exécution et les dimensions – plafonds bas, portes étroites, fenêtres en fente avec de lourds volets – montraient que, si les Domrath occupaient ces habitations, ce n'étaient pas eux qui les avaient bâties.

Ils grouillaient, une centaine de tous âges ; plus encore sans aucun doute avaient pris le chemin des tanières. Des voix et des bruits de pas se faisaient entendre aux alentours. Malgré une curiosité bien naturelle, personne ne s'arrêtait de travailler plus d'une minute pour dévisager les visiteurs. L'automne était trop proche.

Sur la place centrale, là où les anciens préparaient un repas en commun sur un feu, G'ung indiqua des bancs aux Merséiens. « Je parlerai au milieu des gens, dit-il. À la fin de ce jour, vous nous recevrez ici et nous partagerons sur le sujet que vous avez abordé. Mais dites-moi d'abord : les Ruadrath désapprouvent-ils votre projet ?

— Je vous garantis que les Ruadrath n'ont rien contre », dit Cnif.

D'après ce que j'ai pu voir, pensa Flandry, je ne suis pas certain que ce soit vrai, une fois qu'ils se seront renseignés.

« J'ai aperçu un Ruad – je crois – quand j'étais petite, et le printemps fut précoce, dit une femelle âgée. Que vous les voyiez chaque année... » Elle s'écarta en secouant la tête.

Avec l'accord de Cnif, Flandry jeta un coup d'œil à l'intérieur d'une maison donnant sur la place. Il y vit un sol en terre battue, un foyer et un trou pour la fumée, des estrades le long de deux murs avec des étagères dessus. Des motifs non humains brillaient sur les murs et les bois délicatement sculptés. Dans un coin se trouvait un casier rempli, prêt pour le départ. Mais des chevrons, avec des protections ingénieuses contre les animaux, pendaient des fruits secs et de la viande séchée – bien que les Domrath ne fussent que rarement carnivores. Un mâle était assis, nettoyant et graissant soigneusement des ustensiles de bronze, des couteaux, des bols, une hache et une scie. Sa femelle ordonnait à son jeune de ranger la pièce unique tandis

qu'elle déroulait un nouveau tapis de paille sur les estrades.

Flandry salua la famille. « Allez-vous la quitter ? » demanda-t-il. Cela semblait représenter beaucoup pour ces pauvres sauvages.

« En toute vertu, quoi d'autre ? » répondit le mâle. Il n'interrompait pas son travail et ne parut pas remarquer que Flandry n'était pas un Merséien. À ses yeux, la différence était probablement négligeable. « Le métal est aux Ruadrath, tout comme la maison. Nous payons pour leur usage, et ils devront être contents de nous quand ils sortiront de la mer. » Il s'arrêta pour faire un signe qui pouvait aussi bien être d'antipathie que de déférence voire ni l'un ni l'autre, mais qui exprimait certainement le sentiment universel d'une créature mortelle confrontée à l'inconnu. « Ainsi le veut la loi selon laquelle nos aïeux vivaient pendant que d'autres mouraient. *Thch ra'a.* »

Ruadrath : elfes, dieux, fantômes d'hiver.

De plus en plus, à mesure que les semaines d'absence de Flandry passaient, sa propre existence devint irréelle pour Djana. Ou bien entraînait-elle lentement dans une vérité plus haute, qui atténuait le bruit du vent dehors et tendait à faire disparaître les murs qui l'entouraient ?

Non qu'elle en prît conscience de cette façon, sauf peut-être lorsque le magicien la tenait sous son charme. Cela mis à part, sa vie était des plus ordinaires. Elle se réveillait dans la chambre que l'homme avait partagée avec elle. Elle faisait de l'exercice et se préparait soigneusement, parce que sa vie depuis toujours dépendait de ses avantages physiques. À la cantine, elle restait respectueusement à part pendant que les Merséiens accomplissaient leurs rites religieux, familiaux et patriotiques – curieusement impressionnants et fascinants, ces grandes carcasses et ces voix profondes, cet acier dégainé et ces tambours parlants –, puis se joignait à leur repas : pain grossier, légumes crus, fromage de lait-*gwydh*, et ce thé hérité de Terra et que l'on cultivait dans tout le Roidhunate. Ensuite, c'était le temps de l'étude, des conversations, parfois un entretien particulier ou un moment de distraction ; un déjeuner simple ; une sieste par respect pour ses rythmes circadiens d'humaine ; encore l'étude, jusqu'au dîner composé de viande et de bière. (Comme Merséia avait une rotation environ deux fois plus lente que Talwin, une nuit était déjà passée sur la planète.) Ensuite, elle pouvait trouver d'autres conversations, assister à un concert, à un spectacle enregistré ou à une performance amateur de quelque chose de traditionnel ; ou bien elle se retirait dans sa chambre avec une cassette. Quoi qu'il en soit, elle se couchait tôt.

Les conversations, comme les lectures sur bobine de texte ou les projections, se faisaient par le biais de l'ordinateur de langues. Il possédait un grand nombre de canaux de rechange et pouvait fournir instantanément une traduction visuelle aussi bien que sonore. Toutefois, on s'attachait méthodiquement à lui donner un enseignement pratique de l'ériau, ainsi qu'une initiation à l'histoire et à la culture de Merséia.

Elle coopérait volontiers. La décision finale la concernant reposait sur des autorités qui ne s'étaient pas encore exprimées. Au pire, cependant, il était peu probable qu'on lui fasse du mal étant donné qu'un prince du sang était de son côté – et au mieux... eh bien, qui pouvait le prédire ? De toute façon, son instruction l'occupait. Et à mesure qu'elle progressait, elle y prit de l'intérêt, au point finalement de se passionner.

Merséia, le rival, l'agresseur, le fauteur de troubles, la menace tapie au-delà de Bételgeuse ; elle avait accepté les slogans comme tout le monde, sans jamais cesser d'y réfléchir. Oh oui, les Merséiens étaient terribles, mais ils vivaient très loin et la Flotte était censée les contenir pendant que la diplomatie maintenait une paix fragile, et puis elle avait sa part de problèmes.

Mais elle séjournait ici parmi des êtres qui la traitaient avec une bienveillance bourrue. Une fois qu'on les connaissait, pensa-t-elle, ils étaient... Ils avaient une maison et une famille comme tout le monde, et qui leur manquaient comme à tout le monde ; ils avaient des arts, une musique, des sports, des jeux, des blagues, des vices bénins, même si bien sûr il fallait étudier leurs usages, leur comportement et leur tournure d'esprit avant de pouvoir les apprécier... Ils ne souhaitaient pas la guerre avec Terra, ils voyaient seulement l'Empire comme une monstruosité malade et boursouflée qui avait fait son temps depuis belle lurette mais s'ingéniait, avec une astuce de vieillard, à les arrêter et à les menacer... Non, ils ne rêvaient pas de conquérir la Galaxie, ce qui était évidemment absurde, ils n'aspiraient qu'à la liberté de s'étendre et d'exercer sans frein leur autorité, ce qui ne signifiait pas imposer la tyrannie aux autres, seulement que les autres ne devaient pas entraver le déploiement du génie de la Race...

Un esprit souvent dur et sévère, peut-être, mais foncièrement honnête avec lui-même ; d'une âpreté qui faisait à Djana l'effet d'une brise marine après la puanteur psychique qu'elle avait connue ; un esprit ni blasé ni privé de racines, mais qui tendait vers l'infini et un dieu au-delà de l'infini, tout en restant ancré profondément dans la conscience de la famille, les souvenirs des ancêtres héroïques, les valeurs de courage, fierté, sacrifice... Djana en voyait le signe dans le nom qu'on donnait au chef d'un Vach – c'est-à-dire pas tout à fait un clan : non pas sa Tête mais sa Main.

Les humains qui servaient Merséia étaient-ils réellement des traîtres... quand rien ne méritait leur loyauté dans l'Empire ?

Mais ce n'était pas ce lent questionnement qui l'éloignait du monde réel. C'était Ydwyr le Chercheur et ses sortilèges, les premiers à soulever ces questions en elle.

Tout d'abord, il s'était contenté de lui parler. Son intérêt pour ses origines, ses expériences, ses habitudes et ses comportements

paraissait strictement scientifique. Ils avaient pour règle de se rencontrer dans son bureau. « Ainsi, je n'ai nul besoin d'être un neveu du Roidhunate », expliqua-t-il avec ironie. La peur la saisit pendant une seconde. Il lui lança un regard entendu et ajouta : « Personne n'écoute notre canal de traduction. »

Elle maîtrisa ses nerfs pour dire : « Le *qanryf*...

— Nous avons eu des différends, répondit Ydwyr, mais Morioch est un homme d'honneur. »

Elle pensa : *Combien d'officiers impériaux dans un tel tissu d'intrigues oseraient se passer de précautions contre les fouineurs et les maîtres chanteurs ?*

Il y avait une chaise à destination humaine construite pour elle, et il lui versait un verre de vin de mûrises à chacune de leurs conversations. Il ne fallut pas longtemps pour qu'elle attende avec impatience ces séances et le souhaite moins occupé par ailleurs, avec la coordination de ses agents sur le terrain et les données qu'ils en rapportaient. Il ne la pressait pas de répondre, il était détendu, la laissait parler pour ne rien dire et lui ouvrait sa réserve de souvenirs concernant ses aventures sur des planètes lointaines.

Elle comprit que la xénologie l'avait toujours fasciné et qu'il était rarement chez lui. Presque par inadvertance, par égard pour son Vach, il s'était marié et avait engendré : mais il emmenait ses fils avec lui dès qu'ils avaient l'âge de quitter le gynécée et jusqu'à ce qu'ils soient prêts à servir dans la Flotte. Pourtant, il ne manquait pas de chaleur et ses subordonnés l'adoraient. Quand il parlait du milieu dans lequel il était né et avait grandi, de ses parents et de ses proches, du personnel dont les ancêtres avaient servi ses ancêtres pendant des générations, elle sentait même de la tendresse dans ses propos.

Enfin – il faisait noir dehors, et encore chaud en cette fin d'été, des éclairs de chaleur illuminaient par moments le ciel derrière les palissades et les arbres squelettiques –, il l'envoya chercher ; mais lorsqu'elle entra dans le bureau, il se leva et dit : « Allons dans mes quartiers privés. »

L'espace d'un instant, elle fut de nouveau effrayée. Il était si imposant, austère et imperturbable dans sa robe grise, et ils étaient si seuls ensemble. Un fluoro distillait une lumière froide et l'air qui se glissait et murmurait dans la peau de Djana s'était également refroidi.

Il sourit de son sourire merséien, dans lequel elle avait appris à reconnaître de l'amitié. Aux yeux et à la bouche, des plis apparaissaient sur les écailles minuscules de sa peau. « Je veux vous montrer quelque chose que je cache à la plupart de mes congénères, dit-il. Ce qu'ils ne comprennent pas, il se pourrait que vous, vous le compreniez. »

La petite boîte vocale à son cou, semblable à celle qui pendait à

celui de Djana, parlait un monotone anglique d'ordinateur. Elle compensait cela en prêtant l'oreille à son ériau. Cette langue ne lui paraissait plus dure et gutturale ; elle était, en vérité, plutôt douce et riche en intonations. Elle en saisissait certains mots à présent. Elle ne comprit rien de son invitation sauf...

... le père que je n'ai jamais connu.

Tout à coup elle se méprisa elle-même de la crainte qui l'avait saisie. À quoi pouvait-elle ressembler pour lui ? Le visage était maigre, blanc cireux, à l'exception des lèvres bizarrement épaisses et rouges ; avec sur les côtés deux morceaux de cartilage enroulés. Le corps était celui d'un nabot, efflanqué, bombé à la poitrine, resserré à la taille, gras aux fesses, sans queue, avec des pieds carrément difformes. La peau n'offrait pas les motifs complexes dessinés par des plis souples, mais elle avait un aspect caoutchouteux à peine atténué par des lignes et des pores grossiers. Les cheveux et les poils surgissaient partout en touffes et toupets ridicules, comme des champignons sur un cadavre. L'odeur, qu'en dire ? Aigre ? En tout cas, aucun charme pour une odeur naturelle.

Les hommes ! pensa-t-elle. Mon Dieu, je ne veux pas condamner ton œuvre, mais Tu as aussi fait les chiens que les hommes affectionnent, et ne crois-tu pas qu'elles sont semblables, ces deux espèces ? Sales, puantes, bruyantes, paresseuses, voleuses, promptes à attaquer ceux qui ne sont pas méfiants, et à s'enfuir ou à ramper devant ceux qui le sont ; elles sont inutiles, ne créent rien, exigent qu'on les serve, qu'on écoute leurs hurlements vantards, qu'on flatte leurs petits ego stupides jusqu'à ce qu'elles soient de nouveau disposées à vous couvrir de mamours...

Je suis désolée. Jésus s'est incarné en homme, n'est-ce pas ?

Mais il l'a fait – par pitié – parce que nous avons besoin de lui... Et qu'avons-nous fait, nous, de ce don ?

Devant elle apparut soudain l'image d'un Christ merséien, armé et lumineux, ni compatissant ni cruel, mais le Messie d'un jour nouveau... Elle n'avait pas entendu parler d'une croyance de cette sorte parmi eux. Peut-être n'avaient-ils pas besoin de rédemption ; peut-être étaient-ils les élus de Dieu...

Ydwyr prit ses mains entre les siennes, qui étaient froides et sèches. « Djana, vous vous sentez bien ? »

Elle évacua le vertige qui l'avait saisie. *Marre d'être enfermée. Marre de baigner dans un monde qui ne peut pas être le mien. Nicky est parti trop longtemps. (Une fois, j'ai vu un lévrier, il était bien dressé, fier, propre et vif. Nicky est un lévrier.) Je ne peux pas m'extraire de mon humanité. Et je ne devrais pas le souhaiter, n'est-ce pas ?* « R-rien, monsieur. J'ai eu un petit malaise. Mais c'est passé.

— Reposez-vous. » Il se pencha, lui prit le bras – un geste dont elle lui avait parlé – et la conduisit à travers son appartement.

La première pièce ressemblait à ce à quoi elle aurait pu s'attendre et que les officiers de la base avaient sans doute souvent vu : emblème du Vach Urdiolch, animation montrant une scène de son monde d'origine où des collines boisées plongeaient vers un océan agité entre quatre lunes, étagères de livres et de documents, armes, tentures sombres chatoyantes, une table de bois noir sculptée et marquetée, une pierre dans une vasque d'eau en cristal, une alcôve, et rien d'autre dans cet espace pourtant vaste. Un porche, à demi ouvert, donnait sur une chambre à coucher monastique et une alcôve plus fraîche.

Ils passèrent à travers d'autres tentures. Elle s'arrêta dans l'obscurité et poussa un cri.

« Asseyez-vous si vous voulez. » Il l'aida à prendre place sur un haut canapé recouvert d'un cuir reptilien. Les verrous s'enroulèrent sur ses épaules tandis qu'elle regardait autour d'elle.

Un tas de crânes appartenant à deux espèces d'animaux, l'une à cornes, l'autre à crocs ; des méandres de tubes et des ballons encombrant un banc dans l'obscurité d'un angle ; un monolithe gravé de formes que ses yeux ne pouvaient voir dans leur ensemble et qui devait nécessiter un graviteur pour être déplacé ; une créature à peau de cuir et à long bec, aux ailes d'une envergure égale à sa taille, posée sans ciller sur une perche noueuse ; et bien d'autres choses encore, le tout à peine éclairé par des flambeaux en appliques curieusement forgées, dont la lumière bleue donnait aux ombres la forme de démons, dont le crépitement modulait une chanson qui lui évoquait vaguement quelque chose qu'elle avait oublié, et dont la fumée âcre lui donna bientôt des picotements dans la tête.

Elle leva les yeux vers la figure anguleuse d'Ydwyr, immense au-dessus d'elle. « N'ayez pas peur, dit la voix de lion. Ce ne sont pas des instruments des ténèbres, mais des éclaireurs pour y pénétrer. »

Il s'assit sur sa queue et plaça sa tête encrêtée à la même hauteur que la sienne. Les reflets s'agitaient comme des flammes au fond des cavernes sous les barres de ses sourcils. Mais ses paroles restaient douces, voire mélancoliques.

« Ceux du Vach Urdiolch sont les sans-terre. Ainsi le veut la Loi, selon laquelle ils ont le temps et l'impartialité pour servir la Race. Nos demeures, que nous habitons depuis des siècles, nous les louons à bail. Notre richesse ne nous vient pas tant d'antiques héritages que de notre aptitude à en acquérir de nouveaux hors de la planète. Cela nous a placés au premier plan de l'extériorité de la Race, mais nous a aussi conduits au plus près des inconnus de mondes qui n'ont jamais été nôtres.

» Ma nourrice était une sorcière. Elle nous servait depuis que mon grand-père était gamin. Elle avait quatre bras et six jambes ; ce qui lui faisait office de visage se dressait entre ses épaules supérieures, elle

me chantait des chansons sur des tonalités que je n'étais pas toujours capable d'entendre et elle pratiquait la magie des monts Ebon, d'où elle était originaire. En outre, elle était bonne et fidèle ; et elle trouva en moi un auditeur disposé.

» Je pense que c'est ce qui m'a poussé à étudier les peuples étrangers. Cela sert Merséia, oui ; nous avons besoin de les connaître ; mais j'ai voulu les étudier pour eux-mêmes. Et, Djana, je n'ai pas toujours trouvé que des superstitions primitives... Comment osons-nous dire que rien n'a de valeur en eux quand nous abordons un monde qui a donné naissance à une espèce singulière ? Parmi les peuples sans civilisation mécanique, j'ai parfois été témoin d'événements que nulle machine, selon moi, n'aurait été capable de provoquer.

» Dans un sens, je suis devenu un mystique ; dans un autre, pas du tout, car où se trouve la frontière entre le "naturel" et le "transcendantal" ? L'hypnose, la force et les stigmates hystériques, l'exacerbation des sens, les effets psychosomatiques, la télépathie – de telles notions sont méprisées dans les premiers âges scientifiques des civilisations, puis acceptées quand la connaissance a progressé. Je me contente d'employer des techniques qui vont, peut-être, faire avancer le savoir là où les indicateurs et les compteurs sont impuissants.

» Un jour, j'ai obtenu la permission de me rendre sur Chéréion. C'est la planète la plus sinistre que je connaisse, un territoire du Roidhunate mais seulement, je pense, parce que cela sert les fins de ses habitants, quelles que soient ces fins. Car ils sont vieux, très vieux. Leur civilisation s'épanouissait il y a un million d'années, elle aurait pu s'étendre au-delà de cette galaxie, au bout d'un des bras en spirale, là où nous commençons à peine à explorer. Elle a disparu ; ils ne peuvent ou ne veulent pas dire pourquoi, et cela convient à quelques-uns d'entre eux d'être utiles à Merséia au risque de provoquer la colère des autres. Oui, nous les hautains conquérants, nous marchons sur des œufs avec eux !

» J'ai été reçu par les disciples d'Aycharaych, dans son château de Raal. Il a vu plus profondément dans l'esprit – non pas l'esprit de son peuple ni le vôtre, ni aucun autre, mais d'une certaine manière dans ce qui qualifie l'Esprit universel dont les scientifiques nient l'existence –, il a vu plus profondément en lui, je crois, qu'aucun être vivant. Il ne pouvait pas évoquer en moi ce qui n'y était pas ; ou bien il choisit de ne pas le faire. Mais il m'a enseigné ce qui, selon lui, pouvait m'être utile ; et sans ce talent, cette attitude devant le cosmos, je n'aurais jamais fait la moitié de ce que j'ai fait. Voyez : en dix ans à peine, nous sommes sur le point d'établir une excellente communication avec les deux espèces de Talwin.

» Je ne veux pas sonder votre âme, Djana, mais me joindre à vous

pour l'explorer. Je veux connaître l'être humain en profondeur ; et vous y découvrirez peut-être l'essence d'un Merséien. »

Les flammes dansaient et murmuraient dans les ombres mouvantes ; les dessins sur le monolithe traçaient un chemin qu'on aurait pu tenter de suivre ; la fumée tourbillonnait dans ses veines ; autour d'elle et à travers elle chantonnait la voix de berceuse du Père.

« N'ayez pas peur de ce que vous voyez, Djana. Ces choses sont archaïques ; oui, elles parlent de cultes païens et de sorcellerie, mais c'est parce qu'elles viennent de sources primitives, de la bête qui vivait avant que l'esprit ne s'allume en elle. Un jour, ces témoignages deviendront peut-être inutiles. Ou peut-être que non ; peut-être iront-ils même plus profondément que je ne l'imagine. Je ne sais pas et je veux savoir. Cela aidera à tisser des affinités avec un humain, Djana... Pas de prisonnier terrorisé, pas de retournement de veste, pas de pleurnicherie sur la paix et la fraternité, pas de pseudomorphe élevé parmi nous et séparé de son espèce... mais quelqu'un venu à moi librement, en quittant les standards qui l'ont éduqué, quelqu'un qui a connu à la fois la gloire et la tragédie de l'être humain.

» Ce sont des symboles, Djana, objets, rites, ce que des espèces pensantes différentes ont découvert pour aider à mettre au jour des territoires enterrés de l'âme. Et ainsi révélés, ces territoires peuvent être compris, contrôlés, renforcés. Souvenez-vous de ce que la discipline du corps peut obtenir. Souvenez-vous de même de la discipline de l'esprit ; le calme, le courage, les capacités intellectuelles peuvent être enseignés, si on connaît les moyens de le faire ; il suffit d'être déterminé. À présent demandez-vous : que reste-t-il d'autre ?

» Djana, vous pourriez devenir forte.

— Oui », dit-elle.

Et elle fixait l'eau, le feu, le cristal et les ombres à l'intérieur...

Un hôtel la nuit. Un feu rouge et or, éclairant une compagnie amicale, des meubles sommaires, un musicien accordant son instrument pour jouer un morceau dansant ; au bout de la table, une femme en robe longue et décolleté profond, qui porte une gerbe et un nouveau-né sur ses genoux.

Le vent. Soudain un oiseau noir à travers la vitre. Le bruit de son bec qui tape.

Descente d'un escalier interminable dans le noir, guidée par quelqu'un qui ne se retourne jamais. Le bateau. La rivière.

De l'autre côté ils n'ont pas de visage.

« Je suis désolé, dit Ydwyr. Nous ne disposons pas de pharmacopée pour votre espèce. Vous devez renoncer aux médicaments. De plus, vous n'êtes pas faite pour suivre l'Antique Voie

jusqu'au bout – ni moi, je l'avoue. Nous avons le monde réel à affronter, et nous ne le ferons pas en abandonnant la raison.

» Racontez-moi vos rêves. S'ils deviennent trop mauvais, appelez-moi sur ma ligne personnelle – comme ceci – et je viendrai, quelle que soit l'heure. »

Le serpent qui étreint l'univers lève sa tête éblouie. Il ouvre la gueule. Un cri. Courir.

Les anneaux se mettent à siffler. Le marais colle aux pieds. Un million d'années, un pas l'an pour s'extirper de la gadoue, et le serpent est tout près derrière.

Éclair. Immersion. Eaux noires.

Il la tenait, la tenait simplement, la nuit dans sa chambre. « À mon avis, dit-il, j'acquies une expérience sans égale sur les archétypes humains. » Le sens pratique à l'état pur, s'encourageant lui-même, cédant à la clémence. Une grosse main caressa ses cheveux. « Mais vous, Djana, vous êtes davantage qu'une chose. Vous êtes en train de devenir comme un enfant pour moi, le saviez-vous ? Je veux encore vous élever et vous conduire à travers cette vallée des ombres que vous devez franchir pour ne plus dépendre que de vos propres forces. »

Il la quitta au petit matin. Elle dormit un peu mais dut prendre son petit-déjeuner puis continuer à suivre ses cours habituels. Cela ne l'empêchait pas de vivre dans ses rêves.

Dehors, les premiers brouillards de l'automne apparaissaient au-dessus de la terre humide.

Les eaux sont la paix. Rêver, somnoler... Non, le serpent n'est pas mort.

Le serpent n'est pas mort.

Ses crocs venimeux. Lutter. Crier. Les eaux chaudes sont parties, vidées dans un énorme grondement creux. Creux, creux.

Le bruit creux des sabots, secouant un pont que neuf rois morts ne purent faire tonner. Lumière.

Le serpent brûle derrière la lumière.

Lever les mains vers elle.

Mais se courber devant son éclat.

Cette splendeur part de la lance du Messie.

« *Khraich*. J'aimerais savoir si vous avez subi un avortement. Ce n'est pas grave puisque vous avez survécu. Ce dont vous avez besoin, c'est de savoir que vous avez survécu et que vous le pouvez. Vous

sentez-vous prête pour une autre séance ce soir ? Je voudrais que vous veniez et que vous vous concentriez sur la Pierre taillée. Il semble qu'elle ait des points communs avec ce que l'usage terrien appelle, d'après ce que j'ai lu... un mandala ? »

Un miroir.

Le visage qui s'y reflète.

Quelqu'un approche par-derrière en silence et présente un miroir au miroir.

L'infini décroît vers le rien.

Au cœur du rien, une lueur blanche. Elle s'enflamme, et le rien recule et s'enfuit vers l'infini, tandis que des trompettes triomphent.

« Ar-r-rh. » Ydwyr se renfroga à la vue des résultats de ses essais. Ils étaient assis prosaïquement dans son salon – mais qu'y avait-il de prosaïque dans son austère sérénité ? « Quelque chose se développe, sans aucun doute. Un potentiel qui ne s'est pas réalisé jusqu'ici – pas la télépathie. J'espérais...

— L'Antique Voie vers l'Un », dit-elle, puis elle regarda le mur se dissoudre.

Il lui adressa un regard appuyé avant de répondre sèchement : « Vous êtes allée sur ce chemin aussi loin que je voulais vous y emmener, ma chère. Ce n'est peut-être pas assez loin, mais je ne suis pas capable – et je soupçonne que personne hormis Aycharaych ne serait capable – de vous guider plus avant ; et seule, vous vous perdriez en vous-même.

— Hm ? fit-elle vaguement. Ydwyr, je sais que j'ai touché votre esprit, je vous ai senti.

— Illusion. Le mysticisme est un ensemble de symboles. Il faut vivre en accord avec les symboles, oui – pourquoi d'autres étendards ? –, mais non pas les confondre avec la réalité qu'ils représentent. Si nous en savons moins sur la télépathie que les psychologues le prétendent souvent, nous savons cependant que c'est un phénomène parfaitement physique. Des ondes extrêmement longues voyagent à la vitesse de la lumière, obéissant à la réduction carrée inverse et aux autres lois de la nature ; les principes de demande de codage ; rien que les fluctuations radicales de la sensibilité, d'un moment à l'autre et d'individu à individu, dont l'existence n'a jamais été mise en doute. Aujourd'hui, nous savons l'identifier quand cela se produit.

» Quoi qu'il soit arrivé lors de nos dernières expériences, vous ne devenez pas une réceptrice télépathique. Une influence de cette nature s'est manifestée, c'est vrai. Les compteurs l'ont enregistrée, à peine au-dessus du seuil. Mais l'analyse montre que vous ne suscitez pas les

signes qui m'intéressent autrement qu'à une fréquence aléatoire. Quant à moi, je ne m'y intéressais pas complètement au hasard.

» D'une certaine manière, à un faible niveau, inconsciemment, vous m'influenciez de façon que je trouve les signes que, selon vous, je souhaitais trouver.

— Je voulais vous atteindre, marmonna Djana.

— Je vous répète, dit Ydwyr d'une voix sévère, que nous sommes entrés dans des domaines où je ne suis pas capable de vous guider. Le danger est trop grand – surtout pour vous et peut-être pour moi. Plus tard, peut-être, Aycharaych... mais pour le moment on arrête. Vous devriez revenir dans le monde incarné, Djana. Plus de magie. Demain, vous reprenez la gymnastique et une étude assommante, épuisante et rébarbative de l'ériau. Cela devrait vous faire revenir les pieds sur terre.

Lui sur le trône :

« Puisqu'ils ont commis un péché au-delà de toute rédemption, un péché qui ne peut pas être absous, le blasphème contre l'Esprit saint, ils ne sont plus mon peuple. Voyez, Je les renie ; et Je ferai apparaître à leur place un peuple nouveau sous un soleil nouveau ; et son nom sera Force.

» Ouvrez à présent le livre des sept tonnerres. »

Le bref automne de Talwin touchait à sa fin lorsque le vaisseau arriva du quartier général. Ce n'était pas Merséia. Aucun territoire comme le Roidhunate ne pouvait être gouverné par une seule planète, même si la Race avait été tentée de le faire. Cependant, il apportait un message personnel du Protecteur.

C'était un destroyer fuselé, aux lignes épurées, les canons pointés vers le ciel, donnant à ses deux homologues des troupes de Morioch qui étaient aussi sur le spatiodrome un air dépassé et quelque peu stupide. L'éclaireur terrien gisait un peu plus loin, pathétique.

Quelques arbres pointaient au-dessus de la palissade. Les premières gelées avaient fendu leurs troncs minces, pliés en deux, près de s'effondrer. L'air était frais et humide. Le brouillard ondulait autour des installations merséiennes, mais au-dessus le ciel était clair, d'un bleu profond et quelques nuages d'un blanc éblouissant flottaient sous Siekh.

Djana n'était pas invitée aux cérémonies d'accueil, et ne s'y était pas non plus préparée. Ydwyr l'appela bientôt par l'intercom – « Ne craignez rien, j'ai l'autorisation de m'occuper de vous, comme je l'avais demandé dans ma dépêche » – et n'était-ce pas formidable pour lui ? Elle partit se promener, une vraie randonnée de plusieurs kilomètres le long des falaises surplombant le Fleuve d'or et, au

retour, à travers ce qui avait été une jungle épaisse et était devenu une tundra – l'espace, la liberté, les poumons gonflés et les muscles tendus, d'heure en heure jusqu'à ce qu'elle décide de rentrer de son propre chef.

J'ai changé, pensa-t-elle. Mais je ne sais pas encore à quel point.

Les semaines passées sous la « tutelle » d'Ydwyr étaient confuses dans son souvenir, souvent difficiles ou impossibles à séparer des rêves qu'elle avait faits durant cette période. Plus tard, elle s'était peu à peu retrouvée. Mais elle n'était plus la même. L'ancienne Djana était blessée, craintive, cupide de cette cupidité qui s'efforce de combler un vide intérieur, seule d'une solitude qui n'ose pas aimer. La nouvelle Djana était... eh bien, elle essayait de comprendre. C'était une femme qui pouvait partir en randonnée et s'arrêter pour admirer la pourpre d'une fleur tardive. Une femme qui, avec une honnête sagesse animale, espérait que Nicky en terminerait bientôt avec son expédition, et qui rêvait les yeux ouverts à quelque chose de durable entre elle et lui, mais qui n'éprouvait le besoin d'aucun homme pour la protéger des monstres.

Aucun, peut-être, n'existait. Les dangers, bien sûr, mais les dangers, au pire, vous tuent, et l'on disait dans les Vachs : « Il ne peut respecter la vie, celui qui ne respecte pas la mort. » Non, une seconde, elle avait rencontré des monstres, quand elle séjournait dans l'Empire. Même si elle ne tremblait plus à leur souvenir, elle voyait bien qu'ils devaient être écrasés avant de contaminer des êtres bons comme Ydwyr, Nicky, Ulfangryf, Avalrik et, oui, bien sûr, dans son genre, Morioch...

Le vent se calma, agitant ses cheveux, caressant sa peau moins vêtue que d'ordinaire par une journée comme celle-ci. Parfois, elle essayait de faire venir à elle les créatures ailées qu'elle avait vues, et elle y parvint deux fois ; l'une se posa sur son doigt, l'air satisfait, jusqu'à ce qu'elle lui dise de reprendre son hibernation. Pour elle, recourir à ses pouvoirs c'était comme redevenir une enfant – ce qu'elle avait été, une fois, pendant quelque temps – et désirer ardemment. Ydwyr supposait qu'il s'agissait d'une sorte de télépathie projective et que son apparition sporadique dans l'espèce de Djana avait donné naissance à des légendes sur des sorts, des charmes et des malédictions.

Mais la plupart du temps je ne peux pas la contrôler, et je m'en moque. Je ne veux pas devenir une superwoman. Je suis heureuse d'être une simple femme – une femme épanouie, quelle que soit sa race – et c'est ce qu'Ydwyr a fait de moi.

Comment le remercier ?

La cour du complexe était déserte quand elle y pénétra. Tout le personnel était probablement en train de fraterniser avec l'équipage

du vaisseau. La nuit tombait, le froid devenait plus rigoureux de minute en minute, le vent soufflait plus fort et les étoiles scintillaient. Elle pressa le pas en direction de sa chambre.

L'intercom était allumé. Elle tapa dessus pour repasser le message. Il disait : « Rapport au *datholch* dans son bureau dès votre retour » et datait d'une heure merséienne plus tôt. Cela correspondait à près de quatre heures de Terra ; ils divisaient leurs jours en dix heures.

Son cœur fit un bond. Elle pressa les commandes comme elle l'avait fait quand les cauchemars étaient venus. « Êtes-vous là, Ydwyr ?

— Vous m'entendez », dit sa voix d'un ton rassurant, aussi convaincant qu'il le pouvait. À présent, elle avait rarement besoin de l'ordinateur de langues.

Elle traversa à grands pas les salles vides pour aller le rejoindre. Au loin, elle entendait chanter des voix vigoureuses et rauques. Lorsque les Merséiens faisaient la fête, ils avaient tendance à chanter à pleins poumons. Le rideau de sa porte tomba derrière elle, interrompant le vacarme.

La main sur la poitrine, elle reprit son souffle. Il se leva du bureau où il était en train de travailler. « Venez », dit-il. Sa robe grise claquait derrière lui.

Quand ils se retrouvèrent parmi les torches et les crânes, il se pencha dans le crépuscule et inspira... Chacune de ses paroles faisait trembler ses cheveux autour des oreilles de Djana...

« Le vaisseau a apporté des ordres sans équivoque. Vous êtes sauve. Ils ne se soucient pas de vous, à condition que vous ne donniez pas aux Terriens les informations que vous détenez. Mais Dominic Flandry a des ennemis puissants. Pire, son mentor est Max Abrams, et ils soupçonnent que le plus jeune connaît les secrets de l'aîné. Il repartira dans le destroyer. Et il sortira de l'interrogatoire en morceaux, dont ils se débarrasseront probablement.

— Oh, Nicky », fit-elle. Quelque chose en elle se brisa.

Il posa ses larges mains sur ses épaules, fixa ses yeux dans les siens et poursuivit : « Ma recommandation ayant été rejetée, mes protestations seraient inutiles. Pourtant, je le respecte, et je crois que vous avez vous-même de l'affection pour lui. C'est une mauvaise chose, autant pour lui que pour Merséia. Vous a-t-on appris à honorer une mort convenable ? »

Elle se ressaisit. La langue ériau lui fit dire naturellement : « Oui, Ydwyr, mon père.

— Vous savez que votre intercom a été connecté à l'ordinateur de langues, lequel, sur un canal différent, est en contact avec son expédition. Les enregistrements ne sont pas conservés sauf sur

instruction spécifique. Sous le prétexte d'un message personnel, de ceux qu'on envoie ordinairement d'ici à ceux qui se trouvent sur le terrain, vous avez la possibilité de lui dire ce que vous voulez. Vous avez déjà communiqué de cette façon, n'est-ce pas ? Aucun de ses compagnons ne connaît l'anglique. Il pourrait partir – se perdre – et le froid est un bourreau clément. »

Elle dit avec fermeté : « Oui, monsieur. »

De retour dans sa chambre, elle s'effondra en larmes. Mais une pensée ne cessait de l'agiter : *Il est bon. Il ne les laisserait pas décérébrer mon Nicky. Aucun Terrien ne s'en soucierait. Mais Ydwyr est comme la plupart de ceux de la Race. Il a de l'honneur. Il est bon.*

Le brouillard de fin d'automne enveloppait le mont Sous-le-Tonnerre et toutes les montagnes d'un gris humide qui bouchait la vue à quelques pas. Flandry frissonna et passa la main dans ses cheveux pour essayer d'en ôter l'eau. Quand il se pencha et toucha le sol pierreux et trempé, il sentit une légère chaleur ; aussitôt, il perçut une vibration et entendit le grondement du volcan.

Ses compagnons merséiens avançaient comme des fantômes devant et derrière lui sur le sentier étroit. Il ne pouvait voir la plupart d'entre eux, et les Domrath qu'ils suivaient étaient tout à fait perdus dans le brouillard.

Mais il avait assisté au départ des autochtones du camp et les imaginait marchant pesamment vers leurs tanières d'hibernation : les mâles les plus robustes et leur porte-parole G'ung à l'arrière. C'était une position assez dangereuse, car les prédateurs carnivores de l'été tardif ou de l'hiver précoce pouvaient vous attaquer par surprise. (Cela n'arriverait pas cette année grâce aux observateurs étrangers armés d'atomiseurs et de pistolets à balles qui fermaient la marche. Cependant, il est difficile de renoncer à des habitudes immémoriales.) Les Domrath n'étaient jamais aussi vulnérables, ainsi surchargés et à peine conscients dans le froid qui absorbait leur énergie.

Flandry compatissait. Dire qu'ils avaient encore besoin de leurs combinaisons antithermiques un mois plus tôt ! Il restait si peu de temps aux xénologues qu'ils avaient jugé inutile d'emporter avec eux des vêtements chauffants. S'efforçant d'oublier cet inconvénient, il repensa à ce qu'il avait vu.

La migration – de Ktha-g-klek jusqu'aux terrains sous ses pieds, une prairie bien arrosée sur les flancs du mont Sous-le-Tonnerre, dont le sommet imposant se dressait à l'aplomb. Le déchargement des réserves de vivres faites durant l'été. Le tissage de huttes rudimentaires.

C'était la meilleure époque de l'année. Le temps était doux pour Talwin. L'énergie démoniaque favorisée par les températures les plus élevées laissait place à une agréable oisiveté. L'intelligence se faisait

indolente, mais demeurerait suffisante pour les travaux de routine et même les rites. L'approvisionnement se poursuivait, plus ou moins *ad libitum*. Pour l'essentiel, cependant, l'automne n'était qu'une longue orgie. Les Domrath s'empiffraient jusqu'à devenir des outres et faisaient l'amour encore bien après que toutes les femelles nubiles étaient fécondées. Dans le même temps, ils chantaient, dansaient, se jouaient des tours et paressaient. Ils se souciaient peu des visiteurs.

Mais Talwin s'éloignait encore de Siekh ; les averses devenaient plus froides, comme les nuits puis les jours ; la couverture de nuages se déchirait, révélant le soleil et les étoiles, avant de se reformer près du sol ; les arbres et les arbustes se ratatinaient ; les animaux brouteurs et paiseurs disparaissaient dans leurs refuges d'hibernation ; le matin, les flaques étaient couvertes d'une couche de glace qui craquait sous le pied ; les rations se réduisaient, mais cela ne faisait aucune différence car l'appétit diminuait au fur et à mesure que les êtres devenaient léthargiques ; et ils se traînaient finalement en groupes dans les tanières vers lesquelles les derniers se dirigeaient.

Et pour nous, retour à la base, pensa Flandry, mais je serai heureux de me réchauffer encore avec Djana ! Pourquoi n'a-t-elle pas appelé depuis si longtemps, ni répondu à mes messages ? Ils prétendent qu'elle va bien. Ça vaudrait mieux, sinon ils vont en entendre parler.

Le sentier débouchait sur une saillie au-dessous d'un surplomb. Une grotte noire s'ouvrait dans la sombre roche basaltique. Les fumerolles éteintes, obstruées à l'arrière par des effondrements dus aux éruptions, étaient communes dans les environs, assez bien abritées d'éventuelles coulées de lave et quelque peu réchauffées par le noyau en fusion de la montagne. Ailleurs, la plupart des Domrath prenaient la direction du sud pour l'hiver, vers des régions où le froid n'atteignait pas une intensité mortelle. Ils pouvaient supporter des températures très inférieures à celle du gel – notamment parce que leurs fluides corporels devenaient très salés en automne, et que la transpiration en augmentait la concentration pendant leur sommeil –, mais ils mouraient dans les hautes altitudes du nord s'ils ne se protégeaient pas. Le peuple des Sources bouillonnantes profitait des tanières chauffées naturellement.

Parmi les problèmes de base que la vie sur Talwin devait résoudre : comment les hibernateurs et les estivateurs pouvaient-ils empêcher les carnivores actifs de les dévorer pendant leur saison de léthargie ? Chaque espèce avait sa propre solution : par le camouflage, par des carapaces, des épines ou des tissus empoisonnés ; par des terriers profonds, de préférence sous la roche ; en cherchant des sites que les glaciers recouvriraient ; en étant si prolifiques qu'une partie d'entre eux échapperait sûrement à l'attention ; etc. Les Domrath, robustes et armés, se déchaînaient aveuglément durant leur éveil, et

les animaux hivernaux tendaient à développer un instinct particulier pour les laisser tranquilles. Ils restaient cependant victimes de quelques prédateurs, mais ils construisaient des abris pour se protéger ou, comme ici, se faisaient troglodytes.

Frissonnant, les mains dans les poches de sa veste, sa respiration se mêlant au brouillard, Flandry regardait G'ung faire entrer ses congénères mâles dans la tanière. Ils se déplaçaient comme des somnambules. « Je pense que nous pouvons y pénétrer, murmura le Merséien le plus proche. Ensemble autant que possible, et prêts aux complications. On ne peut pas prévoir comment ils vont réagir et, quand je leur ai demandé, ils ont dit qu'ils ne se souviennent jamais clairement de cette période.

— Évitez les contacts », lui conseilla un autre.

Les scientifiques se mirent en rang avec une précision inculquée durant leur service militaire. Flandry se joignit à eux. Ils ne lui avaient pas donné d'arme, alors que pour le reste ils l'avaient traité quasiment en égal, mais il pouvait se protéger à l'intérieur de leur carré si la violence se déchaînait.

Cela ne se produisit pas. Les Domrath semblaient dans l'ensemble inconscients de leur présence.

La grotte était petite. Les plus grandes abritaient des groupes plus importants. Le sol avait été recouvert à l'avance de feuilles, de foin et de tapis tissés grossièrement. Il faisait moins froid que dehors, d'après le thermomètre de Wythan le Balaféré. Lentement, les Domrath s'entassèrent en tâtonnant et en grognant. Ils étaient serrés les uns contre les autres, les plus forts protégeant les plus faibles.

G'ung restait seul debout. Pesamment, il scruta l'obscurité du regard et se dirigea vers un recoin près de l'entrée. Il y avait un cadre en bois de charpente recouvert de peaux et fixé par une boucle en cuir à un pieu.

« *Ngugakathch*, grommela-t-il comme quelqu'un qui parle dans son sommeil. *Shoa t'kuhkeh*. » L'ordinateur n'en donna pas de traduction. Il ne comprenait pas ces mots. Une formule magique, une prière, un souhait, un grognement ? Combien d'années faudrait-il pour en révéler le sens ?

« Mieux vaut sortir, murmura un Merséien invisible dans le brouillard et l'obscurité.

— Non, nous ne pourrions ouvrir le loquet que lorsqu'ils seront inconscients, dit le chef aussi doucement que possible. Et refermer de l'extérieur ; la fente sera assez large pour y passer la main. Regardez ça. Regardez bien. Nul n'a jamais rien trouvé de semblable. »

Une lentille d'appareil photo brilla.

Ils allaient dormir, ces gros êtres sympathiques, durant plus d'une année terrienne de l'âge de glace, pensa Flandry. Non, pas dormir ;

hiberner : comateux, à peine en vie, prenant soin de leur carburant corporel comme un homme plongé dans une obscurité infinie prendrait soin de la seule lampe qu'il possède. Un vif stimulus pouvait provoquer le réveil, selon un processus chimique que les Merséiens n'avaient pas identifié ; et la fureur meurtrière qui s'ensuivait était un mécanisme de survie, pour se débarrasser de toute menace et retrouver le repos avant qu'une énergie trop précieuse fût dilapidée. Même laissés tranquilles, ils n'étaient pas rares ceux qui ne se réveilleraient jamais.

Les premières à émerger étaient les femelles enceintes. Elles réagissaient au faible réchauffement du début du printemps, sortaient au milieu des tempêtes et des inondations de cette saison, reprenaient des forces et se nourrissaient de ce qu'elles réussissaient à trouver, sans avoir à rivaliser avec leurs congénères de la tribu. Ces derniers revenaient à la vie quand les températures étaient plus hautes et que la renaissance des végétaux était déjà bien entamée. Ils étaient alors amaigris et irritables, et ne pensaient qu'à se nourrir jusqu'à s'être replumés.

Ensuite – du moins dans cette région du continent – les tribus avaient coutume de se rencontrer entre elles lors de rendez-vous convenus. On fêtait la Rupture du jeûne, une cérémonie qui permettait de renforcer les liens interpersonnels et donnait l'occasion d'en créer de nouveaux.

Puis les groupes se dispersaient. Les habitants des côtes recherchaient les rivages où la marée montante et la fonte des glaces créaient des marais grouillants de nourriture. Les habitants des terres cueillaient et chassaient dans la jungle, dont on voyait l'exubérance croître de jour en jour. Les petits étaient nés.

Le plein été s'accompagnait de la maturité des arbustes et des plantes, des animaux terrestres et aquatiques. Et sa chaleur favorisait le plein développement de la force et de l'ingéniosité des Domrath. Cela leur était nécessaire ; ils devaient se rassembler pour l'automne. Les femelles, que leurs petits maintenaient plus près de la maison que les mâles, devenaient les agents essentiels par lesquels se transmettait leur culture.

L'automne : repli vers les tanières d'hibernation ; repos ; réjouissances, gavage, reproduction.

L'hiver et son long sommeil.

G'ung tâtonna dans son recoin. Une lance à pointe de pierre était posée contre le mur à côté de lui. *Combien de temps ont-ils vécu de cette façon, prisonniers de ce cycle ? Flandry réfléchit. S'en sortiront-ils un jour ? Si oui, que se passera-t-il après ? C'est étonnant de voir comment ils subissent ces handicaps. Se libérer de l'étau de l'année talwinienne... d'une manière ou d'une autre... Et puis, hum, il se pourrait que les nouveaux*

maîtres de cette région de la Galaxie ressemblent à l'ancien dieu Ganesh.

Son communicateur et ceux des Merséiens dirent avec la voix de Cnif hu Vanden : « Dominic Flandry.

— Silence ! souffla le chef.

— Euh... je vais sortir », proposa l'homme. Il se glissa par la porte grinçante et se retrouva seul sur la saillie. Le brouillard tourbillonnait. L'obscurité s'installait. Le froid devenait rigoureux.

« Passe sur le canal local, Cnif », dit-il, ce qu'il fit lui-même. Il serra sa main libre. « Qu'y a-t-il ?

— Un appel de la base pour vous. » Le xénophysiologiste, à qui on avait confié la tâche de surveiller le bus pendant que les autres accompagnaient les derniers Domrath, paraissait perplexe. « C'est votre femelle. Je lui ai expliqué que vous étiez sorti et qu'elle pouvait rappeler plus tard, mais elle a insisté en disant que c'était urgent.

— Quoi... ?

— Vous ne comprenez pas ? Moi non, c'est certain. Elle laisse passer des semaines sans un mot, appelle tout à coup – en parlant assez bien l'ériau – et ne peut pas attendre. Voilà ce qui ressort de l'absurde égalité des sexes chez les humains. Non que le sexe d'un non-Merséien nous concerne... Enfin, je lui ai dit que j'allais essayer de vous joindre. Je vous la passe ?

— Oui, bien sûr, dit Flandry. Merci. » Il appréciait la prévenance de Cnif. Ils s'étaient quelque peu rapprochés lors de ce voyage souvent mouvementé, durant les jours où la conversation restait le seul moyen de se distraire dans l'attente de quelque chose de notable. Dans la vie, on pouvait trouver pire que la compagnie d'amis comme Cnif et Djana...

Un clic, un léger grésillement et la voix de Djana, à un niveau sonore inhabituel : « Nicky ?

— C'est moi, et je préférerais être avec toi », dit-il, se forçant à la légèreté. Mais le volcan grondait dans la roche et dans l'air.

« N'aie pas l'air surpris, dit la voix très vite en anglique. C'est une nouvelle terrible.

— Je suis seul », répondit-il. *Et combien seul.* La nuit rongait son champ de vision.

« Nicky chéri, je dois te dire adieu. Pour toujours.

— Quoi ? Tu veux dire que tu... » Il entendit sa propre voix à la fois forte et étouffée dans les brumes, celle de Djana faible et comme infiniment éloignée.

« Non. Toi. Écoute-moi. On peut être coupés à tout moment. »

Pendant même qu'elle parlait, il se demandait ce qui avait provoqué ce changement chez elle. Elle aurait dû se montrer à moitié incohérente, incapable de tenir des propos aussi incisifs. « On a dû te le dire, le vaisseau merséien est arrivé. Ils vont t'emmener pour

t'interroger. Te transformer en légume avant de te tuer. Ton groupe est censé revenir bientôt, n'est-ce pas ? Prends la fuite. Tu dois mourir dans la dignité, Nicky. Meurs libre et en étant toi-même. »

C'était étrange comme il se sentait détaché, et plus étrange encore qu'il s'en rende compte. Peut-être ne réalisait-il pas ce que cela signifiait. Il avait vu des êtres blessés à mort, ébahis devant leurs blessures sans comprendre immédiatement que la vie les abandonnait. « Comment le sais-tu, Djana ? Comment peux-tu en être sûre ?

— Ydwyr... Attends. On vient. Des gens d'Ydwyr, pas de danger, mais si quelqu'un du vaisseau cherche à savoir... Ne quitte pas. »

Le silence, le brouillard, la nuit qui suintait sur une terre dont l'humidité avait commencé de geler. Quelques bruits sourds et une lueur blafarde passèrent à travers l'entrée de la grotte. Les Domrath devaient être en train de se blottir les uns contre les autres, et les Merséiens d'effectuer une dernière inspection avec leurs torches avant de sortir...

« Tout va bien, Nicky. J'ai souhaité qu'il passe sans s'arrêter. Je suppose que son intention de regarder dans ma chambre n'était pas très ancrée, s'il a eu cette intention, parce qu'il est passé.

— Quoi ? fit Flandry avec stupéfaction.

— J'ai... Ydwyr a travaillé avec moi. J'ai appris, j'ai développé un... un talent. Je peux souhaiter qu'une personne, un animal fasse quelque chose, et quand j'ai de la chance, ça marche. Mais peu importe ! » La dureté cédait en elle ; elle redevenait la fille qu'il avait connue. « Ydwyr est celui qui t'a sauvé, Nicky. Il m'a prévenue et m'a dit que je devais t'alerter. Oh, dépêche-toi !

— Que va-t-il advenir de toi ? » Il parlait comme un automate, avec le seul désir d'entendre encore sa voix dans la nuit.

« Ydwyr va s'occuper de moi. Il est... il est noble. Les Merséiens sont hostiles, sauf quelques-uns. Nous voulons te sauver d'eux. Si seulement... tu... » Sa voix devenait indistincte et irrégulière. « Va-t'en, chéri. Avant qu'il soit trop tard. Je veux m-me souvenir de toi... tel que tu étais... Dieu te garde ! » Elle gémit et coupa net la communication.

Il resta figé sans conscience du temps jusqu'à ce que Cnif lui demande : « Qu'est-ce qui ne va pas, Dominic ?

— Euh, *khraich*, c'est une histoire compliquée. » Flandry se secoua. Sa colère éclata. *Non ! Je ne vais pas me laisser docilement enfourner dans leurs décérébreurs. Et je ne vais pas gentiment me trancher la gorge ni filer dans les collines et me transformer en glaçon.* En lui, c'était un enfant qui hurlait sa terreur d'être dévoré par la nuit ; mais en surface son esprit gardait le contrôle. *S'ils veulent en finir avec moi et mon univers personnel, par Judas, je vais leur donner du fil à retordre !*

« Dominic, vous êtes là ?

— Oui. » L'esprit de Flandry était on ne peut plus vif. Il n'avait qu'à les appeler, et les idées et les bribes d'information jaillissaient. Toutes les cartes n'avaient pas été distribuées. Le jeu était serré, d'accord, et les deux cartes qu'il avait en main étaient un deux et un quatre, mais de la même couleur, ce qui signifiait qu'une quinte flush restait concevable.

« Oui. J'étais en train de réfléchir à ce qu'elle me disait, Cnif. Elle a décidé de s'établir dans le Roidhunate. » *Ce n'est pas faux, et ils ont dû s'en rendre compte, elle ne sera donc pas blessée de mes paroles. Mais je n'en dirai pas plus. Ils ne doivent pas savoir qu'elle a tenté de me sauver du pire. Laissons-les supposer, sur les conseils d'Ydwyr, que la nouvelle de son reniement m'a fait tomber de haut. Peu importe la gratitude ou l'affection, mon gars ; toute carte retournée vaudra qu'on la prenne, et elle pourrait bien s'avérer la bonne.* « Vous comprendrez que je... sois troublé. Je ne serai plus d'aucune utilité ici. Ils décolleront de toute façon. Je vais partir devant et... eh bien, réfléchir à tout ça.

— Venez, l'invita gentiment Cnif. Je vais vous laisser tranquille. »

Il ne pouvait pas regretter que son camp ait gagné un nouvel agent, mais il ressentait, ou croyait ressentir, l'angoisse patriotique de Flandry. « Merci », dit celui-ci en souriant.

Il repartit sur le sentier. Ses bottes faisaient un bruit sourd ; parfois, une pierre dégringolait la pente du talus, ou bien il glissait et manquait s'étaler sur une plaque de glace. L'obscurité gagnait partout, sauf là où dansait le faisceau solitaire de sa torche à travers la brume. Il ne sentait plus le froid, trop occupé qu'il était à mettre un pied devant l'autre.

Cnif allait naturellement informer les autres que le Terrien ne les avait pas attendus. Ils ne se lanceraient pas à ses trousses pour autant. Où pouvait-il aller ? Les couchettes à rideaux offraient le summum de l'intimité que permettait le bus. Ils s'attendraient à ce que Flandry gagne la sienne pour y boudier.

Des feux jaunes se détachaient en avant des contours noirs du véhicule. Ils éclairaient les baraques d'automne des Domrath, dont les structures assemblées grossièrement commençaient déjà à s'écrouler. Le visage plat de Cnif était braqué anxieusement vers lui. Flandry éteignit sa torche et se mit à quatre pattes. Cherchant autour de lui, il trouva une pierre qui convenait parfaitement à sa main. Il se releva, s'approcha sans détour et franchit le sas de chaleur qui, ce soir-là, protégeait du froid.

La chaleur à l'intérieur le frappa avec la force d'un climat tropical. Cnif attendait, un verre à la main comme prévu, et un sourire hésitant à la bouche. « Ici », dit-il à la manière brutale des coloniaux en tendant le verre d'alcool à Flandry.

Celui-ci le prit mais le posa sur une étagère.

« Je vous remercie, lui répondit-il en ériau. Voulez-vous boire avec moi ? J'ai besoin d'un compagnon.

— En bien... je suis en service... Kh-h-h, oui. Rien ne peut nous atteindre ici. J'irai m'en chercher un pendant que vous enlèverez votre combinaison. » Cnif se retourna. Dans l'entrée étroite de la chambre, sa queue effleura la taille de Flandry et le caressa légèrement, geste de réconfort des Merséiens.

Vite ! Il doit bien faire vingt kilos de plus que toi.

Flandry bondit. Son bras gauche serra la gorge de Cnif. Sa main droite munie de la pierre visa la jonction de la mâchoire et de l'oreille. On lui avait appris à l'académie que c'était le talon d'Achille des Merséiens.

Il frappa. La violence de l'impact faillit lui faire lâcher la pierre. Étranglé, l'autre tituba et fit un violent balayage de sa queue. Flandry reçut le coup à la hanche. Avec plus de force et d'élan, la queue lui aurait brisé les os. Cependant, il lâcha prise et fut projeté à terre. Il haletait à perdre haleine. À moitié assommé, il vit la masse énorme se dresser au-dessus de lui.

Mais la contre-attaque de Cnif ne tenait qu'à un réflexe. Il vacilla un moment, tomba sur les genoux puis sur le ventre. Sa chute retentit dans le bus, qui trembla. La masse du Merséien immobilisait la jambe de Flandry. Quand il réussit de nouveau à bouger, il dut d'abord s'en dégager.

Il examina sa victime. Malgré le sang qui coulait abondamment – la même hémoglobine rouge que l'homme –, Cnif respirait encore. Une paupière cornée, écarquillée, révélait le noir de jais de l'œil merséien, sans le bord blanc qui aurait signifié la contraction. *Bon. Flandry caressa d'une main tremblante la tête chauve et encrêtée. J'aurais détesté devoir te buter, mon vieux. Je l'aurais fait si nécessaire, mais j'aurais détesté ça.*

Dépêche-toi ! Foin de ton sentimentalisme ! se sermonna-t-il. Les autres vont bientôt rappliquer, et ils sont armés.

Cependant, il poussa Cnif dehors et trouva une couverture pour l'envelopper, puis il laissa une torche portative à côté de lui.

De cette façon, les scientifiques ne se retrouveraient pas dans une situation impossible. Ils seraient gelés, trempés et furieux. Quelques-uns attraperaient peut-être un rhume. Mais Ydwyr s'inquiéterait de ne pas avoir de leurs nouvelles et il leur ferait envoyer une navette.

Flandry remonta dans le bus. Il avait observé comment on le manœuvrait ; en outre, la conception de base valait pour toute civilisation technique. Les commandes manuelles étaient inconfortables pour des mains humaines, le siège du pilote mal adapté, mais il pourrait s'en sortir.

Le moteur ronronna. L'accélération le projeta en arrière. Le bus

s'éleva.

Lorsqu'il fut haut dans le ciel nocturne, il cessa de réfléchir sur les cartes et les plans. Il n'osait pas garder l'appareil qu'il avait volé. Dans un monde dépourvu d'électricité et virtuellement de métal, on le détecterait aussitôt qu'un vaisseau appareillerait à sa recherche. Il devait se poser quelque part, emporter toutes les provisions et envoyer le bus dans n'importe quelle direction qu'une oie sauvage choisirait.

Mais où se cacherait-il, et combien de temps le pourrait-il, sur ce monde qui allait plonger dans l'hiver ?

Flandry réfléchit à ce qu'il avait appris à la base merséienne et hocha la tête. Les chutes de neige partaient des pôles en direction du sud. Les Ruadrath allaient quitter l'océan, ce qu'ils avaient sans doute déjà entrepris. L'espoir qu'il avait de survivre n'était pas grand, mais celui de créer l'enfer beaucoup plus. Il dessina un trajet détourné vers les côtes à l'ouest du golfe de la Barrière.

La première fois qu'il s'était réveillé, le Peuple n'avait pas de nom. Lui qui était Rrinn sur terre était un animal au fond de la mer.

Et les changements qui s'y produisaient l'éveillaient. La pression chutait avec le niveau de l'eau ; les basses températures entraînaient une plus forte concentration d'oxygène dissous, qui affectait les hauts-fonds où le Peuple estivait ; le courant se modifiait, altérant la teneur locale en minéraux issus du lit de l'océan. Rrinn ne savait rien de tout cela. Il savait seulement, sans savoir qu'il le savait, que la Petite Mort était passée et qu'il était revenu à la Petite Naissance... bien qu'il n'eût pas été capable d'embrasser ces idées tout de suite.

Pendant une éternité, il reposait dans le limon dont une fine couche recouvrait son plateau immergé. La vivacité venait par degrés, ainsi que la faim. Il bougeait. Ses ouïes frémissaient, leurs sphincters battaient pour accroître le flux sanguin. Quand sa force était suffisante, il saisissait la mer entre ses mains, ses pieds palmés et sa queue. Il se mettait en mouvement.

D'autres formes longues se mouvaient autour de lui. Il les sentait d'abord par la turbulence et le goût qu'elles donnaient à l'eau. La clarté du soleil ne pénétrait pas ici. Néanmoins, la vue permettait d'identifier leurs taches d'obscurité. La lumière provenait des reflets bleus des colonies d'*aoao* (ainsi que le Peuple les appelait quand il avait une langue) attachées aux flancs de la cage ; cela attirait les créatures qui vivent toujours dans la mer et aidait ceux de Wirrda à trouver leur chemin vers la liberté.

Chaque bande avait sa manière de se préserver durant la Petite Mort, en bouchant les fissures avec des roches par exemple. Ceux de Zennevir avaient même dressé une poignée de serpents à nageoires à monter la garde. Ceux de Wirrda dormaient paisiblement dans une cage – aux parois tressées de mailles – qu'aucun danger ne pouvait pénétrer. Elle avait été construite, puis réparée chaque année, au printemps, lorsque le Peuple revenait et qu'il était encore capable, d'une manière limitée, de respirer l'air. Il avait alors l'énergie de plonger et de travailler dur sous l'eau, en respirant par les ouïes qui se redéveloppaient une ou deux heures durant. (Bien sûr, tous ne

travaillaient pas. La majorité chassait pour nourrir tout le monde.) Quand les poumons avaient perdu toute activité, ils devenaient apathiques, le soleil les brûlait cruellement, ils ressentait l'atmosphère comme un feu desséchant et ils étaient heureux de se reposer dans l'obscurité froide.

À présent, le cerveau frontal de Rrinn était toujours largement en sommeil, afin de préserver les cellules qui auraient été insuffisamment alimentées en oxygène. L'instinct, les réflexes et l'entraînement le guidaient. Il trouva une des entrées et l'ouvrit. Il la laissa ouverte et nagea pour rejoindre ses congénères. Ils étaient en train de brouter parmi les *aoao*, extrayant de leurs tentacules leurs prises non digérées.

La nourriture fut bientôt épuisée, et ceux de Wirrda partirent dans une vaste formation comptant environ deux cents individus. Des indices de courant et de goût, et peut-être d'autres plus subtils, les guidaient en direction de la terre. En plein jour, ils n'auraient pas fait surface aussitôt ; leurs yeux devaient se réaccoutumer graduellement à la lumière aveuglante. Mais une épaisse neige fondue facilitait la transition. C'était heureux, bien que fréquent à cette saison. Dans sa phase aquatique, c'était sous les vagues que le Peuple se sentait le mieux.

Ils trouvèrent un banc de « poissons » – plus ou moins – et organisèrent une battue. Rrinn bondit, plongea, activa sa queue et ses jambes jusqu'à ce qu'il réussisse à attraper un corps couvert d'écailles et se le mette sous les dents. Il continua même après s'être rassasié, donnant ses prises à tous les petits qu'il rencontrait. Ils étaient nés avec des dents, au milieu de l'hiver dernier, capables donc de manger toutes les chairs que leurs parents déchiquetaient pour eux ; mais il leur restait des années avant d'être assez grands pour participer aux chasses.

En fait, personne parmi le Peuple n'était parfaitement adapté à la vie marine. Ses ancêtres lointains, bien des cycles dans le passé, avaient occupé la plate-forme continentale, contraints de s'habituer aux inondations et à la sécheresse. Leur double système d'oxygénation s'était ainsi développé par adaptation, avec la coutume de quitter la terre ferme pour fuir les chaleurs de l'été. Mais, leur évolution les ayant mieux préparés à la marche qu'à la nage – puisqu'ils passaient les deux tiers de leur vie sur terre –, ils restaient des prédateurs marins peu efficaces et « trouvaient » qu'il valait mieux se retirer pour estiver.

C'est un paléontologue merséien qui avait expliqué cette théorie à Rrinn. Il allait s'en souvenir lorsque son cerveau serait complètement réveillé. Pour le moment, il ressentait simplement un désir incompréhensible pour les hauts-fonds. Pour lui, ils étaient associés à la subsistance, aux batifolages et... et...

La neige continua de tomber durant des jours et des nuits. Ceux

de Wirrda nageaient vers le continent, par étapes irrégulières puisqu'ils devaient chasser, mais avec obstination. Ils faisaient surface de plus en plus souvent. L'eau leur paraissait de moins en moins agréable aux ouïes, et l'air de moins en moins brûlant. Au bout d'un moment, Rrinn remarqua nettement la voluptueuse fluidité de l'eau caressant sa fourrure, le grondement et le déferlement des grandes vagues écumeuses, le sifflement du vent et les embruns salés.

Il cessa de neiger. Ceux de Wirrda abordaient une nuit d'une clarté limpide, sous laquelle l'océan paraissait apaisé. Un nombre incalculable d'étoiles scintillaient au-dessus d'eux. Rrinn flottait sur le dos et contemplait le ciel. Le nom des étoiles les plus brillantes lui revint en mémoire. Il se souvint aussi du sien. Il se rappela qu'il avait dépassé dernièrement une île à deux montagnes, et qu'il devait ensuite nager dans une direction qui laisserait Ssarro-qui-monte-la-garde-sans-fin sur sa droite. De cette façon, il s'approcherait des terres vivrières avec une plus grande précision que les courants ne lui permettaient. Il prit donc cette direction, suivi des autres, et il comprit alors qu'il était leur chef.

L'aube perçait, chatoyante, mais le Peuple n'était plus ébloui par la lumière. Ses compagnons progressaient avec impatience dans le sillage de Rrinn. Le soir venant, ils virent les premières traces de terre, une brume légère à l'horizon, des algues flottantes et des morceaux de bois, la vie. Cette nuit-là, ils se rassasièrent au milieu d'un million d'organismes phosphorescents minuscules, dont le rayonnement ruisselait de leurs dents et tourbillonnait sur chaque vague. Le lendemain matin, ils entendirent le ressac.

Rrinn reconnut le récif, la turbulence, et nagea vers le promontoire où ceux de Wirrda gagnaient toujours la terre. La bande l'atteignit au milieu de l'après-midi.

Nord et sud, parcourir finalement la moitié du globe, blizzards déchaînés. Cette eau, comme celle qui tombait sur terre, solide, ne retournait pas à l'océan ; prise sous le poids extraordinaire des chutes tardives, elle devenait glacier. Autour des pôles, les mers elles-mêmes gelaient, davantage de territoires où la neige s'accumulait. Sous les climats tempérés, leur niveau baissait de jour en jour, et les plates-formes continentales réapparaissaient à l'air libre.

Rrinn saurait cela plus tard. Pour le moment, il se réjouissait de fouler à nouveau le sol. Les brisants grondaient, se jetaient et ruisselaient parmi les roches basses ; ici et là des glaces flottantes se découpaient. Il y avait peu de danger à nager, pourtant. Les marées d'hiver étaient faibles. Et, devant, la plate-forme prenait de l'altitude, accidentée et bariolée sous le ciel étincelant. La neige tachetait ses flancs, la glace miroitait là où il y avait eu des flaques. L'air offrait une débauche d'odeurs, sel, iode, décomposition et croissance récente, il

était vif, venteux et frais, frais.

Jour après jour, le groupe engraisait, jusqu'à ce que la graisse lisse les saillies des côtes et des muscles. Les eaux descendantes avaient laissé derrière elles une abondante couche de plantes et d'animaux morts. En elle germaient les graines des saprophytes de l'année passée, leurs tissus pleins de sel et d'alcool pour empêcher le gel, qui couvraient les rochers de plaques ocre et pourpre. Les animaux marins grouillaient au milieu ; cent mille créatures volantes hurlaient et tournoyaient au-dessus. Les mâles de Rrinn se taillaient des haches pour assister leurs crocs ; les femelles confectionnaient des lassos avec des boyaux et des tendons ; les bêtes attrapées étaient mises en pièces.

Cependant, ceux de Wirrda n'étaient plus exclusivement des chasseurs. Ils fredonnaient des bribes de chansons, exécutaient des pas de danse, parlaient en balbutiant. Beaucoup d'entre eux s'asseyaient seuls, des heures durant, pour contempler le soleil couchant et les étoiles tandis que leurs souvenirs émergeaient peu à peu des profondeurs. Un jour, Rrinn, se frayant un chemin dans la purée de poix, rencontra une femelle dont il avait partagé l'intimité. Ils s'arrêtèrent au milieu des hurlements du vent, la mer battant leurs pieds, et se regardèrent droit dans les yeux. Elle était voluptueuse et superbe. Il s'écria, fou de joie : « Mais tu es Cuwarra !

— Et toi Rrinn », pleura-t-elle. Mari et femme, ils s'enlacèrent.

Bien que l'ovulation fût saisonnière chez le Peuple, la pulsion sexuelle persistait tout l'hiver. Par conséquent, les pères aidaient à s'occuper des petits pendant leurs premiers mois d'existence. Cette relation prenait fin avec la Petite Mort – les enfants les plus âgés étaient élevés de manière communautaire –, mais la plupart des couples restaient ensemble toute leur vie.

Tandis qu'ils travaillaient à l'intérieur des terres, ceux de Wirrda rencontrèrent ceux de Brrao et ceux de Hrrouf. Cela se produisait chaque année. Le féroce instinct de territoire que le Peuple entretenait pour ses refuges à terre disparaissait sur la plate-forme ; les groupes mettaient pied à terre sur des rivages commodes pour atteindre leur destination finale. Ces trois groupes se mélangeaient gaiement. Ils jouaient ensemble, se racontaient des histoires, organisaient des cérémonies, arrangeaient des mariages, menaient des chasses communes. Entretemps, les cerveaux atteignaient leur pleine activité, les poumons achevaient leur développement, les ouïes séchaient et cessaient de fonctionner.

De même faisaient les plates-formes. Il y avait une brève période de floraison, en conséquence de la furieuse fertilité de l'été. Les plantes crevaient, les animaux s'en allaient, les cueillettes devenaient maigres. Rrinn réfléchit à ceux de Wirrda, haut dans les contreforts

au-dessus de la toundra, là où les sources chaudes bouillonnaient et où une rivière ne gelait pas. Il gravit un rocher et hurla. Les autres mâles de son groupe transmirent le signal, et bientôt tout le monde se rassembla sous lui. Il dit : « Nous rentrons chez nous maintenant. »

Plusieurs jeunes mâles et femelles se plaignirent, leur cour parmi ceux de Brrao et ceux de Hrrouf n'étant pas terminée. Quelques mariages précipités furent célébrés et l'on tint un grand nombre de rendez-vous. (Dans le froid glacial du milieu de l'hiver, le Peuple voyageait sur un large périmètre, à pied, en traîneau, à skis et en char à voile. Bien que les terrains de chasse fussent défendus à mort, les invités pacifiques étaient les bienvenus. Certains groupes se réunissaient à période fixe pour des foires d'échange.) Le premier jour de temps calme après sa déclaration, Rrinn prit la tête de l'exode.

Il ne partit pas tout de suite en direction du nord. Ayant retrouvé toutes leurs capacités mentales, ceux de Wirrda pouvaient manier les outils et les armes appropriés. Les meilleurs étaient gardés en réserve à Wirrda – chez le Peuple, il n'existait pas de distinction réelle entre les noms de lieu, les possessifs et les éponymes –, mais certains avaient été volontairement laissés sur un site habituel au printemps pour faciliter ce périple.

La route choisie par Rrinn conduisit son groupe sur le littoral permanent. C'était une étendue nue de glaces flottantes. Ses relations merséiennes lui avaient montré des images animées de ce littoral durant la période chaude : inondé au printemps, marais infestés au début de l'été, asséchés et sillonnés de craquelures plus tard. Maintenant que la plate-forme était épuisée, les grands carnivores ne parcouraient plus ces *sastrugi* blancs pour y pêcher. Rrinn poussait son groupe impitoyablement.

Ils ne se souciaient pas du froid. À vrai dire, la terre était encore trop chaude pour eux. Leur fourrure et leur graisse, s'ajoutant à leur réserve biologique, les isolaient. Ils possédaient un métabolisme homéothermique élevé, avec les exigences énergétiques correspondantes. Le Peuple avait besoin d'un important apport de nourriture. Rrinn les conduisait à travers les terres en friche parce qu'il aurait été plus fatigant et moins rapide de gravir les masses de glace qui engorgeaient le golfe de la Barrière. On ne pouvait pas laisser les provisions plus près de la plate-forme car le groupe, à peine émergeant de sa stupidité, pouvait tout dévaster.

Après trois jours d'un voyage pénible, un chatolement dans le ciel devant eux permit de reconnaître ces bergs entassés. Rrinn consulta Cuwarra. Les femelles étaient d'un statut inférieur, mais il avait appris à se fier à son sens de l'orientation. Elle le lui montra avec une telle précision que le lendemain matin, lorsqu'il arriva au sommet d'une colline, il vit son but droit devant lui.

Le bâtiment se dressait sur une autre éminence, bâti en pierre, forme trapue dont le toit d'herbe portait un chapiteau blanc. En dessous, c'était le golfe avec sa côte déchiquetée et ses arcs-en-ciel fantastiques. Vers le nord serpentait le Fleuve d'or, gelé et enneigé, gelé jusqu'à n'être plus qu'une vallée bleutée au milieu des pics. L'air était d'une transparence adamantine sous l'azur du ciel.

« Allez ! » cria Rrinn avec exubérance. Plus loin les attendaient des équipements, mais aussi de la viande séchée. Il se mit sur le ventre et dévala la pente. Le groupe poussait des cris derrière lui. Arrivés en bas, ils se relevèrent et se mirent à courir. La neige crissait sans céder sous leurs pieds.

Mais lorsqu'ils approchèrent du bâtiment, sa porte s'ouvrit. Rrinn s'immobilisa. Sifflant sa consternation, il fit signe à ses compagnons de rester en arrière. Sa fourrure était hérissée. Un animal...

Non, un Merséien. Que faisait un Merséien dans leur cache ? On leur avait montré les magasins, on leur avait expliqué qu'il ne fallait jamais toucher à ce qu'on y entreposait, ils avaient accepté et...

Pas un Merséien ! Trop droit. Pas de queue. Visage d'un jaune-brun là où il apparaissait entre les cheveux ou les poils...

Montrant les dents de rage contre cette violation de territoire, Rrinn rassembla ses forces et se précipita à la tête de ses guerriers.

Le ciel noir s'ornait majestueusement d'étoiles. Mais on aurait dit que leur lumière gelait en descendant vers Talwin et se brisait sur sa glace à peine visible. Un grand silence recouvrait le monde ; les sons eux-mêmes semblaient morts de froid. Flandry avait l'impression que son souffle était liquide dans ses narines.

Et pourtant ce n'était encore que le seuil de l'hiver !

Les Ruadrath étaient rassemblés autour de lui en un demi-cercle de dix ou douze rangs. Il distinguait leur masse confuse, parfois une lueur quand ses yeux captaient un reflet de lumière égarée de l'embrasure de la porte où il se tenait. Rrinn, qui lui faisait face directement, se détachait des autres.

Flandry ne se sentait pas trop mal à l'aise. La sécheresse rendait le froid moins pénible à la respiration que les brumes de l'automne. Il avait pris dans le bus des vêtements épais, parmi beaucoup d'autres fournitures, et s'en était emmitouflé. Avec un chauffage, l'endroit où il avait trouvé refuge était douillet. La chaleur se répandait dans son dos.

(Cependant, les cellules énergétiques du chauffage s'étaient vidées durant ces trois semaines d'attente. Les provisions s'étaient également épuisées. N'osant pas toucher aux réserves des autochtones, il était parti à la chasse – il y avait quantité d'armes et de munitions dans le bus –, mais, ne connaissant pas le gibier local, il n'avait pas

réussi à prendre grand-chose. Et son activité nécessitait des compléments alimentaires qu'il prenait dans un stock décroissant de capsules. Il ne pouvait pas non plus trouver de bois pour le feu. *Si tu ne te montres pas convaincant avec ces êtres charmants*, se dit-il, *tu es mort.*)

Rrinn parla dans un vocaliseur trouvé dans la cache : « Comment avez-vous prévu, nouveau nageur du ciel, que quelqu'un parmi nous connaîtrait l'ériau ? » Le transpondeur convertit les mots ronronnants en vocables merséiens, mais, comme il n'avait jamais bien maîtrisé une grammaire et une syntaxe fondées sur une vision du monde différente de la sienne, les phrases produites sonnaient bizarrement.

Flandry était familier de ce genre de situation. « Avant de quitter la base merséienne, répondit-il, j'ai étudié ce qu'ils avaient appris concernant ces régions. Ils détiennent beaucoup d'informations vous concernant, vous les Ruadrath, et notamment sur ceux de Wirrda. Votre dépôt était mentionné et une carte indiquait son emplacement. Je savais que vous arriveriez en temps voulu. » *Je savais en outre qu'il était peu probable que les queues de croco viennent vérifier ma présence, si près de leur camp.* « Vous avez été en contact avec eux depuis qu'ils viennent ici – davantage que les Domrath, à la fois parce que vous êtes plus éveillés et qu'ils ont une meilleure opinion de vous. Votre intérêt pour leurs travaux a souvent été... dépeint. » (Il s'était souvenu que le peuple hivernal n'utilisait pas d'alphabet, seulement des dessins mnémotechniques et des gravures.) « On pouvait raisonnablement penser qu'un petit nombre auraient appris l'ériau, afin d'aborder des sujets pour lesquels aucune langue des Ruadrath ne convenait. Et il était bien mentionné que c'était le cas.

— S-s-s-s. » Rrinn se frotta la mâchoire. Ses crocs brillèrent sous les étoiles et la Voie lactée. Sa respiration ne rejetait pas de vapeur comme les humains et les Merséiens ; pour conserver sa chaleur intérieure, son système respiratoire était protégé par des huiles, non par l'humidité, et il ne rejetait l'eau que par excrétion. Il déplaça le harpon qu'il avait pris dans son étui. Un couteau de combat merséien était attaché à la ceinture qu'il avait récupérée. « Il vous reste à nous dire pourquoi vous êtes seul ici et au mépris du pacte conclu avec les nageurs du ciel », dit-il.

Flandry le considéra attentivement. Rrinn était une belle créature. Il n'était pas grand, environ un mètre cinquante, devait peser dans les soixante-cinq kilos, mais il avait la souplesse d'une loutre. De la loutre, il avait aussi la morphologie, la fourrure acajou, les bras courts. La tête évoquait davantage celle d'une otarie, museau pointu, moustaches et dents acérées, de petites oreilles qui pouvaient se fermer, un front bas d'où la boîte crânienne saillait vers l'arrière. Les yeux étaient grands, couleur d'or, avec des membranes nictitantes, et

il était dépourvu de nez ; la respiration passait sous les mêmes opercules qui protégeaient les ouïes.

Aucune analogie terrienne n'est jamais tout à fait pertinente. Leurs bras se terminaient par des mains à quatre doigts dont les ongles ressemblaient à des griffes. Ils se tenaient comme les Merséiens, penchés en avant, rééquilibrés par une queue longue et épaisse. Les jambes étaient elles aussi longues et musculeuses, les pieds palmés leur servant de nageoires dans l'eau et de raquettes pour la marche. Ils parlaient d'une voix mélodieuse, mais aucun homme n'aurait pu imiter leur langage sans un vocaliseur.

Et la conscience derrière ces yeux... Flandry choisissait ses mots avec soin.

« Je savais que vous seriez furieux que j'aie investi votre cache, dit-il. Je comptais sur votre bon sens pour m'épargner si je n'opposais pas de résistance. » *Mais, bon, j'avais quand même un atomiseur au cas où.* « Et vous avez vu que je n'ai rien pris ni rien endommagé. Au contraire, je vous apporte des présents. » *Fournis généreusement par le bus.* « Vous comprenez que j'appartiens à une autre espèce que les Merséiens, comme vous et les Domrath êtes différents. Par conséquent, devrais-je être tenu par leur pacte ? Non, recherchons plutôt un autre pacte entre ceux de Wirrda et moi. »

Il pointa un doigt vers le zénith. Rrinn le suivit du regard. Flandry se demandait s'il se berçait d'illusions en croyant que les Ruadrath éprouvaient ce respect mêlé de crainte que tout sophont intelligent éprouve en levant les yeux vers les étoiles. *Je ferais bien de ne pas me tromper sur leur compte.*

« On ne vous a pas raconté toute l'histoire, à vous de Wirrda, dit-il dans la nuit et sous leur vigilance. Je vous apporte des nouvelles menaçantes. »

C'était merveilleux d'avoir de la compagnie et de se déplacer à nouveau.

Le temps qu'il avait passé caché n'avait pas été entièrement vain pour Flandry. Bien sûr, quand il avait déchargé le bus – avant de l'envoyer sombrer en mer, de crainte que ses ennemis n'y découvrent des indices sur ses projets –, il ne s'était pas encombré d'un équipement de projection, ni par conséquent d'aucun micro-enregistrement. Toute l'énergie des accumulateurs devait servir à l'empêcher de geler sur place. Mais il y avait de vraies lectures. Si le manuel du pilote, le *Livre des vertus* et quelques revues scientifiques l'ennuyaient à force de se répéter, il en allait autrement du volume sur Talwin et comment y survivre. En outre, il avait trouvé de quoi écrire et un véritable jeu de cartes humain.

Mais il n'osait pas s'éloigner de son refuge ; les tempêtes étaient trop fréquentes et trop violentes. Il avait déjà épuisé la plupart de ses ressources contemplatives lorsqu'il était resté attaché sur la couchette de Jake. En plus, il était par nature actif et sociable, des traits de caractère que sa jeunesse exacerbait. Au départ, dès qu'il décidait que lire un paragraphe de plus lui ferait bouillir l'humeur vitreuse, il s'essayait au dessin ; mais il en vint bientôt à la conclusion que ses dons en la matière n'arrivaient pas tout à fait à la hauteur de ceux de Michel-Ange. Un passe-temps qui le divertit plus longtemps : la composition de limericks calomnieux sur toutes sortes de Merséiens et d'officiers supérieurs. Certains méritaient même de devenir des classiques interstellaires, pensa-t-il en toute modestie – s'il était libre de les faire circuler –, ce qui signifiait qu'il avait un réel devoir de survivre... Et il inventa aussi de nouvelles formes compliquées de solitaire, pour lesquelles il imagina ensuite des moyens de tricher.

Le bénéfice principal de son exil était la possibilité de faire des plans. Il en dressa pour chaque combinaison de contingences qu'il put imaginer. Cependant, il se rendit compte des limites de cette attitude ; des imprévus surviendraient à coup sûr, et il ne pouvait risquer de devenir rigide mentalement.

« Toutes ces réflexions ont accru mes espoirs, dit-il à Rrinn.

— Pour nous aussi ? » lui répondit le chef. Il dévisagea l'homme d'un air contemplatif. « Nageur du ciel, de vous entendre n'avons pas encore fini, et que nous voulez notre bien devrions déjà croire.

— Mon existence est la preuve que les Merséiens ne vous ont pas informés de tout. Ils n'ont jamais parlé des espèces qui s'opposent à eux... n'est-ce pas ?

— Non. Quand Ydwyr et d'autres ont déclaré : le monde tourne autour du soleil et les étoiles sont elles-mêmes des soleils avec des mondes autour... il a fallu des années pour comprendre. J'ai demandé une fois : y a-t-il d'autres gens dans ces mondes, et il a dit que Merséia était l'amie de beaucoup. Pas davantage nous a-t-on raconté.

— Vous emparez-vous ? » s'écria triomphalement Flandry. (Il avait pris le coup pour traduire les idiomes des Ruadrath en ériau. Un homme ou un Merséien aurait dit : « Vous voyez ? »)

« S-s-s... Des présents nous ont donnés, et en toute justice ont traité. »

Pourquoi en aurait-il été autrement ? persifla Flandry. Les scientifiques ne se mettent pas à dos leurs objets de recherche. Les raisons d'être un chouïa moins sincère sur cette mixture politique interstellaire sont assez simples. Primo, comme ce type est assez sage pour comprendre, une information radicalement nouvelle doit être assimilée lentement ; trop d'un coup ne ferait qu'embrouiller sa vision. Secundo, par ses effets religieux et autres, cela tend à bouleverser les cultures que la bande d'Ydwyr vient étudier.

Le fait est, cher Rrinn, que les Merséiens aiment et admirent même votre peuple. Bien plus que les Domrath, vous leur ressemblez – ou à nous, au temps des conquêtes.

Mais on ne doit pas vous laisser continuer à croire à cela.

« Dans leur peuple et dans le mien, il existe une pratique qui consiste à conserver la viande animale derrière des murs, dit-il. Ces animaux sont bien traités et grassement nourris... jusqu'au moment de l'abattage. »

Rrinn se cambra. Sa queue se raidit. Il découvrit les dents et porta la main à son couteau.

Il était en train de marcher avec Flandry en avant du groupe. Il s'agissait surtout de jeunes, de vieux et de femelles. Les chasseurs s'étaient dispersés en petites équipes, en quête de gibier. Certains ne retrouveraient pas leur famille avant plusieurs jours. Lorsque Rrinn s'arrêta, le malaise devint perceptible sur tous les corps lisses et brun-rouge derrière lui. Le chef sentit évidemment qu'il ne devait pas les laisser faire halte. Il fit un signe de ses griffes et se remit en route.

Flandry, qui avait modifié une paire de chaussures de neige merséiennes pour les adapter à ses pieds, suivait le rythme.

Ceux de Wirrda parcouraient la toundra qui avait été jungle durant l'été. Presque chaque année, ils rendaient visite à la base merséienne, guère éloignée de leur route directe, pour renouer la conversation et obtenir de l'aide. Néanmoins, cette pratique n'était pas systématique – elle dépendait de facteurs comme le temps – et Flandry avait à ce point instillé le soupçon qu'ils se détournèrent de leur chemin pour éviter d'approcher le complexe. Pendant ce temps-là, il continuait d'alimenter leur défiance.

Les montagnes de la Bouilloire de l'Enfer auraient dû être visibles si elles n'avaient été prises dans la tempête. L'horizon et le ciel étaient obstrués par un large rideau bleu-noir. Il faudrait des semaines ou des mois pour que l'atmosphère retrouve cette sérénité limpide, encore plus froide, du plein hiver. Mais, partout ailleurs, le ciel était bleu pâle, avec quelques cirrus d'altitude captant la lumière du soleil.

Ces conditions météorologiques étaient beaucoup plus extrêmes que sur Terra. (En fait, le point d'équivalence avait été dépassé pendant ce que les météorologues appelaient le début de l'automne. De même, les températures les plus basses arriveraient longtemps après que Talwin aurait passé l'aphélie, où l'ensoleillement atteignait 0,45 fois celui de Terra.) Flandry devait néanmoins porter des lunettes de protection autofumantes contre cet éclat blanc ; et, puisqu'il ne pouvait pas examiner le disque solaire, son diamètre angulaire décroissant n'affectait pas ses sens.

Ce que faisait l'environnement. Il avait vécu des hivers ailleurs, mais jamais comme celui-ci.

Même sur les planètes semblables à Terra, cette saison n'est pas dépourvue de vie. Sur Talwin, que l'hiver occupait presque toute l'année, une écologie indépendante s'était développée.

Le divorce n'était pas absolu. Les mers étaient moins touchées que les terres, et nombre d'animaux des rivages qui détestaient les espèces marines ne pratiquaient ni hibernation ni estivation. Les graines et les autres vestiges d'une saison contribuaient à l'alimentation de ceux qui étaient contraints à la diète. Les Merséiens avaient à peine commencé à comprendre le réseau des interactions – structurelles, chimiques, bactériologiques, et sous des formes que nul ne connaissait – entre les structures vivantes d'été et celles d'hiver. Un exemple élémentaire : il n'existait aucun équivalent des plantes à feuillage persistant ; la folle croissance de l'été les aurait étranglées ; d'un autre côté, le pourrissement automnal fournissait de l'humus pour la végétation hivernale.

La toundra s'étendait jusqu'à des dunes impeccables et un lac gelé décapé par le vent. Mais elle n'était pas dépeuplée. Noires au milieu des ombres bleues, des feuilles s'élançaient vers le ciel au cœur de massifs à l'aspect ras et broussailleux ; leurs tiges s'enfonçaient

souvent dans des mètres de neige. Les couleurs charbonneuses absorbaient les rayons du soleil avec une grande efficacité, aidées par la réflexion de surface. Pour certains, une partie de l'énergie contribuait à un processus moléculaire de liquéfaction de l'eau ; d'autres se substituaient à des composés organiques, comme les alcools, avec un point de congélation inférieur ; pour la plupart, la solidification des fluides jouait un rôle primordial à un stade ou un autre du cycle de vie.

Au nord des montagnes, les glaciers devenaient trop épais pour les plantes. Mais au sud, et dans les îles, la végétation poussait. Elle restait clairsemée et n'atteignait jamais la luxuriance de l'été. Néanmoins, elle permettait une population animale dont d'autres animaux se nourrissaient assez bien – parmi lesquels les Ruadrath.

On comprenait dès lors pourquoi les jalousies territoriales étaient aussi intenses...

La respiration de Flandry fumait dans l'air froid qui frappait ses joues ; pourtant il transpirait sous ses vêtements. La journée était assez calme pour lui permettre d'entendre le bruit de ses pas traînants.

« Rrinn, dit-il précautionneusement, je ne vous demande pas de suivre aveuglément mes conseils. Il est tout à fait vrai que je pourrais vous mentir. Quel mal y a-t-il, cependant, à réfléchir aux moyens de confirmer ou d'infirmer mes paroles ? Ne devriez-vous pas faire cet effort en tant que chef de ceux de Wirrda ? Pour réfléchir. Si mon peuple et celui de Merséia sont en conflit, manœuvrent pour conquérir des positions parmi les étoiles, alors des ports sont nécessaires pour les appareils qui nagent dans le ciel. Vous comprenez ? Vous avez certainement remarqué que tous les Merséiens ne sont pas ici pour acquérir des connaissances. La plupart vont et viennent en des missions qui sont, je vous l'affirme, des reconnaissances et des attaques contre mon peuple.

» Un port de guerre a besoin de défenses. En préparation du jour où l'ennemi le découvrira, ce qui arrive inévitablement, il ne peut pas rester un petit campement. Tout ce monde pourrait bien se retrouver occupé, transformé en forteresse. » *Quel formidable casuiste je fais !*
« Êtes-vous certains que les Merséiens n'ont pas étudié votre vie pour savoir comment vous écraser le plus aisément possible ? »

Rrinn grogna en réponse : « Et suis-je sûr que votre peuple nous laisserait en paix ?

— Vous devez me croire sur parole, reconnut Flandry, et donc demander aux autres.

— Comment ? Dois-je appeler Ydwyr, vous désigner et lui demander pourquoi il n'a rien dit de vos semblables ?

— N-n-non, je ne vous le conseille pas. Dans ce cas, il lui suffirait de me tuer et de vous bercer de propos doux et de son choix. Mieux

vaut que vous le fassiez venir à Wirrda, oui, mais sans qu'il me sache vivant. Vous pourrez alors le faire parler et saisir si oui ou non ce qu'il raconte concorde avec ce que vous avez appris en voyageant avec moi.

— S-s-s-s. » Rrinn agrippa son vocaliseur comme s'il s'agissait d'une arme. Il était manifestement préoccupé et mécontent ; sa répugnance à l'idée de se retrouver privé de sa terre ne le laissait pas en paix. C'était dans ses chromosomes, la terreur héritée d'un million d'ancêtres, pour qui la perte des terres de chasse aurait entraîné la famine dans la lande.

« Nous avons tout le reste du voyage pour réfléchir à ce que vous devriez faire », le rassura Flandry. *Plus exactement, c'est le temps qu'il me reste pour vous amener à croire que le plan que j'ai échafaudé dans la cache vient de vous.*

J'espère que nous ressentons et raisonnons d'une manière assez semblable pour que j'arrive à vous rouler.

À lui-même : *N'y va pas trop fort, Flandry. Prends le temps d'observer, de participer, de créer des liens avec eux. Pourquoi ? Parce que tu pourras même envisager un moyen de te racheter, si tu survis.*

Le hasard changea le sujet de conversation à sa place. Un ensemble de petites taches mobiles sur une colline au loin. Vues de plus près, elles devinrent une bête de la taille d'un élan poursuivie par plusieurs Ruadrath. Les hurlements des chasseurs déchiraient l'air. Rrinn poussa un cri de joie et se précipita pour les aider. Flandry se laissa distancer au lieu d'essayer de montrer les prouesses dont il était capable. Il vit Rrinn faire dévier le grand animal et se jeter sur lui, couteau et lance en main, jusqu'à ce que les autres le rattrapent.

Ce soir-là, on fit joyeuse bombance. La grâce des danseurs, la cadence des chansons et des petites percussions parlaient à Flandry avec une éloquence qui dépassait les différences de langue et d'espèce. Il avait admiré l'art des Ruadrath : les gravures délicates sur leurs outils, la forme élégante d'objets tels que les traîneaux, les bols et les lampes à graisse. À présent, assis emmitouflé – dans un des igloos qu'on avait construits après que les femelles âgées eurent prédit du blizzard, il écoutait une histoire. Rrinn lui en donnait une traduction en ériau à voix basse. Malgré la difficulté, Flandry reconnaissait les éléments de style, la dignité et la philosophie dont les aventures héroïques portent la marque. Ensuite, y réfléchissant dans son sac de couchage, il éprouva de l'optimisme quant à ses chances de manipuler ceux de Wirrda.

Quant à savoir s'il parviendrait à tirer quoi que ce soit des Merséiens, la question était à reporter à plus tard s'il voulait trouver le sommeil.

« Non, dit sereinement Ydwyr, je ne crois pas que vous seriez une

traîtresse à votre espèce. N'est-ce pas le plus grand service à lui rendre pour l'aider à se libérer des chaînes impériales ?

— Quelles chaînes ? répliqua Djana. Où étaient l'empereur et ses lois quand j'ai voulu m'enfuir du Trou noir, à l'âge de quinze ans, et que mon patron m'a rattrapée et envoyée au Glousseur pour me donner une bonne leçon ? »

Ydwyr tendit un bras. Ses doigts passèrent dans ses boucles, caressèrent ses joues et se posèrent une minute sur son épaule. Pour épargner ses vêtements – il faisait bon à l'intérieur et son corps ne provoquait ni désir ni répugnance ici –, elle s'était mise à ne porter qu'un kilt à poches. Le contact sur sa peau était ferme et tendre ; sa légère rugosité soulignait la force contenue derrière. L'amour en jaillissait, passait en elle et irradiait derrière elle jusqu'à illuminer le petit bureau nu, à la façon de couchers de soleil qui saturent le ciel des mondes comme Terra.

L'amour ? Non, peut-être pas vraiment. C'est un de ces mots trop typiquement angliques. Je me souviens, quelqu'un me l'a raconté, je crois que je me souviens... n'est-ce pas de la caritas que Dieu a pour nous mortels ?

Au-dessus de la robe grise, au-dessus d'elle, le visage d'Ydwyr attendait, puissant et bienveillant. *Je ne dois pas vous appeler Dieu. Mais je peux vous appeler Père... pour moi... n'est-ce pas ? En ériau, on dit rohadwann : affection, fidélité, fondée sur le respect et son propre honneur.*

« Oui, j'aurais mieux fait de parler de détruire un cancer, reprit-il. L'effondrement d'une autorité légitime faiblissante mais oppressive – qui sont deux aspects de la même affection, le changement des Mains en Têtes – est le dernier stade d'une maladie mortelle. » Un mâle humain aurait essayé de la prendre dans ses bras et de lui murmurer les mots susceptibles de la consoler des souvenirs qui lui nouaient l'estomac et lui embuaient les yeux. Et alors il aurait pu s'indigner qu'elle ne se glisse pas dans un lit avec lui. Ydwyr continuait d'un air de défi : « Vous avez eu la ténacité nécessaire pour vous sortir de vos tourments, au moins pour déjouer vos persécuteurs. N'est-ce pas votre devoir d'aider ceux de votre race à retrouver la liberté dont on leur a refusé l'héritage ? »

Elle baissa les yeux. Ses doigts se tordirent. « Comment ? Je veux dire... vous envahiriez l'humanité... n'est-ce pas ?

— Je croyais que vous aviez appris la valeur de la propagande, lui reprocha-t-il. Quel que soit le résultat final, vous verrez des changements considérables ; des siècles d'efforts vous attendent. Et le but est la libération – des Merséiens, oui, nous ne faisons pas mystère que notre objectif principal n'est rien d'autre – mais nous faisons bon accueil aux partenaires – et notre intention est, finalement, d'imposer

la Volonté sur la Nature aveugle et le Hasard. »

Partenaires subalternes, ajouta-t-elle pour elle-même. *Mais, bon, est-ce forcément un mal ?* Elle ferma les yeux et vit un homme avec le visage de Flandry (un descendant, peut-être) qui avançait à grandes enjambées à la tête d'une armée qui suivait le Christ merséen. Il ne ployait pas sous le fardeau de supérieurs vénaux ou de collègues exsangues, ni sous la charge de méchantes petites culpabilités, incertitudes ou vexations ; dans sa main il tenait l'ultime simplicité d'un couteau de combat, et il riait en marchant. Elle marchait elle-même à côté de lui. Le vent agitait ses cheveux et grondait dans les branches vertes. Ils ne se quitteraient jamais.

Nicky... mort... pourquoi ? Ces gens ne l'ont pas tué ; non, même pas ceux là-bas qui voulaient lui vider le cerveau. Ils auraient été ses amis s'ils avaient pu. L'Empire ne les laisserait pas faire.

Elle regarda de nouveau Ydwyr et vit qu'il attendait. « Chercheur, dit-elle timidement, c'est trop soudain pour moi. Je veux dire, quand le *ganryf* Morioch me dit que je devrais, devrais, devrais me faire espionne pour le Roidhunate...

— Vous souhaitez mes conseils, conclut-il. Je vous les donnerai toujours volontiers.

— Mais comment puis-je... »

Il sourit. « Cela dépendra des circonstances, ma chère. Après avoir suivi un entraînement, vous seriez envoyée là où il serait jugé utile. Je suis certain que vous le comprenez, les équipées les plus spectaculaires des fictions ne sont que des fictions. La majeure partie de votre existence serait quelconque – même si, j'en suis certain, avec vos compétences, elle comporterait sa part de glamour et de luxe. Par exemple, vous pourriez approcher un officiel terrien stratégiquement important pour devenir sa maîtresse ou son épouse. Vous ne seriez en contact avec votre organisation qu'à des intervalles espacés. Les risques sont moindres que ceux que vous avez souvent courus avant de venir ici, les récompenses matérielles considérables. » Son ton devint plus grave. « La vraie récompense pour vous, ma presque-sœur, sera le service en soi. Et de savoir que votre nom figurera dans les Prières secrètes aussi longtemps que vivra le Vach Urdiolch.

— Vous pensez que je devrais ? fit-elle, la gorge serrée.

— Oui, dit-il. Ils sont moins qu'à demi vivants et n'ont d'autre objectif dans la vie qu'eux-mêmes. »

L'intercom siffla. Ydwyr grommela son agacement et le fit taire. L'appareil siffla une seconde fois une mélodie plus rapide. Il se contracta. « Appel urgent », dit-il, et il l'ouvrit.

L'image de Cnif hu Vanden tremblota sur l'écran. « Au *datholch*, hommage, dit-il précipitamment. Il n'aurait pas été interrompu si l'information n'exigeait pas son attention immédiate. Nous avons reçu

un messenger des Sources bouillonnantes. » Djana avait appris avec quelle rapidité un Ruadrath pouvait voyager lorsqu'il n'était pas encombré de sa famille ni d'un chargement.

« Khr-r-r, ils doivent être en train de s'installer là-bas. » Le bout de la queue d'Ydwyr, pointant de sous sa robe, frémit, seul signe de son agitation qu'il laissa percevoir. « Que disent-ils ?

— Il attend dans la cour. Dois-je donner une ligne directe au *datholch* ?

— Faites. » Djana se dit qu'un homme aurait d'abord demandé de quoi il s'agissait. Les hommes n'avaient pas l'audace des Merséiens.

Elle ne pouvait pas suivre la conversation entre Ydwyr et l'être à l'apparence de loutre qui se tenait dehors dans la neige. Le scientifique utilisait un vocaliseur pour parler la langue du messenger. Quand il eut éteint l'écran, il s'assit un long moment, l'air renfrogné, sa queue battant le sol.

« Puis-je vous aider ? hasarda enfin Djana. Ou dois-je vous laisser ?

— *Shwai...* » Il s'aperçut de sa présence. « Khr-r-r. » Puis, ayant réfléchi : « Non, je peux vous le dire maintenant. Vous serez bientôt au courant de toute façon. »

Elle se maîtrisa. Un aristocrate merséien n'avait pas la frousse. Mais son cœur battait la chamade.

« Une dépêche du chef de cette communauté, dit Ydwyr. Curieux : les Ruadrath n'ont pas l'habitude des discours ambigus, et le messenger refuse de préciser ce qu'il a mémorisé. Pour autant que je puisse comprendre, ils sont tombés sur le cadavre gelé de Dominic Flandry. »

La nuit passa devant ses yeux. Elle réussit néanmoins à rester debout.

« Nécessairement, poursuivit-il, le regard tourné vers un mur. La description correspond à celle d'un humain, et quel autre homme cela pourrait-il être ? Pour une raison qui m'échappe, au lieu de les étonner, il semble que cela les ait mis en garde contre nous – comme si leur découverte de quelque chose dont nous ne leur avons pas parlé témoignait que nous les manipulons. Leur chef demande que je vienne leur donner des explications. »

Il haussa les épaules. « Qu'il en soit ainsi. Je voudrais quand même manifester mon intérêt personnel pour cette affaire. Le problème doit être aplani, les effets sur leur société minimisés ; en même temps, l'observation de ces effets pourrait nous fournir de nouvelles informations. Je m'envolerai pour là-bas demain avec... » Il regarda Djana, surpris. « Eh bien, Djana, vous pleurez...

— Excusez-moi », dit-elle entre ses mains. Les larmes avaient goût de sel sur sa langue. « Je ne peux pas m'en empêcher.

— Vous saviez qu'il devait être mort, de cette mort pure à

laquelle vous l'avez envoyé.

— Oui, mais... mais... » Elle leva la tête. « Emmenez-moi avec vous, le supplia-t-elle.

— *Haadoch* ? Non. Impossible. Les Ruadrath vous verraient et...

— Et quoi ? » Elle s'agenouilla devant lui et s'agrippa à ses jambes. « Je veux lui dire adieu. Et... et lui donner... ce que je peux d'un enterrement chrétien. Vous ne comprenez pas, mon seigneur ? Il reposera seul ici pour toujours.

— Laissez-moi réfléchir. » Ydwyr s'assit et resta immobile et inexpressif pendant qu'elle essayait de contrôler ses sanglots. Enfin, il sourit, lui caressa de nouveau les cheveux et lui dit : « Vous viendrez. »

Elle omit de lui exprimer sa gratitude. « Merci, merci, dit-elle dans un anglique maladroit.

— J'aurais tort de vous empêcher de rendre à vos morts ce qui leur est dû. Et puis, sincèrement, je comprends l'intérêt de montrer un humain vivant aux Ruadrath. Il me faut préparer ce que nous leur dirons, et vous devez savoir par cœur votre rôle avant demain matin. Y parviendrez-vous ?

— Bien sûr. » Elle leva le menton. « Après, oui, je travaillerai pour Merséia.

— Ne faites pas de promesses imprudentes ; j'espère cependant que vous rejoindrez notre cause. Ce talent fugace que vous possédez pour faire en sorte que les autres veuillent ce que vous voulez – vous en êtes-vous servie avec moi ? » Ydwyr interrompit sa dénégation d'un mouvement de la main. « Attendez. Je m'aperçois que vous ne tenteriez pas d'intrusion mentale consciemment. Mais inconsciemment... *Khraich*, je n'imagine pas que cela fasse la moindre différence dans ce cas. Retournez dans vos quartiers, sœur Djana. Reposez-vous. Je vous convoquerai dans quelques heures. »

En temps ordinaire, quand leurs habitats empiétaient l'un sur l'autre, les Domrath et les Ruadrath n'avaient guère de relations. Les premiers avaient tendance à considérer les seconds comme des êtres surnaturels ; et ceux-ci, ayant déjà eu l'occasion d'examiner des tanières d'hibernation, semblaient plus terre à terre que ceux-là. La plupart des Domrath laissaient intact ce qui appartenait aux Ruadrath – après que des groupes entrés sans autorisation eurent été décimés dans leur sommeil –, tandis que les Ruadrath ne trouvaient pas d'utilité dans les objets primitifs fabriqués par les Domrath. La majorité de leurs propres sociétés étaient chalcolithiques.

Mais autour des Sources bouillonnantes – Ktha-g-klek, Wirrda – un modèle de mutualité s'était développé. Ses origines se perdaient dans les mythes. Ydwyr avait avancé l'hypothèse qu'un jour, à la faveur d'une séquence inhabituelle de climat, un groupe était arrivé alors que la tribu était encore éveillée. Les Ruadrath avaient autorisé l'usage estival de leurs solides bâtiments, de leurs outils et de leurs décorations élaborées, à condition que les utilisateurs se montrent soigneux et laissent après leur passage des vivres en abondance, des peaux, des tissus et un paiement en conséquence. Ainsi était née la pierre angulaire de la religion des Domrath. Les Ruadrath avaient trouvé des objets de cérémonie et en avaient tiré la même conclusion. Ceux de Wirrda en avaient conçu de l'orgueil.

Flandry découvrit qu'il pouvait jouer là-dessus aussi aisément que sur l'instinct territorial. On pouvait admettre que les nageurs du ciel tendaient des pièges dont on était incapable. Néanmoins, quand on a pris l'habitude d'être un dieu, on se sent indigné de n'avoir pas été informé de la situation réelle au paradis.

Grinn et ses conseillers furent bientôt persuadés de l'intérêt de mettre en œuvre la suggestion de l'humain : faire parvenir un message rédigé d'une manière obscure, que Flandry les aida à composer. Garder pour eux qu'il était en vie. Envoyer presque tout le monde dans l'arrière-pays durant la période où les Merséiens étaient attendus ; on ne pouvait pas lutter contre les armes à feu, et un jeune

pouvait très bien vendre la mèche.

Aussi le village était-il plongé dans le silence lorsque le bus apparut.

Les bâtiments paraissaient minuscules sous la neige. Le ciel hivernal était si bleu, si profond, l'horizon sans arbres si lointain. La vapeur des sources et des geysers aveugla Flandry quand il l'aperçut, sans ses lunettes ; pendant un instant, la lumière résiduelle lui cacha la masse blanche du mont Sous-le-Tonnerre et le reflet du glacier sur les pics de la Bouilloire. Se condensant rapidement, la vapeur ne s'élevait plus au-dessus de la rivière Jamais-Gelée. Mais son cours puissant rompait le silence de glace.

Un guetteur cria : « *Trreeann !* » Flandry connaissait cet appel. Il regarda d'un air inquiet vers le ciel au sud, localisa les petites taches miroitantes et se jeta dans la maison où il devait se cacher.

Sa porte avait été laissée ouverte, et l'entrée couverte par un rideau de cuir – une pratique courante qui ne devait pas attirer l'attention des Merséiens. À l'intérieur, au milieu des fourrures jonchant le sol et des amas d'objets du riche propriétaire, les rayons de soleil traversaient les fentes des volets pour sortir de l'obscurité l'arsenal que Flandry avait collecté dans le véhicule volé. Il portait sur lui deux pistolets, un atomiseur et un paralyseur, ainsi qu'un couteau de combat, des munitions de réserve et des batteries d'énergie. Il n'aurait pu en prendre davantage. Ceux de Wirrda hériteraient du reste, peut-être.

La maison donnait sur la place centrale. De l'autre côté se trouvaient ceux de Rrinn, là où la rencontre devait avoir lieu. Les Ruadrath pouvaient ainsi sortir et faire signe à l'humain pour qu'il opère une apparition dramatique si et quand c'était nécessaire. (C'était ce que Rrinn pensait.) À travers une petite fente dans le rideau, Flandry vit les neuf mâles qui restaient. Ils étaient armés. Ydwyr ne leur avait jamais fourni d'armes, ce qui aurait affecté leur culture d'une manière trop radicale à son goût. Mais ces épées de bronze et ces haches pouvaient causer des dommages importants.

Rrinn parlait d'une voix sombre dans son émetteur-récepteur à courte portée. Flandry savait le sens de ses paroles sans les comprendre : « Posez-vous à la limite de notre village, près de la tannerie. Entrez à pied et sans armes. »

Ydwyr devrait obéir. C'est cela ou bien renoncer à étudier ce groupe. Et qu'y aurait-il à craindre ? Il laissera quelques hommes dans le bus, en contact radio, prêts à le sortir d'affaire en cas de problème.

C'est ce que pense Ydwyr.

Les Merséiens arrivèrent quelques minutes plus tard. Ils étaient quatre. Malgré leur tenue contre le froid, Flandry reconnut le patron et ses assistants du précédent voyage dans ce pays, il y avait bien

longtemps...

Une petite forme, dominée par les tyrannosaures qui la précédaient, entra dans son champ de vision. Il retint son souffle. La présence de Djana n'était guère surprenante. Mais, après une si longue séparation, sa physionomie délicate et sa chevelure d'or le frappèrent comme un coup à travers son casque en bocal.

Les Ruadrath saluèrent brièvement et emmenèrent leurs visiteurs à l'intérieur. Rrinn entra le dernier en tirant le rideau de la porte. La place était déserte.

Maintenant.

Les mains de Flandry tremblèrent. La sueur suinta de sa peau et son cœur battait la chamade. Il serait peut-être mort bientôt. Et l'univers était si merveilleux !

La sueur se mit à geler sur son visage sans protection. Sa barbe, qui avait poussé – il n'avait pas appliqué de retardateur de repousse depuis longtemps –, était durcie par le givre. Encore quelques-unes des brèves journées de Talwin et il aurait épuisé ses dernières capsules alimentaires. Il eût été mesquin de mourir en mangeant la nourriture locale, presque entièrement dépourvue de vitamines et de deux acides aminés essentiels. Mourir sous le feu d'une arme avait au moins l'avantage d'être rapide, que ce soit par la main d'un Merséien ou par la sienne propre si sa capture était imminente.

Il resta immobile un moment, respirant lentement l'air vif, soucieux de faire baisser son pouls et se récitant mentalement les formules que des drogues l'avaient conditionné à associer au calme. L'académie offrait une bonne formation à ceux qui manifestaient la prévoyance et la persévérance nécessaires. Apaisé, il se glissa dehors. Ensuite, il fut trop occupé pour avoir peur.

Un tour rapide autour de la maison, de crainte que quelqu'un ne détourne les yeux de Rrinn et le voie... une course effrénée dans les rues luisantes, la neige crissant sous ses bottes... un coup d'œil furtif vers la tannerie éloignée... Oui, le bus était posé là où il le supposait, longue boîte striée, une lueur derrière les vitres.

Si ceux qui étaient à l'intérieur le repéraient et donnaient l'alerte, c'était cuit. *Les probabilités veulent que personne ne se hasarde à promener ses fesses dans cette direction. Mais on sait ce que valent les probabilités.* Il prit son paralyseur, s'accroupit et atteignit le sas de chaleur principal en deux secondes.

Plaqué contre le flanc du bus, il attendit. Rien ne se produisit, sauf que sa pommette heurta le métal. La douleur le brûla. Il se libéra, laissant un lambeau de peau collé dessus. Chassant les larmes de sa main gantée, il serra les dents et atteignit le sas externe.

Il n'était pas verrouillé. Pourquoi, d'ailleurs, sachant que les Merséiens pouvaient être amenés à le franchir précipitamment ? Il

entra sans bruit. Attendit encore. Silence. Il ouvrit le sas interne et se pencha pour passer. C'était désert.

Il y aura quelqu'un à l'avant, aux commandes et aux communications. Et probablement quelqu'un dans la salle principale, mais commençons par avancer. Il glissa le long du court passage.

Un Merséien, qui devait avoir entendu un bruit ou senti un souffle d'air froid – dans cette fantastique chaleur imprégnée de pétrole –, surgit dans l'embrasement de la cabine de contrôle. Flandry tira. Un flash de lumière pourpre étincela, projetant un rayon supersonique silencieux. La haute silhouette ne s'était pas effondrée, inconsciente, quand Flandry fut sur elle. Un autre peau-verte se tournait du tableau de bord de pilotage. « Gwy... » Il tomba avec un bruit sourd sans pouvoir en dire davantage.

Flandry se précipita à l'arrière. Les vitres du salon donnaient sur les trois faces restantes du monde ; une voûte d'observation montrait tout le reste. Deux autres Merséiens occupaient cette section. L'un d'eux s'interrogeait déjà. Il avait sorti son pistolet, mais Flandry, qui entra en tirant, l'abattit. Son collègue, gêné parce qu'installé dans la tourelle, fit une cible plus facile encore et s'affaissa dans son siège sans réagir.

Sans transition, le Terrien courut vers l'avant. Des voix se faisaient entendre dans un haut-parleur : les basses merséiennes, les ronrons et les roucoulements des Ruadrath, les premières utilisant un vocaliseur pour créer les seconds. Il vérifia, pour se rassurer, qu'aucune transmission n'avait été faite du bus.

Il s'autorisa alors à s'asseoir, reprit son souffle et fut pris de vertiges. *Je m'en suis bien tiré. Vraiment bien.*

Bon, c'était l'avantage de la surprise – et il n'en était qu'au début. Les étapes les plus difficiles restaient à venir. Il se leva et chercha autour de lui. Quand il eut ce dont il avait besoin, il retourna à ses prisonniers. Ils se réveilleraient bientôt, mais pourquoi courir ce risque ? L'un d'eux était Cnif. Flandry eut un large sourire. « Vais-je perdre mon temps à te ramasser ? »

Ayant rassemblé les Merséiens, il les ligota aux couchettes – « Merci, Djana » – et les bâillonna. Retournant dans la cabine, il s'empara d'un vocaliseur et de deux enregistreurs. Une fois dans la cabine de pilotage, il coupa la connexion à la maison de Rrinn.

Le moment de vérité commençait. Bien qu'il se soit beaucoup entraîné, c'était insuffisant pour un équipement inadéquat. Il se répéta ce qu'il avait prévu, le jouant maintes fois, rajustant le transducteur, traficotant les commandes de vitesse et de tonalité. (Entre chaque essai, il écoutait la conférence. Le plan exigeait que Rrinn fasse durer les palabres le plus longtemps possible. Mais le vieux xénologue n'était pas naïf – c'était en vérité l'un des personnages les plus

astucieux que Flandry ait jamais eu à affronter –, et il pouvait à tout moment faire quelque chose d'imprévisible. Les pourparlers se poursuivaient, toutefois.) Enfin, le Terrien réussit à obtenir la meilleure imitation de voix qu'il arriverait à produire dans ce contexte.

Il plaça ses enregistreurs près de la radio à longue portée. Les impulsions parcoururent trois cents kilomètres. Une machine déclara : « Le *datholch* Ydwyr appelle les opérations navales. Urgence prioritaire. Répondez !

— L'appel du *datholch* est reçu par le *mei* Chwioch, Vach Hallen », répondit un haut-parleur.

Flandry appuya sur le même bouton de démarrage. « Enregistrez cet ordre. Faites écouter à vos supérieurs immédiatement. Mon impression était fausse. Le Terrien Flandry est vivant. Il est ici, aux Sources bouillonnantes, sur le point de mourir de malnutrition et d'hypothermie. Il faut essayer de le sauver, car il semble qu'il ait utilisé de nouvelles et diaboliques techniques de subversion sur les Ruadrath, et nous aurons besoin de l'interroger à ce sujet. Le matériel médical approprié à son espèce doit se trouver dans le vaisseau éclairer. Le fouiller ferait perdre du temps. Envoyez-le immédiatement.

— Les ordres du *datholch* sont reçus et seront transmis. Quelqu'un sait-il comment manœuvrer le vaisseau ? »

Flandry se tourna vers sa seconde machine. « Kh-h-hr », fit-elle, sa réponse passe-partout. Dans ce contexte, espérait-il, cela passerait pour un grondement de mépris. *Un pilote qui n'arrive pas à comprendre ça en cinq minutes, alors que nous utilisons la même conception de base, devrait être envoyé aux cuisines pour passer la serpillière et éplucher les patates.* Il enclencha le premier enregistreur : « Posez-vous dans le cercle ouvert au centre du village. Nous le détenons dans une maison adjacente. Dépêchez-vous ! Il me faut retourner auprès des Ruadrath et réparer tous les dommages que je peux. Ne me dérangez pas avant que le vaisseau soit posé. Terminé. Honneur à Dieu, à la Race et au Roidhun ! »

Flandry entendit la réponse, arrêta la transmission et se régla de nouveau sur la conférence. Il crut comprendre que les fourrures étaient sur le point de partir.

Il valait donc mieux ne pas traîner dans le coin. En plus, si son plan réussissait, Jake devrait arriver dans quelques minutes.

Si...

Bon, à la section navale, ils ne devaient pas être très habitués à la voix d'Ydwyr... hormis des officiers de haut rang comme Morioch, qu'on pouvait contourner au nom de la rapidité d'exécution, sachant combien les Merséiens encourageaient les initiatives des subalternes...

ou bien, si un officier se faisait passer le message, il ne remarquerait peut-être rien de curieux, ou s'il relevait quelque chose, il le mettrait peut-être sur le compte d'un mal de gorge... ou bien, ou bien, ou bien...

Flandry renfila la combinaison qu'il avait enlevée pendant qu'il travaillait. Il fourra une ficelle dans une des poches. Un chrono indiquait que près d'une heure était passée, qui s'arrêta lorsqu'il tira un coup d'atomiseur sur le principal transmetteur radio. En sortant, il sabota aussi le moteur, en soulevant une plaque de protection et en tirant sur l'ordinateur qui dirigeait les projecteurs gravitationnels. Il espérait n'avoir à tuer personne dans sa fuite, mais il ne voulait pas que les Merséiens échangent des informations avant qu'il soit parti depuis un bon moment. Bien sûr, il tuerait s'il le fallait, et cela ne l'empêcherait pas de dormir ensuite, s'il y avait une suite.

L'air piquait sa blessure. Il courut en bondissant sur la neige crissante vers la maison de Rrinn. En s'approchant, il avança plus prudemment et s'arrêta à l'entrée, fermant les yeux avant de mettre ses lunettes à verres fumés. Surgir à l'intérieur sans que ses pupilles se soient adaptées à l'obscurité aurait été pure folie. Et débile, et stupide, et complètement idiot... Le paralyseur dans la main droite, l'atomiseur dans la gauche, il poussa le rideau, qui bruissa dans son dos.

Les Merséiens et les Ruadrath se tournèrent vers lui. Ils étaient assis sur leurs queues à l'autre extrémité de la pièce, les deux parties se faisant face sur des estrades. Flandry remarqua furtivement combien les peintures murales dans leurs dos étaient vivantes et regretta d'être sur le point de perdre l'amitié de l'artiste qui les avait produites.

Djana poussa un hurlement. Rrinn siffla. Ydwyr grommela une phrase dans une langue qu'aucun humain n'avait jamais entendue. Plusieurs mâles de chaque espèce s'élancèrent des estrades. Flandry brandit son atomiseur et cria en ériau : « Restez où vous êtes ! Cette arme est réglée en faisceau large ! Je peux tous vous faire griller en deux coups ! »

Tendus et poussant des grondements, ils retournèrent à leurs places. Djana resta debout et se dirigea vers Flandry, la bouche ouverte, mais muette. Ydwyr aboya quelque chose dans son vocaliseur. Rrinn lui répondit sur le même ton. Le Terrien devinait ce qu'ils se disaient :

« Que signifie cette trahison ?

— Oui, nous le gardions en vie, mais j'ignorais ce dont il s'emparerait. »

Il les interrompit : « Je regrette de devoir vous assommer. Je ne vous ferai pas de mal, hormis la migraine que vous aurez peut-être en vous réveillant. Si quiconque essaie de m'attaquer, je le foudroie. Le

coup en tuera probablement d'autres. Rrinn, je vous accorde un instant pour expliquer mes paroles à vos compagnons.

— Tu ne vas pas faire ça ! protesta Djana qui était dans tous ses états.

— Pas à toi, ma jolie, dit Flandry tandis que les mots ruadrath sifflaient autour de lui. Viens près de moi. »

Elle serra les poings, la gorge serrée, se raidit et le regarda droit dans les yeux. « Non.

— Hein ?

— Je ne retourne pas ma veste comme toi.

— Je ne savais pas que je l'avais retournée. » Flandry lança un regard furieux à Ydwyr. « Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Je lui ai montré la vérité », répondit le Merséien. Il avait retrouvé son calme. « Qu'est-ce que vous espérez faire ?

— Vous verrez », lui dit Flandry. Puis à Rrinn : « Avez-vous terminé ?

— *Ssnaga*. » Le Ruadrath avait beau appartenir à une espèce différente, on ne pouvait pas se méprendre sur la violence de sa haine.

Flandry poussa un soupir. « Ça me chagrine. Nous avons bien voyagé ensemble. Je vous souhaite de faire toujours bonne chasse. »

Le faisceau frappa encore et encore. Les Ruadrath coururent pour se mettre à l'abri, mais n'en trouvèrent pas d'assez haut. Les Merséiens, eux, firent preuve d'une dignité de fer. Au bout d'une minute, à part Ydwyr et Djana, plus personne n'était conscient.

« Maintenant, dit Flandry en tendant la ficelle à Djana, attache-lui les poignets dans le dos, relève sa queue et serre le tout de façon qu'il soit bien entravé.

— Non ! hurla-t-elle.

— Ma fille, c'est plus que ma vie qui est en jeu, et j'ai bien l'intention de vivre quand même. J'ai besoin d'un otage. J'aimerais autant ne pas être obligé de le traîner. Mais, s'il le faut, je vous assommerai tous les deux.

— Obéissez », lui dit Ydwyr. Il dévisagea Flandry. « Bien joué. Quelle est l'étape suivante de votre plan ?

— Sans commentaire. Je ne voudrais pas être discourtois, mais on ne peut pas s'arranger pour contrarier ce dont on ignore tout.

— C'est exact. Il devient tout à fait clair que vos succès antérieurs ne devaient rien à la chance. Mes compliments, Dominic Flandry.

— Je remercie le *datholch*... Magne-toi, femme ! »

Le regard abasourdi de Djana alla de l'un à l'autre. Elle se retenait de pleurer.

La tâche de ligoter le Merséien n'était pas compliquée, mais Flandry, qui la supervisait, sentit qu'Ydwyr ne pouvait s'y résoudre facilement. Tandis qu'elle s'activait, il attira Djana à lui. « Je veux que

notre petite copine reste hors de votre portée », dit-il. Baissant la tête vers les yeux bleus de Djana, il sourit. Il n'y avait pas de nécessité immédiate de pointer son arme. Il laissa ses deux mains sur ses hanches. « Et je te veux à ma portée.

— Nicky, murmura-t-elle, tu ne sais pas ce que tu fais. Écoute-moi, s'il te plaît, écoute-moi.

— Plus tard. » Un bang supersonique fit bondir des pots sur une étagère. « Eh, c'est mon billet de retour. »

Il jeta un coup d'œil par le rideau. Oui, le *Giacobini-Zinner*, ce cher vieux Jake au nez d'aiguille, planant, se posant dans un tourbillon de neige... Attends ! Loin dans le ciel, par où il était arrivé...

Flandry grogna. On aurait dit un autre astronef. Morioch ou quelqu'un d'autre avait préféré jouer la prudence et envoyé une escorte.

Bon, il s'était préparé à cette éventualité. Un Comète était plus rapide que la plupart des autres appareils, voire tous ; et dans une atmosphère, surtout comme celle de Talwin...

Le sas s'ouvrit. La passerelle se déploya. Un Merséien apparut, vraisemblablement un médecin, puisqu'il transportait le kit médical qu'il avait dû dénicher pendant le voyage. Il portait une combinaison thermique de la Spatiale. C'était à mourir de rire de le voir ici, observant, perplexe, les alentours, avec sa queue fourrée dans un bas spécial. Flandry eut le plus grand mal à ne pas se mettre à hurler tandis qu'il effectuait sa meilleure imitation possible d'une voix merséienne : « Par ici ! Venez ! Et votre pilote aussi !

— Le pilote...

— Dépêchez-vous ! »

Le médecin appela le pilote dans le vaisseau. Les deux Merséiens descendirent et avancèrent vers lui. Flandry était tendu comme un arc, les yeux rivés à la fente entre le montant de la porte et le rideau, puis tournés vers les prisonniers qu'il avait déjà faits, dehors, dedans, dehors, dedans. Si quelqu'un avait des soupçons ou donnait l'alerte en criant avant que les nouveaux venus arrivent à portée de son paralyseur, il devrait les abattre pour le compte et se précipiter vers le vaisseau.

Ils entrèrent. Il les arrosa.

Ayant récupéré le kit médical, il brandit son arme. « Allons-y, Ydwyr. » Il hésita. « Djana, tu peux rester si tu veux.

— Non, répondit-elle d'une voix presque inaudible. Je viens.

— Il vaudrait mieux pas, lui conseilla Ydwyr. Le danger est grand. Nous avons affaire à un individu désespéré.

— Mais si je peux vous aider...

— Aidez plutôt Merséia », la désapprouva Ydwyr.

Flandry sauta sur l'occasion. « Voilà ce que tu représentes pour lui, ma fille, s'écria-t-il en anglique. Un instrument pour sa planète de malheur. » En ériau : « Allez, bouge-toi ! »

Elle secoua la tête, inébranlable. Le sens qu'elle donnait à ce geste n'était pas clair. Désespérée, elle sortit de l'ombre de la haute silhouette inhumaine et se plaça devant l'arme de l'humain.

Haut et loin, à peine plus qu'une petite tache à l'œil nu, le vaisseau ennemi tenait sa position. Des magnécrans révéleraient que trois individus avaient quitté la maison pour monter à bord – mais pas leur espèce, espéra Flandry. Juste trois pour rapporter quelque chose... La passerelle résonna sous les bottes.

« À l'arrière, commanda Flandry. Désolé », ajouta-t-il quand ils furent aux couchettes, et il assomma Ydwyr. Il utilisa la corde pour attacher son prisonnier et poussa Djana vers l'avant. Ses lèvres, son petit corps tout entier tremblaient.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? l'implora-t-elle.

— Essayer de fuir, dit Flandry. Tu veux dire qu'il y a une autre partie en cours ? »

Elle s'affaissa dans un siège à côté de celui du pilote. Il l'attacha, davantage par précaution contre un comportement impulsif que contre une panne de la gravité intérieure, et s'installa dans son siège. Elle le fixait d'un air absent. « Tu ne comprends pas, ne cessait-elle de répéter. Il est bon, tu commets une erreur terrible, ne fais pas ça, je t'en prie.

— Tu veux que je me fasse décérébrer, alors ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas. Laisse-moi tranquille ! »

Flandry l'oublia tandis qu'il vérifiait les indicateurs. Tout semblait en ordre, pas de détérioration, pas de vandalisme, pas de traquenard. Il ramena doucement le moteur à la vie. La passerelle rentra, le sas se ferma. *Adieu Talwin. Adieu la vie ? On verra.* Il chatouilla le tableau de bord. Ses doigts savaient encore s'y prendre. Jake s'éleva. Le village s'éloigna, les geysers, les montagnes.

L'extecom clignota et résonna. Flandry n'y prêta pas attention jusqu'à ce qu'il eût pris la direction du nord. L'autre vaisseau vira de bord et piqua vers lui. Au bout d'un instant, il apparut qu'il s'agissait d'une corvette, c'est-à-dire pas un vaisseau majeur, mais tout de même capable d'avaler un éclaireur au petit-déjeuner. Flandry prit l'appel.

« Le *Saniau* au vaisseau terrien. Quelle est votre destination et pourquoi ?

— Vaisseau terrien, et c'est bien un vaisseau terrien, au *Saniau*. Écoutez-moi de vos deux oreilles. Je suis Dominic Flandry. Oui, ce même Dominic Flandry. Je rentre à la maison. Le *datholch* Ydwyr, du Vach Urdiolch, neveu du plus exalté Roidhun et j'en passe, est mon invité. Si vous ne me croyez pas, allez fouiller le village autochtone et

cherchez donc à le retrouver. Quand il se sera remis d'une légère indisposition, je pourrai vous le montrer en visuel. Descendez-moi et il mourra aussi. »

Pause.

« Si vous dites la vérité, Dominic Flandry, imaginez-vous que le *datholch* échangerait son honneur contre la prolongation de son existence ?

— Non. Ce que j'imagine, c'est que vous le sauverez si vous le pouvez.

— Exact. Nous allons vous rattraper, vous mettre le grappin dessus et vous prendre à l'abordage. Si le *datholch* est blessé, malheur à vous.

— Il faudra d'abord me rattraper. Ensuite, vous devrez me convaincre que le malheur que vous me réservez dépasse celui qui me frappe déjà. Je vous suggère de vérifier auprès du *qanryf* avant de commettre une imprudence. En attendant, ajouta-t-il en anglique, salut ! » Flandry coupa la communication.

À sa vitesse, il avait franchi la Bouilloire de l'Enfer. Les terres du Nord s'étendaient au-delà, vastes et mornes, glaces miroitantes, neiges scintillantes, déparées par des taches de blizzards. Il chercha au moyen de ses instruments une tempête vraiment énorme. Il y en avait certainement quelque part, à cette époque de l'année... Oui !

Un mur sombre se dressait de la terre jusque haut dans le ciel. Avant qu'il ait eu le temps de le traverser, Flandry sentit la poussée et entendit les hurlements de vents puissants comme des ouragans. Quand il s'y engagea, l'obscurité et le chaos l'engloutirent.

Une corvette n'oserait pas pénétrer dans une tempête pareille. Seul un vaisseau météo y serait préparé ; les autres devaient se contenter de la survoler ou de la contourner. Mais un petit astronef avec un pilote de première classe – un pilote qui avait commencé sa carrière dans des avions et des combats aériens – pouvait surmonter cette furie. Et les détecteurs à sa poursuite le perdaient.

Flandry se jeta lui-même dans le combat pour rester en vie.

Une demi-heure plus tard, il s'en dégagea et fila dans l'espace.

Talwin apparaissait énorme dans ses écrans. Le blanc de l'hiver scintillait aux deux pôles ; le bleu des mers marbré de nuages entre les calottes glaciaires paraissait noir en contraste. Flandry fit un signe de la main. « Adieu, dit-il de nouveau. Et bonne chance. »

Les compteurs lui signalèrent soudain la présence de patrouilleurs qui l'attendaient. Normalement, on ne prenait pas le risque de passer en hyperpilotage si près d'une planète ou d'une étoile. La densité de matière était trop forte, ainsi que la probabilité que la gravité désynchronise les bonds quantiques. Les mains de Flandry dansèrent sur le tableau de bord.

La transition dans un champ si intense fit vibrer la carlingue. Les écrans passèrent en mode de compensation optique hyperluminique. Talwin avait disparu et Siekh rétrécissait au milieu des étoiles. L'air bourdonnait. Le pont tremblait.

Au bout de quelques minutes, un bip attira l'attention de Flandry vers un mouchard. « Bien, dit-il, un pilote a décidé de faire le brave et de nous imiter. Il s'en est sorti, lui aussi, et s'est fixé sur notre "sillage". Le sien n'aurait pas une position aussi stable, sinon. Nous sommes plus rapides, mais j'ai peur de ne pas m'en débarrasser avant qu'il ne serve de guide pour ceux qui peuvent nous rattraper. »

Djana remua. Elle était restée assise et silencieuse – déboussolée, pensait-il lorsqu'il avait le temps de lui accorder une pensée – tandis qu'ils traversaient la tempête polaire. Son visage se tourna vers lui sous sa lourde chevelure. « As-tu un espoir ? » demanda-t-elle d'une voix blanche.

Il tapa pour obtenir les données de navigation. « Une poursuite sérieuse est une poursuite qui dure longtemps, dit-il, et j'ai entendu parler d'un pulsar à quelques parsecs d'ici. Ça pourrait nous aider à nous débarrasser de nos importuns collègues. »

Sans répondre, elle se contenta de se retourner vers le spectacle de l'espace. Ou bien elle ignorait quel danger représentait un pulsar, ou bien elle s'en moquait.

Une étoile géante bleue avait brûlé, cinquante mille fois plus lumineuse que Sol, qui n'était pas encore né. Cela durait quelques millions d'années, puis l'hydrogène nécessaire pour rester sur la séquence principale était épuisé. L'étoile s'effondrait. Dans la violence inimaginable d'une supernova, s'enflammant temporairement jusqu'à égaler une galaxie entière, elle s'éteignait.

Une telle énergie ne se dispersait pas si vite. Pendant des millénaires, les couches supérieures soufflées formaient une nébuleuse de dentelle autour du noyau. Les gaz finissaient par se dissiper, une partie d'entre eux pour créer de nouveaux soleils ou de nouvelles planètes. Le globe qui restait continuait de se contracter sous son propre poids jusqu'à ce que sa densité atteigne des tonnes par centimètre cube et que sa rotation se mesure en secondes. Il brillait de plus en plus faiblement, naine blanche, naine noire, étoile à neutrons...

Comprimés à l'extrême de ce que permettent les lois de la nature, les atomes (si on pouvait encore les appeler ainsi) arrivaient à leur transition finale. Les photons jaillissaient, aspirés à travers l'espace-temps bizarrement distordu à l'intérieur et autour du noyau, et finissaient libres de fuir à la vitesse de la lumière. Ces explosions étaient étrangement régulières, même si leur fréquence, amplitude et vitesse déclinaient lentement jusqu'à l'extinction – halètements d'agonie.

Respiration de pulsar.

Djana fixait comme hypnotisée l'écran de proue. La lueur rouge, minuscule mais croissante parmi les étoiles, clignotait... clignotait... clignotait. Elle n'avait pas souvenir d'un signal aussi solitaire. La chaleur et la lumière de la cabine rendaient encore plus sombre le vide à l'extérieur ; la vibration du moteur et le murmure de la ventilation accentuaient le silence éternel de ces espaces infinis.

Elle posa une main sur le bras de Flandry. « Nicky...

— Silence. » Ses yeux ne quittaient jamais le tableau de bord devant lui ; ses doigts allaient et venaient sur les touches de

l'ordinateur.

« Nicky, nous pouvons mourir à tout moment, et c'est à peine si tu m'as parlé.

— Arrête de me déranger, ou bien nous allons mourir à coup sûr. »

Elle se renfonça dans son siège. *Sois forte, sois forte.*

Il l'avait gardée attachée le plus clair du voyage. Elle ne lui en voulait pas ; il ne pouvait pas lui faire confiance, et il devait se laver et se reposer un peu. Ensuite, il avait apporté des sandwiches pour ses prisonniers – elle aurait pu glisser une drogue dans le sien – et l'avait libérée. Mais il avait aussitôt été absorbé par les instruments et les calculs. Aucun signe ne montrait qu'il était sensible aux souhaits qu'elle lui suggérerait ; son désir de liberté l'emportait sur eux.

À présent, il était penché sur le tableau de bord de pilotage. Il n'avait pas été capable de couper ses cheveux ; sa crinière contredisait son visage rasé, sa combinaison impeccable, ses mains maîtrisant la machine ; elle proclamait le mâle en chasse.

Et qui était chassé. Quatre vaisseaux merséiens étaient à ses trousses. Il en avait parlé à Djana avant d'aller se reposer, estimant qu'ils combleraient leur retard au bout de vingt-cinq années-lumière. De Siekh au pulsar il y en avait dix-sept.

Le pulsar clignotait toutes les 1,3275 secondes.

Les chiffres apparurent sur une plaque du tableau de bord. Flandry acquiesça. Il prit la barre. Les étoiles tournèrent avec son changement de direction.

Il parla, peut-être à lui-même : « Oui. Ils décélèrent. Ils n'osent pas approcher si vite.

— Quoi ? murmura Djana.

— La poursuite. Ils ont découvert que nous nous dirigeons presque tout droit vers ce point lumineux. Si on s'approche trop près – ce qui peut arriver facilement en hypervitesse –, le gradient de gravité nous mettra en miettes. Pourquoi accepteraient-ils le risque que nous sommes obligés de prendre ? Si nous ne réussissons pas, Ydwyr aura eu moins de valeur qu'un vaisseau entier avec son équipage. Et si nous survivons, ils peuvent nous attraper plus tard. »

Et les accoster, pénétrer de force pour venir secourir Ydwyr... et elle... Mais Nicky, Nicky à qui ils vont brûler le cerveau.

Est-ce important ? J'en serai désolée, nous serons tous les deux désolés pour toi, mais Merséia...

Il tourna la tête. Son sourire et ses yeux gris l'éblouirent comme la lumière du jour au matin. « C'est ce qu'ils croient », dit-il.

Je ne m'en soucie que parce que tu es un homme, le seul homme dans toutes ces terres à l'abandon, mais est-ce que je me soucie des hommes ? Mon corps, oui, mon corps immoral. Elle s'efforça de relever la tête

d'Ydwyr.

Flandry se pencha et prit le menton de Djana dans sa main droite. « Je suis désolé d'avoir été brutal, sourit-il. Et plus désolé encore de jouer avec ta vie. J'aurais dû insister pour que tu restes sur Talwin. Quand tu as voulu venir, avec tout ce que j'avais d'autre en tête, j'ai supposé que tu avais décidé de choisir la liberté.

— J'étais libre, dit-elle désespérément. Je suivais mon maître.

— Bizarre juxtaposition, ça. » Une sonnerie retentit. « Pardon, j'ai du boulot. On va surtout se faire secouer. J'ai programmé le pilotage automatique, mais dans des conditions aussi délicates, je veux garder un œil dessus.

— Surtout ? » Elle était consternée. « Ils vont t'attraper tout de suite ! » *Et c'est bien, non ?*

Le bruit du moteur changea. Les étoiles disparurent jusqu'à ce que les écrans refassent le point. En vitesse réelle, limitée à celle de la lumière, le vaisseau plongeait. La puissance faisait chanter l'arrière de la cabine ; il poussait sa vitesse au maximum.

Le clignotement couleur de sang était plus brillant que jamais. Djana pouvait encore le regarder directement et elle ne voyait pas de disque. Les étoiles glaçaient la nuit autour. Dans quelle direction se trouvait l'Empire ?

Flandry s'était remis aux machines. Deux fois il fit un ajustement manuel.

Après plusieurs minutes au cours desquelles Djana pria Dieu de lui redonner le courage merséien, le bruit et les vibrations s'arrêtèrent. La tête occupée, elle ne s'en aperçut pas instantanément. Puis elle se mordit la langue pour ne pas l'implorer qu'il lui parle.

Quand Flandry se décida enfin à s'adresser à elle, elle se mit à trembler.

Il parlait doucement. « Nous sommes sur les rails, à ce que je constate. Détendons-nous et confions notre travail à l'univers pour un petit moment.

— Qu-qu-qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

— On est en chute libre, dans une orbite hyperbolique autour du pulsar. Pas les Merséiens. Ils se répartissent pour couvrir la région. Ils ne peuvent pas s'aventurer aussi près que nous. Le potentiel d'une masse si monstrueuse dans un volume si petit, tu vois ; les forces différentielles détruiraient leurs vaisseaux. Le nôtre est moins affecté parce qu'il est plus petit. Avec l'aide du champ intérieur – le même qui nous donne la gravité artificielle et neutralise la pression d'accélération –, il devrait rester en un seul morceau. Les Merséiens ont sans aucun doute l'intention d'attendre que nous repassions en hyperpilotage et ils ont abandonné la chasse.

— Mais qu'est-ce que nous y gagnons ? » Son exil hivernal l'avait-

il rendu fou ?

« Nous allons passer à travers les franges d'une large zone d'espace très tordu. La concentration de masse le déforme. Si le noyau devient plus dense, la lumière elle-même ne peut lui échapper. Nous ne subirons pas ces conditions extrêmes, mais je ne pense pas qu'ils suivent notre trajectoire au périhélie. Notre émission sera trop dispersée ; les faisceaux radar seront courbés selon des angles ridicules. Les Merséiens pourront calculer grossièrement où et quand nous retournerons dans une zone d'espace plus plate, mais jusqu'à ce que nous le fassions... » Flandry s'était libéré du harnais pendant qu'il parlait. Il se leva, s'étira prodigieusement, muscle par muscle. « Puisqu'on parle des Merséiens, allons jeter un œil sur ce bon vieil Ydwyr. »

Djana manipulait maladroitement ses boucles de cheveux. « Je... je ne te suis pas à la trace, Nicky, bégaya-t-elle. Qu'est-ce qu'on... gagne à part du temps ? Pourquoi tu nous as fait monter à bord ?

— À ta première question, la réponse est un brin technique. Quant à la deuxième, eh bien, Ydwyr est la raison pour laquelle nous sommes allés si loin. Sans lui, nous aurions été pris dans des tirs de missiles. » Flandry vint se placer derrière le siège de Djana. « Laisse-moi t'aider.

— Toi ! Tu ne me détaches pas !

— Non, je ne te détache pas. Si ? » dit-il rêveusement. Il se pencha et vint se blottir entre sa gorge et son épaule. Son baiser provoqua un étourdissement qui n'avait pas complètement disparu lorsqu'il se dirigea vers l'arrière.

Ydwyr était assis patiemment sur une couchette. Avant de dormir, Flandry avait attaché une petite longueur de câble léger au cadre, l'autre bout autour d'une cheville, et dénoué la corde. Ce n'étaient pas des conditions de détention très dures. En fait, il devrait se méfier et garder une arme à la main pour emprunter ce passage.

« Avez-vous écouté notre conversation ? demanda-t-il. J'ai laissé l'intercom ouvert.

— Je vous remercie de votre courtoisie, répondit Ydwyr, mais je n'ai pas pu suivre votre anglique.

— Oh ! » Djana porta une main à sa bouche. « J'ai oublié...

— Moi aussi, reconnut Flandry. Nous autres Terriens, nous avons tendance à croire que tout être éduqué connaît notre langue officielle – et bien sûr ce n'est pas le cas. Bon, je vais vous raconter.

— Je pense avoir tiré mes propres conclusions, dit Ydwyr. Vous tournez, dangereusement mais sans être repérés, autour du pulsar. De la région relativiste, vous lancerez vos torpilles-messagers, attachées ensemble et leurs systèmes d'hyperpilotage en marche simultanément. Et grâce aux effets de distorsion, vous espérez que mes hommes les

confondront avec les impulsions de ce vaisseau et les prendront en chasse. Si votre leurre les trompe sur une distance d'environ une année-lumière, vous serez hors de portée de leurs systèmes de détection hyperondulaire et vous pourrez attaquer votre voyage de retour. Dans l'immensité de l'espace, il est très improbable qu'en se relançant à vos trousses ils parviennent à capter vos vibrations.

— Exact, dit Flandry avec admiration. Vous êtes un malin. J'ai hâte que nous ayons d'amusantes conversations.

— Si votre plan réussit, fit Ydwyr en lui adressant un signe de respect. Dans le cas contraire, et si nous sommes capturés vivants, vous serez sous ma protection. »

Le bonheur déferla sur Djana. *Mes hommes peuvent rester amis !*

« Trop aimable », dit Flandry en inclinant la tête. Il se tourna vers la fille. « Si tu nous faisais du thé ? dit-il en anglique.

— Du thé ? répéta-t-elle, stupéfaite.

— Il aime ça. Soyons hospitaliers. Ouvre l'intercom de la cuisine – doucement – et tu pourras nous écouter bavarder. »

Flandry parlait sur un ton léger, mais elle eut l'impression qu'il soulignait sa dernière phrase et sa joie se glaça brusquement. *Mais pourquoi, pourquoi ?* « Le *datholch*... veut-il du thé ? demanda-t-elle en ériau.

— Volontiers », répondit distraitemment Ydwyr, plus intéressé par Flandry. Djana s'éloigna comme un automate. Les voix la suivaient :

« Je suis moins aimable, Dominic Flandry, que soucieux de garder en bon état une entité audacieuse et pleine de ressources.

— Comme serviteur ?

— *Khraich*, nous ne pouvons pas vous renvoyer chez vous dans de bonnes conditions, n'est-ce pas ? Je... »

Djana ferma la porte de la cuisine. Elle n'entendait plus la conversation. D'une main fébrile, elle ouvrit l'intercom.

« ... désolé. Vous voulez dire dans de bonnes conditions selon vos normes, je suppose, Ydwyr. Mais un préjugé archaïque me fait préférer la liberté même au plus confortable des esclavages. Comme celui dans lequel vous tenez cette pauvre fille.

— Un reconditionnement. Qui l'améliore physiquement aussi bien que mentalement. »

Oh non ! On dirait qu'il parle d'un animal !

« Elle semble plus, hum, équilibrée. Ce n'est qu'une apparence, néanmoins, tant que vous conserverez à ses yeux cette image paternelle.

— Hr-r-r, vous avez entendu parler des techniques d'Aycharaych, alors ?

— Aycharaych ? Qui est-ce ? N-n-non... Je vérifierai avec le capitaine Abrams... Bon sang ! J'aurais dû entrer dans votre jeu, c'est

ça ? Très bien, vous m'aviez tendu la perche mais j'ai raté mon coup cette fois. Pour revenir à Djana, la fixation sur le père est évidente pour n'importe quel observateur extérieur attentif.

— Que vouliez-vous que je fasse ? Elle est venue, agent involontaire ayant acquis des informations qui ne doivent pas retourner sur Terra. Elle fait preuve de potentialités. Au lieu de la tuer sur-le-champ, nous pouvions essayer de les développer. La mort est toujours une issue possible. Et puis un travail en profondeur sur la psychologie humaine m'intéressait. Plus tard, quand ce don particulier d'imposer à certains moments ses désirs à d'autres esprits est apparu, nous avons compris quel trésor nous possédions. Mon devoir était dès lors de la préserver.

— Aussi, pour gagner sa confiance, vous l'avez incitée à me prévenir ?

— Oui. À vous prévenir – en toute franchise, Dominic Flandry – d'un danger fictif. Nous n'avions pas reçu d'ordre de vous transférer ; on avait accepté que je vous garde. Mais l'occasion de la contrôler définitivement était plus intéressante. »

En anglique : « Non ! Je... serai... particulièrement... maudit.

— Vous n'êtes pas fâché, j'espère.

— N-n-non. Ce serait mauvais joueur, vous ne trouvez pas ? » En anglique : « D'autant que cela m'a permis de rompre mes chaînes beaucoup plus tôt que je ne l'avais prévu.

— Croyez-moi, je ne souhaitais pas vous sacrifier. Je ne voulais pas du tout m'impliquer dans cette malheureuse affaire. L'honneur m'en empêchait. Mais je me suis reproché chaque minute que je n'ai pas consacrée à mes recherches talwiniennes. »

Djana s'agenouilla et pleura.

Un clignotant aveuglant de fournaise transperçait les écrans. La carlingue grondait et vibrait sous les tensions. Luttant contre elles, le champ intérieur faisait trembler et chanter l'air. Souvent, en se tournant vers une coursière, on avait l'impression de la voir onduler ; et peut-être ondulait-elle vraiment pour se glisser à travers un coude improbable dans l'espace. De temps à autre, des nausées abominables vous pliaient en deux, et votre esprit se brouillait encore davantage. Du côté du soleil, ce n'était qu'une alternance de nuit et de rouge. Du côté des étoiles, il n'y avait ni constellations ni points de lumière, rien que des traînées et des taches irisées.

Djana aida Flandry à placer les torpilles-messagers, qu'il avait programmées dans des circonstances normales, sur la rampe de lancement. Une fois qu'elles furent sorties, il devait revêtir une combinaison spatiale et aller les attacher ensemble. Il s'absenta un long moment et revint blême et secoué. « C'est fait », ce furent les

seuls mots qu'il lui adressa.

Ils retournèrent dans la cabine. Il s'assit, la prit sur ses genoux, et ils se tinrent l'un l'autre pendant les heures de cauchemar. « Tu es vrai, bredouillait-elle sans cesse. Tu es vrai. »

Et l'étrangeté disparut peu à peu. Le silence, la stabilité, les étoiles revinrent l'un après l'autre. Hagard, Flandry étudiait de près les instruments dont les indications avaient encore du sens, et à partir desquelles il pouvait réfléchir clairement.

« Hyperondes en diminution, souffla-t-il. Notre supercherie a fonctionné. On ne les enregistrera bientôt plus... Enfin, d'abord, on éteindra nos systèmes.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec lassitude de son siège, où elle avait repris place.

— Je ne sais pas combien il y a de vaisseaux. L'espace est encore un peu farfelu et... eh bien, ils pourraient en avoir laissé un par précaution. À l'instant où nous passerons une certaine valeur seuil, il n'y aura pas d'erreur possible sur nos radiations, les infrarouges de la cabine, les neutrinos du groupe moteur, ce genre de trucs. À moins que nous n'en coupions les sources.

— Tout ce que tu voudras, chéri. »

L'apesanteur donnait l'impression de sauter d'une falaise et de tomber sans fin. L'obscurité de la cabine, l'éclat du pulsar d'un côté et les étoiles de l'autre, serrées dans une abominable apothéose. Rien ne restait hormis le susurrement de la ventilation alimentée par l'énergie des accumulateurs ; et le froid qui se glissait à l'intérieur.

« Serre-moi, implora Djana dans le noir. Réchauffe-moi. »

Un faisceau mince comme un crayon glissa de la main de Flandry le long du tableau de bord. Le reflet de la lumière le dessinait, une ombre. Le silence se prolongea, puis il dit :

« Oh-oh, ils sont malins comme je le craignais. Des ondes de gravité. Quelqu'un en accélération primaire. Ça ne peut être qu'un de leurs vaisseaux. »

Fils de l'Homme, aide-nous.

À la haute vitesse de l'éclaireur, le pulsar se contractait et se brouillait sous leurs yeux.

« Contact radar, signala Flandry d'une voix blanche.

— Ils... ils nous ont capturés ?

— M-m-m, ils peuvent nous prendre pour un débris cosmique. Il est impossible de vérifier toutes les petites anomalies qui apparaissent au radar... Ah ! Ils appliquent un nouveau vecteur. Ils espèrent que j'aie osé utiliser l'ordinateur. On dirait qu'ils sont en train de manœuvrer pour nous intercepter, mais j'aurais besoin d'un calculateur pour en être sûr.

— Et si c'est le cas ? »

L'abstraction, voilà qui ajoute à l'horreur. Une interprétation, une équation, et moi empêchée de te toucher, et même de te voir. Nous ne sommes pas nous-mêmes, nous sommes des objets. Comme des êtres déjà morts – non, c'est faux, Jésus a promis que nous vivrions. Il l'a fait.

« Ce n'est pas certain. Il n'y a pas de faisceau rivé sur nous. Je les soupçonne de chercher plus ou moins au hasard. Notre signal est assez fort pour mériter qu'on y regarde de plus près, mais ils l'ont perdu et ne l'ont pas retrouvé. L'espace interplanétaire est plus grand que ne l'imaginent la plupart des gens. Ils peuvent donc tout aussi bien se diriger en fonction de l'orbite que notre appareil semblait avoir adoptée, dans l'espoir de nous repérer à plus courte portée.

— C'est ce qu'ils vont faire ?

— Je ne sais pas. Si on est capturés... eh bien, je suppose que nous ferions mieux d'éviter un combat de tranchées. Comment creuser des tranchées dans le vide ? Nous pourrions nous rendre, espérer qu'Ydwyr réussisse à nous sauver et qu'une autre occasion se présente. » À l'évidence, sa voix dans le noir n'était pas aussi calme qu'il le souhaitait.

« Tu aurais confiance en Ydwyr ? » s'écria-t-elle.

Son faisceau passait sur les cadrans. « Ils se rapprochent rapidement, dit-il. Le radar va nous repérer bientôt. Il se peut qu'on apparaisse comme un astéroïde errant, mais vu la probabilité d'un passage naturel à un moment donné... » En l'entendant, elle se sentit prise de désespoir. « Désolé, mon cœur. C'était une belle tentative, tu ne trouves pas ? »

L'image aurait pu surgir dans son champ de vision physique, une forme de requin dans la Voie lactée, le grand ennemi de l'homme. Elle tendit les bras vers les étoiles du ciel. « Dieu, aie pitié, pleura-t-elle de tout son être. Oh, renvoie-les d'où ils viennent ! »

Clignotement du pulsar. Les rayons de lumière dansaient. Là où ils touchaient, les compteurs se transformaient en flaques sous les soleils qui encombraient les écrans. « Attends, murmura Flandry. Une minute... Ils repartent ! explosa-t-il. Par Judas, ils... ils ont dû décider que la petite anomalie ne voulait rien dire !

— Ils s'en vont ? demanda-t-elle, hagarde. Vraiment ?

— Oui. Vraiment. Ils ne pouvaient pas se fier à cette indication hasardeuse... Ouah ! Ils sont repartis en hyper ! Déjà ! À destination de Siekh, on dirait. Et le... Regarde, nous pouvons remettre nos circuits en marche maintenant, laisse-moi activer d'abord les récepteurs d'ondes secondaires... Oui, oui, quatre indications, nos messagers, leurs trois autres vaisseaux, juste à la limite de détection, et qui s'éloignent... Djana, on a réussi ! Par Judas !

— Pas Judas, chéri, dit-elle. Jésus.

— Qui tu voudras. » Flandry alluma les fluoros. La joie l'inondait.

« Toi, tu... Tu es merveilleuse, merveilleuse... » La pesanteur. Des bouffées d'air chaud. Flandry dansait un fandango au milieu de la cabine. « On pourra s'en aller dans moins d'une heure. Il faudra faire un long détour par souci de sécurité... mais au bout, la maison ! » Il se jeta sur elle pour l'embrasser. « Et au diable Ydwyr. On va fêter ça jusqu'à l'arrivée ! »

Se tenant dans l'espace exigu entre les cloisons, hors de portée de celui qui était assis et enchaîné, le Terrien dit : « Vous êtes conscient que la vérité entière concernant ce qui s'est passé vous mettrait dans l'embarras. Je veux votre parole d'honneur que vous confirmerez mon récit et ne trahirez rien à propos de Wayland.

— Pourquoi devrais-je accepter ? demanda platement le Merséien.

— Parce que si vous refusez, lui dit Djana (et le venin suintait de chaque mot), j'aurai le plaisir de vous tuer.

— Non, non, évitons de jouer la comédie, reprit Flandry. Lui aussi considère qu'une promesse arrachée sous la contrainte n'a aucune valeur. Ydwyr, j'ai la liste de toutes sortes de planètes où je pourrais vous laisser. Vous survivrez. Certaines d'entre elles sont peuplées d'êtres intelligents que vous pourriez étudier. Leur principal inconvénient, c'est que personne n'a trouvé de bonne raison pour y faire une deuxième visite, alors il se pourrait que vous ayez un petit problème pour publier vos découvertes. Mais si ça vous est égal, moi aussi.

— Est-ce une menace ? gronda le prisonnier.

— Pas plus que votre menace de dénoncer mes, disons, intérêts financiers secondaires. Talwin perdra sa valeur militaire quoi qu'il nous arrive à tous les deux. Supposons que je mette sur la table ma promesse de faire mon possible pour que votre station scientifique ne soit pas détruite. Étant donné les circonstances, ce marché ne vous semble-t-il pas équitable ?

— D'accord ! » dit Ydwyr. Il prêta serment en utilisant des formules honorifiques. Puis il tendit une main. « Et pour votre part, serrons-nous la main. »

Flandry accepta. Djana observait, un paralyseur au poing. « Tu ne vas tout de même pas le relâcher, hein ? demanda-t-elle.

— Non, je crains qu'on ne puisse l'inclure dans le marché. À moins que vous ne me donniez votre parole, Ydwyr. »

La fille eut l'air choquée et perplexe, puis soulagée quand Ydwyr

répondit :

« Je ne vous la donnerai pas. Vous êtes trop compétent. Mon devoir est de vous tuer si je le peux. » Il sourit. « Ce point étant éclairci, voulez-vous faire une partie d'échecs avec moi ? »

L'exploitation minière se poursuivait ici et là dans le système auquel Irumclaw appartenait. Il restait donc de petites colonies humaines, avec pour l'essentiel une population fluctuante qui n'avait pas l'inconvénient d'être trop curieuse ni d'aller rapporter à l'administration ce qu'elle avait vu.

Jake se posa brièvement sur un spatioport du quatrième monde qu'il rencontra sur sa route. C'était un territoire miteux au milieu d'un immense désert. L'atmosphère n'était pas respirable, et à peine assez épaisse pour permettre à des nuages de poussière de voler dans le ciel pourpre. Un tube-passerelle s'arrima pour connecter le sas à la coupole d'air. Flandry accompagna Djana à la sortie.

« Tu en as pour longtemps ? » demanda-t-elle, mélancolique. Un instant, le corps svelte dans sa robe pudique, le visage aux traits fins, les yeux comme des lacs bleus, les lèvres entrouvertes et frémissantes lui firent oublier ce qui s'était passé entre eux et lui évoquèrent une enfant. Il n'avait jamais su résister aux petites filles.

« Je reviendrai dès que possible, répondit-il. Probablement dans moins d'une semaine. Mais tiens-toi tranquille jusqu'à ce que je donne des nouvelles. Il est essentiel que nous fassions ensemble notre rapport à Léon Ammon. Les crédits que tu emportes avec toi devraient suffire. Va voir tous les jours au bureau général des messages. Quand tu recevras le mien, fonce et écris-lui qu'il envoie quelqu'un te chercher. Je serai sur place. » Il l'embrassa plus légèrement qu'il avait l'habitude de le faire. « Salut, partenaire. »

Sa réaction fut fébrile. « Partenaire, oui ! » dit-elle ensuite d'une voix agitée. Une larme coula. Elle tourna les talons et marcha à grands pas sur la passerelle. Flandry retourna à la cabine et demanda l'autorisation de décoller immédiatement.

Au-dessus de sa superbe tunique, l'amiral Julius avait le visage le moins mémorable que Flandry avait jamais vu. « Eh bien ! dit-il, quelle histoire, lieutenant ! Quelle histoire...

— Oui, amiral », répondit Flandry. Il se tenait à côté d'Ydwyr, qui était assis sur sa queue à son aise – si ce n'est avec un mépris mal dissimulé pour le bureau très orné –, dans une robe hâtivement improvisée pour lui. Son costume d'hiver n'étant pas adapté pour monter à bord du vaisseau, il avait voyagé nu et débarqué ainsi sur Irumclaw ; et on ne reçoit pas un prince du sang entièrement nu.

« Oui... vraiment. » Julius remua quelques papiers sur son

bureau. « À ce que je comprends, votre... la transcription qu'a faite votre superviseur de ce que vous lui avez appris... Vous rédigez un rapport selon les formes, n'est-ce pas ?... À ce que je comprends... Bon, racontez-le donc vous-même.

— Oui, amiral. Je suivais la route qu'on m'avait assignée lorsque j'ai détecté le "sillage" d'un vaisseau plus grand. Suivant la procédure, je m'en suis approché pour l'identifier. C'était sans erreur possible un bâtiment de guerre merséien. Mes ordres me laissaient le choix, comme l'amiral le sait, soit de signaler cette présence en personne sans aller plus loin, soit d'essayer d'en savoir plus. À tort ou non, j'ai opté pour la seconde solution. La probabilité d'une deuxième rencontre était faible et nous risquions de ne pas trouver d'autre piste. Je suis resté en arrière et j'ai envoyé un messenger, qui apparemment n'est jamais arrivé ici. Mon rapport recommandera des procédures d'inspection renforcées.

» Bon, j'ai filé le merséien en tenant mon petit appareil hors de son champ de détection. Mais je suis entré à portée d'un autre vaisseau, qui était en faction et qui m'a repéré, abordé et fait prisonnier. On m'a emmené sur la planète Talwin, où il s'avéra que les Merséiens disposaient d'une base avancée. Après toutes sortes de péripéties, je me suis échappé grâce à un pulsar, en prenant ce dignitaire en otage.

— Hmm, ah. » Julius loucha vers Ydwyr. « Une affaire délicate, oui. Techniquement, ils étaient dans leur droit en construisant cette base, n'est-ce pas ? Mais ils n'avaient aucun droit de détenir un vaisseau impérial et un officier... dans une région qui est libre par traité. Hum. » Son embarras de devoir faire face à une crise diplomatique crevait les yeux.

« Si cela peut vous aider, amiral, dit Flandry, je parle ériau. Le *datholch* et moi avons eu de longues conversations. Sans essayer de m'immiscer dans une affaire politique – je sais que je n'y suis pas autorisé –, je me suis permis de suggérer quelques idées. Voudriez-vous, amiral, que je vous serve d'interprète ? » Il se trouvait que l'ordinateur de langues de la base était en panne, et personne ne savait comment le réparer.

« Euh... oui. Bien sûr. Dites à... euh... Son Altesse que nous le considérons comme un invité de l'Empire. Nous ferons en sorte de, euh... lui témoigner toutes les marques de courtoisie et de nous arranger pour qu'il retourne au plus tôt chez lui.

— Il crève d'impatience de se débarrasser de vous et d'enterrer toute cette histoire, dit Flandry à Ydwyr. Nous pouvons obtenir tout ce que nous voulons de lui.

— Vous suivrez notre plan, alors ? » s'enquit le scientifique. Son expression était posée, mais Flandry avait appris à reconnaître une

leur sardonique dans un œil merséien.

« *Khraich*, pas tout à fait notre plan. Nous ne pourrions pas dissimuler ce qui s'est passé sur Talwin. Le GQG aura un rapport et enverra un enquêteur. Tout ce que nous voulons, c'est sauver la face. On vous offre un billet de retour, ce que, je suppose, vous feriez aussi. Acceptez-le et partez le plus tôt possible. Quand vous arriverez sur Talwin, ordonnez à Morioch d'évacuer ses vaisseaux et ses hommes. La planète, de toute façon, ne pourra plus servir de base d'opérations secrètes ; votre gouvernement ne manquera pas d'y mettre fin. Si notre équipe de la Spatiale ne découvre rien d'autre que des recherches xénologiques pacifiques, elle passera sur les signes laissés par cette activité illicite, et rien ne filtrera, des deux côtés, de ce contretemps dans lequel vous et moi étions impliqués.

— Je vous ai déjà donné mon accord pour faire ces propositions en mon nom. Allez-y. »

Flandry s'exécuta, dans un langage plus diplomatique. Le visage de Julius s'épanouit en un large sourire. Si son commandement était déterminant dans l'arrêt d'un projet merséien indésirable, ses supérieurs en seraient informés et en parleraient entre eux. Cela jouerait sur les promotions, une mutation sur des mondes plus prometteurs, oui, oui, et peu importait avec quelle discrétion l'affaire était menée. *Une discrétion qui résultera de la négligence générale à relever tout ce qui cloche dans l'histoire que j'ai inventée*, pensa Flandry.

« Excellent, lieutenant ! dit Julius. Exactement mon idée ! Dites à Son Altesse que je vais arranger cela promptement.

— Je crains, dit gravement Ydwyr, que mes recherches ne durent pas longtemps. S'il n'y a plus de bénéfices militaires...

— Je vous l'ai dit, je ferai de mon mieux pour vous, répondit Flandry, et j'ai un plan en tête. Je ne voulais pas m'avancer avant d'être sûr que nous dirigerions la manœuvre, mais je le suis maintenant. Voyez, je vais organiser une scène d'indignation pour vous. Vos gens n'auraient peut-être pas dû me retenir ; cependant, vous appartenez au Vach Urdiolch et le traitement cavalier que je vous ai infligé est une insulte à la Race. Devant son empressement à vous complaire, vous avez décidé d'exploiter le vieux Julius. Vous vous laisserez attendrir s'il réclame instamment que l'Empire soutienne le travail scientifique qui, officiellement, était le motif de la présence de Merséia sur Talwin. »

La grande carcasse verte se raidit. « Est-ce possible ?

— Je pense que oui. De toute façon, nous devons garder un œil sur Talwin à partir d'ici, de peur que votre flotte n'y remette un pied discrètement. Mais il n'est pas indispensable que cette tâche incombe à des éclaireurs. Quelques étudiants subventionnés, par exemple, travaillant à leur thèse, cela suffit et c'est beaucoup moins cher. Et...

si nous partageons les coûts, je ne doute pas que vous puissiez trouver chez vous les fonds nécessaires pour continuer. »

Une petite renaissance de la science terrienne ? Certainement pas. Travail alimentaire d'universitaire. Oh, je suppose que je peux toujours me bercer d'illusions.

« Au nom du Dieu. » Ydwyr fixa les yeux devant lui si longtemps que Julius ne put s'empêcher de bouger et de bougonner. Finalement, il prit les deux mains de Flandry et dit : « À partir de ce commencement, nos deux peuples travaillant ensemble, que pourra-t-il bien se produire un jour ? »

Rien de terrible, à part, j'ose l'espérer, un léger renforcement des raisons pour nous de tenir cette frontière. Ces Merséiens nous rappelleront qui reste toujours prêt à occuper l'espace vacant. « Le datholch est porteur d'un noble rêve.

— Que se passe-t-il ? souffla Julius. Que faites-vous donc ?

— Amiral, j'ai peur que nous ne butions sur un ou deux détails.

— Vraiment ? Combien de temps cela va-t-il prendre ? J'ai un dîner.

— Nous arriverons peut-être à régler les problèmes avant, amiral. Puis-je m'asseoir ? Je vous remercie, amiral, je ferai de mon mieux. J'ai aussi mes propres affaires à régler.

— Je n'en doute pas. » Julius examina le jeune homme d'un œil calculateur. « J'ai entendu dire que vous aviez demandé une permission et une mutation.

— Oui, amiral. Je pense qu'en passant ces derniers mois sur Talwin j'ai plus que rempli ma mission ici. Je n'ai pas de critique à formuler sur votre excellent commandement, mais je suis censé me spécialiser dans d'autres domaines. Et il se pourrait que je reçoive un héritage. Un riche oncle vivant dans une colonie n'allait pas très bien, d'après les dernières nouvelles que j'ai reçues. J'aimerais aller toucher ma part avant d'apprendre qu'un rapport de "disparition en mission" me concernant ne les autorise à donner l'argent à un autre.

— Oui. Je vois. J'approuve votre demande, lieutenant, et j'appuierai votre promotion. Mettons-nous au travail. Quels sont ces problèmes dont vous parlez ? »

La pièce au-dessus de la porte 666 n'avait pas changé. C'était un endroit d'un goût bien moins sûr que le bureau du commandant et considérablement plus dangereux. Le garde gorzunien ne bougeait pas un muscle, mais un cimenterre brillait à sa ceinture. Derrière son bureau, Léon Ammon transpirait, poussait de petits cris aigus et ne quittait jamais Flandry des yeux. En retour, Djana le toisait par défi ; ses poings, cependant, ne cessaient de se serrer et desserrer sur ses genoux et elle avait bougé son siège pour qu'il soit en contact avec

celui de l'officier.

Flandry parlait gaiement, sans queue ni tête, et dans l'ensemble, mis à part quelques réticences, honnêtement. Il finit par conclure : « J'accepterai mes appointements – en petites coupures, vous vous souvenez – avec une grande satisfaction.

— Il est certain que tu m'as fait attendre, répliqua Ammon en esquivant le sujet. Ça m'a fait des frais supplémentaires. Pour essayer de savoir ce qui s'était passé, j'ai recruté quelqu'un d'autre. Je suis obligé de déduire ce surcoût de tes appointements. D'accord ?

— Je ne suis pas responsable du retard. Vous auriez dû fournir une meilleure protection à votre agent, ou une rémunération suffisante pour qu'elle n'ait pas la tentation d'aller voir des gens à qui elle n'avait pas été présentée. » Flandry frotta ses ongles sur sa tunique et les considéra d'un œil critique. « Vous avez ce pour quoi vous m'avez engagé, un rapport sur Wayland, et qui est favorable.

— Mais tu sais que le secret a été éventé. Les Merséiens...

— Mon ami Ydwyr le Chercheur m'assure qu'il gardera le silence. Le reste du personnel sur Talwin qui a entendu parler du système mimirien sera prochainement dispersé. Quoi qu'il arrive, pourquoi devraient-ils mentionner quelque chose qui peut aider Terra ? Oh, il est possible que des rumeurs circulent, mais vous n'avez besoin que de cinq ou dix ans de secret et la communication est assez pauvre pour vous les garantir. » Flandry prit une cigarette. S'étant débarrassé de sa dépendance au tabac au cours de ces derniers mois, il se réjouissait d'y succomber de nouveau. « Il faut reconnaître, dit-il, que si je libérais Ydwyr de sa promesse, il serait peut-être tenté de révéler cette intéressante information – avec les coordonnées détaillées – au premier capitaine de vaisseau impérial qui passerait au-dessus de son campement. »

Ammon eut un rire sonore. « Je m'attendais à une réaction de ta part, Dominic. Tu es un garçon très malin. » Il se frotta la mâchoire. « Tu as songé à démissionner de l'armée ? J'aurais l'emploi d'un type aussi futé que toi. Je paie bien, tu le sais. Pas vrai ?

— Je le saurai quand j'aurai compté le paquet », répondit Flandry. Il inhala la fumée sous la lumière et la fit rouler dans sa bouche.

La grosse masse se pencha vers lui sur son siège. La figure chauve se durcit. « Qu'est devenu l'agent qui est allé voir Djana ? demanda Ammon. Et elle ?

— Ah, oui, répondit Flandry. Vous lui devez une jolie somme, vous vous rendez compte.

— Quoi ? Après ce qu'elle...

— Après qu'elle a été piégée à cause de votre peu judicieux sens de l'économie et qu'elle vous a obtenu l'information que vous étiez

infiltré, oui, mon cher, vous avez une dette envers elle. » Flandry sourit comme un tigre. « Naturellement, je n'ai pas mentionné l'incident dans mon rapport officiel. Je peux toujours coller mon corps d'armée aux trousses de ces agents merséiens sans me compromettre moi-même, en envoyant par exemple un conseil anonyme. Cependant, j'ai pensé que vous préféreriez sans doute vous entendre vous-même avec eux. Entre autres activités, ils ont probablement corrompu aussi des membres de vos estimées organisations concurrentes. Vous pourriez bien obtenir des informations utiles pour vos relations d'affaires. Je ne doute pas que vos inquisiteurs soient persuasifs.

— Ils le sont », dit Ammon. *Qui est l'espion ?*

Djana allait prendre la parole. Flandry la devança d'un geste. « J'y pense. L'information est propriété de cette jeune dame. Elle désire négocier les termes de son transfert. Je suis son agent. »

La sueur couvrait le visage d'Ammon. « La payer... alors qu'elle a voulu me doubler ?

— Ma cliente Djana quittera Irumclaw par le premier vaisseau disponible. Soit dit au passage, j'ai réservé une place sur le même vol. Elle a besoin d'argent pour son billet, et d'un pécule raisonnable pour s'établir où elle ira. »

Ammon cracha un juron. Le Gorzunien sentit sa fureur et tendit son corps hirsute en vue de l'assaut.

Flandry rejeta la fumée par les narines. « Étant son agent, continua-t-il doucement, j'ai pris les précautions d'usage pour m'assurer que toute initiative à son détriment se révélerait improductive. Vous feriez bien de vous détendre et de vous réjouir, Léon. Au mieux, cela coûtera cher, et le tarif augmentera si vous prenez trop de notre temps précieux. Je le répète, vous pourrez obtenir une récompense convenable de ce maître espion, quand vous aurez acheté son nom. »

Ammon fit signe à son homme de main de se tenir tranquille. La voix haineuse, il commença à marchander.

Aucun vol régulier ne se rendait aussi loin. Le *Cha-Rina* était un cargo vagabond offrant quelques cabines adaptables à diverses espèces. Le luxe y était une notion étrangère. Flandry et Djana emportèrent des articles agréables qu'ils avaient dénichés dans les boutiques de la Vieille Ville. Il n'y avait pas d'autre humain à bord et, en dehors du pilote, qui passait ses heures libres à composer une sonate cacophonique, l'équipage cynthien parlait un anglique très limité. Ils jouissaient donc d'intimité.

Leurs premiers jours de voyage furent pur hédonisme. Dormir, rester au lit jusqu'à midi, fainéanter et manger, boire, lire, regarder un spectacle sur écran, écouter de la musique, faire l'amour – et, avant

tout, aucun danger à craindre ni travail à faire –, tout cela leur parut merveilleux. Mais le vaisseau approchait d'Ysabeau, planète richement urbanisée et nœud de transfert vers n'importe où dans l'immensité trépidante et impersonnelle de l'Empire ; et ils ne s'étaient encore rien dit de leur avenir.

« Le dîner du capitaine », décréta Flandry. Tandis qu'il surveillait le cuisinier et terminait de préparer lui-même la plupart des mets, Djana décorait leur cabine avec les vêtements et les fourrures qu'elle trouvait. Ensuite, elle passa un long moment à se préparer elle-même. Elle choisit la robe bleue la plus fine, la plus duveteuse qu'elle possédait. Flandry revint, se glissa dans une tenue civile noir et or et fit sauter le bouchon de la première bouteille de champagne.

Ils dînèrent, burent, bavardèrent et rirent pendant deux ou trois heures. Il fit semblant de ne pas s'apercevoir que sa gaieté était forcée. Il fut pourtant obligé de le remarquer assez vite.

Il se versa un cognac, se prélassa dans un fauteuil, renifla son verre et but une gorgée. « Aahh ! Presque aussi savoureux que toi, mon amour. »

Elle le dévisagea à travers la minuscule table nappée de blanc. Derrière elle, un écran montrait le noir cristallin et la splendeur des étoiles. Le vaisseau vibrait et bourdonnait légèrement, l'air était plein des odeurs des plats desservis et du parfum qu'elle avait choisi. Ses grands yeux se fermèrent et il ne pouvait en détourner les siens.

« Tu emploies beaucoup ce mot, dit-elle d'une voix douce. Amour.

— C'est celui qui convient, non ? » Un malaise l'envahit.

« Tu crois ? Qu'as-tu l'intention de faire, Nicky ?

— Eh bien... je vais faire un faux voyage pour “réclamer mon héritage”. Non que quelqu'un contrôle mes déplacements, mais c'est un prétexte pour jouer au touriste. Quand ma permission sera terminée, je me présenterai sur Terra, pas moins, pour ma nouvelle affectation. Je suis certain que quelqu'un en haut lieu a eu écho de l'affaire Talwin et voudra me parler – ce qui ne devrait pas nuire à ma carrière, hein ?

— Tu m'as déjà raconté tout ça. Tu sais très bien que ce n'est pas ce dont je parle. Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit à propos de nous ? »

Il prit une cigarette tout en avalant une nouvelle gorgée de cognac. « Je t'en ai parlé, si, répliqua-t-il avec un grand sourire. Avec un bon pactole dans ton sac à main, tu devrais bien te débrouiller si tu fais les investissements que je t'ai suggérés. Ils t'offriront une existence paisible sur une planète agréable ; ou bien, si tu préfères jouer plus gros jeu, ils t'obtiendront au moins des entrées dans les caves du haut monde. »

Elle se mordit la lèvre. « C'est ce que je redoutais.

— Quoi ? Euh... tu as peut-être bu un peu plus que tu ne pouvais, Djana. Je vais demander du café.

— Non. » Elle serra les doigts sur le pied de son verre, le leva et le vida cul sec. Le reposant : « Oui, dit-elle, j'ai trop picolé ce soir. Exprès. Tu vois, j'ai dû prendre l'habitude de ne pas penser au passé chaque fois que je me sens bien, parce que je sais qu'un mauvais moment ne va tarder à arriver et que c'est gâcher le bon. Une sorte de... d'inhibition. Ydwyr m'a appris comment me débarrasser de mes inhibitions, mais je ne voulais plus recourir à aucun truc de ce salaud...

— Ce n'est pas un salaud. J'en suis venu à l'apprécier.

— ... et en plus, je voulais mettre toutes mes chances de mon côté avec toi, mais il fallait pour ça que je sois heureuse, vraiment heureuse. Eh bien, c'est ma dernière chance ce soir. Oh, bien sûr, je pense que je pourrais rester encore près de toi un moment...

— Je ne te le conseille pas », dit hâtivement Flandry. Il brûlait d'impatience de partir à la recherche de toutes sortes de lieux de plaisir dans l'Empire. « Je serai toujours en déplacement. »

Djana poussa son verre vers lui. Il le remplit, un clair glouglou dans le silence où, malgré le vrombissement, il entendait sa respiration.

« Hmm, fit-elle. Je devais savoir ce soir. C'est pour ça que j'ai un peu abusé, ça aide à parler. » Elle leva son verre. Son regard ne le quitta pas tandis qu'elle buvait. Les étoiles faisaient un diadème glacial à ses cheveux. Quand elle eut fini, elle n'était pas toute rouge. « Je vais être directe, dit-elle. Je pensais que... nous formions une bonne paire tous les deux, Nicky, tu ne trouves pas, une fois que les choses se sont arrangées ?... Je pensais que ce serait facile de te demander si tu ne voulais pas continuer. Non, attends, je n'ai aucune idée de ce que je vaux comme agent. Mais je pourrais être là chaque fois que tu reviens. »

Bon, finissons-en. Flandry posa la main sur une des siennes. « Tu me fais trop d'honneur, chérie, dit-il. Ce n'est pas possible...

— Non, je suppose. » Était-ce Ydwyr qui lui avait appris à prendre instantanément ce calme imperturbable ? « Tu n'oublieras jamais ce que j'ai été.

— Je t'assure, je ne suis pas pudibond. Mais...

— Je veux dire, mes volte-face, mes trahisons... Oh, oublie ce que je viens de te dire, Nicky, chéri. Ce n'était qu'un espoir. Tout ira bien. Profitons de nos journées ensemble ; et peut-être, tu sais, peut-être que je te reverrai un jour. »

La pensée le frappa de plein fouet. Il était assis bien droit et marmonnait. *Pourquoi est-ce que ça ne m'est pas arrivé avant ?*

Elle le fixait. « Quelque chose ne va pas ? »

Il tournait et retournait tous les aspects de la question dans sa tête, gloussa avec jubilation et pressa les doigts de Djana. « Au contraire, dit-il, j'ai mis le doigt sur une réponse possible. Si tu es intéressée.

— Quoi ? Je... Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, dit-il, tu as repoussé l'idée de participer à mon travail comme fantaisiste, mais est-ce que tu n'es pas allée trop vite ? Tu as prouvé que tu étais forte et intelligente, et évidemment belle et charmante. Cerise sur le gâteau, tu possèdes ce talent presque unique. Et Ydwyr ne serait pas dur à convaincre de te faire revenir à lui. Le service des renseignements de la Spatiale sera fou de joie de te recruter, quand j'aurai passé le message par les canaux qui me sont ouverts. Nous nous verrions souvent, j'en suis certain, nous travaillerions peut-être ensemble... même si le Roidhunate fait de toi un agent double... »

Il s'arrêta. Il faisait face à l'horreur.

« Que... que se passe-t-il ? » bredouilla-t-il.

Ses lèvres bougèrent plusieurs fois avant qu'elle puisse parler. Ses yeux restaient secs et avaient pâli, comme si une flamme était passée derrière. Son visage avait perdu toute couleur.

« Toi aussi, articula-t-elle.

— Hein ? Je ne... »

Elle l'interrompit en levant une main. « Tout le monde, dit-elle, aussi loin que je me souviens. Ydwyr le dernier, et toi maintenant.

— Que veux-tu dire ?

— M'utiliser. » Elle parlait d'une voix monocorde et qui faiblissait. Son regard se figea derrière lui. « Tu sais, dit-elle, le plus drôle, c'est que je veux qu'on m'utilise. Je veux donner, servir, aider, appartenir à quelqu'un... Mais vous n'avez vu en moi qu'un instrument. Une chose. Toi comme tous les autres.

— Djana, je te donne ma parole d'honneur...

— D'honneur ? » Elle secoua la tête lentement. « C'est un sentiment étrange, dit-elle à son dieu d'une voix devenue aiguë et perplexe, comme celle d'un enfant qui n'arrive pas à comprendre. C'est un sentiment étrange d'apprendre, une fois et pour toujours, qu'il n'y a personne qui nous aime. Même pas Toi. »

Elle redressa les épaules. « Bon, je me débrouillerai. »

Ses yeux se braquèrent sur Flandry, assis sans défense et bouche bée. « Quant à toi, ajouta-t-elle posément, j'imagine que je ne peux pas t'empêcher d'avoir toutes les femmes qui passent. Mais je te souhaite ceci, que tu ne puisses jamais avoir celle que tu voudras réellement. »

Sa remarque ne le touchait pas, alors. « Tu es à bout de nerfs, dit-il en espérant que son tranchant ferait effet. Soûle. Hystérique.

— Tout ce que tu veux, fit-elle d'un air las. Va-t'en, s'il te plaît. »

Flandry partit et s'arrangea pour dormir ailleurs. Le lendemain, le vaisseau se posa sur Ysabeau. Djana descendit la passerelle sans lui dire adieu. Il la regarda, haussa les épaules, poussa un soupir – *Les femmes ! Des extraterrestres parmi nous !* – et flâna seul vers la navette en partance pour la ville, où il put célébrer convenablement sa victoire.

Les mondes rebelles

Prologue

Faire un.

Je/nous : Pieds appartenant au Gardien de la Porte Nord et à d'autres qui peuvent être, à Grand Voyageur de Radeau et à Malheur, qui ne seront plus, à Maintes Pensées, Découvreur de Grottes et Maître des Chants, qui ne peuvent plus être ; Ailes appartenant à Mineur de Fer, à Foudre-Frappa-la-Maison et à d'autres à venir, à Maintes Pensées qui ne peut plus être ; jeune Mains qui doit encore partager des souvenirs, faire un.

(Ô lumière, vent, rivière ! Leurs flux trop forts me/nous mettent en pièces.)

Force. Ce n'est pas le premier jeune Mains venu(e) ici se souvenir du voyage qui fut fait, de si nombreuses années avant qu'il/elle naisse ; ce ne sera pas non plus le dernier. Penser la force, penser le calme.

(Brouillés, deux jambes, sans visage... non, avaient-ils des becs ?)

Souviens-toi. Étends-toi confortablement là où les feuilles murmurent sous les clameurs des coraux de terre qui se soulèvent ; bois la lumière, le vent et le chant de la rivière. Laisse couler la réminiscence des actes accomplis avant que ce Mains, mien/nôtre, ne naisse.

(Plus clair, maintenant : aussi étranges fussent-ils, comment peut-on les entrevoir, encore moins retenir leur image en moi/nous ?... Réponse : l'œil apprend à les voir, le nez à les sentir, l'oreille à les entendre, la langue de Pieds et les membres d'Ailes et Mains à toucher leur peau et à éprouver, les vrilles à goûter ce qu'ils exsudent.)

Cela fonctionne. Plus vite que d'habitude. Peut-être que je/nous pourrions devenir une bonne unité, qui aura souvent une raison d'exister.

(Frémissement de joie. Vague de terreur devant les souvenirs qui s'éveillent – différence, danger, souffrance, mort, renaissance au supplice.)

Rester tranquille. Il y avait longtemps.

Mais le temps aussi est un. Le présent n'a pas de réalité ; seul passé-et-futur dure assez pour être réel. Ce qui s'est passé alors doit

être connu de Nous. Ressentir dans chaque fibre de ma/notre jeune Mains que je/nous suis/sommes une partie de Nous – Nous de Pierre de Foudre, Travailleurs du Fer, Bûcherons et Maçons, Laboureurs, Habitants de la Maison, et dernièrement Marchands – et que chaque unité que Nous pourrions créer doit connaître l'existence de ceux qui viennent d'au-delà du ciel, de crainte que leurs dangereuses merveilles ne fassent notre ruine.

Laisser donc Mains s'unir à Pieds et Ailes. Laisser l'unité se remémorer une nouvelle fois et réfléchir au voyage de Découvreur de Grottes et de Malheur, en ces jours où les étrangers, qui n'avaient qu'un corps et pouvaient cependant parler, ont franchi la montagne vers une bataille inconnue. Avec toutes ces réflexions, comme avec chaque expérience plus récente, je/nous gagne/gagnons un aperçu de plus, avance/avançons un peu plus loin sur le chemin qui mène à leur compréhension.

Bien que peut-être, sur ce chemin, Nous voyagions dans une mauvaise direction. L'unité qui les a conduits a dit, une certaine nuit, qu'il/elle/cela (?) se demandait s'ils se comprenaient eux-mêmes, ou s'ils y parviendraient jamais.

Le satellite-prison décrivait une orbite haute et inclinée autour de Llynathawr, bien loin du trafic spatial ordinaire. Régulièrement, un visualiseur de la cellule d'Hugh McCormac lui montrait la planète dans ses différentes phases. Parfois, c'était une masse sombre, touchée par un lever de soleil rouge et or sur l'un de ses bords, peut-être la ville de Catawrayannis brillant comme une étoile dans la nuit. D'autres fois, un cimeterre que la proximité du soleil rendait éblouissant. De temps à autre, il la voyait en entier, bouclier éclatant, blasonné d'océans d'azur et de continents sinople et tenné aux nuages d'argent.

Terra lui ressemblait beaucoup à la même distance. (De plus près, on s'apercevait qu'elle était blême, comme n'importe quelle ancienne beauté passée par trop d'hommes.) Mais Terra se trouvait à deux ou trois siècles-lumière d'ici. Et aucun monde n'était comparable à l'Aénéas rouille et fauve que McCormac dévorait des yeux.

Le satellite n'avait aucune rotation ; la pesanteur interne résultait uniquement des générateurs de gravité. Cependant, du fait de sa révolution, le ciel avançait lentement dans le visualiseur. Quand Llynathawr et le soleil avaient disparu, les pupilles humaines s'adaptaient et distinguaient d'autres étoiles. Elles encombraient l'espace, fixes, colorées et nettes. La plus brillante était Alpha Crucis, une géante double bleu-blanc à moins de dix parsecs de distance ; mais Bêta Crucis, une solitaire du même type, n'était pas beaucoup plus éloignée dans sa région du ciel. Dans une autre direction, un œil entraîné pouvait identifier les lueurs rouges d'Aldébaran et d'Arcturus. On aurait dit des feux qui, quoique éloignés, réchauffaient et éclairaient les campements humains. Ou bien le regard se tournait vers Deneb et la Polaire, infiniment loin, par-delà l'Empire et les plus grands ennemis de l'Empire. Vision glaciale.

Une grimace ironique déforma la bouche de McCormac. *Si Kathryn était branchée sur mon esprit, pensa-t-il, elle dirait qu'il y a sûrement quelque chose dans le Lévitique contre le mélange abusif de métaphores.*

Il n'osa pas la laisser occuper ses pensées trop longtemps. *J'ai de la chance d'avoir une cellule qui donne sur l'extérieur. Pas inconfortable, d'ailleurs. Ce n'était sûrement pas l'intention de Snelund.*

Le surveillant adjoint s'était montré aussi embarrassé et contrit qu'il l'osait : « Nous... euh... eh bien, nous avons reçu l'ordre de vous emprisonner, amiral McCormac. Directement du gouverneur. Jusqu'à votre procès ou... votre transfert sur Terra, peut-être... euh... jusqu'à nouvel ordre. » Il avait regardé le fax sur son bureau d'un air inquiet, espérant que les mots qui y étaient écrits avaient changé depuis sa première lecture. « Euh... isolement, au secret... au nom des pouvoirs conférés par l'état d'urgence. Sincèrement, amiral McCormac, je ne vois pas pourquoi on ne vous autorise pas les... euh... livres, papiers, ou même les projections pour passer le temps... J'écirai à Son Excellence pour demander une révision de ces conditions. »

Moi, je sais pourquoi, s'était dit McCormac. *Rancune, pour une part ; mais c'est surtout la première étape du processus visant à me briser.* Son dos s'était encore raidi. *Qu'ils essaient toujours !*

L'adjudant des Brabançons qui avait amené le prisonnier du port de Catawrayannis dit de sa voix la plus claironnante : « Ne vous adressez pas aux traîtres en les affublant du titre dont ils ont été déchus. »

Le surveillant adjoint s'assit droit comme un piquet, les cloua tous du regard et déclara : « Adjudant, j'ai passé vingt ans dans la Flotte avant d'occuper ce poste. Selon le règlement de Sa Majesté, tout officier impérial a un grade supérieur à ceux de tous les membres des forces paramilitaires locales. L'amiral McCormac a peut-être été relevé de son commandement, mais jusqu'à ce qu'il soit dégradé par une cour martiale appropriée ou par une ordonnance directe du Trône, vous lui devez le respect, sans quoi vous aurez des ennuis pires que ceux dans lesquels vous vous êtes déjà fourrés. »

Écarlate, le souffle court, il semblait vouloir en dire plus. Manifestement, il changea d'avis. Au bout d'un moment – deux des gardes baraqués se balançaient d'un pied sur l'autre –, il ajouta simplement : « Laissez-moi le prisonnier et sortez.

— Nous sommes censés... commença l'adjudant.

— Si vous avez des ordres écrits qui dépassent l'emprisonnement de ce gentleman, voyons-les. » Pause. « Laissez-le-moi et sortez. Je ne le répéterai pas. »

McCormac mémorisa le nom et le visage du surveillant adjoint aussi soigneusement que ceux de chaque personne impliquée dans son arrestation. Un jour... si jamais...

Qu'était-il advenu du supérieur de cet homme ? McCormac n'en savait rien. En dehors d'Aénéas, il ne s'était jamais intéressé aux crimes de droit commun ni aux peines afférentes. La Flotte s'occupait

des siens. L'envoyer ici relevait de l'insulte, seulement tempérée par le fait qu'à l'évidence l'intention était de le maintenir éloigné de collègues officiers qui pourraient essayer de l'aider. McCormac devinait que Snelund avait remplacé l'ancien surveillant – comme de nombreux autres fonctionnaires depuis qu'il était gouverneur du secteur – par un de ses protégés ou par un corrompu, et que l'impétrant considérait ce poste comme une sinécure.

Quoi qu'il en soit, l'amiral dut troquer son uniforme contre une combinaison grise ; mais on l'autorisa à le faire dans un box. On le conduisit dans une cellule d'isolement dépourvue d'ornement et de luxe, mais assez grande pour qu'il y marchât de long en large et pourvue du nécessaire pour le repos et la toilette. Au plafond était suspendu un scanner audiovisuel, mais ostensiblement, et personne ne fit d'objection lorsqu'il installa un rideau avec un drap pour sa couchette. Il ne voyait aucun autre être vivant, n'entendait aucune voix, mais des repas mangeables et du linge propre arrivaient par une valve, et il disposait d'un vide-ordures. Et, surtout, il avait un visualiseur.

Sans ce soleil, cette planète, ces constellations, la coulée glaciaire de la Voie lactée et les lueurs des galaxies sœurs, il se serait peut-être effondré – il aurait hurlé pour qu'on le libère, avoué n'importe quoi, baisé la main de son bourreau, tandis que d'honnêtes toubibs auraient rendu compte au quartier général sur Terra qu'ils n'avaient trouvé sur lui aucun signe de torture ni de lavage de cerveau. Ce n'est pas la privation sensorielle en soi qui aurait détruit sa volonté en si peu de temps. Mais l'impossibilité de distraire ses pensées de Kathryn, l'impossibilité de deviner combien de temps s'était écoulé depuis qu'elle était tombée elle aussi sous le pouvoir d'Aaron Snelund. McCormac reconnaissait cette faiblesse. Il n'en avait pas honte.

Pourquoi alors le gouverneur ne l'avait-il pas fait enfermer dans une cellule aveugle ? Négligence, probablement, quand des affaires plus urgentes réclamaient toute son attention. Ou bien, totalement égocentriste, Snelund n'avait peut-être pas réalisé que d'autres hommes pouvaient aimer leur femme plus que la vie.

Bien sûr, les jours passant (sans nul changement dans cette morne fluorescence blanche), il devait commencer à se demander pourquoi rien ne s'était produit ici. Si ses observateurs l'informaient précisément de la situation, il ordonnerait sans aucun doute que McCormac soit déplacé vers d'autres quartiers. Mais les agents affectés au corps des gardiens d'une petite lune artificielle étaient d'humbles créatures. Ils n'auraient pas, par définition, rendu compte directement à un gouverneur de secteur, vice-roi sur quelque cinquante mille années-lumière cubes autour d'Alpha Crucis, et *très* bon ami de Sa Majesté par-dessus le marché. Non, ils ne l'auraient pas fait, même si

l'affaire concernait un amiral, ancien responsable de la défense de toute cette région des confins de l'Empire.

Les agents subalternes rendaient compte à des sous-fifres de l'Administration, qui eux-mêmes transmettaient l'information par les canaux habituels. Quelqu'un s'apercevait-il qu'une affaire comme celle-ci finissait, non pas perdue, mais oubliée dans des dossiers ?

McCormac soupira. L'éternel murmure de la ventilation, le claquement de ses chaussures sur le métal, tout cela finissait par devenir assourdissant. Combien de temps une telle protection pourrait-elle durer ?

Il ne connaissait pas l'orbite du satellite. Néanmoins, il pouvait évaluer assez précisément le diamètre angulaire de Llynathawr. Il se souvenait approximativement de ses dimensions et de sa masse. À partir de quoi il pouvait calculer son rayon vecteur, donc sa période. Pas facile d'appliquer mentalement les lois de Kepler, mais qu'avait-il d'autre à faire ? Le résultat confirma plus ou moins son hypothèse selon laquelle on le nourrissait trois fois par vingt-quatre heures. Il ne se rappelait pas exactement combien de repas on lui avait donnés avant qu'il se mette à les compter en faisant des nœuds sur un fil. Dix ? Quinze ? Quelque chose comme ça. À ajouter aux trente-sept nœuds qu'il avait maintenant sous les yeux. Ce qui donnait entre quarante et cinquante quarts d'astronef, soit treize à seize jours terriens, ou encore quinze à vingt jours aénéens.

Aénéen. Les tours de la Maison du Vent, hautes et grises, leurs bannières sifflant dans le ciel ; les rochers escarpés et les falaises, rouges, ocre, bronze, où la saillie Ilienne plongeait dans un brouillard bleu-gris veiné des miroitements de l'eau, le fond de mer Antonin ; le vacarme des cataractes de la Folle Foss ; et le rire de Kathryn quand ils se promenaient, son regard sur lui, plus bleu que le ciel éblouissant...

« Non ! » s'écria-t-il. Les yeux de Ramona avaient été bleus. Ceux de Kathryn étaient verts. Confondait-il déjà sa femme vivante et sa femme morte ?

S'il avait encore une femme. Vingt jours s'étaient écoulés depuis que les Brabançons avaient surgi dans leur chambre, les avaient arrêtés et emmenés dans des couloirs séparés. Elle avait arraché ses poignets à leurs mains et marché au milieu de leurs armes avec une fierté méprisante, malgré les larmes qui coulaient sur son visage.

McCormac joignit les mains et les serra jusqu'à ce que les os de ses doigts craquent. La douleur était une amie. *Il ne faut pas, se souvint-il. Si je m'épuise moi-même à cause d'une chose à laquelle je ne peux rien, je fais le travail de Snelund à sa place.*

Quelle autre possibilité me reste-t-il ?

Résister. Jusqu'au bout.

Il convoqua – ce n'était pas la première fois – l'image d'un être

qu'il avait connu, un Truvellekupab énorme, couvert d'écailles, avec une queue, quatre jambes et un nez de saurien, mais un compagnon d'armes, et plus sage que la plupart. « Vous les humains, vous êtes une drôle d'espèce, grondait sa voix profonde. Ensemble, vous pouvez faire preuve d'un courage qui confine parfois à la folie. Pourtant, quand personne n'est là pour raconter plus tard à vos camarades comment vous êtes mort, l'esprit part en miettes et vous vous écroulez, vidé.

— Héritage de l'instinct, je suppose, répondait McCormac. À l'origine de notre espèce, il y a un animal qui chassait en meute.

— L'entraînement peut dompter l'instinct. Un esprit intelligent ne peut-il s'entraîner lui-même ? »

Seul dans sa cellule, McCormac hocha la tête. *J'ai au moins ce satané mouchard pour me surveiller. Peut-être qu'un jour quelqu'un – Kathryn ou les enfants que Ramona m'a donnés, ou bien un garçon que je n'aurai jamais connu – verra ses cassettes.*

Il s'étendit sur la couchette, seul meuble avec le lavabo et le sanitiseur, et ferma les yeux. *Je vais essayer de jouer aux échecs mentaux à nouveau, en alternant les côtés, jusqu'au dîner. Qu'on me donne assez de temps et je maîtriserai parfaitement la technique. Juste avant de manger, je ferai aussi un peu de gymnastique. Cette mixture fade dans son bol mou ne perdra rien à refroidir. Peut-être que plus tard j'arriverai à dormir.*

Il n'avait pas baissé son rideau improvisé. La caméra filmaït un mâle humain, grand et élancé, plus vigoureux que ne pouvait l'expliquer l'antisénescence habituelle. Peu de chose trahissait ses cinquante ans standard, hormis le grisonnement de ses cheveux noirs et les sillons sur son visage long et fin. Il n'avait jamais modifié sa physionomie, ni même essayé de la protéger des climats de nombreuses planètes. Sa peau demeurait sombre et tannée. Le triangle saillant de son nez, la bouche droite et les joues creuses étaient comme des contrepoids à la forme dolichocéphale de son crâne. Lorsqu'il ouvrait les yeux sous ses sourcils épais, ils révélaient une couleur de glacier. Quand il parlait, sa voix avait tendance à être dure, et des décennies de service dans tout l'Empire, avant qu'il ne revînt à son secteur d'origine, avaient définitivement poli son accent d'Aénéas.

Ainsi étendu, il était si furieusement concentré sur ses pièces d'échecs imaginaires qui se déplaçaient sans cesse, tels des fantômes, qu'il ne remarqua pas la première explosion. C'est seulement lorsque la deuxième retentit en faisant trembler les murs qu'il s'en aperçut.

« Qu'est-ce que c'est que ce chaos ? » Il sauta sur ses pieds.

Une troisième détonation se fit entendre et résonna dans le métal. *Artillerie lourde*, se dit-il. Il se couvrit de sueur. Son cœur battait la chamade. Que s'était-il passé ? Il jeta un coup d'œil au visualiseur. Llynathawr apparaissait, sans traces, sereine, indifférente.

Des pas précipités aboutirent derrière la porte. Un point brilla

près du loquet moléculaire, rouge puis blanc. Quelqu'un le découpait à l'atomiseur. Des voix parvinrent à McCormac, incompréhensibles mais excitées et en colère. Une balle traversa – *beeyoww* – le couloir, frappa un mur comme un gong et le son s'éteignit.

La porte n'était pas épaisse, juste assez pour retenir un homme. Son alliage céda, dégouлина à l'intérieur, formant de petites concrétions semblables à de la lave. Le faisceau de l'atomiseur irradia à travers le trou, l'élargissant. McCormac détourna les yeux de la lumière éblouissante. L'ozone lui piqua les narines. Il pensa un instant, stupidement : *Pas la peine de gaspiller ainsi.*

L'atomiseur cessa de flamber. La porte s'ouvrit toute grande. Une douzaine d'êtres se ruèrent à l'intérieur. La plupart portaient l'uniforme bleu de la Flotte. Deux d'entre eux, aussi encombrants que des robots dans leur armure de combat, manœuvraient un grand fusil à énergie Holbert sur son graviteur. Un autre était un non-humain, un centauroïde donarrien, plus imposant encore que les hommes en armure ; il portait sur le corps, nu par ailleurs, un assortiment d'armes qu'il avait laissées dans leur fourreau, leur préférant une hache de combat. Elle ruisselait de rouge. Son visage simiesque n'était qu'un immense sourire.

« Amiral ! » Il ne reconnaissait pas le jeune qui se précipitait sur lui, les bras ouverts. « Vous allez bien ? »

— Oui. Oui. Que... » McCormac laissa paraître son ahurissement. « Qu'est-ce qui se passe ? »

L'autre lui fit le salut militaire. « Lieutenant de vaisseau Nasruddin Hamid, amiral. Je dirige votre opération de secours sur ordre du capitaine Oliphant.

— En attaquant une installation impériale ? » C'était comme si quelqu'un d'autre utilisait son larynx.

« Amiral, ils avaient l'intention de vous tuer. Le capitaine Oliphant en est persuadé. » Hamid avait l'air affolé. « Nous devons partir très vite, amiral. Nous sommes entrés sans enregistrer de pertes. Le responsable était au courant de l'opération, il a retiré la plupart des gardiens. Il partira avec nous. Quelques-uns lui ont désobéi et ont résisté. Des hommes de Snelund, sans doute. Nous sommes passés malgré tout, mais certains ont réussi à s'échapper. Ils enverront un message dès que nos vaisseaux cesseront de brouiller les ondes. »

L'événement était encore irréel pour McCormac. Une partie de lui se demandait si son esprit n'avait pas disjoncté. « Le gouverneur Snelund a été nommé par Sa Majesté, articula-t-il brusquement. Le lieu approprié pour régler cela, c'est un tribunal. »

Un autre homme s'avança. Il n'avait pas perdu les inflexions d'Aénéas. « S'il vous plaît, amiral. » Il était au bord des larmes. « On peut pas y arriver sans vous. Y a des soulèvements locaux sur de plus

en plus de planètes chaque jour – sur la nôtre, aujourd’hui, aussi, sur Borée et Ferland. Snelund essaie d’avoir la Spatiale avec lui, pour aider ses troupes crasseuses à mater les troubles... à sa manière : bombardement nucléaire quand les incendies, les exécutions et l’esclavage suffisent pas.

— La guerre contre notre propre peuple, murmura McCormac, alors qu’aux frontières les Barbares... »

Ses yeux glissèrent vers Llynathawr, dont le port était illuminé. « Et ma femme ?

— Je ne... sais... rien sur elle », bégaya Hamid.

McCormac pivota pour lui faire face. La rage le submergeait.

Il agrippa la tunique du lieutenant. « Vous mentez ! hurla-t-il. Vous savez forcément ! Oliphant n’enverrait pas des hommes en mission sans leur faire un exposé détaillé. Qu’est-il arrivé à Kathryn ?

— Amiral, le brouillage va être remarqué. Nous n’avons qu’un vaisseau de surveillance. Un bâtiment ennemi en faction pourrait... »

McCormac secoua Hamid jusqu’à ce que ses dents claquent dans ses mâchoires. Puis il le lâcha brusquement. Ils virent son visage se transformer, on aurait dit désormais celui d’un automate. « C’est parce que Snelund voulait Kathryn que tout a commencé, dit-il d’une voix blanche. La cour du gouverneur aime que ses racontars soient croustillants ; et ce que sait la cour, tout Catawrayannis le sait très vite. Elle est encore dans le palais, n’est-ce pas ? »

Les hommes détournèrent les yeux, fuyant son regard. « C’est ce qu’on dit, marmonna Hamid. Avant d’attaquer, vous savez, nous nous sommes arrêtés sur l’un des astéroïdes – feignant une mission de secours de routine – et nous avons sondé le plus de gens possible. Un marchand arrivé la veille de la ville nous a dit... euh... qu’il y avait eu un avis à propos de vous, amiral, et de votre épouse, qui étiez “détenus pour être interrogés”, sauf qu’elle et le gouverneur... »

Il s’arrêta.

Au bout d’un moment, McCormac s’avança et lui serra l’épaule. « Inutile que vous continuiez, mon garçon, dit-il d’un ton à peine plus expressif mais assez doucement. Embarquons dans votre vaisseau.

— Nous ne sommes pas des mutins, amiral, fit Hamid d’un air suppliant. Nous avons besoin que vous... éloigniez ce monstre, jusqu’à ce que nous portions la vérité devant l’empereur.

— Non, on ne peut plus appeler cela une mutinerie, répondit McCormac. Ce doit être une rébellion. » Sa voix retentit. « Remuez-vous ! Au pas de course ! »

Une métropole sûre de ses droits. Le Centre de l'amirauté s'élevait au-dessus de cette région des montagnes Rocheuses de l'Amérique du Nord qu'il occupait, comme si les Titans des mythes de l'aube de l'humanité empilaient à nouveau le Pélion sur l'Ossa pour escalader l'Olympe. « Un de ces jours, avait fait remarquer Dominic Flandry à une jeune femme à qui il faisait visiter les environs, la comparaison ayant pour but de lui montrer sa culture, les dieux vont s'énervier, comme la dernière fois. Espérons que le résultat sera moins déplorable.

— Que voulez-vous dire ? » avait-elle demandé.

Comme son objectif n'était pas tant d'éclairer sa lanterne que de la séduire, il l'avait regardée d'un œil concupiscent en tortillant sa moustache. « Je veux dire que vous êtes beaucoup trop jolie pour que je joue les mauvais augures avec vous. Maintenant, pour ce qui est de ce char traçant que vous souhaitiez voir, par ici, si vous voulez bien. »

Il ne lui avait pas avoué que cette spectaculaire projection stellaire en trois dimensions était surtout destinée aux visiteurs. La plus modeste distance astronomique est trop grande pour qu'une pictocarte présente beaucoup d'intérêt. La véritable information restait stockée dans la mémoire d'ordinateurs sans prétention que le grand public n'était pas autorisé à voir.

Au moment où son taxi arrivait dans la zone aujourd'hui, Flandry se souvint de l'épisode. Il avait heureusement abouti, mais il était préoccupé par un parallèle qu'il n'avait pas fait.

Autour de lui s'élevaient des murs aux nuances multiples entrelacés de lianes, si hauts que les fluoropanneaux devaient être allumés jour et nuit aux étages inférieurs, alors que leur sommet était couronné de nuages et de rayons de soleil. Le trafic aérien grouillait, scintillant dans le ciel, une danse si serrée et complexe que seuls des cerveaux électroniques pouvaient la contrôler ; le trafic vibrait au milieu des tours, dans les tunnels et les cavités sous leurs fondations. Les voitures et les bus, volants ou roulants, produisaient à peine un murmure, tout comme les glisseurs, et une voix ou des pas se

perdaient vite. Néanmoins, le Centre de l'amirauté était au cœur d'une brume de sons, un vrombissement perpétuel semblable à celui d'une ruche au-dessus d'un grondement souterrain, le produit sonore de son agitation.

Car ici se trouvait le nerf de la puissance impériale, et Terra gouvernait une sphère approximative de près de quatre cents années-lumière de diamètre, contenant environ quatre millions de soleils, parmi lesquels une centaine de milliers étaient d'une manière ou d'une autre tributaires d'elle.

Jusqu'ici, il y avait de quoi être fier. Mais à y regarder de plus près...

Flandry émergea de sa rêverie. Son taxi descendait vers le quartier général du service des renseignements. Il tira en hâte une dernière bouffée de sa cigarette, l'écrasa dans le cendrier et vérifia son uniforme. Il préférait ses fringantes tenues civiles, à l'élégance aussi variée que l'autorisaient des règles plutôt élastiques, voire un peu plus. Pourtant, quand votre congé était annulé alors que vous n'aviez passé que quelques jours chez vous, et que l'on vous ordonnait de vous présenter sur-le-champ au vice-amiral Kheraskov, mieux valait arriver en tunique et pantalon blancs – celui-ci *sur* les bottes –, ceinture réglementaire, sobre cape grise, et la casquette posée de telle façon que son badge éclatant apparût exactement au milieu de votre front.

Le sac et la cendre seraient plus appropriés, déplora Flandry. *Trois, je les ai comptées, trois filles superbes, toutes bien disposées et impatientes de m'aider à fêter ma semaine d'anniversaire, qui devait commencer demain au club Everest avec un menu que j'ai mis deux heures à concocter ; on aurait continué le temps qu'il faut pour prouver qu'un quart de siècle c'est moins vieux que ça en a l'air. Et voilà ce truc qui me tombe dessus !*

Une machine de l'intérieur du bâtiment s'entretint avec une machine dans le taxi par l'intercom en effervescence. Flandry fut déposé sur le parking du cinquantième étage. Il prêta sa carte au compteur, qui transféra l'autorisation et lui déverrouilla la porte. À l'entrée, un garde de la Flotte vérifia son identité et son rendez-vous à l'aide d'une autre machine, puis le laissa passer. Il traversa plusieurs salles en direction du graviscenseur qu'il voulait prendre. Très agité, il marcha, plutôt que de se laisser porter par une bande.

Une foule de gens passait par les bureaux et les encombrait : des techniciens subalternes jusqu'aux amiraux sur les épaules de qui reposait la sécurité d'un millier de mondes, sans compter des scientifiques qui s'échinaient à préserver l'Empire dans un univers regorgeant de surprises mortelles. Ils n'étaient pas tous humains, loin de là. Les formes, couleurs, langues, odeurs, et les perceptions tactiles au contact d'une manche ou d'une peau extraterrestre, se révélaient d'une richesse infinie.

Pousse, bouscule, accélère, grouille, cours, cours, cours, lui conseillaient ses idées noires. Travail, car la nuit approche – la Longue Nuit, quand l'Empire sombrera et que les peuples vociférants s'installeront dans ses ruines. Comment pourrions-nous en effet demeurer éternellement les maîtres, même de nos insignifiantes éclaboussures d'étoiles, à la lisière d'une galaxie si énorme que nous n'en connaissons jamais qu'une infime fraction ? Probablement jamais plus que cette lamelle de la spirale que nous avons déjà vue. Plus de la moitié de tous ces soleils, dans la seule microbulle d'espace que nous revendiquons, n'ont jamais été visités !

Les explorations de nos ancêtres les avaient menés plus loin que nous n'en avons gardé le souvenir. Quand l'enfer s'est déchaîné et que leur civilisation semblait sur le point de voler en morceaux, ils l'ont consolidée avec l'Empire. Et ils ont fait fonctionner l'Empire. Mais nous... nous avons perdu la volonté. On a eu la vie facile pendant trop longtemps. Alors les Merséiens sur notre flanc bételgeuséen – et les espèces sauvages partout ailleurs – nous harcèlent... Pourquoi est-ce que je m'en soucie ? Autrefois, une carrière dans la Flotte me semblait prestigieuse. Ces derniers temps, j'ai vu le revers de la médaille. Il serait plus confortable de faire quasiment n'importe quoi d'autre.

Une femme l'arrêta. Elle devait être sur une affaire d'importance secondaire, parce qu'ici on ne passait pas aux employés civils une aussi petite tenue, translucide de surcroît. Elle avait visiblement ce qu'il fallait où il fallait. « Veuillez m'excuser, dit-elle. Pourriez-vous me dire où se trouve le bureau du capitaine Yuan-Li, s'il vous plaît ? Je crois que je me suis égarée. »

Flandry la salua. « En effet, mademoiselle. » Il y était allé au rapport, à son arrivée sur Terra, et l'y conduisit. « Vous lui direz que le capitaine de corvette Flandry trouve qu'il a bien de la chance. »

Ses cils papillonnèrent. « Oh, monsieur. » Touchant l'insigne une étoile avec un œil – sur la poitrine de Flandry : « J'ai remarqué que vous apparteniez aux Renseignements. C'est pour cela que je me suis adressée à vous. Cela doit être fascinant. J'adorerais... »

Flandry s'inclina. « Eh bien, puisque nous connaissons tous les deux l'ami Yuan-Li... »

Ils échangèrent leurs noms et adresses. Elle s'éloigna en faisant osciller sa queue de cheval et Flandry continua son chemin. Son humeur était bien meilleure. *Après tout, un autre boulot pourrait se révéler ennuyeux.* Il atteignit son but. *Voici la cage.* Franchissant la porte, il se détendit tandis que le champ antigrav le faisait monter.

Ou plutôt il essaya de se détendre, mais il n'y réussit pas à cent pour cent. Jolie femme ou pas, un capitaine de corvette frais promu convoqué pour un entretien avec un vice-chef des opérations a tendance à avoir la gorge un peu sèche et les mains un tantinet moites. Attrapant une prise, il s'arracha au champ au quatre-vingt-dix-

septième étage et s'engagea dans le couloir. Le silence y régnait ; les rares voix en sourdine et le ronronnement occasionnel des machines ne faisaient que le rendre plus profond, entre ces murs austères. Les quelques personnes qu'il croisa étaient d'un grade supérieur au sien, elles détournaient les yeux, les pensées perdues dans des soleils lointains. Quand il atteignit les bureaux de Kheraskov, la réceptionniste s'avéra réduite à un scanner relié à une boîte vocale, branché sur un ordinateur trop rudimentaire pour mériter le nom de cerveau. Il n'y avait besoin de rien de plus. Le tout-venant était filtré à un niveau inférieur. Flandry poireauta à peine cinq minutes avant que la machine ne lui enjoignît de franchir la porte.

La pièce où il entra était vaste, haute de plafond et couverte d'une moquette épaisse. Dans un coin se trouvaient un infograteur et un énorme vidiphone, dans un autre un mini-bar. En dehors de cela, il y avait trois ou quatre reproductions, et autant d'étagères où étaient disposés des souvenirs d'anciennes victoires. Un écran d'animation tenait lieu de mur du fond ; une image de Jupiter s'y affichait à présent, prise d'un vaisseau en approche, si frappante qu'on sursautait en la découvrant. Il s'arrêta devant un bureau immense et salua si brusquement qu'il faillit se tordre le bras. « Capitaine de corvette Dominic Flandry, au rapport, amiral. »

L'homme assis derrière le bureau était en tenue de travail. Il ne portait aucune des décorations qui auraient pu couvrir sa poitrine, à l'exception du modeste bijou de chevalier, plus difficile à obtenir qu'un titre nobiliaire. Mais sa nébuleuse et son étoile surpassaient en brillance la planète entourée d'anneaux de Flandry. Il était petit et trapu, avec un visage de carlin fatigué sous des cheveux raides et gris. Le salut qu'il lui rendit frisait le relâchement. Mais le rythme cardiaque de Flandry s'accéléra.

« Repos, dit le vice-amiral d'escadre Uya Kheraskov. Asseyez-vous. Vous fumez ? » Il lui tendit une boîte de cigares.

« Merci, amiral. » Flandry rassembla ses esprits. Il choisit un cigare et entreprit de l'allumer, tandis que le siège épousait ses muscles et les encourageait subtilement à se détendre. « Amiral, vous êtes trop aimable. Je ne crois pas qu'il existe de meilleure marque que les Corona Australis. » En fait, il aurait pu en citer plusieurs, mais ceux-ci n'étaient pas mauvais. La fumée lui picotait légèrement la langue et montait en généreuses volutes dans ses narines.

« Vous voulez un café ? » lui proposa celui qui commandait peut-être un million d'agents à travers l'Empire et au-delà. « Ou bien un thé ou du jaïne.

— Non, merci, amiral. »

Kheraskov l'étudia d'un air las et contrit ; Flandry avait l'impression d'être passé aux rayons X. « Je suis désolé d'interrompre

vosre congé de cette façon, commandant, dit le vice-amiral. Vous prévoyiez sans doute de vous rattraper question loisirs. Je vois que vous avez un visage neuf. »

Ils ne s'étaient jamais rencontrés auparavant. Flandry se força à sourire. « Oui, amiral. Je commençais à trouver monotone celui que mes parents m'avaient donné. Et puisque j'étais sur Terra, où la biosculpture est presque aussi courante que le maquillage... » Il haussa les épaules.

Toujours ce regard qui l'examinait. Kheraskov voyait un corps d'athlète : 1,84 mètre, large d'épaules et étroit de hanches. À ses mains blanches et fuselées, on pouvait deviner combien leur propriétaire détestait les heures d'exercice qu'il devait passer à entretenir la souplesse féline de ses muscles. Il était maintenant doté d'un nez droit, de pommettes hautes et d'un menton fendu. La bouche expressive et les yeux, d'un gris changeant sous des sourcils légèrement arqués, étaient d'origine. Quand il parlait, il feignait de traîner un peu sur les mots.

« Vous vous demandez sans doute pourquoi votre nom a été extrait de la liste, dit Kheraskov, et pourquoi on vous a convoqué ici plutôt que chez votre supérieur immédiat ou chez le capitaine Yuan-Li.

— En effet, amiral. Je ne semblais pas mériter votre attention.

— Vous ne le souhaitiez pas non plus. » Le petit rire de Kheraskov ne témoignait d'aucun humour. « Néanmoins vous avez réussi. » Il s'adossa à son siège, croisa ses jambes courtaudes et joignit ses doigts velus. « Je vais satisfaire votre curiosité.

» D'abord, pourquoi vous, obscur officier parmi dix mille ? Vous apprendrez, Flandry, si vous ne le savez déjà – quoique je soupçonne votre vanité de vous en avoir informé –, qu'à un certain échelon de la Flotte vous n'êtes pas *obscur*. Vous n'auriez pas le grade que vous avez, à votre âge, si tel n'était pas le cas. Nous nous intéressons en fait à vous depuis l'affaire Starkad. On a dû l'étouffer, bien sûr, mais elle n'a pas été oubliée pour autant. Votre affectation suivante à la surveillance a eu des conséquences fascinantes. » Flandry ne pouvait réfréner totalement un soupçon d'alarme. Kheraskov gloussa de nouveau, on aurait dit des chaînes qui s'entrechoquaient. « Nous avons découvert des choses que *vous* avez étouffées. Ne vous inquiétez pas... pas encore. Les hommes compétents sont si désespérément rares de nos jours – sans parler des éléments brillants – que le service ferme les yeux sur toutes sortes de frasques. Soit vous finirez tué, jeune homme, soit vous nous contraindrez à intervenir, ou bien vous irez vraiment très loin. »

Il reprit sa respiration avant de continuer : « Pour la présente affaire, nous avons besoin d'un franc-tireur. Je ne vous révélerai pas

un grand secret si je vous dis que la dernière crise merséienne est pire que le gouvernement ne l'avoue aux citoyens. Elle pourrait tout à fait nous exploser à la figure. Je pense que nous sommes capables de la désamorcer. Pour une fois, l'Empire a agi vite et sans hésiter. Mais cela exige que nous maintenions plus de la moitié de notre flotte sur cette frontière, jusqu'à ce que les Merséiens comprennent que nous ne plaisantons pas au sujet de Jihannath. Les opérations de renseignement ont atteint là-bas une telle échelle que le service n'a plus d'hommes opérationnels à envoyer ailleurs.

» Entre-temps il est arrivé autre chose, sur le flanc opposé de notre suzeraineté. Quelque chose de potentiellement pire que n'importe quel incident avec Merséia. » Kheraskov leva une main. « Ne croyez pas que vous êtes le seul envoyé pour en venir à bout, ni que vous pouvez contribuer plus qu'un quantum à notre effort. Cependant, vu le régime auquel nous sommes contraints, chaque quantum doit être choyé. C'est une mauvaise affaire pour vous, mais une bonne pour l'Empire... peut-être... que vous soyez arrivé sur Terra la semaine dernière. Quand j'ai interrogé les dossiers pour savoir qui de qualifié était disponible, votre fiche faisait partie de la douzaine qui sont ressorties. »

Flandry attendit.

Kheraskov se balançait en avant. Il perdit toute son aisance. C'est un homme sombre et amer qui parla : « Quant à la raison pour laquelle je vous ai convoqué directement ici... Ici, je sais qu'il n'y a pas de micro, et vous, je pense que vous ne me poignarderez pas dans le dos. Je vous ai dit que nous avons besoin d'un franc-tireur. J'ajoute que vous pourriez aller lécher les bottes de la cour et répéter ce que je vais vous dire. Je serais cassé, peut-être tué ou réduit en esclavage. Vous obtiendriez de l'argent, éventuellement un avancement de flagorneur. Je dois en prendre le risque. À moins de connaître la situation dans son ensemble, vous serez inutile. »

Flandry choisit ses mots avec soin : « Je suis habile menteur, amiral, croyez-moi donc sur parole plutôt que de me demander de jurer que je ne suis pas un jacasseur de première.

— Ah ! » Kheraskov resta silencieux quelques instants. Puis il sauta sur ses pieds et se mit à marcher de long en large, martelant du poing la paume de sa main. Un flot de paroles s'échappa :

« Vous n'étiez pas là. Après Starkad, vous n'êtes revenu sur Terra que pour des formations complémentaires, ce genre d'activités. Vous deviez être trop occupé pour suivre ce qui se passait à la cour. Oh, les ragots, les plaisanteries grivoises, les rumeurs sont arrivés à vos oreilles, il n'y a pas de doute. Comme à toutes les autres. Mais les nouvelles significatives... Laissez-moi vous mettre au courant.

» Il y a trois ans aujourd'hui que le pauvre vieil empereur

Georgios est mort et que Josip III lui a succédé. Chacun connaît les défauts de Josip : il est par trop faible et stupide pour que sa malveillance ait de graves effets. Nous supposons tous que l'impératrice Dowager lui tiendra la bride raisonnablement haute tant qu'elle vivra. Il ne lui survivra d'ailleurs pas longtemps, vu ce qu'il fait subir à son organisme. Et puis il n'aura pas d'enfants – pas lui ! Enfin, le Conseil, l'état-major, l'Administration, le corps des officiers, les aristocraties de Sol et des autres systèmes... comptent tous davantage d'escrocs et d'incapables que dans les temps anciens, mais il en reste quelques-uns de bien, quelques-uns...

» Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas ? » Flandry eut à peine le temps d'opiner. Kheraskov arpentait toujours la pièce et continuait de parler. « Je suis certain qu'en votre for intérieur vous êtes arrivé aux mêmes conclusions que la plupart des citoyens informés. L'Empire est si étendu qu'aucun individu, peu importe sa toute-puissance théorique, ne peut lui porter seul des préjudices sérieux. Tout le mal que pourrait faire Josip serait certainement limité à une poignée de courtisans, de politiciens et autres ploutocrates, concentrés sur ou autour de Terra – ce ne serait pas une grosse perte. Nous avons survécu à d'autres mauvais empereurs.

» Un raisonnement logique. Exact, sans aucun doute, si on s'en tient là. Mais ce n'est pas suffisant. Même nous, qui sommes proches du pouvoir, avons été surpris par Aaron Snelund. Son nom vous dit quelque chose ?

— Non, amiral, dit Flandry.

— Il s'est tenu à l'écart des projecteurs, expliqua Kheraskov. S'il reste une chose efficace sur cette planète, c'est la censure. La cour avait entendu parler de lui, et des gens comme moi aussi. Mais nos informations étaient incomplètes.

» Pour les détails, vous verrez plus tard. Je veux que vous ayez connaissance des faits qui ne sont pas publics. Il est né il y a trente-quatre ans sur Vénus, de mère prostituée et de père inconnu. C'était à Sous-Lucifer, où vous apprenez très tôt à devenir impitoyable si vous ne voulez pas aller au tapis. Il était intelligent, doué, charmeur quand l'envie lui en prenait. À quinze ans, il était acteur sensa ici, sur Terra. Rétrospectivement, je vois bien comment il a dû mettre au point son plan, enquêter en profondeur sur les goûts de Josip, engouffrer son argent pour avoir les traits adéquats. Une fois qu'ils se furent rencontrés, tout glissa en douceur. À l'âge de vingt-cinq ans, Aaron Snelund n'était plus un giton lambda, mais le favori du prince héritier. L'étape suivante consista à se débarrasser des personnages clés et à faire nommer à leur place ses obligés.

» Cela éveilla une opposition. Plus que de la jalousie. Les hommes intègres craignaient de le voir devenir le cerveau caché de la

Couronne une fois que Josip serait intronisé. Il y avait des rumeurs d'assassinat. J'ignore si Josip et Snelund ont pris peur ou si Snelund a vu le danger et agi en conséquence. En tout cas, ils devaient être de connivence.

» Georgios est mort brutalement, vous vous souvenez. La semaine suivante, Josip faisait Snelund vicomte et le nommait gouverneur du secteur Alpha Crucis. Vous rendez-vous compte à quel point tout cela était bien calculé ? Un titre plus élevé aurait soulevé une tempête de récriminations, mais les vicomtes sont pléthore. Néanmoins, c'est un rang suffisant pour obtenir un beau poste de gouverneur. Beaucoup de secteurs seraient trop riches, trop puissants, trop proches de Terra, ou importants pour d'autres raisons. Le Conseil ne tolérerait pas qu'un homme indigne de confiance soit nommé à leur tête. Alpha Crucis, c'est différent. »

Kheraskov appuya sur un bouton. Les fluoros s'éteignirent. L'époustouflante vue de Jupiter, énorme, entourée de ses lunes, disparut. Un trikone des principales étoiles de l'Empire se matérialisa à sa place. La fureur de Kheraskov exigeait peut-être qu'il ait au moins quelque chose à pointer du doigt. Sa silhouette trapue se découpa devant un trésor de pierres précieuses.

« Bételgeuse... » Il planta un doigt sur une étincelle rouge représentant un soleil géant, qui dominait la région frontalière entre les empires terrien et merséen. « ... où la guerre menace. Maintenant, Alpha Crucis. »

Sa main décrivit une trajectoire de près de cent degrés dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Son autre main tourna une commande, déplaçant la projection d'environ soixante-dix degrés vers le sud. Elle éclaira vivement deux géantes de type B, les jumelles Alpha et la solitaire Bêta de la Croix du Sud. Au-delà, on ne distinguait quasiment que des ténèbres. Cela ne signifiait pas que les étoiles n'y étaient pas aussi nombreuses, mais qu'elles se trouvaient dans une zone où la loi de Terra n'avait pas cours, les terres de sauvages et de prédateurs barbares qui avaient eu des astronefs et des armes nucléaires trop tôt : ces étoiles *abritaient* les ténèbres.

Kheraskov traça le contour approximativement circulaire du secteur. « Voici, dit-il, l'endroit où la guerre pourrait réellement éclater. »

Dans le silence assombri qui s'ensuivit, Flandry osa : « Voulez-vous dire, amiral, que les espèces sauvages vont tenter une nouvelle incursion ? Pourtant, j'avais cru comprendre qu'elles étaient sous contrôle. Après la bataille de... euh... j'ai oublié le nom, mais n'y a-t-il pas eu une bataille... »

— Il y a quarante-trois ans. » Kheraskov acquiesça d'un mouvement d'épaule. « Il est trop vaste, cet univers, dit-il d'un air las.

Un seul cerveau, une seule espèce ne peut pas tout suivre. Alors nous laissons croître les mauvaises graines sans les remarquer, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

» Bon. » Il se raidit. « Il était difficile de deviner le mal que Snelund était capable de faire là-bas, qui aurait mérité qu'on provoquât une crise constitutionnelle pour le prévenir. La région est aussi éloignée que sont rares leurs visites ici. Elle n'est pas très productive, ni densément peuplée ; sa loyauté et sa stabilité ne sont pas plus douteuses qu'ailleurs. Il y a seulement deux choses qui comptent, à son sujet. La première est la planète industrielle Satan, une planète voyou. Mais c'est une vieille possession des ducs d'Hermès. On peut leur faire confiance pour protéger leurs intérêts. La seconde est sa position de bouclier entre nous et divers bandits. Mais cela veut dire que la défense est l'affaire de l'amiral ; et nous avons – avions – un homme particulièrement compétent à ce poste, un certain Hugh McCormac. Vous n'avez jamais entendu parler de lui, mais on vous donnera un dossier.

» Bien sûr, Snelund engraisserait. De combien ? Un ou deux pour cent par sujet et par an, détourné des impôts de l'Empire, ne choqueraient personne au point de créer des problèmes. Mais la fortune subséquente satisferait n'importe quelle cupidité normale. Il se retirerait à temps pour une vie de luxe. Entre-temps, la Flotte et l'Administration feraient tout le travail, comme d'habitude. Tout le monde sur Terra était content de se débarrasser à si bon compte de Snelund. Ce genre de solution a été utilisé bien des fois.

— Seulement, cette fois, dit mollement Flandry, ils ont oublié un facteur de trouble. »

Kheraskov éteignit la carte, alluma les fluoros et lui jeta un regard dur. Celui que lui retourna Flandry était neutre et plein de déférence. Au bout d'un certain temps, l'amiral dit : « Il est parti il y a trois ans. Depuis cette date, les plaintes pour extorsion et cruauté n'ont cessé de croître. Mais personne n'a vu assez de ces rapports pour passer à l'action. Quand bien même on l'aurait voulu, que pouvait-on faire ? On ne gouverne pas un empire interstellaire à partir du centre. C'est impossible. L'Empire est à peine plus qu'un policier qui s'efforce de préserver la paix intérieure et extérieure. Les tribus, les pays, les planètes et les provinces sont autonomes à presque tous les égards. L'agonie de millions d'êtres sensibles, à deux cents années-lumière d'ici, passe inaperçue étant donné les billions – ou quel que soit le chiffre – de sophonts qui existent. Il ne peut en être autrement. Et nous avons d'autres chats à fouetter de toute façon.

» Songez, pourtant, à ce que le gouverneur d'une région éloignée qui déciderait d'abuser de son pouvoir pourrait faire. »

Flandry y songea, et sa légèreté s'évanouit.

« McCormac lui-même a fini par envoyer des protestations à Terra, continua Kheraskov. Un amiral à deux étoiles peut se faire entendre. Le Conseil a commencé à discuter de la nomination d'une commission d'enquête. Presque aussitôt, une dépêche arriva, signée de Snelund en personne. Il avait dû faire arrêter McCormac, pour conspiration. Il en a le droit, vous savez, et il peut choisir un responsable des opérations par intérim. La cour martiale doit se tenir sur une base ou un vaisseau de la Flotte, elle doit être composée d'officiers d'un certain rang. Mais avec cette crise merséienne... Vous me suivez ?

— Que trop, fit Flandry d'une voix sourde.

— Les révoltes provinciales ne sont pas ignorées, dit Kheraskov. Nous pouvons moins aujourd'hui que par le passé en tolérer une. »

Debout derrière son bureau, il plongea son regard dans celui du jeune homme. Puis il se tourna et fixa l'impressionnante vision de Jupiter, qui avait repris sa place. « Vous trouverez le reste dans le dossier.

— Qu'attendez-vous de moi... amiral ?

— Comme je vous l'ai dit, nous envoyons là-bas tous les agents secrets disponibles, plus quelques inspecteurs. Vu l'étendue du territoire à couvrir, il leur faudra beaucoup de temps pour dresser un tableau fidèle de la situation. Peut-être trop. Dans l'intervalle, je veux tenter autre chose : un homme qui fouinerait à titre officieux mais ouvertement, avec l'autorisation d'intervenir si nécessaire. Le rang du commandant d'un vaisseau de combat posté à Llynathawr, en renfort, n'est pas négligeable. Monsieur le gouverneur Snelund, par exemple, n'a pas d'échappatoire, il est obligé de le recevoir. En même temps, si le vaisseau en question n'est pas une grosse unité, son capitaine n'attire pas trop l'attention.

— Mais je n'ai jamais eu de commandement, amiral.

— Ah non ? »

Plein de tact, Kheraskov regarda ailleurs pendant que les implications de cette question produisaient leur effet. Il poursuivit : « Nous avons trouvé une frégate dont le commandant est désigné à de hautes fonctions. Selon le rapport, son second est très capable. Cela devrait vous permettre de vous concentrer sur votre véritable boulot. Tôt ou tard, on vous aurait donné un vaisseau, c'est une étape normale de la formation, un moyen de tester vos capacités. Nous souhaitons que les agents de terrain possèdent une large expérience. »

Peu de chance que j'élargisse mon expérience des filles pendant un moment, c'est ce qui lui traversa l'esprit, sans qu'il s'y arrête. Il s'en moquait. L'excitation l'avait saisi.

Kheraskov se rassit. « Rentrez chez vous, dit-il. Faites votre sac et filez. Rapport à 1 600 heures au vice-amiral Yamaguchi. Il vous

fournira des quartiers, des cassettes, hypnos, transfos synaptiques, stimulol, tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Et vous en aurez besoin. Je veux que votre information soit aussi complète que la mienne, sous quarante-huit heures. Vous vous dirigerez ensuite vers Mars Base 1, où vous sera délivré votre brevet de commandant. Votre vaisseau est en orbite autour de Mars. Vous partirez aussitôt. J'espère que vous saurez simuler vos compétences en pilotage, avant de les acquérir.

» Si vous vous en tirez bien, nous étudierons la possibilité de rendre permanent ce grade provisoire. Sinon, que Dieu vous aide, et moi aussi peut-être. Bonne chance, Dominic Flandry. »

La troisième escale de l'*Asieneuve*, en route vers Llynathawr, était la dernière. Flandry reconnaissait qu'il fallait aller vite. En hyperpilotage direct à vitesse maximale, son vaisseau aurait atteint sa destination en à peine plus de deux semaines. Il aurait peut-être dû compter sur des rapports et des entretiens une fois là-bas. D'un autre côté, il n'en aurait peut-être pas l'occasion, et Snelund avait pu se débrouiller pour que sa planète-QG soit maintenue dans l'ignorance de la vérité. Cette dernière hypothèse était réalisable, donc plausible. Et les ordres qu'il avait reçus lui accordaient une marge de manœuvre. Il devait se présenter à Llynathawr et se placer sous le nouveau haut commandement du secteur Alpha Crucis « avec la plus grande célérité et dans la limite de sa mission d'enquête ». Une lettre cachetée de Kheraskov l'autorisait à détacher son vaisseau pour des actions autonomes ; mais il ne devait y avoir recours qu'en cas de nécessité impérieuse, et il aurait à répondre de ses actes.

Il coupa la poire en deux en effectuant des sondages sporadiques dans trois systèmes, choisis au hasard, de la juridiction de Snelund, qui ne l'écartaient pas trop de son itinéraire. Cela prolongeait le voyage de dix jours. Deux des systèmes étaient colonisés par les humains. La planète habitable du troisième soleil était Shalmu.

On l'appelait ainsi dans une des langues parlées par la civilisation la plus technologiquement avancée qui l'occupait. Ces communautés étaient à l'âge de bronze quand les hommes les avaient découvertes. Influencées par des contacts sporadiques avec des marchands, elles étaient passées à l'âge de fer, pour aujourd'hui disposer d'une technologie primitive qui propageait leur hégémonie sur ce monde tout entier. Le processus était plus lent que sur Terra ; les Shalmus étaient moins féroces, moins aptes à traiter leurs congénères comme de la vermine ou comme des machines, que ne l'était le genre humain.

Ils avaient été heureux de se ranger sous la coupe de l'Empire. Cela signifiait une protection contre les écumeurs de l'espace, qui leur avaient déjà causé du tort. Ils ne voyaient pas la base de la Flotte qui s'était implantée. Elle se situait quelque part ailleurs dans le système. Pourquoi mettre en danger une planète habitée, en cas de bataille sur place, alors qu'une stérile faisait aussi bien l'affaire ? Il y avait cependant une petite garnison de la Flotte sur Shalmu ; les hommes y venaient en permission, attirant quelques civils de l'Empire qui faisaient du commerce aussi bien avec les autochtones qu'avec les fonctionnaires. Les Shalmus trouvèrent à s'employer chez ces étrangers. Quelques-uns durent quitter le système. Un plus petit nombre – mais qui allait croissant – étaient recommandés par des amis

terriens pour des bourses d'études et revenaient avec des formations modernes. Le rêve d'entrer dans la civilisation comme membre à part entière prenait forme.

En échange, Shalmu payait un modeste impôt en nature : métaux, carburants, denrées alimentaires, œuvres d'art monnayables et autres objets de luxe, selon ce que chaque région pouvait fournir. Elle accepta un résident impérial, qui détenait l'autorité suprême mais qui, en pratique, laissait les cultures locales relativement tranquilles. Ses soldats mirent bien un terme aux guerres et au banditisme autant que possible, mais cela fut considéré comme une bonne chose par la plupart des gens. Les jeunes de l'Empire, humains ou non humains, se conduisaient souvent avec arrogance, mais tout tort sérieux occasionné à un Shalmu innocent était, en principe, puni.

Bref, la planète s'apparentait à la majorité de celles tombées sous l'emprise de Terra. Étant arriérés, ils avaient plus à gagner qu'à perdre ; ils voyaient essentiellement le bon côté de la médaille impériale, celui qui n'était pas trop méchamment terni.

Du moins, jusqu'à ces dernières années.

Flandry se trouvait sur une colline. Derrière lui se tenaient cinq hommes, des gardes du corps de son équipage. À son côté, Ch'kessa, Premier conseiller des villes du clan d'Att. La communauté de Ch'kessa s'étalait en bas de la pente, rassemblement de maisons blanches en forme de tambour, bien entretenues, où vivaient plusieurs milliers d'individus. Bien que pentu, chacun des toits gazonnés débordait de fleurs rivalisant de couleurs. Les passages entre les habitations étaient « pavés » d'une mousse épaisse, sauf là où poussaient des arbres fruitiers dont la cueillette était libre – sans que personne n'en abuse. Les prés et les champs cultivés occupaient la vallée, plus bas. Sur le versant opposé, on apercevait des collines boisées.

Hormis sa gravité un peu plus faible, Shalmu était une planète terrestroïde. Chacun des détails pouvait sembler étrange, mais l'effet d'ensemble parlait aux instincts humains ancestraux. De vastes plaines, de hautes montagnes, des embruns sur des mers agitées ; des ombres bruissantes dans une forêt, le parfum suave inattendu de minuscules fleurs blanches entre de vieilles racines ; la fierté d'une grande bête à cornes, les cris solitaires d'oiseaux migrateurs, et puis les habitants. L'aspect de Ch'kessa n'était pas si différent de celui de Flandry. La peau vert clair glabre, la queue préhensile, la taille (un mètre quarante), les détails du visage, du pied, de la main, l'anatomie interne, l'exotisme du pagne brodé, du bâton esprit à plumet et autre équipement... importaient-ils ?

Le vent tourna. Sur les planètes comme celle-ci, l'air lui avait toujours semblé plus pur que n'importe où sur Terra, même au milieu

de l'immense parc privé d'un aristocrate. Loin des machines, on aspire plus de vie dans ses poumons. Mais Flandry eut un haut-le-cœur. L'un de ses hommes allait certainement vomir sans crier gare.

« Voilà pourquoi nous avons obéi au nouveau résident », dit Ch'kessa. Il parlait couramment anglaise.

Au bas de la colline, bordant une route qui descendait vers la vallée, s'alignaient une centaine de croix en bois. Les corps qui y étaient attachés n'avaient pas fini de pourrir. Les charognards et les insectes formaient toujours des nuages noirs autour d'eux, sous un ciel estival qui resplendissait sans aucune pudeur.

« Vous comprenez ? demanda anxieusement Ch'kessa. Nous avons refusé, d'abord. Pas les lourds impôts que le nouveau résident nous a infligés. Il paraît qu'il a fait ça partout dans le monde. Il a dit que c'était nécessaire pour faire face à un terrible danger. Sans préciser de quel danger il s'agissait. Quoi qu'il en soit, nous avons payé, surtout quand nous avons appris qu'ils lâchaient des bombes ou envoyaient des soldats armés de torches là où le peuple protestait. Je ne pense pas que l'ancien résident aurait fait ça. Ni que l'empereur – que son nom retentisse éternellement – laisserait faire une chose pareille s'il était au courant. »

En fait, ne répondit pas Flandry, *Josip n'en aurait rien à secouer. Ou alors si. Il demanderait peut-être des reportages et se les passerait en gloussant.* Le vent tourna encore, et il le bénit d'emporter en partie les odeurs de chair putréfiée.

« Nous avons payé, dit Ch'kessa. Ça n'a pas été facile, mais nous nous souvenons trop bien des Barbares. Puis, cette saison, une nouvelle exigence est tombée. Nous qui possédions des carabines à poudre devons fournir des mâles. Ils seraient envoyés sur des terres comme Yanduvar, où les armes à feu font défaut. Ils y captureraient des autochtones pour le marché aux esclaves. Je ne comprends pas, bien que j'aie souvent posé la question. Pourquoi l'Empire, avec toutes ses machines, a-t-il besoin d'esclaves ? »

Services particuliers. Flandry ne répondit pas. *Par exemple, ceux que fournissent les femmes. Nous utilisons l'esclavage comme une sorte de peine criminelle. Mais ce n'est pas très significatif. Le pourcentage d'esclaves n'est pas si important dans l'Empire. Les Barbares, cependant, paieraient cher pour des mains habiles. Et les transactions avec eux ne figurent dans aucun document impérial sur lequel un ordinateur officiel pourrait tomber plus tard.*

« Continuez, dit-il à voix haute.

— Le Conseil des villes du clan d'Att a débattu longuement. Nous avons peur. Mais, ce qu'on nous demandait était contraire à la morale. Au bout du compte, nous avons décidé de trouver des excuses, de repousser autant que possible, pendant que des messagers

couraient à Iscoyn. C'est là que se trouve la base de la Flotte impériale, comme le sait Monseigneur. Les messagers devaient en appeler au commandant, afin qu'il intercède pour nous auprès du résident. »

Flandry perçut un grommellement dans son dos : « Feu du ciel ! Est-ce qu'il est en train de dire que les soldats ne faisaient pas respecter les décrets ?

— Ouais, c'est ça, grogna une gorge voisine. Oublie tes querelles de bar avec eux. Commettraient pas c'genre de vilenies. C'est des mercenaires qu'ont fait ça. Maint'nant, ferme-la avant que le Vieux t'entende. »

Moi ? se demanda Flandry avec stupéfaction. *C'est moi, le Vieux ?*

« Je suppose que nos messagers ont été capturés et qu'on les a fait parler, soupira Ch'kessa. Du moins, ils ne sont jamais revenus. Un légat s'est déplacé et nous a dit que nous devons obéir. Nous avons refusé. Des troupes sont arrivées. Ils nous ont tous rassemblés. Cent ont été tirés au sort et mis sur les croix. Nous devons les regarder jusqu'à ce qu'ils soient tous morts. Cela a pris trois jours et trois nuits. Une de mes filles en faisait partie. » Il la montra du doigt. Son bras n'était pas assuré. « Peut-être Monseigneur peut-il la voir. Ce petit corps, là, le onzième à partir de la gauche. Il est noir et enflé, et une bonne partie est tombée, mais elle avait l'habitude de venir à ma rencontre en riant quand je rentrais du travail. Elle m'a supplié de l'aider. Les pleurs abondaient, mais j'ai entendu les siens. À chaque fois que j'avançais vers elle, un rayon choqueur m'arrêtait net. Je n'imaginai pas que je pourrais être heureux de la voir mourir. On nous a donné l'ordre de laisser les cadavres en place, sous peine de bombardements. Un aéronef nous survole de temps en temps pour s'en assurer. »

Il s'assit dans la pseudo-herbe argentée et bruisante, posa la tête sur ses genoux et la queue sur sa nuque. Ses doigts trituraient la terre. « Après ça, dit-il, nous avons commencé la traite. »

Flandry resta silencieux un moment. La découverte du carnage infligé par les Shalmus les plus évolués aux plus faibles l'avait rendu furieux. Piquant sur une caravane de prisonniers enchaînés, il avait arrêté son chef et exigé une explication. Ch'kessa lui avait suggéré de l'emmener dans sa patrie.

« Où sont vos villageois ? demanda enfin Flandry, car les maisons étaient vides, silencieuses et aucune fumée ne s'en échappait.

— Ils ne peuvent pas vivre ici, avec ces morts, répondit Ch'kessa. Ils campent plus loin et ne reviennent que pour entretenir. Ils ont certainement fui en apercevant votre vaisseau, monseigneur, ignorant vos intentions. » Il leva les yeux. « Vous avez vu. Peut-on sérieusement nous blâmer ? Allez-vous me reconduire auprès de ma bande ? On

nous a promis de l'argent à chacun pour tout esclave livré. Ce qui nous permet de payer l'impôt. Je n'aurai pas mon argent si je suis absent quand la caravane arrivera à l'aérodrome.

— Oui. » Flandry se retourna. Sa cape flotta derrière lui. « Allons-y. »

Une autre voix basse dans son dos : « J'ai jamais gobé ces conneries de "fraternité entre les êtres vivants", tu le sais, Sam, mais si nos propres xénos sont terrorisés par un de nos vaisseaux !

— Silence », ordonna Flandry.

La navette s'éleva dans un vacarme assourdissant et traîna son tonnerre sur un demi-continent et un océan. Personne ne parlait. Lorsqu'elle piqua du nez vers la jungle, Ch'kessa hasarda : « Peut-être intercéderez-vous en notre faveur, monseigneur.

— Je ferai de mon mieux, dit Flandry.

— Quand l'empereur saura, qu'il ne se fâche pas contre nous. Nous l'avons fait à contrecœur. Nous souffrons de fièvres et mourons sous les flèches empoisonnées du peuple de Yanduvar. »

Et vous détruisez ce qui était une culture plutôt prometteuse, pensa Flandry.

« Si nous devons être châtiés pour ce que nous avons fait, que je sois le seul à l'être, implora Ch'kessa. Cela n'a plus beaucoup d'importance depuis que j'ai vu ma petite mourir.

— Soyez patient, dit Flandry. L'empereur a beaucoup de peuples dont il doit s'occuper. Votre tour viendra. »

La navigation inertielle avait localisé avec précision la caravane, et deux heures seulement avaient passé depuis. Le pilote de Flandry la trouva bientôt, dans une fondrière où une embuscade était moins probable qu'au milieu des arbres. Il posa la navette un kilomètre plus loin et ouvrit le sas.

« Adieu, monseigneur. » Le Shalmu s'agenouilla, lova sa queue autour des chevilles de Flandry, rampa dehors et disparut. La fine silhouette verte se dirigeait vers les siens.

« Retour au vaisseau, ordonna Flandry.

— Le capitaine ne souhaite pas rendre une visite de politesse au résident ? » demanda sarcastiquement le pilote. Cela ne faisait pas longtemps qu'il était sorti de l'académie. Son teint était encore blafard.

« Décollons, citoyen Willig, répondit Flandry. Vous savez que nous sommes en mission d'enquête, et pressés. Nous n'avons informé personne en dehors de la Flotte que nous étions allés à Port-des-Etoiles et à La Nouvelle-Indre, n'est-ce pas ? »

L'enseigne de vaisseau fit danser ses doigts sur le tableau de bord. La navette se cabra avec une violence qui aurait projeté tout le monde à l'arrière, n'étaient les compensateurs d'accélération. « Excusez-moi,

commandant, dit-il entre ses dents. J'ai une question, si vous le permettez. N'avons-nous pas été témoins d'un forfait flagrant ? Je veux dire, les deux autres planètes en voyaient de belles, mais rien de comparable. Parce que les Shalmus n'ont aucun moyen d'aller se plaindre hors de leur monde, je suppose. N'est-il pas de notre devoir, commandant, de rendre compte de ce que nous avons vu ? »

La sueur luisait sur son front et tachait sa tunique aux aisselles. Flandry en renifla une bouffée âcre. Un coup d'œil à la ronde lui suffit pour voir que les quatre autres tendaient l'oreille à travers les vibrations des moteurs et les sifflements de l'atmosphère qu'ils fendaient. *Dois-je répondre ?* se demanda-t-il, vaguement affolé. *Et, si oui, que lui dire qui ne sera pas nuisible à la discipline ? Comment le saurais-je ? Je suis trop jeune pour être le Vieux !*

Il gagna du temps en fumant une cigarette. Les étoiles se pressèrent sur les écrans au moment où la navette pénétra dans l'espace. Willig échangea un signal avec le vaisseau, régla les commandes pour accoster et pivota sur lui-même pour se joindre aux regards qui fixaient le capitaine.

Flandry avala une bouffée, la rejeta avec lenteur et dit avec précaution : « On vous l'a assez répété, nous sommes d'abord en mission d'information, et ensuite à la disposition du commandement d'Alpha Crucis si nous pouvons aider sans porter préjudice à notre mission première. Quoi que nous apprenions, nous en rendrons compte en bonne et due forme. Si l'un d'entre nous désire y joindre des informations ou des commentaires supplémentaires, il est libre de le faire. Cependant, sachez qu'il est peu probable que cela aille bien loin. Non parce que des faits embarrassants seront mis sous le boisseau. » *Quoique cela arrive sans doute à l'occasion.* « Mais en raison du volume écrasant des données. »

Il joignit le geste à la parole. « Cent mille planètes, messieurs, plus ou moins. Sur chacune, des millions ou des milliards d'habitants, chacune avec ses complexités et ses mystères, sa géographie et sa civilisation, son passé, son présent et ses visées contradictoires pour le futur, et chacune ayant donc tissé un ensemble de relations unique, complexe et en perpétuelle évolution avec l'Empire. Nous ne pouvons contrôler tout cela, pas vrai ? Nous ne pouvons même pas espérer le comprendre. Au mieux, nous pouvons essayer de maintenir la Pax. Au mieux, messieurs.

» Ce qui est juste quelque part peut ne pas l'être ailleurs. Une espèce peut être combative et anarchique par nature, une autre pacifique et comparable à de vraies fourmis, une troisième pacifique et anarchique, une quatrième un essaim de brutes totalitaires et belliqueuses. Je connais une planète où le meurtre et le cannibalisme sont nécessaires à la survie de l'espèce : un climat d'irradiation à

haute dose, voyez-vous, créant un degré élevé de mutation couplé à des disettes chroniques. Les inaptes doivent être mangés. J'ai entendu parler d'hermaphrodites intelligents, de sophonts qui ont plus de deux sexes et de quelques-uns qui en changent régulièrement. Selon nos modèles reproductifs, ils nous paraissent tous obscènes. Je pourrais continuer comme ça pendant des heures. Sans parler des variations imposées par la culture. Il suffit de penser à l'histoire de Terra.

» Et puis le nombre même des individus et des intérêts, les distances, le temps nécessaire pour passer un message d'un bout à l'autre de notre territoire... Non, nous ne pouvons pas tout gérer. Nous n'avons pas la main-d'œuvre nécessaire. Et, si nous l'avions, il n'en serait pas moins physiquement impossible de coordonner autant de données.

» Nous sommes *obligés* de donner à nos proconsuls des pouvoirs étendus. Nous sommes *obligés* de les laisser recruter des auxiliaires et d'espérer que ces auxiliaires connaîtront mieux la situation locale que les permanents de l'Empire. Surtout, messieurs, ne serait-ce que pour survivre, nous sommes *obligés* de préserver la solidarité. »

Il tendit une main vers l'écran à l'avant. Alpha Crucis resplendissait atrocement au milieu des constellations ; mais au-delà... « Si nous ne nous serrons pas les coudes, nous les humains et nos alliés non humains, dit-il, je vous jure que les Merséiens ou les espèces sauvages se feront un plaisir de nous dégommer séparément. »

Il n'eut aucune réponse, mais il n'en attendait pas. *Ce petit laiüs était-il assez guindé ?* se demanda-t-il.

Et assez exact ?

Sur ce point, je ne suis pas sûr. Et je ne sais pas non plus si j'ai le moindre droit de me renseigner.

Son vaisseau apparut. Cette minuscule tige, quasi perdue à côté de la masse brillante de la planète, grossissait à vue d'œil pour ressembler à un barracuda d'acier, les canons dressés dans les nuées d'étoiles. Ce n'était qu'une frégate, rapide mais faiblement armée, avec un équipage d'à peine cinquante hommes. Cependant, c'était le premier vaisseau que Flandry commandait officiellement et son sang coulait un peu plus vite dans ses veines chaque fois qu'il le voyait – même maintenant. Même maintenant.

L'approche de la navette fut chaotique. Willig ne se sentait probablement pas encore bien. Flandry s'abstint de tout commentaire. La dernière partie du virage, sous la chorégraphie de l'ordinateur, était mieux. Quand ils furent arrivés à bon port et que la zone fut repressurisée, il congédia ses gardes et se dirigea seul vers le pont.

Les coursives et les escaliers étaient étroits, peints en gris et blanc. Comme les générateurs de gravité assuraient une pesanteur terrienne, les fines plaques du pont tintaient sous les talons, les minces

cloisons répercutaient le bruit, les voix résonnaient et les machines bourdonnaient et cognaient lourdement. L'air soufflé par les grilles des ventilateurs sortait des renouveleurs, mais il s'imprégnait quand même au passage d'une légère odeur d'essence. Les cabines des officiers étaient des cagibis, on n'aurait pu se serrer plus dans le gaillard d'avant que si le principe d'exclusion de Pauli était aboli, les équipements de loisir apportaient tout au plus un sujet de plaisanterie, et mieux valait ne pas s'apesantir sur la coquerie. Mais c'était le premier vaisseau que Flandry commandait.

Au cours du vol, il avait passé de nombreuses heures à lire son histoire officielle et à écouter les cassettes des anciens carnets de bord. L'astronef était un peu plus âgé que lui. Il tenait son nom d'un bloc continental sur Ardèche, une planète apparemment colonisée par l'homme bien que lui n'en eût jamais entendu parler auparavant. (Il connaissait la dénomination *Asieneuve*, avec des variantes, sur au moins quatre mondes et se demandait combien d'autres bâtiments de classe Continent portaient ce nom. Un nom était une simple fioriture lorsque les ordinateurs devaient gérer des millions d'astronefs avec leur numéro.) Le vaisseau avait participé occasionnellement à des convois de troupes quand des troubles s'envenimaient à la surface de quelque planète. Une fois, il avait été engagé dans un incident frontalier ; son commandant revendiquait un tir réussi, mais il manquait de preuves.

À part cela, sa carrière avait été celle des patrouilleurs de routine... essentiels, n'est-ce pas ?

On ne saluait pas, dans ces conditions. Les hommes se serraient pour laisser passer Flandry. Il entra sur la passerelle. Son second était aux commandes.

Rovian de Ferra était un peu plus grand qu'un humain. Sa fourrure faisait penser à du velours dans la nuit. Sa lourde queue, les griffes à ses pieds et ses doigts, et les sabres de ses mâchoires, pouvaient porter des coups meurtriers ; c'était aussi un tireur d'élite. La paire inférieure de ses quatre bras pouvait aider ses jambes en cas de besoin. L'ondulation silencieuse de sa démarche tournait alors à l'éclair. Il se promenait habituellement nu, à l'exception de ses pistolets et de son insigne. Sa nature et son régime alimentaire étaient tels qu'il ne pourrait jamais devenir capitaine, et il ne le souhaitait pas. Mais il était capable et apprécié, et on lui avait accordé la citoyenneté terrienne.

« A-a-alors ? » lança-t-il. Ses crocs le handicapaient un peu pour l'anglique.

Quand ils étaient seuls, Flandry et lui ne s'embarrassaient pas de formalisme. Les rituels humains l'amusaient. « Mauvais, répondit le capitaine, et il lui expliqua.

— Pourquoi mauvais ? demanda Rovian. Sauf si ça provoque une révolte.

— Peu importe la moralité de tout ça. Vous ne comprendriez pas. Mais considérons les implications. »

Flandry inhala une bouffée de cigarette. Son regard cherchait le disque de Shalmu, qui semblait mortellement paisible de jour comme de nuit. « Pourquoi Snelund ferait-il ça ? Cela représente une peine considérable, non sans risques. Une corruption ordinaire lui rapporterait plus qu'il ne pourrait jamais dépenser pour sa propre personne. Il doit avoir un objectif plus ambitieux, un de ceux qui requièrent de pleines lunes d'argent. Lequel ? »

Rovian dressa l'antenne du chimiosenseur qui flanquait l'arête osseuse de son crâne. Son museau bougea et ses yeux s'illuminèrent d'un éclat jaune. « Financer une insurrection ? Il espère peut-être devenir un suzerain indépendant.

— Hmm... non... inconcevable, et je ne le crois pas stupide. L'Empire ne tolérerait pas une scission. Il faudrait alors l'écraser. Si nécessaire, Josip serait déposé pour faciliter l'opération. Non, c'est autre chose... » Flandry reporta son attention sur le présent. « Obtenez-nous l'autorisation pour un départ dans une demi-heure. Prochain rendez-vous, Llynathawr. »

Les vibrations d'hyperpilotage sont instantanées, bien que les philosophes des sciences ne se soient jamais mis d'accord sur le sens de cet adjectif. Malheureusement, elles s'amortissent rapidement. Peu importe sa puissance, un signal ne peut être reçu au-delà d'une distance d'environ une année-lumière. Ainsi, les astronefs volant en quasi-vélocité ne peuvent être détectés par leur « sillage » à nulle distance supérieure. Les modulations qui transportent les messages plus vite que la lumière non plus ; et le principe d'incertitude empêche de les relayer avec le moindre espoir qu'ils ne se muent pas bientôt en charabia inintelligible.

Par conséquent, l'*Asieneuve* était à moins de deux heures de sa destination quand il reçut la nouvelle. L'amiral Hugh McCormac avait pris la fuite dans le système virgilien, où il avait fomenté une rébellion et s'était autoproclamé empereur. Un nombre non spécifié de planètes s'étaient rangées de son côté, ainsi qu'une proportion non spécifiée des vaisseaux et des hommes jusqu'alors sous son commandement. Des échauffourées armées avaient eu lieu et une guerre civile totale semblait inévitable.

Lorsque l'Empire avait acheté Llynathawr à ses découvreurs cynthiens, le but était de renforcer cette frontière en attirant des colons. La majeure partie de ce monde bénéficiait d'un climat délicieux et de paysages ravissants, abondait en ressources naturelles et en terres non revendiquées. Le quartier général de la Flotte dans le secteur était assez proche, sur Ifri, et abritait suffisamment de forces pour assurer une large protection. Les Barbares n'étaient pas tous hostiles ; il existait d'excellentes possibilités de commerce avec de nombreuses espèces – en particulier celles qui n'avaient pas acquis d'astronefs – ainsi qu'avec les planètes impériales.

Du moins, en théorie. Trois ou quatre générations montrèrent qu'il en allait différemment dans la pratique, une fois de plus. L'espèce humaine révéla qu'elle avait perdu sa soif d'inconnu. Peu d'individus étaient prêts à quitter un environnement familial pas trop inconfortable, pour tout recommencer loin de la sécurité garantie par le gouvernement et des distractions modernes. Ceux qui l'étaient préféraient généralement la vie urbaine à la vie rurale. Des colonies environnantes plus anciennes, comme Aénéas, il n'arriva pas plus de monde. Ces gens-là avaient trouvé leurs propres racines.

Catawrayannis devint assurément une ville importante : deux millions d'habitants, en comptant la population provisoire. Siège de l'autorité civile, elle prit aussi le rôle de centre commercial animé – quoique la plupart des entreprises fussent dirigées par des non-humains –, de lieu de plaisirs et de poste d'écoute régional. Mais c'était la fin du processus. L'arrière-pays, les grandes propriétés, les mines, les usines – cédèrent bientôt la place aux forêts et aux montagnes, à des océans sans navires et des plaines désertes, un monde sauvage où les lumières étaient rares et isolées à la nuit tombée.

Bien sûr, cela a l'avantage de ne pas transformer la planète entière en un nouveau cloaque, pensa Flandry. Après avoir fait son rapport, il s'était habillé en civil et avait passé quelques jours incognito. En plus de sonder divers bourgeois et domestiques, il avait traversé une ville

basse des plus nauséabondes.

Et maintenant je me sens si respectable que je dégouline, se dit-il. *Contraste ? Non, pas quand je suis sur le point de rencontrer Aaron Snelund.* Son poulx s'accéléra. Il devait faire l'effort de conserver une figure et une attitude neutres. Ce talent acquis moins grâce aux entraînements officiels qu'à des centaines de parties de poker.

Tandis qu'une rampe le soulevait vers un portique impressionnant, il jeta un coup d'œil en arrière. Le palais du gouverneur couronnait une haute colline. C'était une grande structure couleur pastel, dans le style dôme et colonnades du siècle précédent. Au-dessous des jardins, des bureaux utilitaires destinés aux fonctionnaires descendaient en terrasses jusqu'à la plaine. Les demeures des plus aisés entouraient la colline. Au-delà, des résidences plus modestes se mêlaient graduellement à des champs cultivés côté ouest, et à la ville côté est. Des tours à usage commercial, pas très hautes, étaient groupées près de la rivière Luana, de l'autre côté de laquelle s'épalaient les bidonvilles. Une brume légère brouillait la vue ce jour-là et une brise fraîche, printanière, soufflait. Les véhicules se déplaçaient comme des insectes dans les rues et le ciel. Leur bourdonnement arrivait comme un murmure, presque caché par le bruissement des arbres. Il était difficile de deviner que Catawrayannis se préparait fébrilement à la guerre, hurlait d'hystérie, se crispait de peur...

... jusqu'à ce qu'un lent grondement tonitrué d'un horizon à l'autre et qu'un vaisseau de guerre traverse le ciel vers une mission inconnue.

Deux soldats flanquaient l'entrée principale. « Votre nom et le but de votre visite, s'il vous plaît, monsieur », lui demanda l'un d'eux. Il ne pointait pas son pistolet, mais les jointures de ses doigts blanchissaient sur la crosse et le canon.

« Capitaine de corvette Dominic Flandry, commandant le VNE *Asieneuve*, ici pour un entretien avec Son Excellence.

— Un moment, je vous prie. » L'autre vérifia. Il ne se contenta pas d'appeler le secrétariat, mais braqua sur lui un scanner. « Très bien.

— Si vous voulez bien me laisser votre arme, commandant, dit le premier. Et, euh... vous soumettre à une fouille rapide.

— Quoi ? lâcha Flandry en plissant les yeux.

— Ordre du gouverneur, commandant. Toute personne qui n'a pas un laissez-passer spécial avec identification physique complète doit être désarmée et fouillée. » Le soldat, qui était pitoyablement jeune, s'humecta les lèvres. « Vous comprenez, commandant, des unités de la Flotte ont trahi, alors nous... à qui pouvons-nous faire confiance ? »

Flandry considéra la mine démoralisée, remit son arme et laissa

les mains le palper.

Un serviteur apparut, salua de la tête et l'escorta le long d'un couloir et dans un graviscenseur. Le décor était luxueux, son mauvais goût résultant davantage d'une opulence subtilement exagérée que de couleurs criardes ou de proportions hideuses. Il en était de même dans la pièce où Flandry fut introduit. Un tapis de fourrure animée atteignait l'or et noir sous les pieds, des irisations balayaient les murs, des dynasculptes bougeaient dans tous les coins, encens et musique basse nuançaient l'air ambiant ; au lieu d'une vue sur l'extérieur, une animation d'une mascarade à la cour impériale occupait tout un mur ; enfin, derrière le fauteuil de gouverneur était suspendu un portrait trois fois grandeur nature et triplement flatteur de l'empereur Josip, exagérément gravé.

Quatre mercenaires étaient de garde, pas des humains mais des Gorzuni hirsutes géants. Ils bougeaient à peine plus que leur casque, leur plastron ou leurs armes.

Flandry salua et se mit au garde-à-vous.

Snelund n'avait pas l'air diabolique. Il s'était offert une beauté presque efféminée : cheveux ondulés rouge feu, peau crémeuse, yeux violets légèrement obliques, nez retroussé, lèvres gonflées. Bien que pas très grand et prenant du ventre, il conservait un peu de sa grâce de danseur. Sa tunique richement ornée, son pantalon à pattes d'éléphant, ses chaussures en forme de pétale et son collier d'or excitaient l'envie de Flandry.

Des bagues étincelèrent lorsqu'il tourna un bouton sur l'écran mémo encastré dans un bras de son siège. « Ah, oui. Bonjour, commandant. » Il avait une voix agréable. « Je vous accorde quinze minutes. » Il sourit. « Mes excuses pour cette brusquerie et pour vous avoir fait attendre si longtemps avant de me rencontrer. Vous pouvez imaginer à quel point notre quotidien est mouvementé. Si l'amiral Pickens ne m'avait pas informé que vous veniez directement du QG des Renseignements, je crains que vous n'ayez jamais pu arriver jusqu'à moi. » Il gloussa. « Parfois, je me dis qu'ils font trop de zèle quant à ma protection. Nous apprécions assurément le fait qu'ils repoussent autant de raseurs et de chasseurs de futilités que possible – même si vous seriez surpris, commandant, du nombre impressionnant auquel je ne peux échapper –, mais il arrive, c'est certain, qu'un délai excessif soit imposé à quelqu'un qui a un vrai problème.

— Oui, Excellence. Pour ne pas vous faire perdre votre temps...

— Asseyez-vous donc. Il est agréable de rencontrer quelqu'un qui arrive tout droit de notre Mère à tous. Nous ne recevons même pas de courrier régulier, ici, vous savez. Comment va cette bonne vieille Terra ?

— Eh bien, Excellence, je n'y ai passé que quelques jours et, la

plupart du temps, j'étais très occupé. » Flandry s'assit et se pencha en avant. « Pour mon affectation.

— Bien sûr, bien sûr, dit Snelund. Mais accordez-moi d'abord quelques instants. » Un air soucieux chassa sa cordialité. Son ton se fit plus vif. « Avez-vous des nouvelles récentes sur la situation avec les Merséiens ? Nous sommes aussi inquiets à ce sujet que n'importe qui dans l'Empire, en dépit de nos difficultés actuelles. Peut-être même plus inquiets que la plupart des gens. Le transfert d'unités là-bas a sérieusement affaibli cette frontière-ci. Qu'on laisse la guerre avec Merséia éclater, et nous pourrions l'être encore davantage... une invite aux Barbares. C'est pourquoi la rébellion de McCormac doit être matée immédiatement, quel qu'en soit le prix. »

Il essaie de gagner du temps, comprit Flandry. « Je ne sais rien qui ne soit public, Excellence, dit-il tranquillement. Je suis certain que le QG d'Ifri reçoit régulièrement des messagers en provenance des marches bételgeuséennes. La brèche informationnelle est dans l'autre sens, si je puis me permettre une métaphore impliquant que les brèches ne sont pas isotropiques. »

Snelund éclata de rire. « Compliments, commandant. On donnerait beaucoup pour un trait d'esprit. Les frontières sont traditionnellement énergiques mais sans imagination.

— Merci, Excellence, dit Flandry. Mais je ferais mieux de vous exposer le motif de ma visite. Votre Excellence me supportera-t-elle si je suis intarissable ? Le contexte nécessaire... surtout que ma mission est mal définie, juste préparer un rapport sur tout ce que je pourrais apprendre... »

Snelund se carra dans son siège. « Continuez.

— En tant qu'étranger à ces régions, dit Flandry pompeusement, je devais commencer par étudier la documentation de référence et interroger un large éventail de gens. Ma demande d'entretien avec vous, Excellence, aurait été annulée si celui-ci s'était révélé inutile. Car je sais combien vous êtes occupé à cause de cette crise. Vu la façon dont les choses ont évolué, cependant, j'ai pensé que je devais vous présenter une requête. Très simple, heureusement. Il vous suffit de donner un ordre.

— Oui ? » l'invita Snelund.

Il est détendu à présent, estima Flandry. *Il me prend pour le neveu favori et suffisant, supportant une comédie pour fournir une excuse à ma prochaine promotion.*

« J'aimerais poser quelques questions à madame McCormac », dit-il.

Snelund se redressa brusquement sur son siège.

« Selon mes informations, elle a été arrêtée en même temps que son mari et elle est détenue sous la garde personnelle de Votre

Excellence, dit Flandry avec un sourire niais. Je suis sûr qu'elle possède un bon nombre d'informations précieuses. Et je me suis demandé si on ne pouvait pas l'utiliser comme intermédiaire. Un accord négocié avec son mari...

— Pas de négociation avec un traître ! » Le poing de Snelund s'abattit sur un bras de son fauteuil.

Quel acteur, pensa Flandry. Puis, à voix haute : « Excusez-moi, Excellence. Je ne voulais pas dire qu'il devait s'en tirer à bon compte, simplement que... Bref, toujours est-il que je fus étonné d'apprendre que personne n'avait interrogé madame McCormac. »

Snelund s'exclama, sur un ton indigné : « Je sais ce que vous avez entendu dire. On cancanne par ici comme un troupeau de vieilles femmes à l'esprit mal tourné. J'ai expliqué les faits à l'officier de renseignement de l'amiral Pickens, et je vais vous les réexpliquer. Elle fait preuve d'une personnalité instable, pire encore que celle de son mari. Leur arrestation l'a rendue complètement hystérique. "Psychotique" ne serait peut-être pas trop fort. Par souci d'humanité, je l'ai fait mettre dans un appartement privé plutôt que dans une cellule. Il y avait moins d'éléments à charge contre elle que contre lui. Elle est cantonnée dans mon aile résidentielle, parce que c'est le seul endroit où je peux lui garantir un peu de paix. Mes agents se préparaient à interroger McCormac en profondeur quand ses camarades criminels l'ont libéré. Sa femme l'a appris et a aussitôt essayé de se suicider. Mon personnel médical a dû la maintenir sous calmants depuis. »

Ce n'était pas ce qu'on avait dit à Flandry, même si personne n'avait osé lui rapporter plus que des rumeurs. « Je vous demande pardon, Excellence, dit-il. Les hommes de l'amiral ont émis l'idée que moi, qui ai un ordre de mission direct, je serais peut-être autorisé à aller plus loin qu'eux.

— Ces hommes l'ont rencontrée à deux reprises, commandant. Les deux fois, elle n'était pas en état de témoigner. »

Non, ce n'est pas difficile de donner un coup ou un petit choc cérébral à un prisonnier quand on est prévenu une ou deux heures à l'avance. « Je vois, Excellence. Et son état ne s'est pas amélioré ?

— Il s'est aggravé. Sur conseil médical, j'ai interdit toute visite. Qu'est-ce que cette pauvre femme pourrait dire, de toute façon ?

— Rien, probablement, Excellence. Toutefois, vous n'ignorez pas que je dois faire un rapport complet. Et comme mon vaisseau partira prochainement, avec la Flotte... (*à moins que je n'exerce mon droit de le détacher*), il se peut que ce soit mon unique occasion. Ne pourriez-vous m'accorder quelques minutes avec elle, afin que je leur donne satisfaction, sur Terra ? »

Snelund se hérissa. « Mettez-vous en doute ma parole,

commandant ?

— Oh non, Excellence ! Nullement ! J'observe juste le règlement à la lettre. Pour sauver ma, euh... réputation, Excellence, parce qu'on me demandera pourquoi je n'ai pas vérifié aussi ce détail. Je pourrais y aller directement d'ici, Excellence, et vos médecins être présents pour m'empêcher de lui faire du mal. »

Snelund secoua la tête. « Il se trouve que je sais que vous en feriez. Je vous l'interdis. »

Flandry lui lança un regard plein de reproches.

Snelund se caressa le menton. « Bien sûr, je comprends votre position, dit-il en échangeant sa mine renfrognée contre un léger sourire. Terra est si éloignée, notre réalité ne peut lui parvenir que sous forme de mots, de photos, de cartes. Hum... donnez-moi un numéro où vous serez joignable au dernier moment. Je demanderai à mon médecin chef de vous informer quand vous pourrez la voir. Certains jours, elle paraît plus sensée que d'autres, même si elle reste au mieux incohérente. Cela vous convient-il ?

— Votre Excellence est trop bonne, répondit Flandry avec un large sourire.

— Je ne vous promets pas qu'elle sera visible avant votre départ, l'avertit Snelund. Il reste peu de temps. Si c'est impossible, vous pourrez assurément la voir à votre retour. Mais cela n'en vaudra plus tellement la peine, n'est-ce pas ? Puisque McCormac aura été éliminé.

— « À la lettre », Excellence », répéta Flandry.

Le gouverneur enregistra un mémorandum comprenant une connexion téléphonique qui expédierait le message à l'*Asieneuve*, et Flandry prit congé sur l'expression de leur estime mutuelle.

Il monta dans un taxi devant le palais et s'assura qu'on l'avait entendu donner sa destination, le spatioport. Le fait qu'il avait passé ces derniers jours au sol n'était pas un secret ; son boulot le demandait. Mais l'impression d'oisiveté qu'il voulait donner serait renforcée s'il regagnait son vaisseau à la première occasion. Aussi ascétique qu'y fût sa cabine, c'était une amélioration considérable par rapport à un dortoir à puces, plus haut standing qu'un nouvel arrivant comme lui avait pu obtenir sur la planète. Les vaisseaux s'y succédant sans répit, Catawrayannis était saturée de voyageurs de l'espace et de soldats.

« Pourquoi ici ? avait-il demandé au capitaine Leclerc, le membre de l'état-major de l'amiral Pickens à qui il devait faire son rapport. C'est Ifri, le QG. »

Leclerc haussa les épaules. « Telle est la volonté du gouverneur.

— Mais il ne peut pas...

— Si, il peut, Flandry. Je sais, les commandements provinciaux civil et militaire sont censés être coordonnés. Mais le gouverneur est le

représentant direct de l'empereur. À ce titre, il peut invoquer l'autorité impériale quand il veut. Ça le conduira peut-être sur le gril sur Terra plus tard, mais seulement plus tard. Ici et maintenant, la Flotte a plutôt intérêt à tenir compte de lui.

— Tout de même, pourquoi cet ordre ? Ifri dispose des principaux équipements. C'est notre centre et notre point de départ naturel.

— Oui, bien sûr, mais Llynathawr n'a pas les défenses d'Ifri. Par notre présence, nous la préservons des attaques vengeresses que McCormac pourrait projeter. C'est assez logique, même. Éliminer la capitale du secteur – ou plutôt l'occuper – constituerait un grand pas vers le contrôle de la région tout entière. Une fois que nous serons partis, il sera trop occupé par nous pour y penser, même si, naturellement, nous laisserons ici une certaine protection. » Leclerc ajouta cyniquement : « En attendant, nos hommes en permission pourront faire la noce une dernière fois. Snelund prend soin de sa popularité à Catawayannis.

— Croyez-vous vraiment que nous devons nous précipiter sur nos tenues de combat ?

— Encore une directive du gouverneur, à ce qu'il paraît. Cela ne cadre certes pas avec le tempérament de l'amiral Pickens. Je suis persuadé que, s'il était seul à décider, il verrait d'abord ce qu'on peut faire en marchandant et avec des tirs ciblés... plutôt que d'en arriver à bombarder des mondes de l'Empire jusqu'à en faire des ordures radioactives. Mais ce sont les ordres, nous devons pulvériser l'infection avant qu'elle ne s'étende. » Leclerc grimaça. « Vous êtes très habile. Je ne devrais pas vous dire tout ça. Revenons à vos affaires ! »

Quand il s'arrêta au terminal, Flandry apprit – ce qui n'était pas tout à fait une surprise – qu'il n'aurait une place dans le ferry pour le satellite Huit, où il pourrait faire venir sa navette, que dans deux heures. Il téléphona au dortoir et se fit expédier ses bagages. Ceux-ci se résumant à un simple sac, déjà bouclé, il ne se soucia pas d'en vérifier le contenu mais le transporta jusqu'à un cabinet de toilette. Il en ressortit en tenue civile décontractée, avec un capuchon, la démarche négligée et son sac tourné sur l'envers pour exhiber une couleur différente. Il n'avait pas de raison particulière de croire qu'il avait été suivi, mais il préférait se payer une assurance quand celle-ci ne lui coûtait pas cher. Il prit un taxi pour un hôtel sans prétention, de là un autre en direction de la ville basse. Il parcourut les dernières longueurs de rue à pied.

Rovian avait dégoté une pension dont la clientèle était essentiellement constituée de non-humains, pas le haut du pavé. Il partageait sa tanière avec un mastodonte à tentacules issu d'une planète au nom imprononçable. Le mastodonte en question empestait le sulfure d'hydrogène, mais en tant que personne était assez

convenable ; entre autres qualités de bon aloi, il ne connaissait pas l'ériau. Avachi sur sa couchette quand Flandry entra, il baragouina un salut en anglique et retourna à la contemplation de Dieu sait quoi.

Rovian s'étira de tout son long et bâilla d'une manière inquiétante. « Enfin ! dit-il. Je croyais que j'allais croupir ici. »

Flandry s'assit par terre, puisqu'il n'y avait pas de siège, et alluma une cigarette, davantage pour ne plus sentir la puanteur que par réelle envie de fumer. « Comment va le vaisseau ? demanda-t-il dans la principale langue merséienne.

— État satisfaisant, répondit Rovian de même. Certains étaient curieux de savoir pourquoi le second s'absentait avant le retour du commandant. Mais j'ai fait passer ça comme une nécessité pour notre ravitaillement et laissé Valencia aux manettes. Rien ne peut vraiment arriver tant que nous tournons au ralenti en orbite, il n'y a donc pas eu beaucoup de commentaires. »

Flandry croisa son regard aux pupilles fendues. *Tu as l'air d'en savoir plus sur tes camarades humains qu'un xéno ne devrait. Je ne prétends pas comprendre ce qui se passe dans ton cerveau. Mais... je dois me reposer sur quelqu'un. En te sondant pendant le vol, autant que possible, j'ai décidé que tu es le moins invraisemblable pour ce rôle.*

« Si je vous ai demandé de trouver une tanière, de me dire où elle était et d'attendre, ce n'était pas pour le plaisir, déclara-t-il avec la clarté requise par la grammaire ériau. Mon idée était que nous aurions besoin de tranquillité pour faire des plans. Ça s'est confirmé. »

Rovian dressa les oreilles.

Flandry lui fit le récit de son entrevue avec le gouverneur. « Il ne reste aucun doute raisonnable quant au fait que Snelund ment à propos de l'état de madame McCormac, acheva-t-il. Des rumeurs suintent des appartements et dans tout le palais, parmi les gardes et les domestiques. Personne ne s'en soucie, sinon pour s'en moquer avec malveillance. Il a farci la cour, comme les Brabançons et les résidences officielles, de créatures à sa botte. En furetant discrètement, en bavardant avec des employés après leur service, j'ai réussi à obtenir des infos. Deux ou trois d'entre eux ont bu jusqu'à ce qu'ils en disent plus qu'en temps normal. » Il ne mentionna pas les adjuvants qu'il avait glissés dans leurs verres.

« Comment se fait-il que les officiers de renseignement permanents ne soupçonnent rien ? s'enquit Rovian.

— Oh, je suppose qu'ils se doutent de quelque chose. Mais il y a tellement de choses dont ils doivent s'occuper par ailleurs, d'une importance vitale si évidente... D'ailleurs, ils ne pensent pas qu'elle ait quoi que ce soit d'utile à dire. Et puis à quoi bon entrer en conflit avec le gouverneur, risquer leur carrière, pour le bien de la femme du grand rebelle ?

— Ce que vous voulez faire.

— *Khraich.* » Flandry plissa les yeux dans la fumée qu'il expirait. Celle-ci faisait des volutes bleu-gris dans le peu de soleil que laissait passer une fenêtre dont la saleté semblait dater d'un âge géologique. L'odeur d'œuf pourri lui donnait mal au crâne, à moins que ce ne soit l'atmosphère générale de décomposition. De l'extérieur leur parvenaient faiblement le grondement de la circulation et, parfois, un hurlement.

« Voyez-vous, expliqua-t-il, je suis en service détaché. Mon flair n'est pas obligé de se concentrer sur un des innombrables détails qui doivent être vérifiés avant qu'une expédition de la Flotte puisse démarrer. Et j'en sais plus sur Aaron Snelund que les officiers du secteur, même dans mon propre corps et dans sa chasse gardée. J'ai été libre, j'ai pu m'asseoir et réfléchir. Et j'ai conclu qu'il n'était pas logique qu'il garde Kathryn McCormac recluse dans l'unique but qui fait ricaner la cour. Les hommes de l'amiral le pensent peut-être et s'en moquent. Mais je doute qu'il soit capable d'éprouver plus qu'une attirance passagère pour n'importe quelle créature de son espèce. Pourquoi ne pas lui faire subir un interrogatoire ? Elle sait peut-être deux ou trois choses, après tout. Ou elle pourrait servir pour discuter avec son mari.

— Difficile à croire, dit Rovian. Le sort de l'amiral est déjà scellé.

— Hmm. Ce qui explique pourquoi mes collègues, harcelés, n'ont pas poussé plus loin leurs investigations. Mais... oh, je n'en sais rien... elle, en échange de diverses concessions limitées de sa part... le persuadant d'abandonner... Bon, je suppose qu'il faut être un salaud insensible comme moi pour envisager de telles possibilités. Ce qui est sûr, c'est que nous n'avons rien à perdre en essayant avec elle, et peut-être un tantinet à gagner. Par conséquent, nous devons le faire. Mais Snelund la retient en me baratinant sur sa maladie. Pourquoi ? Quel sens cela a-t-il pour lui, en dehors d'elle-même ? Son secteur est mis en pièces. Pourquoi ne se montre-t-il pas plus coopératif sur ce problème infime ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. » Rovian laissait entendre une certaine indifférence.

« Je me demande si elle ne saurait pas quelque chose qu'il préférerait garder secret, dit Flandry. On a fait l'hypothèse que Snelund était peut-être un mauvais gouverneur, mais qu'il était loyal et que c'était McCormac l'ennemi. Ce n'est qu'une hypothèse.

— Ne devriez-vous pas alors invoquer l'autorité de votre deuxième ensemble d'ordres et exiger qu'elle vous soit remise ? »

Flandry fit la grimace. « Peuh ! Laissez-leur cinq minutes d'avance au feu, et c'est un cadavre que l'on me présentera. Ou dix minutes sous une hypnosonde mal réglée, et je récupérerai une idiote sans

mémoire. C'est pour ça que je marche sur des œufs. Je ne m'attends pas non plus à être convoqué avant que la flotte parte.

— Et au retour...

— Elle peut facilement avoir “rendu l'âme” pendant la campagne. »

Rovian se raidit. La couchette sur laquelle il était allongé grinça. « Vous me dites ça dans un but particulier, commandant », dit-il.

Flandry acquiesça. « Comment avez-vous deviné ? »

Rovian attendit encore, jusqu'à ce que l'homme soupire et continue :

« Je pense que nous pouvons la libérer si nous calculons bien le timing. Vous serez ici en ville, avec quelques hommes de l'équipage que vous aurez choisis et un aérocar sous la main. Une heure environ avant que l'armada accélère, je donnerai mes ordres cachetés à l'amiral et nous quitterons officiellement son commandement. Il y a gros à parier que l'attention de Snelund sera focalisée sur la flotte, pas sur le palais. Vous vous y présenterez avec votre escouade, remettrez un mandat que je vous aurai donné et emmènerez Kathryn McCormac avant que quiconque ait le temps de joindre le gouverneur et de lui demander quoi faire. Si nécessaire, vous pouvez tirer ; quiconque essaiera de vous arrêter le fera au mépris de l'Empire. Mais je doute que ce soit nécessaire si vous agissez rapidement. Je ferai en sorte que la navette vous attende dans les environs. Vous et vos gars y déposez madame McCormac, mettez les bouts vers l'*Asieneuve* et nous quittons ce système en vitesse.

— Le projet paraît dangereux, dit Rovian, pour un gain probable modeste.

— Je n'ai pas d'autre idée, répondit Flandry. Je sais que ce sont vos doigts qui seront dans la prise. Refusez si vous pensez que je suis fou. »

Rovian lécha ses dents-sabres et fouetta l'air de sa queue. « Je ne refuse pas, commandant, dit-il. Moi, un Frère du Serment. Il me semble que nous pourrions discuter le problème un peu plus. Je crois que l'on pourrait améliorer votre tactique, la rendre un peu plus élégante. »

Vaisseau après vaisseau, les forces de Pickens quittèrent leur orbite et s'éloignèrent. Quand le soleil de Llynathawr ne fut plus qu'un point de lumière, les bâtiments se mirent en formation et passèrent en hyperpilotage. L'espace tourbillonna d'énergies impalpables. Dans une belle unité, les vaisseaux prirent la direction de l'étoile nommée Virgile, à la rencontre de l'homme qui voulait être empereur.

Ils n'étaient pas nombreux. Les réaffectations, pour affronter Merséia, avaient entamé la flotte du secteur. Un nombre scandaleux d'unités avaient ensuite rejoint McCormac. Parmi celles restées fidèles, une quantité suffisante devait demeurer à l'arrière pour faire écran devant les planètes clés, sinon les protéger solidement. On estimait que les forces rebelles étaient dans un rapport de trois à quatre avec celles que Pickens serait en mesure de leur opposer. Étant donné les missiles à tête nucléaire et les canons à fusion d'hydrogène, une telle comparaison numérique avait cependant moins de sens que le profane ne pouvait le croire. Une pénétration des défenses peut suffire à mettre un vaisseau hors service, voire à le détruire.

C'est pourquoi Pickens avançait prudemment, au centre d'un vaste réseau d'éclaireurs. Ses vaisseaux les plus rapides auraient pu couvrir la distance en un jour et demi, les plus lents en deux fois cela ; mais il avait prévu cinq jours entiers. Il n'avait pas oublié le piège que son ex-capitaine avait tendu aux corsaires valdothariens.

Sur le pont de l'*Asieneuve*, Dominic Flandry se pencha en avant dans son siège de commandement et annonça : « Vingt degrés nord, quatre degrés dans le sens des aiguilles d'une montre, trois mille kilomètres négatifs, puis réglez les quasi-vélocités et vitesse constante.

— Oui, commandant. » Le pilote répéta les instructions et programma l'ordinateur qui commandait l'hyperpilotage.

Flandry gardait son attention fixée sur la console devant lui, dont les compteurs et les affichages résumaient les données beaucoup plus complexes que le pilote traitait, jusqu'à ce qu'il ose dire : « Pouvez-vous tenir cette route, citoyen Rovian ? »

En fait, il demandait au commandant en second si la frégate

suivait le chemin prévu – à la traîne de la flotte, de sorte que son sillage soit noyé au milieu des autres et qu'il soit ainsi dissimulé aux yeux des poursuivants. Tous les deux le savaient, et savaient aussi que l'infailibilité coutumière du maître devait être préservée. Rovian examina le tableau de bord et dit « Oui, commandant » avec la solennité la plus grande.

Flandry ouvrit l'intercom général. « Votre attention, s'il vous plaît, commença-t-il. Le commandant à tout l'équipage. Vous savez que notre vaisseau poursuit une mission particulière, hautement confidentielle et de la plus grande importance. Nous sommes enfin embarqués pour l'accomplir. Son succès requiert le silence absolu des communications. Personne ne recevra de message, hormis le capitaine Rovian et moi-même, et personne n'en enverra sans mon autorisation expresse. La trahison ayant infesté la propre flotte de Sa Majesté, nous devons nous préserver du danger de la subversion et des ruses. » *Pas mal, non, comme casuistique ?* sourit-il intérieurement. « L'officier des communications réglera ses circuits en fonction. Retournez à vos occupations. »

Il coupa l'intercom. Son regard se leva vers le simulacre de ciel projeté sur les écrans. Aucun astronef en vue. Le plus grand d'entre eux était perdu dans l'immensité, uniquement repérable grâce aux instruments et à des calculs ésotériques. Les étoiles les ignoraient, n'étaient pas concernées par les guerres et les souffrances de la vie, elles étaient immortelles... *Non, ce n'est pas vrai non plus. Leur propre Longue Nuit les attend.*

« Circuits d'extercom prêts, commandant », annonça Rovian après un examen du panneau principal. Il enfila un bandeau récepteur. Tout signal entrant lui arriverait et ne serait entendu que de lui.

« À vous la passerelle, alors, dit Flandry en se levant. Je vais interroger la prisonnière. Quand le moment sera venu de changer les vecteurs, avertissez-moi immédiatement, mais ne m'attendez pas pour le faire. »

Ce qu'il disait en fait à Rovian, c'était : contrôlez les transmissions. Snelund hurlera quand il apprendra ce qui s'est passé. Si nous sommes hors de portée d'hyperondes à ce moment-là, il enverra probablement un vaisseau après nous. D'une façon ou d'une autre, il exigera notre retour, et Pickens pourrait bien le lui accorder. Cela pourrait créer une situation délicate. À l'instant où cela semble sur le point de se produire, nous changeons de direction et mettons les bouts. Il vaudrait mieux que j'aie la possibilité de prouver avec le carnet de bord que je n'aurais jamais pu recevoir aucun ordre de Pickens, plutôt que d'essayer de faire approuver par une cour martiale le refus de les écouter.

Mais seuls eux deux connaissaient le code. Les matelots qui

étaient allés au palais avec leur second pouvaient l'avoir deviné. Pas de souci. Ils étaient durs, peu bavards et, après ce qu'ils avaient vu en venant de Terra, rudement contents de tout désagrément qu'ils auraient pu occasionner à Son Excellence.

« Oui, commandant », dit Rovian.

Flandry descendit un escalier et emprunta un passage vibrant jusqu'à sa cabine. La porte n'avait pas de sonnette. Il frappa.

« Qui est-ce ? » La voix qui traversa le mince panneau était un contralto éraillé, avec un accent chantant – et si fatiguée, si vide !

« Le commandant, madame. Puis-je entrer ?

— Je ne peux pas vous en empêcher. »

Flandry franchit le seuil et referma la porte derrière lui. Sa cabine était juste assez grande pour accueillir une couchette, un bureau et une chaise, un cabinet de toilette, quelques étagères et tiroirs. Son bonnet effleura le linteau de la porte. Un rideau dissimulait un lavabo, les toilettes et une cabine de douche. Il n'aurait pas pu y installer beaucoup d'effets personnels. Le bruit, les vibrations et l'odeur de carburant du vaisseau emplissaient l'air.

Il n'avait même pas vu de photo de Kathryn McCormac. Soudain, il n'y eut plus rien d'autre autour de lui. Il pensa rétrospectivement qu'il avait dû la saluer avec distinction, car il retrouva son bonnet serré entre ses doigts, mais il ne s'en souvenait pas.

Elle avait cinq ans standard de plus que lui, à ce qu'il savait, et une forme de beauté qui ne correspondait à aucune mode terrienne. Elle était trop grande, trop large d'épaules et de poitrine, et trop musclée sous une peau qui restait, après son emprisonnement, trop bronzée. Son visage aussi était large ; elle avait les pommettes hautes, des yeux lumineux d'un vert moucheté d'or sous d'épais sourcils noirs, un nez épaté, une bouche généreuse et une mâchoire forte. Ses cheveux épais et ondulés, ambrés avec des reflets d'or et de cuivre, étaient coupés en carré court surmonté d'une frange. Elle portait la petite robe couleur nacre et les sandales en crystaflex avec lesquelles elle avait été enlevée.

Mère lui ressemblait un peu, réalisa Flandry.

Il rassembla ses esprits. « Bienvenue à bord, madame. » Il sentait que son sourire était un brin instable. « Permettez-moi de me présenter. » Ce qu'il fit. « Entièrement à votre service », acheva-t-il, et il tendit la main.

Elle ne lui donna pas les siennes, ni à serrer ni à baiser, et ne se leva pas plus de son siège. Il contempla la noirceur de ses yeux, à l'extérieur comme à l'intérieur, ses joues creusées, les taches de son à peine visibles sur sa peau... « Bonjour, commandant. » Le ton de sa voix n'était ni chaud ni froid, ni quoi que ce soit d'ailleurs.

Flandry baissa sa couchette et s'assit. « Que puis-je vous offrir ?

demanda-t-il. Nous avons l'assortiment habituel de boissons et de drogues. Aimeriez-vous aussi manger un petit quelque chose ? » Il ouvrit et tendit son étui à cigarettes.

« Rien. »

Il l'observa. *Arrête de rossignoler, fiston. Tu es célibataire depuis diablement trop longtemps. Elle est belle et – il dut le reconnaître – il n'y a pas de doute que tu as spéculé sur sa disponibilité éventuelle... après ce qui lui est arrivé. Oublie. Garde tes bassesses pour l'opposition.*

Il dit lentement : « Vous ne voulez pas accepter l'hospitalité de l'Empire. Exact ? Soyez raisonnable, madame. Vous savez que vous vous alimenterez pour rester en vie, comme vous l'avez fait chez Snelund. Pourquoi ne pas commencer tout de suite ? Ma cause n'est pas forcément irréconciliable avec la vôtre. On vous a amenée ici, en prenant des risques, afin que nous discussions de certaines questions. »

Elle tourna la tête. Leurs regards plongèrent l'un dans l'autre. Au bout d'un moment qui lui parut interminable, il vit qu'une partie de sa tension se dissipait. « Merci, commandant », dit-elle. Ses lèvres eurent-elles la plus infime des moues ? « Du café et un sandwich, ça ne serait pas mal, pour dire vrai. »

Flandry passa commande à la coquerie par l'intercom. Elle refusa la cigarette qu'il lui proposait mais déclara qu'elle ne serait pas gênée si lui fumait. Il inhala plusieurs bouffées avant de reprendre, très vite :

« Je crains qu'une frégate laisse plutôt à désirer sur le plan de l'hébergement. Vous aurez cette cabine, bien sûr. J'irai avec mes hommes ; l'un d'eux peut improviser un couchage sur le pont. Mais je vais devoir laisser mes vêtements et le reste là où ils sont. J'espère que le steward et moi ne vous dérangerons pas trop, à aller et venir sans cesse. Vous pourrez prendre vos repas ici ou au carré, comme vous voudrez. Je vais voir à vous trouver des combinaisons de rechange ou en tout cas quelque chose à vous mettre – désolé, je n'ai pas pensé à emporter une garde-robe féminine – et je viderai un tiroir pour les ranger. D'ailleurs... (il se leva et en ouvrit un dans son bureau) je laisserai celui-ci ouvert. Il contient des effets qui n'ont rien de secret. Y compris un souvenir personnel. » Il sortit un couteau de combat merséen. « Vous sauriez manier ce hachoir acharné mais pas cher ? Je peux vous faire une démonstration. Il n'est pas de grand secours contre une balle, un faisceau d'atomiseur, un rayon paralysant, etc. Mais vous seriez surprise par son efficacité en combat rapproché. » Il capta de nouveau son regard. « Ne vous en servez qu'avec prudence, madame, dit-il à voix basse. Vous n'avez rien à craindre sur mon vaisseau. La situation peut changer. Mais je ne supporterai pas que vous vous montriez irresponsable avec mon souvenir et tiriez votre révérence au monde alors que ce n'est pas vraiment nécessaire. »

Le souffle de Kathryn siffla entre ses dents. Couleur et pâleur se

chassaient l'une l'autre sur son visage. La main qu'elle tendit pour prendre le couteau trembla. Elle le laissa tomber, le ramassa et le souleva à la hauteur de ses yeux, serra le poing et ne lutta pas contre ses larmes.

Flandry se détourna et feuilleta une traduction intégrale du *Dit du Genji*, qu'il avait apportée pour passer le temps. Le casse-croûte arriva. Quand il eut refermé la porte sur le garçon de mess et posé le plateau sur son bureau, Kathryn McCormac était à nouveau son propre capitaine.

« Vous êtes un *strider*, monsieur », lui dit-elle. Il dressa les sourcils. « C'est de l'aénéen, expliqua-t-elle. Un homme fort et bon... Disons un gentleman. »

Il caressa sa moustache. « Un gentleman manqué, peut-être. » Il se rassit sur la couchette. Leurs genoux se frôlèrent. « Pas de discussion sur la gastronomie à bord. C'est une abominable perversion, ça. » Elle tressaillit. « Aimeriez-vous écouter de la musique ? demanda-t-il précipitamment. Mes goûts sont plébéiens, mais j'ai pris soin d'apprendre ce que l'on considère comme du grand art. » Il tourna un sélecteur. *Une petite musique de nuit* s'éleva gaiement.

« C'est très beau, dit-elle quand elle eut terminé son sandwich. C'est terrien ?

— D'avant l'ère spatiale. Il y a une vogue pour les antiquités ces temps-ci dans le centre de l'Empire, une résurrection qui va de l'escrime aux allemandes – euh... un sport avec des épées et une sorte de danse. Nostalgie pour des périodes plus pittoresques, moins cruelles et compliquées. Ce qu'elles n'étaient pas réellement, j'en suis sûr. Les troubles de ces époques sont seulement bien enterrés.

— Et nous n'avons pas encore enterré les nôtres. » Elle vida sa tasse et la reposa bruyamment sur le plateau. « S'ils ne nous ensevelissent pas avant. Parlons, Dominic Flandry.

— Si vous vous sentez en état de le faire. » Il alluma une autre cigarette.

« J'ai intérêt. Il reste peu de temps avant que vous ne deviez décider que faire de moi. » La tête blond foncé se souleva. « Je me sens rassérénée. Plutôt attaquer mon chagrin que m'effondrer.

— Très bien, madame. » *Si seulement j'avais un joli accent régional.*

« Pourquoi m'avez-vous secourue ? » demanda-t-elle doucement.

Il examina le bout de sa cigarette. « Ce n'était pas vraiment une mission de secours », dit-il.

Une nouvelle fois, le sang quitta sa figure. « Des griffes d'Aaron Snelund, murmura-t-elle, c'est toujours du secours.

— C'était dur ?

— Je me serais tuée si j'en avais eu l'occasion. Elle ne s'est pas présentée. Alors j'ai essayé de ne pas devenir dingue en imaginant des

moyens de le tuer, lui. » Elle se tritura les doigts jusqu'à ce qu'elle s'en aperçût. « Un tic d'Hugh, marmonna-t-elle, et elle serra les poings.

— Vous pourriez obtenir une petite revanche. » Flandry se redressa. « Écoutez-moi, madame. Je suis un agent de terrain des Renseignements. On m'a envoyé enquêter dans le secteur Alpha Crucis. Je suis tenté de croire que vous pourriez me fournir des informations que vous seule détenez. Voilà pourquoi vous êtes ici. Cependant, je ne peux pas recueillir officiellement vos paroles, sans preuves, et je n'emploierai pas de méthode telle que l'hypno-sonde pour vous arracher des faits contre votre volonté. Mais si vous me mentez, ce sera pire que si vous gardiez le silence. Pire pour nous deux, vu que je veux vous aider. »

Elle avait recouvré son calme. Elle était issue d'une lignée robuste. « Je ne mentirai pas, promit-elle. Quant à savoir si je parlerai... ça dépend. Est-ce la vérité, ce qu'on m'a dit, que mon mari est entré en rébellion ?

— Oui. Nous suivons une flotte dont la mission est de vaincre les rebelles, prendre et occuper les planètes qui les soutiennent ce qui inclut la vôtre, madame.

— Et vous êtes du côté des impérialistes ?

— Je suis un officier de l'Empire terrien, oui.

— Hugh aussi. Il... il n'a jamais voulu... que le bien de l'espèce – de toutes les espèces, partout. Si vous étudiez complètement l'affaire, je pense que vous aussi vous...

— Ne comptez pas sur cela, madame. Mais j'écouterai tout ce que vous voudrez bien me dire. »

Elle hocha la tête. « Je dirai ce que je sais. Ensuite, quand je serai plus forte, vous pourrez me donner un petit coup d'hypno pour être sûr que je ne raconte pas des bobards. Je crois que je peux vous faire confiance pour n'utiliser cette machine que pour confirmation, pas pour creuser plus profond.

— Vous pouvez. »

Malgré la tristesse de Kathryn McCormac, Flandry sentit l'excitation aiguïser tous ses sens et bouillir dans ses veines. *Par la boule glacée de Pluton, je suis sur une piste sérieuse !*

Elle choisissait ses mots et les prononçait d'une voix plate mais sans hésitation. Tandis qu'elle parlait, sa figure se figea.

« Hugh n'a jamais projeté de trahir. Je l'aurais su. Il m'avait fait habiller au niveau de sécurité supérieure, pour que nous puissions aussi parler de son travail. Je lui donnais parfois une idée. Ce que les hommes de main de Snelund étaient en train de faire nous rendait complètement fous tous les deux. Les mondes civilisés comme Aénéas ne souffraient pas de l'augmentation des impôts, au début. Ensuite, petit à petit, on a vu des amendes, des confiscations, des arrestations

politiques – de plus en plus –, et quand une police secrète a été officiellement créée... Mais ce n'était pas grand-chose, comparé à certaines des planètes arriérées. Nous, nous avions des connexions, nous pouvions envoyer un message de protestation à Terra, même si Snelund était un chiot de l'empereur. Ces pauvres primitifs, eux...

» Hugh a répondu. D'abord, il a été réprimandé pour être intervenu dans des affaires gouvernementales. Mais, peu à peu, la gravité de ses accusations a dû filtrer dans la bureaucratie. Il a commencé à recevoir des réponses de la Haute Amirauté, lui demandant des informations plus précises. Cela passait par les messagers de la Flotte. Nous ne pouvions plus nous fier au courrier. Lui et moi avons passé cette année à recueillir des faits – dépositions, photos, vérifications –, tout ce qu'il fallait pour constituer un dossier que personne ne pourrait négliger. Nous partions sur Terra en personne pour le remettre.

» Snelund en a eu vent. Nous avons pris des précautions, mais nous étions des amateurs, et vous n'imaginez pas comme il est terrible d'avoir la police secrète sur le dos, on ne savait jamais quand on pouvait parler librement... Il a écrit officiellement à Hugh pour lui demander de venir discuter d'un plan de défense des frontières les plus éloignées du système. C'est vrai qu'ils avaient des problèmes, et Hugh n'est pas homme à partir sans rendre un service. J'avais plus peur que lui, mais j'ai accepté. Nous restions toujours ensemble ces derniers jours. Je me suis mise d'accord avec le bras droit d'Hugh, le capitaine Oliphant, un des plus vieux amis de ma famille. Il devait rester en alerte en cas de trahison.

» Nous logions au palais. Ce qui est normal pour des visiteurs de haut rang. La deuxième nuit, nous étions sur le point de nous coucher quand un détachement de la milice nous a arrêtés.

» J'ai été emmenée dans les appartements privés de Snelund. Peu importe ce qui est arrivé ensuite. Au bout d'un moment, pourtant, j'ai remarqué qu'il était prompt à fanfaronner. Pas besoin de faire semblant d'avoir changé d'avis sur son compte. Au contraire : il aimait me voir souffrir. Mais c'était sur ça que je devais jouer. Montrer ma peine aux bons moments. Je ne pensais pas vraiment que je ferais savoir ce qu'il m'a raconté. Il disait que je serais décérébrée quand il me laisserait partir. Mais l'espoir... Comme je suis heureuse maintenant d'avoir eu ce petit pour cent d'espoir ! »

Elle s'arrêta. Ses yeux étaient froids et secs et ne semblaient pas voir Flandry.

« Je n'ai jamais cru qu'il avait l'intention de jouer cette bouffonnerie de gouverneur toute sa vie, dit l'homme, très doucement. Quel est son plan ?

— Rentrer. Retrouver le Trône. Et devenir le marionnettiste

derrière l'empereur.

— Hmm. Sa Majesté est-elle au courant ?

— Snelund prétend qu'ils ont comploté ça tous les deux avant son départ, et qu'ils restent en contact depuis. »

Flandry sentit une brûlure. Sa cigarette s'était consumée jusqu'à ses doigts. Il la jeta et en alluma une autre. « Je ne crois pas que l'empereur Josip ait trois neurones qui fonctionnent ensemble, murmura-t-il. Il doit en avoir deux, qui se percutent parfois mollement. Mais, bien sûr, frère Snelund lui aura fait croire qu'il est un monstre d'intelligence. Ça fait partie de la manipulation. »

Elle lui prêta alors attention. « Je vous ai bien entendu ?

— Si vous me dénonciez, je pourrais être cassé pour lèse-majesté, reconnu Flandry. Je ne sais pas pourquoi, mais je doute que vous le fassiez.

— Ne craignez rien ! Parce que vous... » Elle se contint.

Il pensa : *Je n'ai pas dit que j'allais lui dérouler le tapis rouge. Pourtant on dirait, si elle croit que je vais peut-être rejoindre la pathétique révolte de son homme. Bon, ça va la rendre plus coopérative, ce qui sert la cause, et plus heureuse pendant quelques jours, si ça peut lui faire du bien.*

« Je devine une partie de la machination, dit-il. L'empereur veut que son cher Aaron revienne auprès de lui. Le cher Aaron fait remarquer que cela nécessite d'arracher d'énormes sommes d'argent du secteur Alpha Crucis. Avec ça, il pourra soudoyer, acheter des élections, faire sa propagande, organiser des événements, peut-être commettre certains assassinats... jusqu'à ce que le Conseil bascule de son côté.

» *Ergo*, le Trône a passé le mot à différents hommes puissants, triés sur le volet. Les éléments concernant les pratiques du gouverneur Snelund doivent être supprimés autant que possible, l'enquête à leur sujet repoussée le plus longtemps possible et entravée par tous les pièges envisageables quand elle aura finalement démarré. Oui. J'avais commencé à avoir des soupçons de mon côté. »

Il fronça les sourcils. « Mais un scandale de cette ampleur ne peut être dissimulé éternellement, dit-il. Assez de gens se résigneront à avoir Snelund comme éminence grise pour que son plan marche – *sauf* s'ils savent ce qu'il a perpétré ici. Dans ce cas, ils pourraient bien prendre des mesures, ne serait-ce que par crainte de ce qu'il pourrait leur faire à eux.

» Snelund n'est pas idiot, malheureusement. Peut-être aucun grand guerrier ni homme d'État ne peut-il le renverser. Mais un essaim de petits comptables et d'investigateurs sociaux n'est pas si facile à repousser. Il doit aussi avoir un plan pour traiter avec eux. Lequel ?

— La guerre civile, répondit-elle.

— Hein ? » Flandry lâcha sa cigarette.

« Aiguillonner jusqu'à ce qu'une rébellion se produise, expliqua-t-elle sombrement. Et l'anéantir d'une telle façon qu'il ne reste aucune preuve solide de quoi que ce soit.

» Cette flotte n'obtiendrait pas une victoire décisive trop vite. Une campagne prolongée, avec des planètes subissant des attaques, lui apporterait son chaos sur un plateau. Mais supposons, ce dont je doute, que votre amiral puisse battre Hugh d'un coup, il y aura ensuite une "pacification" par ses mercenaires, et ils auront des instructions sur la façon de la mener.

» Ensuite, il les dissoudra, en même temps que son corps prétorien. Il les a recrutés parmi la racaille de tout l'Empire, ils s'y disperseront à nouveau et disparaîtront instantanément. Il dira que la rébellion était une subversion et se prétendra le chef héroïque qui a sauvé cette frontière. »

Elle soupira. « Oh, évidemment, conclut-elle, il sait qu'il y aura des contretemps. Mais il ne pense pas qu'ils seront importants.

— Un risque considérable, songea Flandry. Mais, Krishna, quels enjeux !

— La crise avec Merséia était une grande chance, dit Kathryn McCormac. L'attention détournée très loin et l'essentiel de la flotte parti. Il voulait que Hugh soit balayé de son chemin, parce qu'il était dangereux pour lui, mais aussi parce qu'il espérait que ça lui laisserait la voie libre pour tourmenter Aénéas jusqu'à ce qu'elle se soulève et atteigne le point de fission. Hugh était plus qu'un amiral pour le secteur. Il est Premier d'Ilion, ce qui le place au plus haut rang de la planète après le résident. Selon la loi, notre cabinet pouvait seulement le nommer "conseiller expert", mais vers la fin il était porte-parole pour tout sans le titre et dirigeait la résistance contre les séides de Snelund. Or Aénéas a traditionnellement donné le ton à toutes les colonies humaines des environs et à pas mal de colonies non humaines. »

La vie reflua. Ses narines se dilatèrent. « Snelund ne s'est jamais attendu, pourtant, à devoir combattre Hugh ! »

Flandry écrasa le mégot sous son talon. « Je crains, dit-il, que l'Empire ne puisse laisser une rébellion réussir, aussi bien intentionnée soit-elle.

— Mais ils sauront la vérité, protesta-t-elle.

— Au mieux, ils auront votre témoignage. Vous avez souffert. Vous avez été droguée et cérébro-embrouillée, entre autres choses, pas vrai ? » Il la vit se mordre les lèvres. « Je suis désolé de vous rappeler ces souvenirs, madame, mais je le serais encore davantage si je vous laissais dans un rêve qui ne peut que s'évanouir. Le simple fait que vous croyez avoir entendu Snelund vous raconter ses projets n'apporte aucune preuve d'entropie. Confusion... paranoïa... implantation

délibérée de faux souvenirs par des agents qui voulaient discréditer le gouverneur... N'importe quel avocat malin, n'importe quel psychiatre corrompu pourrait réduire à néant votre histoire. Vous ne passeriez pas le premier enquêteur chargé de filtrer les témoins pour un tribunal. »

Elle le fixa comme s'il venait de la gifler. « Vous ne me croyez donc pas ?

— Je veux vous croire, dit Flandry. Entre autres raisons, parce que votre récit indique où et comment rechercher des preuves indéniables. Oui, je vais envoyer des dépêches codées vers plusieurs destinations stratégiques.

— Vous ne rentrez pas en personne ?

— Pourquoi le devrais-je, puisque mes messages écrits ont de plus fortes chances d'être pris au sérieux que votre témoignage oral ? Même s'il n'y a pas fort à parier sur ces chances. » Flandry fit le tri dans ses pensées. Elles ne se laissaient pas faire. « Voyez-vous, dit-il lentement, de simples affirmations ne valent pas grand-chose. On a besoin de preuves solides. Une montagne de preuves, si on veut s'attaquer à un favori de l'empereur et aux pontes qui espèrent monter encore en le soutenant. Et puis... Snelund a plutôt raison... Sur une planète qui a été combattue avec des armes modernes, on a peu de chance de découvrir des preuves suffisantes. Non, je pense que ce que ce vaisseau a de mieux à faire c'est d'aller sur Aénéas.

— Quoi ?

— Nous essaierons de parlementer avec votre époux, madame. J'espère que vous pourrez le convaincre de renoncer. Ensuite, ils pourraient bien trouver ce qu'il faut pour mettre légalement Aaron Snelund sur le gril. »

Virgile est une étoile de type F7, légèrement plus massive que Sol, moitié plus lumineuse, dont les émissions contiennent une plus grande proportion d'ultraviolet. Aénéas, la quatrième de ses planètes, accomplit une orbite en 1,73 année standard à une distance moyenne de 1,5 unité astronomique, et reçoit donc un tiers de radiations de moins que Terra. Son diamètre moyen est de 10700 kilomètres, sa masse de 0,45 Terra, par conséquent sa gravité à la surface équivaut à 0,635 g. Cela suffit à retenir une atmosphère respirable pour les humains, comparable, aux niveaux les plus bas, au Denver Complex et, aux plus hauts, à l'Altiplano péruvien. (Il faut garder en mémoire qu'une attraction faible signifie un gradient de densité également faible, ainsi que des forces orogéniques insuffisantes pour soulever de hautes montagnes.) À travers les âges, les molécules d'eau sont montées dans l'air peu dense et ont été brisées par les quanta énergétiques ; l'hydrogène s'est échappé dans l'espace, et l'oxygène qui n'a pas fait de même a eu tendance à s'unir aux minéraux. Ainsi reste-t-il peu de chose des anciens océans, et les déserts se sont étendus.

Au départ, la colonisation avait principalement vocation scientifique : étudier les espèces uniques habitant la planète voisine, Dido, qui elle-même n'était pas un monde où un homme aurait voulu que sa famille vive. Bien sûr, divers autres types de colons s'y installèrent aussi, mais les intellectuels explorateurs dominaient. Puis les Troubles survinrent, et les Aénéens durent survivre du mieux qu'ils pouvaient, isolés, durant des générations. Ils s'adaptèrent.

Le résultat fut une souche plus virile et plus douée, une société plus patriotique et respectueuse du savoir que la plupart des autres. Après que la civilisation fut revenue dans la région d'Alpha Crucis, Aénéas devint inévitablement la planète maîtresse des environs. Jusqu'à ce jour, l'université de Virgile à Nova Roma attirait des étudiants et des boursiers de plus loin qu'on ne s'y attendrait.

Finalement, l'Empire décida qu'une organisation appropriée de ce secteur stratégique requérait la fin de l'indépendance d'Aénéas.

L'intrigue et une force judicieusement appliquée y aboutirent. Cent ans plus tard, un certain ressentiment persistait, bien que les habitants fussent d'accord sur le fait que l'intégration était souhaitable dans l'ensemble, et que la planète fournît à l'armée impériale un grand nombre d'hommes remarquables.

Sa tradition militaro-intellectuelle se poursuivait. Chaque Aénéen s'entraînait aux armes – y compris les femmes, avantagées par une pesanteur moindre. Les vieilles baronnies dirigeaient toujours. Leurs titres n'étaient peut-être pas reconnus par les pairs de l'Empire, mais ils l'étaient par leur peuple ; ils conservaient leurs forteresses et leurs vastes terres, et fournissaient plus que leur part en officiers et professeurs. On pouvait y voir en partie l'effet d'une tendance au choix d'épouses saines, sans considération de rang. À ses plus hauts niveaux, la société aénéenne était plutôt protocolaire et austère, même si elle avait ses sports, ses vacances et autres institutions de décompression. Aux niveaux inférieurs régnait davantage de gaieté, mais aussi de meilleures manières que ce qu'on trouvait sur Terra.

À décrire ainsi Aénéas, en énumérant des faits, on oubliait le plus significatif : quatre cents millions d'êtres humains y étaient chez eux.

Le soleil était presque couché. Ses rayons, dorés au-dessus du fond de mer Antonin, transformant bosquets et plantations en patchwork de vert bleuâtre et d'ombres, ardents sur les canaux, étaient absorbés par les brumes qui s'élevaient en volutes au-dessus d'un marais salant. Vers l'est, la lumière frappait les rochers à pic et les falaises où le vieux plateau continental d'Illion s'étagait en un dessin complexe aux nuances pourpres, roses, ocre, mordorées, noires, jusqu'au bleu roi du ciel. La lune extérieure, Lavinia, ressemblait à une petite corne froide au sommet de cette masse.

Le vent aussi était froid. À son murmure se mêlaient le doux grondement d'une chute d'eau, un clip-clop de sabots et le cliquetis de harnais, ceux d'une file de chevaux qui serpentait vers le sommet d'un sentier escarpé. Il s'agissait de chevaux aénéens à long poil, grands et élancés, à l'allure plus rapide qu'elle ne le paraissait. Hugh McCormac en montait un. Ses trois fils d'un premier lit l'accompagnaient. Officiellement, ils étaient partis chasser le loup-araignée, mais ils n'en avaient trouvé aucun et s'en moquaient. La vraie raison, inexprimée, de leur escapade était de parcourir ensemble ces terres, les leurs. Ils n'en auraient peut-être plus l'occasion.

Un vulch apparut au loin, ailes en travers du ciel. John McCormac souleva sa carabine. Son père jeta un coup d'œil derrière. « Non, arrête, dit-il. Laisse-le vivre.

— On réserve la mort pour les Terriens, c'est ça ? » demanda Bob. À neuf ans (seize standard), il était un peu saoulant avec sa

découverte que l'univers n'était pas aussi simple qu'on l'apprenait à l'école.

Il dépassera ça, pensa McCormac. C'est un bon garçon. Ils le sont tous d'ailleurs, les filles aussi. Mais comment pourrait-il en être autrement, avec une mère comme Ramona ? « Je n'aime pas qu'on tue inutilement, dit-il. Ce n'est pas ça, la guerre.

— Eh bien, je ne sais pas », glissa Colin. C'était l'aîné. Puisqu'il devait ainsi devenir le prochain Premier, la tradition familiale voulait qu'il n'entrât pas dans l'armée. (Hugh McCormac n'avait été nommé Premier que lorsque son frère aîné était mort dans des sables mouvants, sans enfant.) Peut-être ses recherches planétographiques dans le système virgilien n'avaient-elles pas satisfait toutes ses impulsions innées. « Vous n'étiez pas ici, père, quand la révolution a atteint Nova Roma. Mais j'ai vu la foule – des citoyens tout ce qu'il y a de plus aimables – pourchasser la police politique de Snelund dans les rues, les attraper, les pendre et les battre à mort. Et cela paraissait juste. Ça le paraît encore, quand on pense à ce qu'ils avaient fait auparavant.

— Snelund lui-même mettra un moment à mourir si je l'attrape, dit John avec virulence.

— Non ! fit sèchement McCormac. Tu ne t'abaisseras pas à ses méthodes. On le tuera aussi proprement que nous tuons n'importe quel chien enragé. Ses complices auront des procès équitables. Il y a des degrés de culpabilité.

— Si on peut mettre la main sur ces salauds », dit Bob.

McCormac songea aux soleils et aux mondes où il avait passé sa vie. « La plupart, dit-il, réussiront probablement à disparaître. Et alors ? Nous aurons plus urgent à faire que nous venger. »

Ils avancèrent en silence pendant un moment. Le sentier débouchait sur l'un des plateaux et rejoignait une route pavée qui menait à la Maison du Vent. La terre était profonde, lavée par l'eau qui ruisselait des hauteurs, et la végétation, florissante, contrastait avec les rares buissons nains qui poussaient sur les pentes érodées. Les *trava* couvraient le sol, presque aussi luxuriants que sur le fond de mer. C'étaient essentiellement ici des *trava* de feu, aux feuilles en dents de scie bordées de pourpre ; mais les épées d'une des variétés se hérissaient et les plumes d'une autre se balançaient. Les deux se recroquevillaient maintenant pour la nuit, avec la chute de la température, pour former un tapis souple qui conservait la chaleur. Des arbres se dressaient de tous côtés, pas seulement les essences locales, basses et dures comme le fer, mais aussi des chênes, cèdres et rasmins importés. Le vent transportait leurs fragrances. Vers la droite, de la fumée s'élevait d'un bâtiment de ferme en pierre. Les latifundia robotisés n'étaient pas pratiques sur Aénéas, ce qui réjouissait

McCormac : quelque chose lui disait qu'une société saine avait besoin de propriétaires exploitants.

Colin pressa son cheval et l'amena à sa hauteur. Son fin visage de jeune homme avait l'air inquiet. « Père... » Il s'arrêta.

« Vas-y, lui dit McCormac.

— Père... pensez-vous... Pensez-vous vraiment que nous pouvons réussir ?

— Je ne sais pas, répondit McCormac. Nous essaierons, comme des hommes, c'est tout.

— Mais... vous faire empereur... »

McCormac sentit de nouveau combien il avait eu peu d'occasions de parler avec son fils le plus cher depuis que ses sauveurs l'avaient ramené chez lui : trop à faire, et les rares heures où rien ne réclamait son attention, son organisme succombait au sommeil. Il avait arraché cette journée à son emploi du temps.

« Je t'en prie, ne va pas t'imaginer que j'aspire à ce boulot, dit-il. Tu n'es jamais allé sur Terra. Moi, si. Je n'aime pas cette planète. Je n'ai jamais été aussi heureux que le jour où l'on m'a réaffecté au monde auquel j'appartiens. »

Routine de l'Empire, pensa-t-il. Muter les carriéristes d'une région à l'autre : mais à la fin, dès que possible, les réexpédier dans leur secteur d'origine. La théorie : ils défendront leur patrie plus farouchement qu'un amas de planètes qui leur sont étrangères. La pratique : quand une rébellion éclate, beaucoup dans la Flotte, à l'image des civils, découvrent que leur patrie signifie plus pour eux qu'une Terra que la plupart n'ont jamais vue. Problème : si je l'emporte, devrai-je mettre un terme à cette pratique, comme Josip le fera sans aucun doute si ses amiraux gagnent ?

« Mais pourquoi, alors ? demanda Colin.

— Que pourrais-je faire d'autre ? répliqua McCormac.

— Eh bien... libérer...

— Non. L'Empire n'est pas décadent au point de se laisser mettre en pièces. Et quand bien même, je ne le ferais pas. Ne vois-tu pas que c'est la seule chose qui sépare la civilisation notre civilisation – de la Longue Nuit ?

» Quant aux protestations armées, elles encourageraient peut-être des changements politiques, mais l'Empire ne pourrait pardonner les meneurs. Cela inciterait n'importe qui ayant une quelconque rancune à mettre le feu et signerait la fin aussi clairement qu'une partition. Et puis... (les articulations de McCormac étaient blanches sur les rênes) ça ne ramènerait pas Kathryn, si du moins il reste un espoir qu'elle revienne.

— Donc vous souhaitez préserver l'Empire, mais prendre le pouvoir », dit aussitôt Colin. Son désir d'écarter les pensées de son père de la captivité de sa belle-mère était si évident que le cœur de

McCormac frémit. « Je suis avec vous. Vous le savez. Je crois sincèrement que vous lui apporteriez une nouvelle vie – le meilleur empereur depuis Isamu le Grand, peut-être depuis Manuel I^{er} lui-même... Je ne vous suis pas seul, ma femme et mon fils seront de votre côté. Mais peut-on y arriver ? » Il balaya le ciel de la main. « L'Empire est si énorme ! »

Comme répondant à un signal, Virgile se coucha. L'atmosphère aénéenne n'offrait pas de crépuscule digne de ce nom. Alpha et Bêta Crucis scintillèrent, puis presque instantanément des milliers d'autres étoiles et le pont glacial de la Voie lactée. La masse de terre sur la droite devint d'un noir absolu, mais Lavinia argentait le fond de mer en contrebas des falaises de gauche. Une misour sifflait dans le vent mordant.

« La révolution doit avoir un meneur, dit McCormac, et c'est moi qu'elle a choisi. Ne soyons pas faussement modeste. Je contrôle le Cabinet sur la planète principale de ce secteur. Je peux prouver, documents à l'appui, que je suis le meilleur stratège spatial dont l'Empire dispose. Mes hommes savent que je suis strict pour les choses importantes, compréhensif pour le reste, et que j'essaie toujours d'être juste. Une centaine de planètes, humaines et non humaines, le savent également. Ça ne rendrait service à personne si je prétendais le contraire.

— Mais comment... » La voix de Colin s'éteignit. La lumière de la lune miroitait sur sa veste en cuir et sur sa selle.

« Nous allons prendre le contrôle de ce secteur, lui dit McCormac. Il suffit pour cela de battre les forces josipistes. Cela fait, toutes les communautés significatives dans un rayon de dix parsecs se rallieront à nous. Ensuite... cette idée ne me plaît guère, mais je sais où et comment trouver des alliés barbares. Je ne parle pas des quelques vaisseaux darthiens que j'ai déjà engagés ; non, des guerriers vraiment sauvages, bien au-delà de la frontière. Ne t'inquiète pas. Je ne les laisserai pas nous infiltrer et je ne les laisserai pas s'installer, même s'ils nous jurent allégeance. Ce seront des mercenaires, payés sur les impôts.

» L'ensemble de la Flotte impériale ne pourra jamais s'attaquer à nous. Elle a trop de tâches à mener à bien ailleurs. Si nous travaillons vite et dur, nous serons en mesure de repousser tout ce qui nous attaquera.

» Au-delà de cette étape... je ne peux rien prédire. J'espère que nous pourrons montrer une région bien gouvernée, que cela soulignera notre message : fin de la corruption et de la tyrannie, un nouveau départ avec une nouvelle dynastie, des réformes trop longtemps attendues... Ce dont nous avons besoin, c'est un effet boule de neige. Alors toutes les armes de l'Empire ne pourront nous arrêter, car la

plupart d'entre elles seront de notre côté. »

Pourquoi une boule de neige ? railla son esprit. Qui connaît la neige sur Aénéas, hormis une fine couche au pôle en hiver ?

Ils contournèrent un bosquet et aperçurent le château. La Maison du Vent se dressait sur ce qui avait été un jour un cap et saillait à présent en l'air, au-dessus d'un précipice vertigineux. Des lumières jaunes faisaient ressortir les vieux murs sombres et les remparts. La Folle Foss se déchaînait en cataractes au-delà.

Mais McCormac ne vit pas cela immédiatement. Ses yeux étaient braqués sur l'horizon de l'Antonin, très loin en contrebas. Au-dessus d'une dernière trace verdâtre de coucher de soleil et sous un vacillement blafard d'aurore brûlait Dido, d'un blanc pur, l'étoile du soir.

C'est là que Kathryn travaillait, xénologue dans ses jungles, jusqu'au jour où je l'ai rencontrée, il y a cinq ans (non, trois années aénéennes ; suis-je donc resté si longtemps dans l'Empire que j'aie oublié les années de notre planète ?), où nous nous sommes aimés et mariés.

Tu as toujours souhaité avoir des enfants à toi, Kathryn, dyuba, et nous allions le faire, mais il y avait toujours des troubles publics à régler d'abord ; et ce soir...

Il remercia son dieu de fer que le soleil de Llynathawr ne fût pas visible sous ces latitudes. Le besoin de pleurer gonflait sa gorge. Plutôt que d'y céder, il éperonna son cheval et s'élança au galop.

La route traversait des champs cultivés avant d'atteindre la porte de la Maison du Vent. Une caravane d'itinérants s'était installée dans le pré devant le château. Leurs camions étaient garés à l'écart, perdus dans les ténèbres ; la lumière du bâtiment tombait seulement sur des tentes rayées de couleurs vives, des drapeaux volant au vent et des baraques à demi érigées. Hommes, femmes et enfants, agglutinés autour de feux de camp, arrêtaient leur musique retentissante et leurs danses trépidantes pour acclamer le seigneur du lieu sur son passage. Demain, ces errants loqueteux ouvriraient leur fête foraine... et attireraient les fêtards sur une centaine de kilomètres à la ronde... bien que le poing de l'Empire tournoyât déjà.

Je ne comprends pas, pensa McCormac.

Les sabots résonnèrent dans la cour. Un palefrenier saisit ses rênes. Il sauta à terre. Il y avait des gardes dans tous les coins, des hommes de la Flotte qui venaient d'arriver et des serviteurs de la famille en livrée, se lançant les uns les autres des regards jaloux. Edgar Oliphant arriva précipitamment du donjon. Bien que McCormac, en tant qu'empereur, l'eût élevé au grade d'amiral, il ne s'était pas encore soucié de changer son étoile de capitaine sur ses épaules, se contentant d'ajouter un brassard aux couleurs d'Uion sur la tunique qui moulait son corps trapu.

« Soyez le bienvenu, Sire ! s'écria-t-il. J'étais sur le point d'envoyer une équipe de secours. »

McCormac parvint à rire. « Grand cosmos, croyez-vous que mes garçons et moi pouvons nous égarer sur nos terres ancestrales ?

— N-non. Non, Sire. Mais, si voulez bien me pardonner, Sire, il est insensé de partir comme ça sans la moindre escorte. »

McCormac haussa les épaules. « Je devrai supporter cela plus tard, sur Terra. Laisse-moi encore un peu d'intimité. » Il le scruta de plus près : « Tu as quelque chose à me dire.

— Oui, Sire. Un message est arrivé il y a deux heures. Si l'amiral... euh... l'empereur veut venir avec moi... »

McCormac essaya d'adresser à ses fils un regard contrit. En son for intérieur, il ne regrettait pas que son esprit soit détourné de l'orbite dans laquelle il était – de nouveau – tombé.

L'ancienne solennité du bureau du Premier avait disparu ces dernières semaines, au profit d'une pagaïe de nouveaux équipements : communication, calcul, dossiers électroniques et scanners. McCormac s'effondra dans un siège derrière son bureau délabré ; cela, au moins, c'était familier. « Eh bien ? » fit-il.

Oliphant referma la porte. « Le rapport initial est confirmé par deux autres éclaireurs, dit-il. L'armada impériale est en mouvement. Elle sera ici dans moins de trois jours. » Qu'il ait entendu par là des périodes standard ou des rotations d'Aénéas, soit vingt heures, ne changeait pas grand-chose.

McCormac hocha la tête. « Je ne doutais pas de ce qu'avait rapporté le premier équipage, dit-il. Nos plans restent valables. Demain, à 0600 heures de Nova Roma, j'embarque sur mon vaisseau amiral. Deux heures plus tard, nos forces partent.

— Mais êtes-vous certain, Sire, que l'ennemi ne va pas occuper Aénéas ?

— Non. Cependant, je serais surpris qu'il le fasse. Qu'y gagnerait-il ? Ma famille et moi ne serons pas ici, pas d'espoir de nous capturer. Je me suis débrouillé pour que l'ennemi l'apprenne quand il arrivera. Quel autre intérêt peut avoir Aénéas, jusqu'à ce que le combat soit fini ? Celui qui vaincra dans l'espace pourra nettoyer la planète bien assez tôt. Jusque-là, pourquoi engagerait-il des forces dont il a terriblement besoin ailleurs ? Juste pour s'emparer d'un nid de guêpes tel que ce monde ? S'il occupe, qu'il occupe. Mais je pense qu'il quittera le système virgilien à l'instant où il découvrira que nous ne le défendons pas et que nous sommes partis mettre la main sur le véritable trophée : Satan.

— Vos forces de protection, pourtant... tenta dubitativement Oliphant.

— Tu veux parler de la protection des bases hors planète, comme

Port-Frederiksen ? Un vaisseau léger pour chacune, essentiellement pour les préserver des destructions opportunistes.

— Non, Sire. Je pense à vos patrouilles interplanétaires. Quel effet auront-elles ?

— Ce ne sont que des mercenaires darthiens. Leur seul but consiste à tromper l'ennemi et faire gagner du temps à notre flotte », dit McCormac. *Est-ce que, vraiment, je ne lui ai pas déjà expliqué tout ça clairement ? Qu'ai-je oublié d'autre depuis que l'avalanche m'est tombée dessus ?... Non, ça va, c'est simplement qu'il était trop pris par les détails administratifs à terre.* « Quelques vaisseaux postés dans l'espace local, avec ordre d'attaquer tout astronef josipiste repéré. Ceux-ci seront des éclaireurs, bien sûr, faiblement armés, faciles à abattre. Les survivants remporteront les nouvelles. Je connais la façon de raisonner de Pickens. Il sera persuadé que nous essayons de provoquer une bataille à Virgile, avancera ultra prudemment et donc ne nous détectera pas sur notre route vers Bêta Crucis. » *Oh, sacré vieux Dave Pickens, qui apportais toujours des fleurs à Kathryn quand on t'invitait à dîner, dois-je vraiment utiliser contre toi ce que j'ai appris lorsque nous étions amis ?*

« Bien, c'est vous l'empereur, Sire. » Oliphant désigna les machines qui les cernaient : « Beaucoup de boulot, aujourd'hui. On s'est débrouillé comme on pouvait sans vous, mais certaines questions requièrent apparemment votre attention.

— Je vais y jeter un coup d'œil sur-le-champ, avant de manger, dit McCormac. Reste disponible ensuite, au cas où j'aurais besoin de te consulter.

— Oui, Sire. » Oliphant salua et partit.

McCormac ne rétablit pas les communications tout de suite. Il préféra sortir sur le balcon. Celui-ci donnait sur la falaise et sur les riches terres basses de l'Est. Creusa, la lune la plus proche, était sur le point de se lever. Il emplît ses poumons du froid sec et attendit.

Presque plein, le satellite explosa au-dessus de l'horizon. Les ombres qu'il projetait bougeaient à vue d'œil ; et comme il montait en flèche, McCormac pouvait observer le changement de phase. Noyé dans cette vive lumière blanche, l'Antonin semblait recouvrer ses eaux disparues. On aurait dit que des vagues fantômes déferlaient sur ces étendues, écumant de nouveau au pied de la Maison du Vent.

Tu avais l'habitude de dire cela, Kathryn. Tu adorais plus que tout ces moments-là de l'année dans notre monde. Dyuba, dyuba, les reverras-tu jamais ?

Lorsque le disque de Virgile fut perceptible sans grossissement, l'*Asieneuve* coupa l'hyperpilotage et accéléra vers l'intérieur sur gravs. Les détecteurs étaient tous poussés au maximum de leur réceptivité ; mais ils ne captaient rien, hormis le bouillonnement infini des énergies cosmiques.

« Pas même une émission radio ? demanda Flandry.

— Pas encore, commandant », répondit la voix de Rovan.

Flandry coupa l'intercom. « Je devrais être sur le pont, marmonna-t-il. Qu'est-ce que je fais dans ma... dans votre cabine ?

— Vous récoltez des renseignements, dit la femme avec un léger sourire.

— Si seulement c'était vrai ! Pourquoi ce silence absolu ? Le système a-t-il été entièrement évacué ?

— Certainement pas. Mais ils doivent savoir que l'ennemi arrivera dans deux jours. Hugh a du génie pour déployer les éclaireurs. Et pour presque tout. »

Le regard de Flandry sur elle se fit plus aigu. Trop agité pour s'asseoir, trop à l'étroit pour faire les cent pas, il se tenait près de la porte et jouait des doigts dessus. Kathryn McCormac occupait la chaise. Elle semblait presque calme.

Mais aussi, elle n'avait quasiment rien fait d'autre que dormir depuis leur première conversation. Cela avait beaucoup aidé à guérir son corps et un peu, espérait-il, à ressouder les plaies qui avaient été ouvertes dans son esprit. Pendant ce temps, il était gagné de son côté par une chair de poule carabinée. La décision de foncer en avant de la flotte, en quasi-vélocité maximale tout du long, en emmenant sa prisonnière au chef des rebelles, n'avait pas été facile à prendre. Il n'avait pas un soupçon d'autorité pour négocier. Son acte ne pouvait être défendu que si l'on interprétait de la manière la plus libre les ordres qu'il avait reçus : ne serait-il pas digne d'intérêt de sonder le grand insurgé, et la présence de l'épouse n'offrait-elle pas une occasion exceptionnelle de le faire ?

Pourquoi cela me dérange-t-il d'entendre de l'amour dans sa voix ? se

demanda Flandry.

« Mon génie à moi est dans la désinvolture. Mais ça ne me sortira pas du pétrin si cette manœuvre ne produit aucun résultat. » Les yeux chrysocolles sous la frange ambrée se fixèrent sur lui. « Vous ne ferez pas renoncer Hugh, le prévint-elle. Je ne le lui demanderai jamais, quoi qu'il arrive. Ils le tueraient, n'est-ce pas ? »

Flandry changea de position. La sueur lui picotait les aisselles. « Eh bien... un appel à la clémence... »

Il avait rarement entendu un rire aussi sinistre. « Par courtoisie, commandant, épargnez-nous tous les deux. Je viens peut-être d'une colonie, et j'ai peut-être passé ma vie adulte avant mon mariage à étudier une espèce qui a à peine plus à voir avec le genre humain que les Ymirites... mais j'ai aussi étudié l'histoire et la politique, et le fait d'être la femme de l'amiral m'a permis d'observer beaucoup de choses. Il est impossible pour l'Empire d'accorder son pardon à Hugh. » Un bref instant, elle se mit à bredouiller. « Et je... préférerais le voir mort... qu'esclave décérébré ou prisonnier à vie... Un taureau comme lui. »

Flandry sortit une cigarette bien qu'il eût le palais brûlé. « L'idée, madame, est que vous lui disiez ce que vous avez appris. Peut-être qu'au moins il évitera alors de jouer le jeu de Snelund. Il peut se refuser à livrer bataille sur ou autour des planètes que Snelund aimerait voir bombarder.

— Mais sans bases, sans sources d'approvisionnement... » Elle prit sa respiration en tremblant. Ce qui eut l'effet de faire bomber la combinaison qu'elle portait d'une manière assez troublante. « Bon, nous pouvons parler, bien sûr », dit-elle douloureusement. Les forces qu'elle avait reprises lui échappèrent. Elle s'approcha de lui. « Commandant... si vous pouviez me laisser partir... »

Flandry détourna les yeux et secoua la tête. « Je suis désolé, madame. Il y a une accusation capitale contre vous, et vous n'avez été ni acquittée ni graciée. La seule excuse que je pourrais donner pour vous relâcher serait que votre mari se rende en échange, et vous me dites que c'est impensable. » Il tira une bouffée de sa cigarette et se rappela vaguement qu'il devrait bientôt prendre un anticancérigène actif. « Comprenez, on ne vous rendra pas à Snelund. Je rejoindrais la rébellion plutôt que de le permettre. Vous viendrez avec moi sur Terra. Ce que vous pourrez rapporter du traitement que Snelund vous a fait subir, et de ses fanfaronnades... eh bien, cela pourrait lui causer quelques problèmes. Au minimum, cela devrait vous attirer la sympathie d'hommes assez puissants pour vous protéger. »

En la regardant de nouveau, il fut choqué de voir combien elle était blême. Ses yeux fixaient le vide et des perles de transpiration luisaient sur sa peau. « Madame ! » Il jeta sa cigarette, fit deux pas et

se pencha au-dessus d'elle. « Qu'avez-vous ? » dit-il en posant une main sur son front. Il était froid. Tout comme ses mains, constata-t-il quand les siennes glissèrent de leur propre mouvement sur ses épaules et ses bras. Il s'accroupit devant elle et les frictionna. « Madame... »

Kathryn McCormac bougea. « Vous avez un stimulant ? » murmura-t-elle.

Flandry hésita à appeler le médecin du bord, décida de ne pas le faire et lui donna le comprimé avec un verre d'eau. Elle l'avalait. Il se réjouit en voyant qu'elle reprenait des couleurs et que sa respiration redevenait régulière.

« Je suis désolée, dit-elle, à peine audible dans le bourdonnement du vaisseau. Les souvenirs ont rejailli trop vite en moi.

— Je n'aurais pas dû vous dire ça, balbutia-t-il, penaud.

— Ce n'est pas votre faute. » Elle fixait le pont. Il ne put s'empêcher de remarquer la longueur de ses cils sur sa peau bronzée. « Les mœurs terriennes sont différentes des nôtres. Pour vous, ce qui m'est arrivé était... de la malchance, ignoble, oui, mais pas une souillure dont je ne pourrai jamais me purifier, pas une chose qui me fait me demander si je dois encore désirer revoir Hugh un jour... Peut-être, pourtant, comprendrez-vous un peu si je vous dis combien de fois il a utilisé des drogues et des brouilleurs de cerveau. À combien de reprises j'ai été plongée dans un cauchemar où je ne pouvais pas penser, n'étais pas moi-même, n'avais plus de volonté, n'étais qu'un animal faisant ce qu'il me disait de faire, pour échapper à la douleur... »

Je ne devrais pas entendre cela, pensa Flandry. Elle n'en parlerait pas si elle avait recouvré complètement sa maîtrise de soi. Comment puis-je la laisser ?

« Madame, tenta-t-il, vous dites une chose, c'est que vous n'étiez pas vous-même. Vous ne devriez pas laisser cela compter. Si votre mari est seulement la moitié de ce que vous prétendez, il fera de même. »

Elle s'assit et resta immobile un moment. Le stimulol agissait plus vite que la normale sur elle ; à l'évidence, elle n'avait pas l'habitude d'utiliser des soutiens chimiques. Elle finit par relever la tête. Sa figure était toute rouge, mais son corps massif semblait au repos. Et elle sourit.

« Vous êtes vraiment un *strider*, dit-elle.

— Euh... vous vous sentez bien maintenant ?

— Mieux, en tout cas. Pourrions-nous parler affaires sans détour ? »

Flandry poussa intérieurement un soupir de soulagement. Ankylosé par la position accroupie, il s'assit sur la couchette et alluma une autre cigarette. « Oui, il est urgent que nous le fassions, dit-il.

» Il est certain que nous avons des intérêts communs, et vos informations pourraient bien nous permettre de continuer, plutôt que de rentrer précipitamment à la maison.

— Qu'avez-vous besoin de savoir ? Je ne pourrai peut-être pas répondre à certaines questions, et refuserai probablement de répondre à d'autres.

— D'accord. Mais essayons quand même. Nous n'avons capté aucune trace d'activité spatiale dans ce système. Une flotte de la taille de celle d'Hugh McCormac devrait s'inscrire sur nos instruments, d'une manière ou d'une autre. Au moins par l'émission de neutrinos des moteurs. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il pourrait être assez près du soleil, caché derrière à nos yeux ; ou se terrer à bonne distance, une demi-année-lumière par exemple ; ou bien avoir mis les bouts pour d'autres territoires ; ou bien... Avez-vous une idée ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ? »

Elle se retint. « Si je le savais, croyez-vous que je vous le dirais ?

— Allons, une frégate seule ne fait pas une armée ! Disons-le autrement : comment pouvons-nous le contacter avant que la bataille ne commence ? »

Elle céda. « Je ne sais pas, sincèrement, dit-elle sans sourciller. Je peux vous dire ceci : quoi que Hugh ait prévu, ce sera quelque chose d'intrépide et d'inattendu.

— Génial, grogna Flandry. Bon, et le silence radio ?

— Oh, c'est plus facile à expliquer, je pense. Nous n'avons pas beaucoup de stations qui émettent avec assez de puissance, et aux bonnes longueurs d'ondes, pour être détectables de si loin. Les tempêtes solaires de Virgile ont tendance à les anéantir. Généralement, nous envoyons des rayons compacts *via* des satellites relais. Les radiophones sont courants – les villages isolés en ont besoin –, mais ils utilisent naturellement des fréquences que l'ionosphère contient. Virgile donne à Aénéas une ionosphère vaste et profonde. Bref, il n'est pas difficile de se débrouiller sans les grandes stations ; je suppose que c'est ce qu'ils font, afin que les navigateurs ennemis aient plus de difficultés à obtenir des positions à l'intérieur du système. »

Vous comprenez aussi ce principe : ne jamais laisser les coudées franches à l'opposition, ne pas manquer une occasion de lui compliquer la vie ? pensa Flandry avec respect. *J'ai connu beaucoup de civils, y compris des femmes d'officiers, qui l'ignoraient.*

« Et les communications interplanétaires ? demanda-t-il. J'imagine que vous exploitez des mines et faites des recherches sur les mondes voisins ? Vous disiez y avoir vous-même participé. Vous pensez que ces bases ont été évacuées ?

— N-non. Pas la principale, sur Dido, en tout cas. Elle subvient à ses propres besoins, en quelque sorte, et l'investissement en équipements, documents, relations avec les autochtones y est trop important. » Avec fierté : « Je connais mes anciens collègues. Ils n'abandonneront pas juste parce qu'il y a une invasion.

— Mais votre peuple peut avoir suspendu les communications interplanétaires, vu la situation ?

— Oui, sans doute. Tout particulièrement parce que les josipistes n'auront probablement pas apporté de données sur notre système. Et ce qu'ils ne pourront pas trouver, ils ne pourront pas le détruire.

— Ils ne le feraient pas, protesta Flandry. Pas par simple rancune. »

Elle répliqua d'un ton mordant : « Comment savez-vous ce que Son Excellence a pu dire à leur amiral ? »

Le bourdonnement de l'intercom lui permit de ne pas avoir à imaginer une réponse. Il appuya sur l'interrupteur. « La passerelle au capitaine, dit la voix épaisse et chuintante de Rovian. Un vaisseau a été identifié à très longue distance. On dirait qu'il fonce pour nous intercepter.

— J'arrive. » Flandry se leva. « Vous avez entendu, madame ? »

Elle acquiesça. Il crut voir combien elle se maîtrisait pour avoir l'air calme.

« Ralliez le poste d'urgence numéro trois, dit-il. Que l'homme de garde vous fournisse une combinaison spatiale et vous expose brièvement la procédure de combat. Quand nous serons bord à bord avec ce type, tout le monde enfle armure et harnachement. Le trois sera votre poste. Il se trouve près du milieu de la carlingue, l'endroit le plus sûr, non que ce soit un grand éloge. Dites à l'homme de garde que je veux que l'émetteur-récepteur de votre casque soit en lien audiovisuel direct avec la passerelle et la cabine de com. En attendant, restez ici, à l'écart.

— Vous croyez qu'il va y avoir du danger ? demanda-t-elle avec calme.

— Je préfère ne m'attendre à rien d'autre. » Il partit.

Sur les écrans de la passerelle, Virgile avait incroyablement grandi. L'*Asièneuve* était entré dans le système avec une haute vitesse relative réelle, et l'accélération subséquente aurait écrasé l'équipage si le champ intérieur n'avait compensé ses effets.

Flandry prit le siège de commandement. Rovian résuma : « Je suppose que le vaisseau orbitait, générateurs au minimum, jusqu'à ce qu'il nous détecte. Si nous souhaitons le rencontrer près d'Aénéas... (une griffe pointa une étincelle rougeoyante à tribord) nous devons entamer la décélération.

— Hmm, je ne crois pas. » Flandry se frotta le menton. « Si j'étais

à la place du pilote, je ne serais pas content qu'un vaisseau de guerre hostile s'approche de ma planète d'origine, peu importe qu'il soit petit et qu'il dise vouloir parlementer. D'après ce qu'il sait, nos messages ne sont pas enregistrés et il n'y a personne ici à part nous. » Il n'avait pas besoin de préciser quelle dévastation pouvaient provoquer, en premier lieu, tout missile nucléaire non intercepté, puis le plongeon suicide d'un vaisseau d'une flopée de tonnes à peut-être cent kilomètres-seconde. « Ils n'ont qu'une ville importante, alors ils ont raison de redouter un kamikaze. Il pourrait bien se révéler un peu impulsif.

— Que voulez-vous faire alors, commandant ? »

Flandry activa un affichage astronomique. Les points des planètes, les orbites, les flèches des vecteurs lui donnèrent une idée grossière de la situation, mais l'affinage était le boulot du département de la navigation. « Voyons. La prochaine planète, qu'ils appellent Dido, dépasse la quadrature mais assez loin de la conjonction pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur le fait que c'est vers elle que nous allons. Et une base scientifique... des têtes froides... Oui, je pense que ce serait un gage de pieuses intentions si nous stationnions autour de Dido. Mettez le cap sur la troisième planète, citoyen Rovan.

— Oui, commandant. »

Les directives furent lancées, les calculs faits, les moteurs se mirent à chanter sur une tonalité plus profonde à mesure qu'ils se rapprochaient du ralenti.

Flandry prépara une cassette où il annonçait ses objectifs : « Si des discussions sont souhaitées avant l'arrivée à destination, merci de nous en informer. Nous conserverons un récepteur ouvert sur la bande standard », conclut-il, et il ordonna son émission en continu.

Le temps se traînait. « Que ferons-nous si nous ne sommes pas autorisés à quitter le système ensuite ? dit Rovan une fois, en ériau.

— C'est un risque que nous prenons, répondit Flandry. Un risque pas très grand, à mon sens, étant donné l'otage que nous détenons. En outre, même si nous ne la remettons pas, je me fie à l'ami McCormac pour apprécier à sa juste valeur le fait que nous l'avons soustraite à ce porc de Snelund... Non, je ne devrais pas insulter l'espèce des porcs, pas vrai ? Leurs parents étaient des frères.

— Que comptez-vous réellement obtenir ?

— Dieu seul le sait, et il n'a pas jugé bon de déclassifier l'information. Peut-être rien. Peut-être ouvrir une petite voie, un moyen de modérer la guerre sinon d'y mettre un terme. Gardez la passerelle dix minutes, vous voulez bien ? Si je ne m'esquive pas pour en griller une, je vais exploser.

— Vous ne pouvez pas le faire ici ?

— Le commandant d'un vaisseau humain n'est pas censé afficher des faiblesses humaines, m'a-t-on martelé quand j'étais cadet. J'aurai

déjà trop d'explications à inventer pour mes supérieurs. »

Rovian émit un bruit qui correspondait probablement à un gloussement.

Les heures s'écoulaient goutte à goutte. Virgile occupait les écrans. Rovian annonça : « Les dernières données sur l'autre vaisseau indiquent qu'il a décidé que nous nous dirigeons vers Dido, et projette d'y arriver à peu près simultanément. Pas de communication établie avec lui jusque-là, bien qu'il doive capter à présent notre émission.

— Bizarre. Quelque chose sur le vaisseau lui-même ? demanda Flandry.

— À en juger d'après ses radiations et notre radar, il a approximativement les mêmes tonnage et puissance que nous, mais ce n'est pas un modèle de la Flotte.

— Sûr que les Aénéens ont enrôlé de force tout ce qui peut voler, des manches à balai aux baquets à lessive. Bon, c'est un soulagement. Ils ne peuvent envisager de combattre une unité régulière comme la nôtre.

— À moins que son compagnon... » Rovian faisait allusion à un second vaisseau, détecté un moment plus tôt, après qu'il eut dépassé le soleil.

« Tu m'as dit qu'il ne pouvait atteindre Dido que des heures après nous, sauf en hyper ; et je doute que son capitaine soit emballé par Dido à ce point, si profond dans un puits gravitationnel. Non, ce doit être une sentinelle, envoyée là au cas où. »

Néanmoins, il ordonna d'endosser les armures et de se tenir aux postes de combat quand l'*Asieneuve* approcha de la troisième planète.

Il y avait de vastes nuages neigeux devant eux. Aucune lune ne les accompagnait. Le *Manuel et éphéméride du pilote* de la région décrivait une orbite modérément excentrique dont le vecteur radiaire atteignait une moyenne d'environ une unité astronomique ; une masse, un diamètre et donc une gravité à la surface très légèrement inférieurs à ceux de Terra ; une rotation en huit heures quarante-sept minutes autour d'un axe incroyablement incliné à trente-huit degrés ; une atmosphère oxyazotée plus chaude et dense qu'il n'est bon pour l'homme mais néanmoins respirable ; une biochimie d'acides aminés, ni toxique ni nourrissante pour le genre humain... C'était quasiment tout. Les mondes étaient trop nombreux ; les molécules de la bande elles-mêmes ne pouvaient encoder beaucoup d'informations, sauf pour les plus importants.

Quand il eut revêtu son propre équipement spatial, hormis les gants et le verrouillage du hublot, Flandry mit Kathryn McCormac sur le circuit. Son visage sur l'écran, encadré par le casque, lui fit penser aux vierges guerrières des livres anciens qu'il avait lus. « Alors ? demanda-t-elle.

— J'aimerais entrer en contact avec votre base de recherches, dit-il, mais comment faire pour la trouver dans cette purée de pois ?

— Ils ne répondront peut-être pas à votre appel.

— Ou peut-être que si ; ce qui est le plus probable si j'envoie un faisceau de telle façon qu'ils se disent que je les ai localisés. Ce vaisseau qui s'approche de nous maintient un silence revêche, et... Bon, s'il y a de vieux copains à vous au sol, ils devraient répondre, vous répondre. »

Elle réfléchit. « Très bien, je vous fais confiance, Dominic Flandry. La base, Port-Frederiksen – c'est un de mes ancêtres qui l'a fondée –, se trouve à l'extrême ouest de Barca, comme nous appelons le continent le plus grand. Latitude 34°5'18" nord. Je pense que vous pouvez la trouver d'ici avec le radar.

— Et avec tous les engins thermiques, magnétiques et autres. Merci. Tenez-vous prête à parler dans... oh, peut-être une demi-heure ou une heure. »

Le regard de Kathryn McCormac était grave. « Je leur dirai la vérité.

— Ça fera l'affaire, en attendant de trouver mieux ou plus facile. » Flandry coupa, mais c'était comme si la figure de Kathryn occupait toujours l'écran. Il se tourna vers Rovian : « Nous resterons sur l'orbite cent-minutes-environ jusqu'à ce que nous ayons identifié la base, puis nous irons nous placer en orbite synchrone au-dessus. »

Le second balança sa queue enveloppée dans l'armure spatiale. « Commandant, cela signifie que le vaisseau rebelle nous trouvera tout juste en dehors de l'atmosphère.

— Et il est utile d'être plus haut dans le champ d'une planète. Eh bien, ne m'as-tu pas dit tout à l'heure qu'il arrive trop vite pour tenter mieux qu'une orbite hyperbolique ?

— Si, commandant, à moins qu'il ne puisse freiner plus vite que nous.

— Son commandant est suspicieux. Il doit essayer d'entrer à toute vitesse, de peur que nous lui balancions quelque chose. C'est naturel. Je serais moi-même mal à l'aise face à une frégate ennemie, si je pilotais un cargo aménagé ou je ne sais quoi. Quand il verra que nos intentions sont amicales, il prendra position – et à ce moment-là, avec un peu de chance, nous serons à dix ou quinze mille kilomètres, en train de parler aux scientifiques.

— Oui, commandant. Ai-je votre autorisation pour étendre les champs d'écran à leur maximum ?

— Pas avant que nous ayons localisé Port-Frederiksen. Ils feraient taire leurs instruments. Mais, sinon, hormis l'équipe de détection, que tout soit prêt pour le combat, bien sûr. »

Ai-je raison ? Si j'ai tort... La solitude du commandement envahit

Flandry. Il tenta de l'endiguer en se concentrant sur les manœuvres d'approche.

Finalement, l'*Asieneuve* tombait en chute libre autour de Dido. L'arrêt du bruit et des tremblements donnait l'impression d'être subitement sourd. La planète emplissait les écrans à tribord, aveuglante sur sa face diurne, noire lorsque le vaisseau passait côté nuit, à part la lueur de l'aurore et les toiles tissées par les éclairs. Cette atmosphère orageuse entravait la recherche. Flandry se surprit à s'agripper à son siège au point que son sang refluit de ses ongles.

« Nous pourrions observer l'autre vaisseau optiquement, maintenant, commandant, dit Rovian, s'il n'y avait pas ce disque entre nous.

— Ce serait bien », dit Flandry. Le malaise du commandant en second avait commencé à s'attaquer à lui.

Dans l'intercom, une voix déclara : « Je pense que nous l'avons trouvée, commandant. La latitude est bonne, les infrarouges correspondent à un continent à l'est et un océan à l'ouest, le radar suggère des bâtiments, et nous avons peut-être des neutrinos d'une installation nucléaire. Facteurs d'incertitude importants pour l'ensemble, cependant, avec ces fichues interférences. Devons-nous recommencer à l'orbite suivante ?

— Non », dit Flandry, qui s'aperçut qu'il parlait fort sans raison. Il se força à prendre un ton calme : « Verrouillez le radar dessus. Pilote, gardez cet horizon pendant que nous montons. Atteignons la synchronisation, nous y ferons des observations plus approfondies. » *Je veux être en poussée quand cet acteur arrivera, dans son rôle de sourd-muet. Oh, j'oubliais...* « Champs d'écran au maximum, citoyen Rovian. »

L'officier appliqua les ordres avec un soulagement évident. Le vaisseau se ranima. Un ensemble mouvant de forces gravitiques lui imprima une courbe ascensionnelle plus proche de la ligne droite que de la spirale. Le croissant orageux de la planète rapetissa légèrement.

« Donnez-moi une projection du vaisseau avec lequel nous avons rendez-vous dès que vous l'aurez en visuel », dit Flandry. *J'aurai beaucoup plus le cœur à rire quand je l'aurai vu de mes yeux.* Il s'obligea à s'adosser à son siège et attendit.

La vision surgit à l'écran. Un homme hurla. Rovian chuinta.

Cette forme allongée qui avalait les derniers kilomètres à toute vitesse n'avait jamais été conçue pour un usage pacifique. Elle n'était, simplement et trompeusement, pas de fabrication impériale. Son armement était aussi complet que celui de l'*Asieneuve*, et aussi bien intégré à sa carlingue. Son nez effilé et ses empennages élancés révélaient qu'elle avait été conçue pour traverser l'atmosphère plus souvent qu'un vaisseau de guerre terrien analogue... par exemple pour

aller mettre une ville à sac.

Des Barbares, comprit aussitôt Flandry. Issus d'un pays sauvage sur une planète sauvage, où il y a peut-être une centaine d'années ils faisaient encore la guerre avec des lames de fer, sauf que quelqu'un a retiré un avantage – militaire, commercial – à leur apprendre à voler dans l'espace, leur a fourni des machines et des rudiments d'éducation... Pas étonnant qu'ils ne nous aient pas répondu. Personne à leur bord ne connaît probablement l'anglique !

« Fusée blanche, fit-il avec brusquerie. Émission "Pax". » Ils devaient reconnaître les signaux de paix. Hugh McCormac ne pouvait les avoir engagés – il l'avait assurément fait – sans qu'ils aient eu certains contacts avec sa civilisation.

L'ordre fut exécuté sur-le-champ.

Un éclair d'énergie bleu-blanc jaillit du mercenaire. Des missiles le suivirent.

Flandry entendit un hurlement de métal froissé. Il poussa le bouton de combat. La réplique de l'*Asieneuve* fut instantanée. C'était celle du vaisseau lui-même. Dans un combat si rapproché, les êtres vivants ne pouvaient percevoir ce qui se passait, encore moins réagir assez vite. Le canon atomiseur se déchargea. Les contre-missiles s'élancèrent à la rencontre de ce qu'on avait envoyé contre le vaisseau. Une seconde plus tard, les tubes s'ouvrirent pour lâcher les gros oiseaux.

Des détonations nucléaires retentirent. Les écrans électromagnétiques pouvaient éviter la neige ionique, mais pas les radiations thermiques et les rayons X, ni la poussée des lances à énergie et l'assaut des torpilles. Les forces antigrav pouvaient ralentir ces dernières, mais pas les arrêter. Cela, c'était le rôle des intercepteurs, s'ils en étaient capables.

Le Barbare avait l'immense avantage d'une vitesse élevée et d'une haute altitude par rapport à la planète. C'était la cible la plus difficile à approcher, et sa défense la plus difficile à pénétrer ensuite.

Néanmoins, les années de travail de Rovian portaient leurs fruits. Des flammes soudaines bouillonnaient autour de l'ennemi. À un endroit, son blindage s'était transformé en shrapnels chauffés à blanc. Tordu, froissé, noirci, à demi fondu, le reste du vaisseau tournoyait telle une comète autour du monde et vers l'espace.

Mais le vaisseau terrien ne pouvait s'en tirer à si bon compte. Les experts en stratégie estimaient la durée de vie d'une frégate, dans ce type de combat, à moins de trois minutes. Des faisceaux de feu s'étaient attaqués aux organes vitaux de l'*Asieneuve*, brûlant, perçant. Aucune ogive n'avait réussi à toucher le vaisseau, ce qui aurait signé son arrêt de mort, mais trois explosions avaient été si proches que la déflagration de leurs charges avait déchiré la carlingue, mugissant,

incendiant, brisant les machines comme de la porcelaine, projetant les hommes et les déchiquetant comme des poupées de chiffon rouges.

Flandry vit la passerelle éventrée. Un bout d'acier traversait Rovian comme une scie circulaire tronçonnant un arbre en deux. Le sang coula à flots, s'éparpilla en brouillard de gouttelettes dans la soudaine apesanteur, se volatilisa dans la pression décroissante et disparut, à l'exception de quelques éclaboussures. Abasourdi, rendu sourd par le vacarme, son propre sang lui remplissant le nez et la bouche, Flandry réussit à fermer son hublot et à enfiler les gants qu'il avait oubliés, avant que tout l'air n'ait été aspiré par le trou.

Ensuite il y eut un silence. Ses moteurs morts, la frégate atteignit l'altitude maximale que permettait la vitesse acquise, et retomba vers la planète.

Aucune navette ne pouvait plus remplir ses fonctions. Quand la destruction n'était pas totale, des systèmes vitaux se retrouvaient hors d'usage. Le temps manquait pour faire des réparations ou récupérer des pièces. L'une des quatre offrait cependant un faible espoir. Bien que son générateur de fusion ne fût plus opérationnel, ses accumulateurs pouvaient alimenter les deux cônes de pilotage qui semblaient utilisables ; instruments et commandes étaient intacts. Un atterrissage aérodynamique pouvait peut-être s'envisager. Les pilotes confirmés étaient tous soit morts, soit blessés – mais Flandry avait eu l'expérience d'aéronefs de combat avant d'être muté au service des renseignements.

Les ingénieurs avaient à peine terminé de vérifier tout cela quand il devint urgent d'abandonner le vaisseau. Ils allaient bientôt heurter l'atmosphère, ce qui finirait de détruire la carlingue. Luttant contre l'absence d'air, de pesanteur, de lumière, les survivants vigoureux traînèrent les blessés vers le logement de la navette. Il n'y aurait pas assez de place pour tous ces corps s'ils conservaient leurs armures. Flandry pressurisa à partir des réservoirs, et débarrassa chaque homme qui franchissait le sas de son encombrant harnachement, éjecté par la valve à ordures. Il parvint à trouver de l'espace pour trois combinaisons, dont la sienne se souvenant brusquement qu'il ne devait pas la porter puisque tous les autres seraient sans protection. Il s'agissait plus de sauver les propulseurs qui y étaient attachés que d'autre chose.

On plaça les blessés les plus graves dans les sièges de sécurité. La vie des autres, entassés dans l'allée centrale, serait suspendue au bon fonctionnement du champ gravitationnel. Flandry vit Kathryn se mélanger à eux. Il aurait souhaité désespérément lui donner le siège de copilote ; les circuits de champ pouvaient très bien être interrompus par les contraintes qu'ils allaient rencontrer. Mais l'enseigne de vaisseau Havelock avait une certaine expérience de ce type de procédure d'urgence. Son aide pouvait être le quantum critique qui la sauverait.

Un frémissement traversa la navette et les os, le premier impact sur la stratosphère de Dido. Flandry actionna le largage.

Ce qui suivit était indescriptible : l'impression de chevaucher une météorite incandescente, les chocs, le rugissement du tonnerre, la tempête, la nuit, des montagnes et des cavernes de nuages, les boulets de pluie, l'inclinaison folle et le tournoiement vers un horizon qui approchait à une vitesse horrible, tout cela dans un vacarme atroce et des vibrations qui secouaient le cerveau dans le crâne, tandis que des démons dansaient sur le panneau des instruments.

Flandry et Havelock conservaient le contrôle, dans une certaine mesure. Ils réussirent à freiner de manière à perdre beaucoup de leur vitesse avant d'atteindre une altitude où elle leur aurait été fatale. Ils ne sautèrent pas désespérément hors de la tropopause, ne firent pas d'embarquée quand ils rencontrèrent les vents d'altitude dans la couche basse de l'atmosphère. Ils évitèrent les pics qui se dressaient pour les percuter, ainsi qu'un ouragan monstrueux, plus violent que tous ceux que Terra eût jamais connus, qui aurait brisé leur navette en deux et l'aurait entraînée dans la mer. Entre la tension sur les compteurs et les visualiseurs, le tressautement des mains sur le tableau de bord et des pieds sur les pédales, l'incessante violence du vacarme, de la chaleur et des vibrations, ils se cramponnaient à la connaissance de leur destination.

Ils désiraient une seule chose : atteindre Port-Frederiksen. Leur descente les amena aux environs de l'hémisphère nord. Identifiant ce qui devait être le continent le plus vaste, ils luttèrent pour se diriger approximativement vers la bonne latitude et inclinèrent le vaisseau en direction de l'ouest au-dessus de celle-ci.

Ils auraient peut-être atteint leur but, ou s'en seraient approchés, si leur vitesse initiale avait été dirigée dans le bon sens. Mais, pour hâter le relevé des instruments, on avait lancé l'*Asieneuve* dans une orbite rétrograde. À présent, la rotation de la planète jouait contre eux, les obligeant à des dépenses en énergie supplémentaires dans les premières phases de la décélération. Le temps que la navette atteigne une vitesse dénuée de risque, ses accumulateurs étaient vidés. Surchargée, elle n'avait aucune chance de décrire un long vol plané. On ne pouvait rien faire, qu'utiliser les dernières réserves d'énergie pour se poser.

Se servir des jacks de la queue n'était pas plus possible. Désharnachés, les hommes seraient écrasés sous leurs camarades si le champ gravitationnel cédait. Flandry aperçut une surface dégagée entourée de forêt. De l'eau miroitait entre des monticules et des massifs de joncs. Mieux valait un marais que des arbres. La quille siffla sous le dernier grondement de moteur ; la navette se balança, se rebiffa, fit un tête-à-queue et finit par s'immobiliser en travers ; des

milliers de créatures ailées s'envolèrent en poussant des cris ; puis ce fut le silence.

Les ténèbres s'abattirent un moment sur Flandry. Il réussit à s'en extraire quand de faibles acclamations retentirent. « T-tout le monde va bien ? » bégaya-t-il. Ses doigts tremblaient autant que sa voix, tandis qu'ils tâtonnaient sur son harnais.

« Pas de blessés supplémentaires, commandant, fit une voix.

— Peut-être pas, répondit une autre. Mais O'Brien est mort pendant la descente. »

Flandry ferma les yeux. *Un de mes hommes, se dit-il. Mes hommes. Mon vaisseau. Combien en reste-t-il ? J'ai compté... Vingt-trois avec seulement des blessures légères, plus Kathryn et moi. Dix-sept – seize – plus gravement touchés. Les autres... Leurs vies étaient entre mes mains !*

Havelock dit d'un ton mal assuré : « Notre radio est HS, commandant. On ne peut pas demander de secours. Que voulez-vous faire ? »

Rovian, c'est moi qui aurais dû ramasser ce morceau, pas toi. Les vies qui restent sont encore dans mes mains de meurtrier maladroit.

Flandry se força à rouvrir les paupières. Ses oreilles sifflaient tellement qu'il entendait à peine ses propres paroles, mais il pensa qu'elles devaient sembler mécaniques. « Nous ne pouvons maintenir longtemps notre champ interne. Les derniers ergs sont sur le point de s'échapper. Prenons nos affaires et sortons avant d'être obligés de lutter contre la pesanteur locale sur un pont penché. » Il se leva et fit face à ses hommes. Il n'avait jamais rien fait d'aussi pénible. « Madame McCormac, dit-il, vous connaissez cette planète. Avez-vous des recommandations à nous faire ? »

Elle était dissimulée à ses yeux par ceux qui étaient entassés autour d'elle. La voix enrouée ne trembla pas. « Égalisez les pressions lentement. Si nous ne sommes pas loin du niveau de la mer, l'air sera moitié plus dense que sur Terra. Savez-vous où nous nous trouvons ?

— Nous visions la base aénéenne.

— Si mes souvenirs sont exacts, c'est le début de l'été dans cet hémisphère. À supposer que nous ne soyons pas loin sous le cercle arctique, les jours seront plus longs que les nuits, mais pas de beaucoup. Gardez à l'esprit la courte durée de révolution. Ne comptez pas sur beaucoup de lumière.

— Merci. » Flandry donna les ordres qui s'imposaient.

Saavedra, l'officier de communication, trouva quelques outils, détacha le panneau de l'émetteur-récepteur radio et l'examina. « Je devrais être capable de bricoler quelque chose pour envoyer un signal à la base, dit-il.

— Ça vous prendra combien de temps ? » demanda Flandry. Ses muscles recouvraient un peu de force, et son cerveau, un peu de

lucidité.

« Plusieurs heures, commandant. Je vais devoir le détraquer, et le bricoler jusqu'à trouver la bande standard.

— Et peut-être que personne ne sera à l'écoute. Et s'ils nous entendent, ils n'auront pas de triangulation et... Hum-um. » Flandry secoua la tête. « Nous ne pouvons pas attendre. Un autre vaisseau va arriver. Quand il découvrira l'épave qu'on a flinguée, il se mettra en chasse après nous. Il aura d'ailleurs une excellente occasion pour nous trouver : le balayage d'une planète aussi primitive que celle-ci au détecteur de métaux. Je ne veux pas que nous restions dans le coin. Il pourrait nous lancer un missile.

— Qu'allons-nous faire alors, commandant ? demanda Havelock.

— Madame, pensez-vous que nous ayons une chance d'arriver à la base à pied ? dit Flandry.

— Ça dépend d'où nous nous trouvons, répondit Kathryn. La topographie, les cultures autochtones, tout varie sur Dido autant que sur la plupart des mondes. Pouvons-nous emporter beaucoup de vivres ?

— Oui, je pense. Les navettes comme celle-ci sont remplies de rations lyophilisées. Je suppose qu'il y a plein d'eau potable.

— En effet. Elle est peut-être puante et sale, mais aucun insecte didonien n'a jamais rendu malade un humain. Les métabolismes diffèrent tellement. »

Quand la porte fut grande ouverte, l'air se transforma en bain de vapeur. Des odeurs étranges leur sautèrent au nez : une centaine de senteurs âcres, douces, pourries, épicées, indéfinissables. Les hommes haletaient et s'efforçaient de transpirer. L'un d'eux commença à enlever sa chemise. Kathryn posa une main sur son bras. « Ne faites pas ça, l'avertit-elle. Même avec les nuages, il y a assez d'UV qui passent pour vous *brûler*. »

Flandry descendit l'échelle le premier. Son poids était à peine modifié. Il reconnut une nuance d'ozone dans les relents du marais et pensa qu'une pression partielle en oxygène accrue se révélerait peut-être précieuse. Ses bottes s'enfonçaient dans la gadoue jusqu'aux chevilles. Les bruits de la vie reprenaient : jacassements, croassements, sifflements, battements d'ailes. Ils résonnaient fort dans l'air dense, à présent qu'il avait recouvert son ouïe. De petits animaux furetaient dans les frondaisons.

Cette jungle ne ressemblait pas vraiment aux forêts tropicales des mondes réellement terrestroïdes. Il y avait une variété d'arbres incroyable, des épineux nains ratatinés jusqu'aux géants élancés. Des plantes grimpantes et des cryptogames couvraient de nombreux troncs sombres. La forme des feuillages était tout aussi diverse. Aucun vert, les bruns et les rouges foncés dominaient, mais mêlés de pourpre et

d'or ; même chose pour le tapis spongieux moelleux qui recouvrait le sol. L'effet d'ensemble était celui d'une sombre richesse. Il n'y avait pas réellement d'ombres, mais le regard de Flandry se perdit bientôt dans l'obscurité du couvert. Il distingua plus de broussailles qu'il n'aurait aimé, sachant qu'ils devraient s'y frayer un chemin.

Au-dessus, le ciel était gris perle. Des couches de nuages bas glissaient sur ce fond monotone. Une zone vaguement lumineuse indiquait Virgile. Se rappelant où se trouvait le terminateur, il comprit que cette zone était encore au matin. Ils pourraient partir avant le coucher du soleil s'ils en mettaient un coup.

Il prêta main-forte. La tâche était rude, mais il l'accueillit avec gratitude. Cela le délivrait des morts et du vaisseau perdu.

Les blessés devaient d'abord être transportés sur un terrain plus élevé et plus sec. Leurs blessures consistaient essentiellement en os cassés et en commotions. Quand votre armure se déchire, dans l'espace, vous êtes normalement condamné à mort. Deux hommes avaient bien de méchantes entailles à l'abdomen, dues à des morceaux de métal, mais suffisamment petites pour que des camarades ou eux-mêmes aient eu le temps de coller quelque chose dessus avant que l'air ne pût s'échapper. À part cela, un homme gisait inconscient, la peau froide, respiration et pouls faibles. Et O'Brien était mort.

Par chance, l'officier médecin était sur pied. Il se mit à l'œuvre. Arrivant les bras chargés d'équipement, Flandry vit Kathryn lui apporter une aide compétente. Il se souvint alors avec étonnement qu'elle avait disparu pendant un moment. Cela ne lui ressemblait pas de ne pas se mettre directement au travail.

Le temps que le déchargement soit fini, elle avait achevé son travail d'infirmière et supervisait l'enterrement. Il l'aperçut, qui aidait même à creuser le trou. Quand il avança vers elle, O'Brien reposait dans la tombe. L'eau suintait peu à peu autour de lui. Il n'avait pas de cercueil et elle l'avait recouvert du drapeau de l'Empire.

« Commandant, lirez-vous le service ? » demanda-t-elle.

Il la regarda. Elle était aussi tachée de boue et épuisée que lui, mais se tenait droite. Ses cheveux mouillés collaient à ses joues, mais c'était l'unique lumière sur ce monde. À sa ceinture, il reconnut la grande lame et la poignée de son couteau de combat merséen.

Épuisé, il laissa échapper stupidement : « C'est vous qui voulez que je le fasse ? »

— Ce n'était pas un ennemi, dit-elle. C'était un des hommes de Hugh. Rendez-lui honneur. »

Elle lui tendit le livre de prières. *Moi ?* pensa-t-il. *Mais je n'ai jamais eu la foi...* Elle l'observait. Tous l'observaient. Ses doigts tachaient les pages tandis qu'il lisait à voix haute les paroles majestueuses. Une fine bruine commençait à tomber.

Pendant que les pelles résonnaient, Kathryn tira Flandry par la manche. « Une minute, si vous voulez bien », dit-elle. Ils firent quelques pas à l'écart. « J'ai passé un moment à reconnaître les environs. J'ai étudié la végétation, grimpé à un arbre et vu des montagnes à l'ouest : on ne verrait pas beaucoup de ptéropodes à cette saison si nous étions à l'est du Mur de Pierre, donc la chaîne devant nous doit être les Maurusiens – bref, je sais en gros où nous nous trouvons. »

Le cœur de Flandry tressaillit. « Et savez-vous quelque chose sur le territoire ?

— Moins que je le souhaiterais. Je travaillais surtout à Gaétulia. Cependant, j'ai fait ma première saison dans cette zone, plus pour l'entraînement que pour la recherche. Le fait est que nous avons de bonnes chances de trouver des Didoniens qui ont rencontré des humains ; si nous tombons sur une entité qui connaît un de nos sabirs, ce sera une version que je pourrai parler, et je devrais être capable de comprendre leur jargon après un peu de pratique. » Les sourcils noirs se froncèrent. « Pour ne rien vous cacher, il aurait mieux valu que nous soyons arrivés par l'ouest des Maurusiens, pas seulement parce que ça raccourcirait notre marche. Il y a des autochtones sauvages et malveillants. Mais je pourrai peut-être négocier une escorte pour aller de l'autre côté.

— Très bien. Par hasard, vous n'auriez pas trouvé une piste ?

— Eh bien, si. C'est principalement ce que je cherchais. Nous ne ferions pas un kilomètre avant le coucher du soleil au milieu des muscoïdes et des marantas, à moins de vider nos atomiseurs pour les brûler. J'en ai trouvé une, juste à quelques pas du bord du marais, qui se dirige plus ou moins dans la bonne direction.

— Prenons-la, dit Flandry, mais j'aimerais que nous soyons dans le même camp, vous et moi !

— Nous le sommes, dit-elle en souriant. Que pouvez-vous faire, sinon vous livrer à Port-Frederiksen ? »

Son échec lui remonta à la gorge, avec un goût de vomi. « Rien, c'est certain. Prenons nos fardeaux et allons-y. » Il tourna les talons et la laissa, mais ne put échapper au regard qui le suivait. Il lui brûlait les omoplates.

Le chargement du vaisseau pesait lourd sur les hommes, qui devaient aussi se relayer pour porter les blessés sur des civières improvisées. Outre les vivres, des vêtements de rechange, des ustensiles, des armes de poing, des munitions, des feuilles de plastique déchirées pour les abris et autres bagages indispensables, Flandry insista pour emporter trois combinaisons spatiales. Havelock se hasarda à protester : « Si vous permettez, commandant, devons-nous vraiment les traîner avec nous ? Les propulseurs pourraient être

commodes pour envoyer des éclaireurs dans les airs, mais ils ne le sont pas pour parcourir des kilomètres sous la gravité d'une planète, et leurs radios ne portent pas loin. Et puis je ne pense pas que nous rencontrions beaucoup de créatures contre lesquelles nous ayons besoin d'armures.

— Il se peut que nous devions nous alléger, admit Flandry, mais je compte sur des porteurs autochtones. Nous les trimballerons un bout de chemin, au moins.

— Commandant, les hommes tiennent à peine debout ! »

Flandry fixa le jeune homme blond. « Vous préféreriez être morts ? » lança-t-il. Ses yeux parcoururent les êtres épuisés, sales et voultés dont il était responsable. « Chargez-vous, dit-il. Aidez-moi, citoyen Havelock. Je n'essaierai pas de porter moins que n'importe qui d'autre. »

Un soupir parcourut l'équipage à travers la pluie fine et triste, mais ils obéirent.

Cette piste s'avéra une bénédiction. Des brindilles et des cailloux mélangés à la poussière – par des Didoniens, selon Kathryn – donnaient une large surface solide qui serpentait à travers la forêt vers les hauteurs.

Le crépuscule tombait, couche après couche. Flandry fit continuer, avec des faisceaux pour éclairer le chemin. Il feignait de ne pas entendre les remarques *sotto voce* dans son dos, même si elles le blessaient. La nuit tomba, à peine plus fraîche que le jour, d'un noir de tombe, peuplée de croassements et de cris lointains, tandis que les hommes, titubants, progressaient avec peine.

Après une heure de ce cauchemar, Flandry ordonna une halte. Un ruisseau traversait la piste. De très grands arbres entouraient et couvraient un pré minuscule. Il promena sa lampe aux alentours, faisant surgir brièvement des ténèbres des feuilles et des yeux. « De l'eau et un camouflage, dit-il. Qu'en pensez-vous, madame ?

— Bien, dit-elle.

— Voyez-vous, essaya-t-il d'expliquer, nous devons nous reposer et l'aube arrivera bientôt. Je ne veux pas qu'on nous observe des airs. »

Elle ne répondit pas. *Je ne mérite pas de réponse, moi qui ai perdu mon vaisseau*, pensa-t-il.

Les hommes se déchargèrent de leurs fardeaux. Quelques-uns mastiquèrent bruyamment des barres nutritives avant de rejoindre leurs camarades dans le sommeil. L'officier médecin, Felipe Kapunan, dit à Flandry : « Commandant, je suis sûr que vous vous sentez obligé de prendre le premier quart. Mais je vais être occupé avec mes patients durant les deux ou trois heures qui viennent. Il faut refaire les pansements, et de nouvelles enzymes, des piqûres antiradiation ou des

antalgiques ne leur feraient pas de mal non plus – la routine, pas besoin d'aide. Vous feriez aussi bien de vous reposer, commandant. Je vous réveillerai quand j'aurai terminé. »

Flandry entendit à peine sa dernière phrase. Il sombrait dans un néant providentiel. La dernière chose dont il eut conscience fut que la couverture végétale – un tapis de mauvaises herbes, selon Kathryn, même s'il faisait plus penser à des éponges miniatures rouge-brun – formait un matelas humide mais néanmoins agréable.

Le médecin le secoua pour le réveiller comme promis et lui offrit un stimulol. Flandry l'avalait. Un café aurait été le bienvenu, mais il n'osait pas encore autoriser un feu de camp. Il fit le tour du pré, trouva un siège entre deux énormes racines et s'adossa tranquillement au tronc. La pluie s'était interrompue.

L'aube était furtive sur Dido. La lumière semblait se condenser dans l'air chaud, goutte à goutte, comme les brumes dont les vrilles se glissaient parmi les dormeurs. Hormis le murmure du ruisseau et l'égouttement des feuilles, un grand silence était tombé.

Un bruit de pas le rompit. Flandry se releva brusquement, l'atomiseur à demi sorti de son fourreau. Quand il la vit, il rengaina, le cœur tremblant. « Madame. Que... Qu'est-ce qui vous a réveillée si tôt ?

— Je n'arrivais pas à dormir. Trop de choses à penser. Puis-je vous tenir compagnie ?

— Naturellement. »

Ils s'assirent tous les deux. Flandry s'arrangea pour pouvoir la regarder sans qu'il y paraisse. Elle examina la jungle pendant un moment. L'épuisement marquait ses yeux et faisait blêmir ses lèvres.

Elle se retourna brusquement vers lui. « Parlez-moi, Dominic Flandry, l'implora-t-elle. Je pense à Hugh... Maintenant, je peux espérer le revoir... Puis-je rester avec lui ? Y aura-t-il toujours cela entre nous ?

— J'ai dit... (*il y a un cycle cosmique de cela*) que s'il... euh... laissait une fille comme vous s'en aller, quelle qu'en soit la raison, il serait idiot.

— Merci. » Elle lui serra la main. La sensation perdura longtemps après. « Deviendrons-nous amis ? Bons amis ?

— J'aimerais beaucoup.

— Nous devrions tenir une petite cérémonie pour fêter ça, à la mode aénéenne. » Son sourire était mélancolique. « Porter un toast et... Mais plus tard, Dominic, plus tard. » Elle hésita. « La guerre est finie pour vous, après tout. Vous serez interné. Pas en prison ; une chambre à Nova Roma devrait faire l'affaire. Je viendrai vous rendre visite quand je le pourrai, avec Hugh quand il sera libre. Nous vous

persuaderons peut-être de nous rejoindre. Je le souhaite.

— D'abord, nous ferions mieux d'arriver à Port-Frederiksen, dit-il, n'osant rien de moins banal.

— Oui. » Elle se pencha en avant. « Discutons de cela. Je vous ai dit que j'avais besoin de bavarder. Pauvre Dominic, vous m'avez sauvée de la captivité, puis de la mort, et maintenant vous devez me sauver de mes horreurs intimes. S'il vous plaît, parlez de choses concrètes. »

Il rencontra les yeux verts dans le visage fort et large. « Eh bien, dit-il, cette planète est assez insolite, non ? »

Elle opina. « On pense qu'à l'origine elle était de type vénusien, mais qu'un astéroïde géant est entré en collision avec elle. Les ondes de choc ont soufflé presque toute l'atmosphère, n'en laissant qu'une fine couche suffisante pour que l'évolution chimique se poursuive, pas si différemment de Terra – la photosynthèse et le reste, sauf que les acides aminés qui se sont développés étaient principalement dextro plutôt que lévogyres. Cette même collision a dû provoquer l'inclinaison axiale extrême, et peut-être la rotation rapide. À cause de ces facteurs, les océans ne sont pas aussi inertes qu'on pourrait l'attendre sur une planète sans lune, et les tempêtes sont violentes. Activité tectonique intense : pas étonnant, n'est-ce pas ? C'est la raison pour laquelle, croit-on, nous ne trouvons pas trace d'âges glaciaires anciens, mais au contraire des ères de chaleur et de sécheresse anormales. Personne n'en est absolument certain, cependant. En l'espace de milliers de vies humaines, nous n'avons quasiment obtenu aucune lumière sur ces mystères. C'est un monde en soi, Dominic.

— Je comprends, dit-il. Euh... y a-t-il des zones agréables pour l'homme ?

— Pas beaucoup. Il fait trop chaud et humide. Certaines régions élevées et polaires ne sont pas si rudes que ça, et Port-Frederiksen jouit de vents d'un courant froid. Les tropiques vous tuent en quelques jours si vous n'êtes pas protégé. Non, nous ne voulons pas cette planète pour nous-mêmes, uniquement pour la science. Elle appartient aux autochtones, de toute façon. » Elle se fit brusquement provocante : « Quand Hugh sera empereur, il s'assurera que l'on laisse tranquilles tous les autochtones...

— S'il l'est jamais. » Comme si quelqu'un d'autre avait pris le contrôle du cerveau de Flandry, il laissa tomber : « Pourquoi a-t-il fait intervenir des Barbares ?

— Il a dû partir ailleurs et il avait besoin d'eux pour garder Virgile. » Elle détourna la tête. « J'ai demandé à deux de vos hommes qui avaient surveillé les écrans à quoi ressemblait ce vaisseau. D'après leur description, c'étaient des Darthiens. Un peuple pas vraiment hostile.

— Tant qu'on ne leur en donne pas l'occasion ! On leur a proposé la Pax, et ça ne les a pas empêchés de tirer.

— Ils... Bon, les Darthiens agissent souvent ainsi. Du fait de leur culture, ils ont du mal à croire à la sincérité des appels à la trêve. Hugh était obligé de prendre ce qu'il trouvait dans l'urgence. Après tout ce qui est arrivé, quelle raison avait-il de leur dire que quelqu'un pourrait venir pour parlementer ? C'est un mortel ! Il ne peut pas penser à tout ! »

Flandry se vouïta. « Sans doute que non, madame. »

Un souffle traversa la forêt. Kathryn attendit une minute, avant de dire doucement : « Vous savez, vous ne m'avez pas encore appelée par mon prénom. »

Il répondit, dans sa détresse : « Comment le pourrais-je ? Des hommes sont morts à cause de ce que j'ai fait.

— Oh, Dominic ! » Des larmes coulèrent sur ses joues. Il lutta pour contenir les siennes.

Ils se retrouvèrent agenouillés face à face, le visage de l'un caché contre la poitrine de l'autre, ses bras autour de sa taille, sa main gauche à elle autour de son cou à lui, la droite lui caressant les cheveux tandis qu'il frissonnait.

« Dominic, Dominic, murmura-t-elle. Je sais. Je le sais si bien. Mon homme aussi est capitaine. Plus de vaisseaux, plus de vies que vous ne pourriez en compter. Je l'ai vu si souvent lire des rapports d'avaries ! Je vais vous dire, il lui est arrivé de venir à moi et de fermer la porte pour pouvoir pleurer. Lui aussi a commis des erreurs qui ont entraîné des morts. Quel commandant n'en a pas fait ? Mais quelqu'un doit commander. C'est votre devoir. Vous évaluez les données du mieux que vous pouvez, puis vous décidez et vous agissez, et tant que vous faites de votre mieux, vous ne regardez jamais en arrière. Vous n'en avez pas besoin. Vous ne devez pas le faire.

» Dominic, nous ne sommes pas les responsables de cet univers cruel. Nous ne faisons qu'y vivre, il faut essayer de nous débrouiller avec.

» Qui a dit que vous vous étiez fourvoyé ? Vos estimations étaient tout à fait fondées. Je ne crois pas qu'un tribunal vous en blâmerait. Si Hugh ne pouvait pas prévoir que vous viendriez avec moi, comment auriez-vous pu prévoir... ? Dominic, regardez-moi, ne soyez plus triste. »

Un éclair de lumière couleur d'enfer surgit du feuillage à l'est. Quelques secondes plus tard, l'air se mit à gronder et le sol vibra.

Les hommes se remirent péniblement debout. Flandry et Kathryn se séparèrent d'un bond. « Qu'est-ce que c'est que ça ? cria Saavedra.

— Ça, c'était le deuxième vaisseau barbare qui vérifiait la position de notre navette », hurla Flandry dans le vent qui s'était levé.

Au bout d'une minute, ils entendirent le coup de tonnerre d'un grand engin volant à une vitesse supersonique. Le bruit s'évanouit dans un sifflement terrible. La bourrasque passa et les bêtes volantes, remises de leur surprise, revinrent bruyamment se poser sur les arbres.

« Une ogive à haut rendement, estima Flandry. Ils voulaient tuer sur un rayon de plusieurs kilomètres. » Il leva un doigt humide dans la brise de l'aube. « Impact à l'est ; nous n'avons pas à nous inquiéter. Je suis drôlement content qu'on ait autant marché hier ! »

Kathryn lui prit les deux mains. « Vous seul l'aviez décidé, Dominic, dit-elle. Cela va-t-il apaiser votre douleur ? »

L'effet ne fut pas probant. Mais elle lui avait donné le courage de penser : *Très bien. Ces ruminations idéalistes n'avancent à rien. Les morts sont morts. Mon boulot, c'est de sauver les vivants... et après, s'il y a un après, d'utiliser toutes les astuces possibles pour éviter des reproches trop sévères de la part de mes supérieurs.*

Une chose est certaine, ma conscience m'en fera. Mais peut-être que je peux apprendre à m'en délester. Un officier de l'Empire est beaucoup plus efficace sans.

« Repos, les gars, dit-il. Nous passerons la prochaine journée locale ici, pour récupérer, avant de pousser plus loin. »

La forêt s'ouvrait brusquement sur une terre dégagée. En avançant, Flandry découvrit une rangée de buissons bien ordonnés. Sur trois côtés, la ferme était cernée par la jungle ; le quatrième donnait sur une vallée pleine de vapeurs. Durant ces six jours didoniens, ils avaient gagné de l'altitude.

Il ne remarqua pas tout de suite les terres cultivées. « Arrêtez ! » cria-t-il. Il saisit son atomiseur. *Un troupeau de rhinocéros ?*

Non... pas vraiment... Bien sûr que non. La réserve africaine du grand conseiller Mulele se trouvait à deux cents années-lumière de là. La demi-douzaine d'animaux qu'il avait devant les yeux présentaient la taille et en gros la carrure de rhinocéros, bien que leur peau bleu ardoise quasi imberbe soit plus lisse que ridée et qu'ils n'aient pas de queue. Mais leurs épaules saillaient sur le côté en dessinant comme une plate-forme. Leurs grandes oreilles se déployaient en éventails. Leur crâne, bombé très haut au-dessus d'une paire d'yeux de fouine et d'un nez surmonté d'une corne, s'allongeait en un mufler à la gueule étrangement souple et douce. Cette impression était contrebalancée par la corne, grande lame d'ivoire portant sur l'arrière une rangée de dents de scie.

« Dominic, attendez ! » Kathryn accourut à son côté. « Ne tirez pas. Ce sont des nogas.

— Hein ? » Il baissa son arme.

« C'est le terme que nous employons. Les humains ne peuvent prononcer aucune langue didonienne.

— Vous voulez dire que... » Flandry avait rencontré des formes curieuses de sophonts, mais aucune dépourvue d'un équivalent de mains. Quelle valeur aurait une intelligence qui ne pourrait pas activement remodeler son environnement ?

En y regardant de plus près, il vit que ces bêtes ne paissaient pas. Deux d'entre elles, agenouillées dans un coin du champ, fouillaient des souches, tandis qu'une troisième faisait rouler un rondin vers un bâtiment dont la toiture était visible de l'autre côté d'une colline. Une quatrième tirait une charrue en bois rudimentaire sur le terrain

fraîchement gagné. Une cinquième, dont le harnais permettait de diriger la charrue, la suivait, deux animaux plus petits montés sur ses épaules. La zone était à quelque distance, ce qui empêchait de distinguer les détails dans l'air brumeux. La sixième, plus proche de Flandry, arrachait les mauvaises herbes des buissons plus qu'elle ne s'en nourrissait.

« Venez ! » Kathryn se précipita devant, d'un pas léger malgré son paquetage.

Ils avaient marché péniblement, jour et nuit. Lors des campements, trop occupés tous les deux – puisque seuls à avoir l'expérience de mondes inconnus –, ils n'avaient pu prendre le temps d'une conversation sérieuse avant que le sommeil ne s'impose. Mais ils avaient été récompensés ; dans l'incapacité de se lamenter, ils avaient commencé à se ramender. À présent, l'impatience la rendait soudain si vive que Flandry oublia tout ce qui l'entourait. Elle devint la seule chose dont il eût conscience, comme un soleil très proche.

« Halloo ! » Elle s'arrêta et agita les bras.

Les nogas s'immobilisèrent aussi et lui jetèrent un regard de myope. Leurs oreilles et leurs nez remuèrent, luttant contre la chaleur humide. Flandry revint brusquement à lui. Ils pouvaient attaquer Kathryn. « Déployez-vous, ordonna-t-il sèchement à ceux de ces hommes qui portaient des armes. En demi-cercle derrière moi. Les autres, vous restez au bout de la piste. » Il courut rejoindre Kathryn.

Des ailes battirent. Une créature qui planait jusque-là, à peine visible entre les nuages bas, fondit tout droit sur le sixième noga. « Un krippu. » Kathryn saisit la main de Flandry. « J'aurais aimé vous en parler plus tôt. Mais regardez. C'est merveilleux. »

Les nogas étaient apparemment plus ou moins des mammifères, par leur mode de reproduction également : on discernait nettement les sexes, et les femelles avaient des mamelles. Le krippu ressemblait à un oiseau... (Enfin, peut-être.) Son corps était comparable à celui d'une grande oie, avec des plumes gris-brun sur le dessus, gris pâle dessous et à pointe bleue autour du jabot, sur les ailerons ainsi qu'au bout de sa longue queue triangulaire. Ses griffes puissantes semblaient faites pour agripper et soulever. Son cou, assez long, portait une tête qui s'enflait grotesquement vers l'arrière. Sa face paraissait consister essentiellement en deux grands yeux topaze. Et il n'avait pas de bec, seulement un tube cartilagineux rouge.

Le krippu se posa sur l'épaule droite du noga. De son tube, il projeta une langue (?) visqueuse. Flandry remarqua un nœud de chaque côté du noga, juste en dessous de la plate-forme. Celui de droite se déroula, révélant une forme de tentacule, qui pouvait atteindre plus de deux mètres complètement déployé. Son équivalent chez le krippu, la « langue », plongea dans un sphincter à l'extrémité

du tentacule. Aboutés, les deux organismes trottèrent en direction des humains.

« Il nous manque encore un ruka, dit Kathryn. Non, attendez. » Le noga derrière la charrue avait mugé. « Cette entité en appelle un. Le ruka d'ellil doit l'ellil désharnacher avant qu'ellil puisse venir à nous.

— Mais les autres... » Flandry pointa du doigt. Quatre nogas demeuraient simplement là où ils étaient.

« Bien sûr, dit Kathryn. Sans partenaires, ce sont des brutes stupides. Ils ne bougeront pas, sauf pour un travail mécanique comme celui qu'ils étaient en train de faire, jusqu'à ce qu'ils reçoivent un signal d'une entité complète... Ah, nous y voilà. »

Un nouvel animal descendit d'un arbre et galopa dans les sillons. L'analogie avec un singe était moins évidente que le rhinocéros pour le noga ou l'oiseau pour le krippo. Cependant, un Terrien était fondé d'y penser en ces termes. Haut d'environ un mètre quand il se tenait droit, il devait utiliser ses pattes courtes et arquées dans les arbres par choix, car il courait sur les quatre et chacun de ses pieds était terminé par trois doigts bien développés. Sa queue était préhensile. Sa poitrine, ses épaules et ses bras étaient proportionnellement énormes, plus grands que ceux d'un homme ; et, outre trois doigts, chaque main possédait un vrai pouce. La tête ronde, aussi massive, s'ornait d'oreilles en forme de bol et d'yeux bruns lumineux. Comme le krippo, cette créature n'avait ni nez ni bouche, seulement un tube nasal. Il était couvert de poils noirs, sauf là où les oreilles, les extrémités et un jabot révélaient une peau bleue.

C'était un mâle. Il portait une ceinture où pendaient un sac et un poignard de fer.

« Est-ce un Didonien ? demanda Flandry.

— Un ruka, dit Kathryn. Le tiers d'un Didonien. »

L'animal atteignit le noga le plus proche des humains. Il sauta sur son épaule gauche, s'installa à côté du krippo et projeta une « langue » sur le « tentacule » restant.

« Voyez-vous, dit précipitamment Kathryn, nous devons les nommer d'une manière ou d'une autre. Dans la plupart des langues didoniennes, les espèces ont des noms correspondant grossièrement à "pieds", "ailes" et "mains". Mais ça compliquerait les choses en anglaise. Alors, comme les dialectes aénéens contiennent un peu de russko, nous avons choisi *noga*, *krippo* et *ruka*. » L'animal tripartite s'arrêta à quelques mètres. « Rengainez votre arme. Ellil ne nous blessera pas. »

Elle s'avança. Flandry suivit, un peu ahuri. Les relations symbiotiques ne lui étaient pas inconnues. Le cas le plus spectaculaire qu'il eût rencontré jusque-là résidait chez les Togru-Kon-Tanakh de Vanrijn. Un gorilloïde fournissait les mains et la force, et un petit

partenaire caparaçonné avait le cerveau et les yeux perçants ; les organes détachables qui les reliaient contenaient des cellules pour unir les deux systèmes nerveux en un seul. Apparemment, l'évolution sur Dido avait suivi la même voie.

Mais à un point ! pensa Flandry. Au point que les deux petits ne mangent même plus mais sucent le sang du plus grand. Dieu, quelle horreur ! Ne jamais pouvoir savourer un tournedos ou une pêche flambée...

Kathryn et lui s'immobilisèrent devant l'autochtone. Une brise légère, tout juste fraîche, leur apportait une odeur chevaline, pas désagréable. Flandry se demanda quelle paire d'yeux il devait regarder.

Le noga grogna. Le krippa roucoula par ses narines, qui devaient receler une espèce de cordes et de chambre de résonance. Le ruka gonfla son jabot et émit une surprenante variété de sons.

Kathryn écouta attentivement. « Je ne suis pas spécialiste de cette langue, dit-elle, mais elle est proche de celle parlée autour de Port-Frederiksen, donc je peux suivre assez bien. Ellil porte le nom de Maître des Chants, bien que “nom” n'ait pas les bonnes connotations... » Elle prononça des vocables. Flandry saisit quelques mots d'anglique mais ne put pas vraiment la comprendre.

Je suppose que les Didoniens quels qu'ils soient sont trop différents pour apprendre une langue humaine, pensa-t-il. Les xénologues ont dû élaborer différents sabirs pour les différentes familles linguistiques : des sons qu'une épiglotte terrienne peut préférer, sur un modèle sémantique qu'un Didonien peut comprendre. Il considéra Kathryn avec une admiration renouvelée. Quelle intelligence cela a dû nécessiter !

Trois voix répondirent à Kathryn. *L'impossibilité pour un humain de parler une langue didonienne ne peut pas être juste une affaire de larynx et de bouche, réalisa Flandry. Un vocaliseur arrangerait ça. Non, la structure est sans aucun doute contrapuntique.*

« Ellil ne connaît pas le sabir, lui dit Kathryn. Mais Découvreur de Grottes, si. Ils vont l'ellil assembler pour nous.

— Ellil ? »

Elle gloussa. « Quel est le bon pronom, dans une situation comme celle-ci ? Quelques cultures insistent sur une distribution sexuelle particulière dans les unités d'une entité. Mais pour la plupart le sexe n'est pas ce qui compte, ce qui compte ce sont l'espèce et les capacités individuelles des unités ; ils créent des entités selon la combinaison qui semble la meilleure à un moment donné, quelle qu'elle soit. Alors on appelle un partenariat, complet ou duo, “ellil”. Et on ne perd pas son temps à modifier la désinence. »

Le krippa s'envola dans un battement d'ailes. Le ruka restait posé sur le noga. Mais c'était comme si une lumière s'était éteinte. Les deux

fixèrent les humains un moment, puis le ruka se gratta et le noga commença à brouter les mauvaises herbes.

« Il faut les trois pour avoir une intelligence complète », en déduisit Flandry.

Kathryn opina. « Hmm. Les rukas ont le cerveau antérieur. Seuls, ils ont l'intelligence d'un chimpanzé. C'est bien ça, le sous-humain terrien le plus intelligent ? Et le noga seul est carrément stupide. Un trio, pourtant, pense aussi bien que vous ou moi. Peut-être même mieux, si la comparaison est possible. Nous cherchons toujours des tests et des mesures pertinentes. » Elle fronça les sourcils. « Que vos gars rangent leurs armes. Nous avons affaire à de braves gens. »

Flandry accepta mais laissa ceux qui les suivaient au même poste. Si quelque chose tournait mal, il voulait que la piste fût gardée. Les blessés s'y trouvaient, sur leurs civières.

L'autre partenariat – pardon, ellil – finissait de se dégager de la charrue. La terre faisait un bruit sourd sous le galop du noga d'ellil ; le krippa et le ruka devaient s'accrocher ! Kathryn s'adressa à ce Didonien quand ellil arriva, là encore sans résultat bien qu'elle obtînt une réponse. Elle la traduisit ainsi : « Rencontrer Habile-avec-le-Sol, qui connaît notre espèce même si aucune unité d'ellil n'a appris le sabir. »

Flandry se frotta le menton. Sa dernière application d'enzymes antibarbe faisait encore effet, mais il regretta l'aspect lamentable que sa moustache était en train de prendre. « D'accord, dit-il. Ces indivi... euh... ces unités échangent leurs places pour former... euh... des entités à la qualité optimale pour ce qu'il y a à faire ?

— Oui. Dans la plupart des cultures que nous avons étudiées. Habile-avec-le-Sol est à l'évidence ce que son nom indique, doué pour l'agriculture. Dans d'autres combinaisons, les unités d'ellil sont peut-être une partie d'un chasseur exceptionnel ou d'un artisan, un musicien, que sais-je encore ? Voilà pourquoi une population nombreuse n'est pas nécessaire pour avoir des spécialistes de toutes sortes au sein d'une communion.

— Vous avez dit “communion” ?

— Ça semble plus pertinent que “communauté”, non ?

— Mais pourquoi est-ce que tout le monde ne sait pas ce que chacun fait ?

— Eh bien, l'apprentissage semble plus facile que pour notre espèce, mais il n'est pas instantané pour autant. Les traces de mémoire doivent être renforcées si l'on ne veut pas qu'elles disparaissent complètement ; les savoir-faire, développés par la pratique. Et, naturellement, un cerveau possède le type de mémoire et de savoir-faire pour lequel il est conçu. Par exemple, les nogas conservent le savoir botanique, parce que ce sont eux qui mangent ; les rukas, qui

ont des mains, se souviennent des métiers manuels ; les krippos emmagasinent les données météorologiques et géographiques. Ce n'est pas aussi simple que ça, en réalité. Toutes les espèces conservent des données de chaque sorte – d'après nous –, en particulier le langage. Mais je suis sûre que vous comprenez.

— Néanmoins...

— Laissez-moi continuer, Dominic. » L'enthousiasme débordait de Kathryn comme Flandry ne l'avait jamais observé chez aucune autre femme. « En ce qui concerne la culture, les sociétés didoniennes sont aussi variées que les terriennes, passées ou présentes. Certaines cultures laissent les entités se former très librement. Il en résulte que les unités apprennent moins les unes des autres qu'elles ne le pourraient, par manque de concentration, que leur vie émotionnelle et intellectuelle est superficielle, et que le groupe reste à un niveau inférieur de sauvagerie. D'autres sont extrêmement restrictives question relations. Par exemple, les unités d'une entité sont souvent censées s'appartenir l'une à l'autre exclusivement jusqu'à ce que la mort les sépare, sauf liens temporaires – et à contrecœur – avec des unités immatures, pour raisons d'éducation. Ces sociétés ont tendance à être plus avancées sur le plan technologique, mais nulle part au-delà de l'âge de pierre et partout dans la pauvreté sur le plan esthétique. Dans aucun des cas, les Didoniens ne réalisent leur plein potentiel.

— Je vois, fit Flandry d'une voix traînante. Les play-boys contre les puritains. »

Elle cligna des yeux puis sourit. « Si vous voulez. De toute façon, pour la plupart des cultures – comme celle-ci, à l'évidence le choix est juste. Chaque unité appartient à quelques entités stables, en se répartissant grosso modo d'une manière équitable entre elles. De cette façon, les entités développent de vraies personnalités, avec une expérience variée mais un talent maximal dans la spécialité d'ellil. En plus, des partenariats moins développés s'assemblent temporairement en cas de besoin. »

Elle jeta un coup d'œil au ciel. « Je pense que Découvreur de Grottes est sur le point d'être créé pour nous », dit-elle.

Deux krippos vinrent se poser en tournoyant. L'un appartenait vraisemblablement à Maître des Chants, l'autre à Découvreur de Grottes, bien que Flandry n'aurait su les distinguer. Maître des Chants et Découvreur de Grottes avaient apparemment un noga et un ruka en commun.

La première créature à forme d'oiseau prit position sur la plateforme. Son compagnon alla se chercher un autre noga. De nouveaux krippos apparaissaient au-dessus des arbres, d'autres rukas arrivaient en trotinant des bois ou de la maison. *Dans une minute, nous allons avoir droit à une assemblée générale des habitants du quartier, anticipa*

Flandry.

Il dirigea de nouveau son attention vers Kathryn et Découvreur de Grottes. Un dialogue s'amorçait. Il fut d'abord hésitant, aucun des interlocuteurs n'ayant pratiqué le sabir depuis plusieurs années ; de plus, la langue parlée dans la région n'était pas précisément identique à celle qu'on pouvait entendre autour de Port-Frederiksen. Au bout d'un moment, la conversation gagna en spontanéité.

Le reste de la communion arrivait pour regarder, écouter et se faire interpréter la conversation – hormis ceux qui étaient partis à la chasse ou la cueillette, comme Flandry l'apprit plus tard. Une entité s'avança vers lui. Le ruka sauta à terre et s'approcha, traînant l'épais « ombilic » du noga sur une épaule. Des doigts bleus tâtèrent les vêtements de Flandry et essayèrent de dégainer son atomiseur pour l'examiner. L'homme ne voulait pas le laisser faire, même avec le cran de sûreté, mais Kathryn désapprouverait peut-être un refus catégorique. Enlevant son paquetage, il étala son contenu sur le sol. Cela permettait d'occuper les rukas de plusieurs entités curieuses. Quand il vit qu'ils ne volaient ni n'endommageaient rien, Flandry s'assit par terre et laissa son esprit errer, jusqu'à ce qu'il se fixe sur Kathryn. Il y resta.

Une heure environ était passée, et la brève journée touchait à sa fin quand elle lui fit signe de venir. « Ils sont heureux de nous connaître et souhaitent nous offrir l'hospitalité, dit-elle, mais doutent de pouvoir nous aider à traverser les montagnes. Ceux qui y vivent sont dangereux. Et puis c'est une saison où ils sont très occupés dans la forêt et aux labours. En même temps, la communion apprécierait certainement le paiement que je leur ai promis, du type armes à feu et vrais outils en acier. Ils vont créer quelqu'un qu'ils appellent Maintes Pensées et l'ellil laisseront réfléchir au problème. Entre-temps, nous sommes invités à rester. »

Le lieutenant Kapunan était particulièrement content de cette invitation. Les médicaments à sa disposition empêchaient l'état de ses patients d'empirer, mais le stress du voyage n'avait pas permis qu'il s'améliorât beaucoup. Il souhaitait rester ici avec eux pendant que les autres iraient chercher du secours – ce que Flandry approuva. La marche pouvait engendrer ses propres pertes, il valait donc mieux qu'ils soient le moins possible.

Tout le monde prit la direction de la maison. Les humains avaient l'impression d'être des nains au milieu de ceux qui les entouraient ; tous, sauf Kathryn. Elle rit et bavarda tout le long du chemin. « C'est comme de revenir à la maison pour moi, confia-t-elle à ses compagnons. J'avais presque oublié combien le travail des champs sur Dido est excitant, et combien, eh bien, oui, combien je les aime. »

Vous êtes très douée pour l'amour, pensa Flandry. Il vit dans cette

pensée une de ces remarques enjôleuses dont il aurait usé avec n'importe quelle autre fille ; mais il n'osait pas flatter celle-ci.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la crête, ils eurent une vue profonde sur l'autre versant. Il se creusait un moment, puis se relevait, formant ainsi un abri pour les habitations. Des canaux artificiels, alimentés par un ruisseau, devaient prévenir les inondations. Au loin, au-dessus des arbres, un à-pic nu se dessinait à travers les nuages. En parvenait le grondement de cataractes. Kathryn pointa un doigt dans cette direction. « Ils appellent cette région Pierre-de-Foudre, entre autres, dit-elle. Les lieux sont plus près d'avoir de vrais noms que les entités. »

La ferme consistait en bâtiments de bois à toits de tourbe et en un corral sommaire, entourant une cour pavée – pour contrer l'effet gadouilleux de pluies fréquentes. Hangars et mangeoires constituaient la plupart des structures. La plus grande était la longère, impressionnante à la fois par sa construction soignée, ses ornements gravés et ses dimensions. Flandry arrêta d'abord son regard sur le corral. Des jeunes des trois espèces l'occupaient, avec quatre adultes de chaque sorte. Les adultes formaient des paires de différentes combinaisons, auxquelles s'ajoutait un jeune. Les autres petits flânaient autour, somnolaient ou se nourrissaient. Les nogas tétaient – deux adultes de l'espèce étaient des « nourrices », l'autre femelle avait les mamelles asséchées et le dernier était un mâle – tandis que les rukas au poil encore duveteux et les oisillons krippos se « branchaient » chacun leur tour.

« Une école ? demanda Flandry.

— On peut dire ça, répondit Kathryn. Les premières étapes d'apprentissage et de développement. Trop importantes pour être interrompues pour nous ; de toute façon, une entité partielle ne se soucierait pas de nous. En grandissant, les jeunes s'assembleront également entre eux. Mais, à la fin, la règle veut qu'ils remplacent les unités mortes sur les entités constituées.

— Ouah ! “Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait.” On dirait que les Didoniens ont résolu ce problème.

— Et vaincu la mort, d'une certaine manière. Évidemment, sur plusieurs générations, une personnalité donnée se dissout dans une autre entièrement nouvelle, et la plupart des souvenirs anciens se perdent. Pourtant, la continuité... Vous comprenez pourquoi ils nous fascinent ?

— Tout à fait. Je n'ai pas l'esprit scientifique, mais vous me le faites regretter. »

Elle le considéra avec gravité. « Dans votre genre, Dominic, vous êtes plus philosophe que quiconque. »

Mes hommes sont braves, pensa Flandry, et je leur dois loyauté autant que commandement, mais en ce moment je préférerais que leurs

grandes oreilles soient à dix parsecs d'ici.

Les portes et les volets des fenêtres de la maison étaient ouverts, rendant l'intérieur plus clair et frais que ce à quoi il s'attendait. Sur le sol de terre battue durcie au feu, on avait épandu des rameaux. Des piliers et des chevrons gravés d'une façon fabuleuse soutenaient le toit. Les murs étaient tendus de peaux, de tapisseries grossièrement tissées, d'outils, d'armes et d'objets dont Kathryn devina qu'ils étaient sacrés. Tout du long, les murs eux-mêmes formaient des stalles pour les nogas, des perchoirs pour les krippos et des bancs pour les rukas. Au-dessus étaient fixées des torches pour l'éclairage nocturne. Des feux brûlaient dans des trous ; des capuchons de cuir tendu sur des cadres en bois aidaient à diriger la fumée dans des conduits d'évacuation. Les petits trop jeunes pour aller à l'« école » traînaient ici et là comme les animaux domestiques qu'ils étaient. Des unités sans doute trop âgées ou malades pour le labeur quotidien attendaient paisiblement près du milieu de la maison. Celle-ci n'était qu'une vaste salle. L'intimité relevait certainement des idées que les Didoniens étaient littéralement incapables de concevoir. Mais *quid* de leurs propres idées à jamais hors d'atteinte des humains ?

Flandry désigna une fourrure. « S'ils sont herbivores, ces grands gaillards, je veux dire, pourquoi chassent-ils ? demanda-t-il.

— Produits animaux, dit Kathryn. Cuir, os, tendons, graisse... Chut ! »

La procession s'arrêta devant un perchoir où était assis un vieux krippo. Émacié, avec une aile abîmée, il rappelait pourtant à Flandry les aigles. Tous les nogas baissèrent leur corne devant lui. Le volatile appartenant à Découvreur de Grottes alla se poser à une place de son (?) choix. Le noga offrit son tentacule libre. Le vieux s'unit. Ses yeux se tournèrent vers les humains et jetèrent un vif éclat.

« Maintes Pensées, murmura Kathryn à Flandry. Leur grand sage. Ellil prendra une minute pour absorber ce que les unités peuvent transmettre.

— Les partenaires de cette volaille appartiennent-ils à chaque citoyen éminent ?

— Chut, pas si fort. Je ne connais pas les coutumes locales, mais ils ont l'air d'avoir un respect particulier pour Maintes Pensées... Bon, vous vous attendez à ce que les unités possédant le meilleur héritage génétique figurent dans les meilleures entités, n'est-ce pas ? D'après ce que je comprends, Découvreur de Grottes est un explorateur et un aventurier. Ellil a rencontré des humains pour la première fois en allant voir un camp xénologique à deux cents kilomètres d'ici. Maintes Pensées tire vigueur et courage des mêmes noga et ruka, mais les voyages d'ellil sont ceux de l'esprit... Ah, je crois qu'ellil est prêt maintenant. Je vais devoir répéter toutes les informations qui se sont

envolées avec le précédent krippo. »

Cette conversation dura jusqu'après la tombée de la nuit. Les torches furent allumées, les feux entretenus, et l'on commença à faire la cuisine dans des pots de pierre. Si les nogas pouvaient se nourrir de végétaux crus, ils préféraient des mets plus concentrés et savoureux quand il s'en présentait. Quelques Didoniens arrivèrent encore des bois, en s'éclairant au moyen de fongus lumineux. Ils apportaient de pleins paniers de racines comestibles. À l'évidence, les chasseurs et les cueilleurs s'absentaient plusieurs jours d'affilée. La maison s'emplit de conversations ronronnantes, sifflantes et toussotantes. Flandry et ses hommes avaient du mal à écarter les curieux des blessés sans se montrer hostiles.

Enfin, Kathryn produisit la meilleure imitation qu'elle put des gestes de déférence et s'adressa à ses camarades humains. Dans la lumière rouge, ses yeux et ses boucles brillaient parmi les ombres. « Ce n'était pas facile, dit-elle avec exaltation, mais j'ai réussi à l'ellil persuader. Nous aurons une escorte – assez réduite, mais tout de même une escorte, des guides et des porteurs. J'estime que nous pouvons partir dans quarante ou cinquante heures... pour la maison !

— Votre maison, grogna un homme.

— Mets-la en sourdine », lui ordonna Flandry.

Des siècles plus tôt, une planète isolée était passée à proximité de Bêta Crucis. Les mondes sans soleil ne sont pas rares, mais dans l'immensité astronomique il est peu courant qu'une de ces planètes rencontre une étoile. Celle-là passa à côté, puis s'éloigna en suivant une orbite hyperbolique. Approximativement de la taille de Terra, elle avait semé des vapeurs dans l'ardeur de sa jeunesse. Ensuite, à mesure que sa chaleur interne se dégageait, son atmosphère gela. Le grand soleil bleu fit fondre les océans et bouillir l'air au point de le rendre fluide. Durant quelques années, une effroyable violence régna.

Le froid interstellaire aurait finalement revendiqué son territoire, et l'incident eût été clos. Mais le hasard voulut que ce passage survînt à l'époque intrépide de la Ligue polésotechnique et qu'il fût remarqué par ceux qui y voyaient une fortune incalculable. La synthèse isotopique à l'échelle exigée par une civilisation écumeuse d'étoiles avait constitué pour l'industrie son pire goulet d'étranglement. On avait besoin de mers et de ciels comme liquides de refroidissement, de continents pour y déverser les déchets radioactifs. Tous les corps sans vie recensés étaient soit trop glacials, soit trop chauds, ou bien ne convenaient pas pour quelque autre raison. Mais voilà qu'arrive Satan, chauffée à une température idéale, que la chaleur d'une usine nucléaire pouvait maintenir. Aussitôt que les tempêtes et les tremblements de terre eurent cessé, la planète fut investie par les entrepreneurs.

Durant les Troubles, la propriété, le statut juridique, les entrées et les sorties, chaque aspect des relations avec la fraction vivante de l'univers, variaient aussi férocement sur Satan que sur la plupart des mondes. Elle fut un temps abandonnée. Mais personne n'y avait jamais réellement habité. Aucun être vivant ne pouvait survivre à cet air empoisonné et aux radiations meurtrières, à moins que sa visite ne fût la plus courte et sa protection la plus lourde possible. Les robots, les ordinateurs et les automates étaient les réels habitants. Ils continuèrent de fonctionner tandis que la civilisation se morcelait, combattait et se reconstruisait tant bien que mal. Lorsqu'un aristocrate

impérial finit par envoyer un cargo autopiloté, ils le chargèrent jusqu'à la gueule.

La défense de Satan commença à justifier sérieusement une garnison et la colonisation du secteur Alpha Crucis.

Son disque flottait, de plus en plus obscur, parmi les étoiles, sur un écran de la salle de commandement d'Hugh McCormac. Bêta était depuis longtemps réduite à une étoile – simplement la plus brillante – parmi les autres, et les machines n'avaient qu'un besoin limité de lumière visible. On voyait la sphère enveloppée de gaz, un vague chatolement de nuages et d'océans, et des taches noires : les terres. Ce panorama désolé empirait encore si on faisait remonter à l'écran une image de la surface : montagnes rudes, vallées déchiquetées, plaines de pierres nues, mers froides et stagnantes, sous le manteau d'une nuit seulement dissipée par un rare point de lumière ou une mauvaise fluorescence bleue ; pas un bruit hormis le morne sifflement du vent ou le jaillissement d'eaux à jamais stériles ; nul événement, de toute éternité, hormis le travail inanimé, inconscient, des machines.

Pour Hugh McCormac, cependant, Satan représentait la victoire. Il détourna les yeux de la planète et les laissa errer dans la direction opposée, vers le large de l'espace. Des hommes mouraient en cet instant, là où ces constellations scintillaient. « Je devrais être là-bas, dit-il. J'aurais dû insister.

— Vous ne pourriez rien faire, Sire, lui dit Edgar Oliphant. Une fois les dispositions tactiques prises, la partie se joue toute seule. Et vous pourriez être tué.

— C'est ça qui ne va pas. » McCormac se tordit les doigts. « Nous sommes ici, bien au chaud et en sécurité en orbite, pendant qu'a lieu une bataille pour me faire, moi, empereur !

— Vous êtes aussi amiral, Sire. » À la bouche d'Oliphant, un cigare remuait et fumait tandis qu'il parlait. « Vous devez être disponible là où les informations arrivent, pour prendre des décisions si quoi que ce soit d'imprévu survient.

— Je sais, je sais. » McCormac allait et venait d'un bout à l'autre du balcon où ils se tenaient. Sous eux s'étendait un complexe bourdonnant d'ordinateurs, d'hommes à leurs bureaux, occupés à des relevés sur les consoles, de messagers entrant et sortant à pas feutrés. Personne aujourd'hui, de lui-même au dernier des subalternes, ne se souciait d'astiquer. Ils avaient trop de besogne à coordonner la bataille contre la flotte de Pickens. Celle-ci avait appris où ils se trouvaient par les gardes ducaux qu'ils avaient chassés, et avait battu l'espace pour les retrouver. Avec cette réserve que l'interaction des vaisseaux et des énergies était au-delà des capacités d'un mortel.

Il détestait immobiliser le *Persée* alors que chaque canon pouvait sauver des vies, dans ses forces inférieures en nombre. Ce vaisseau

représentait la moitié des cuirassés de classe Nova qu'il possédait. Mais il fallait un bâtiment de cette taille pour contenir les équipements nécessaires.

« Nous pourrions participer en plus au combat, dit-il. J'ai opéré de cette façon dans le passé.

— C'était avant que vous ne deveniez empereur », lui rétorqua Oliphant.

McCormac s'arrêta et lui lança un regard noir. Le gros homme mâchonna son cigare et continua : « Sire, nous avons déjà suffisamment peu d'alliés actifs. La plupart des gens se contentent de prier pour n'avoir à s'impliquer d'aucun côté. Pourquoi quiconque devrait-il tout mettre en jeu pour la révolution, s'il n'espère pas que vous lui apporterez des jours meilleurs ? Nous pourrions risquer notre centre de commandement, certainement. Mais nous ne pouvons risquer de vous perdre. Sans vous, la révolution s'effondrerait avant même que les renforts terriens n'arrivent pour y mettre un terme. »

McCormac serra les poings et regarda de nouveau Satan. « Désolé, dit-il entre ses dents. Je me comporte comme un enfant.

— Vous êtes excusable, dit Oliphant. Deux de vos garçons sont au combat...

— Et combien d'autres ? Humains ou xénos, ils meurent, sont mutilés... Bon. »

McCormac se pencha par-dessus la rambarde et examina l'énorme cuve d'affichage sur le pont en contrebas. Ses lumières colorées donnaient seulement des bribes de l'information – elle-même partielle et souvent peu fiable – qui transitait par les ordinateurs. Mais de telles images en trois dimensions stimulaient parfois l'étincelle de génie qu'aucune civilisation connue n'avait réussi à susciter dans un cerveau électronique.

D'après la modélisation, ses choix tactiques se révélaient fructueux. Il avait postulé que la destruction des usines de Satan serait un trop grand désastre économique pour que le prudent Dave Pickens s'aventure dans cette voie. Les jospistes se verraient donc formellement interdire de s'approcher de la planète. Et les forces de McCormac y trouveraient alors un sanctuaire privilégié. Cela rendait possibles des actions qui, sinon, auraient été pure folie. Bien sûr, Pickens pouvait quand même sonner la charge, et l'on devait parer à cette éventualité. Mais, dans ce cas, McCormac ne devait pas avoir de scrupules à utiliser Satan comme bouclier. Qu'elle soit détruite ou seulement tenue par sa flotte, l'ennemi était privé de ses produits. Avec le temps, cela ne manquerait pas d'entraîner mécontentement et faiblesse.

Mais il semblait que Pickens ne prenait pas de risques – et se faisait par conséquent malmener.

« À supposer que nous gagnions, dit Oliphant, que se passe-t-il ? »

Ils en avaient discuté pendant des heures et des heures, mais McCormac saisit l'occasion de songer à l'après-bataille. « Ça dépend de la puissance qui restera à l'ennemi. Nous voulons récupérer un volume d'espace aussi important que possible sans nous étendre d'une manière démesurée. En fait, les vivres et la logistique posent à notre camp des problèmes plus délicats que les combats. Nous ne sommes pas encore organisés pour remplacer les pertes ni même la consommation ordinaire.

— Est-ce que nous devrions attaquer Ifri ?

— Non. La cible est trop redoutable. Si nous réussissons à l'isoler, le même objectif sera atteint, et de meilleure manière. En plus, nous pourrions bien en avoir besoin nous-mêmes.

— Mais Llynathawr ? Je veux dire... eh bien, nous avons reçu une information selon laquelle votre épouse a été enlevée par un agent du gouvernement... » Oliphant s'interrompt, voyant ce que ses bonnes intentions produisaient.

McCormac se tint immobile, seul, tel un homme nu sur Satan, pendant un moment. Il réussit finalement à dire : « Non. Ils sont tenus de défendre Llynathawr à tout prix. Catawrayannis serait anéantie. Peu importe Kathryn. Il y a là-bas beaucoup trop d'autres Kathryn. »

Un empereur peut-il se permettre de telles pensées ?

Un visiécran sonna et s'alluma. Le visage qui apparut jubilait. « Amiral... Majesté... nous avons gagné !

— Quoi ? » McCormac eut besoin d'une seconde pour comprendre.

« Affirmatif, Majesté. Les rapports affluent, tous en même temps. Nous n'avons pas fini de les étudier, mais, eh bien, il n'y a pas de doute possible. C'est comme si nous lisions leurs codes. »

Une partie de la conscience en morceaux de McCormac visualisa cette éventualité. Il ne s'agissait pas là d'une référence à la communication entre sophonts mais entre machines. Un code était plus que changé ; les ordinateurs clés étaient programmés pour concevoir un langage entièrement nouveau, que les autres apprenaient puis utilisaient. Étant donné que des facteurs aléatoires déterminaient les éléments de base du langage, son déchiffrement s'avérait, sinon totalement impossible, du moins trop laborieux pour espérer devancer un rythme d'innovation prudent. Ainsi, les échanges à travers l'espace entre des robots qui déplaçaient leurs vaisseaux dans une flotte formaient une énigme quasiment insoluble pour les ennemis, et un signal de reconnaissance presque infaillible entre amis. La possibilité de les interpréter avait justifié de nombreuses tentatives d'abordage ou de détournement de vaisseaux au cours de l'histoire, malgré la rareté de leur réussite et la promptitude avec laquelle on révisait les

codes lorsqu'elles aboutissaient. Si l'on pouvait apprendre un langage que les machines ennemies utilisaient encore...

Non. C'était un rêve éveillé. McCormac força son attention à se concentrer sur l'écran. « La perte du *Zeta d'Orion* l'a probablement décidé. Ils reculent de partout. » *Je dois m'activer. Nous devrions les harceler pendant qu'ils battent en retraite, mais pas trop loin. Improvisations tactiques nécessaires.* « Euh... nous avons confirmation que le *Vixen* n'est pas touché. » *Le vaisseau de John.* « Pas reçu de rapport du *Nouvelle Phobos*, mais aucune raison valable de craindre pour lui. » *Le vaisseau de Colin. Bob est avec moi.* « Un instant, s'il vous plaît. Une information importante... Sire, c'est confirmé. L'*Aquilæ* a subi des avaries lourdes. C'est presque à coup sûr leur vaisseau amiral, vous savez. Ils ne vont plus bien se coordonner. On peut les liquider un par un ! » *Dave, es-tu vivant ?*

« Très bien, capitaine, dit McCormac. Je vous rejoins tout de suite au poste de commandement. »

Aaron Snelund laissa patienter l'amiral, misérable en bleu et or, tandis qu'il choisissait une cigarette dans un coffret orné de pierreries, la roulait dans ses doigts, humait le parfum de la marijuana de qualité Crown garantie d'origine terrienne, l'inhalait pour l'allumer, s'asseyait gracieusement dans son fauteuil de gouverneur et avalait la fumée. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce, hormis ses Gorzuni immobiles. Les dynasculptes étaient éteintes. L'animation fonctionnait, mais sans musique, si bien que les seigneurs et les dames masqués dansaient en silence dans une salle de bal à deux cent cinquante années-lumière et un demi-siècle de distance.

« Magnifique », murmura Snelund quand il eut terminé. Il hocha la tête à l'intention du grand homme grisonnant qui attendait. « Repos. »

Pickens ne se détendit pas de façon notable. « Excellence... » Sa voix était plus aiguë qu'auparavant. En l'espace d'une nuit, il avait changé d'âge.

Snelund l'interrompit d'un geste. « Ne vous fatiguez pas, amiral. J'ai étudié les rapports. Je connais la situation engendrée par votre défaite. On n'est pas nécessairement analphabète, malgré l'abominable prose de la Flotte, parce qu'on est gouverneur. N'est-ce pas ?

— Non, Excellence. »

Snelund prit ses aises, croisa les jambes, baissa les paupières. « Je ne vous ai pas fait venir ici pour que vous me répétiez de vive voix ce que j'ai lu, poursuivit-il doucement. Non, je souhaitais que nous ayons une petite conversation, franche puisqu'en tête-à-tête. Dites-moi, amiral, que me conseillez-vous ?

— C'est... dans mon rapport personnel... Excellence. »

Snelund arqua les sourcils.

Des gouttes de sueur coulaient sur les joues de Pickens. « Eh bien, Excellence, dit-il en cherchant ses mots, la puissance totale qui nous reste ne doit pas être très inférieure à celle de... de l'ennemi. Si nous comptons ce qui n'est pas allé à Satan. Nous pouvons consolider un petit volume d'espace, le tenir et lui laisser le reste. La confrontation avec Merséia ne va pas durer éternellement. Quand nous aurons des renforts conséquents, nous pourrons aller lui montrer notre force.

— Votre dernière démonstration fut plutôt décevante, amiral. »

Un tic fit frémir un coin de la bouche de Pickens. « Le gouverneur a reçu ma démission.

— Et ne l'a pas acceptée. Il ne l'acceptera pas.

— Excellence ! » Pickens resta la bouche ouverte.

« Calmez-vous. » Le ton de Snelund passa du sarcasme délicat à la cajolerie, son attitude de l'humour futile à la vigilance. « Vous ne vous êtes pas déshonoré, amiral. Vous avez simplement eu la malchance d'affronter un homme qui vous est supérieur. Si vous aviez été moins capable, peu de chose aurait pu être sauvé dans votre défaite. Dans une telle situation, vous avez su préserver la moitié de vos forces. Vous manquez d'imagination, mais vous êtes compétent : trésor inestimable en ces temps dégénérés. Non, je ne veux pas de votre démission. Je veux que vous continuiez votre mission. »

Pickens frémit. Ses yeux étaient embués de larmes. « Asseyez-vous », l'invita Snelund. Pickens s'effondra dans un siège. Le gouverneur alluma une autre cigarette, du tabac cette fois, et le laissa reprendre un peu ses esprits avant de dire :

« Compétence, professionnalisme, organisation et direction solides – vous pouvez apporter tout cela. Moi, je fournirai l'imagination. En d'autres termes, à partir d'aujourd'hui je dicte la ligne d'action et vous l'exécutez. Est-ce bien clair ? »

La question cingla tel un fouet. Pickens avala sa salive et dit d'une voix rauque : « Oui, Excellence. » Ç'avait été un travail de précision pour Snelund, ces derniers jours, de rendre l'officier malléable sans annihiler son utilité – un travail exigeant mais agréable.

« Bien. Bien. Oh, à propos, prenez une cigarette si vous voulez, dit le gouverneur. Laissez-moi vous expliquer ce que j'ai planifié.

» À l'origine, je comptais faire pression à travers madame McCormac. Et puis ce balourd de Flandry s'est volatilisé avec elle. » La rage qui bouillait en lui comme de l'hélium liquide se fit entendre : « Auriez-vous une petite idée de ce qu'ils sont devenus ?

— Non, Excellence, dit Pickens. Notre section de renseignement n'a pas encore réussi à infiltrer l'ennemi. Cela prend du temps... Euh... d'après les éléments que nous avons pu recueillir, elle ne semble pas avoir rejoint son mari. Mais nous n'avons aucune

information sur son éventuelle arrivée ailleurs, sur Terra par exemple.

— Eh bien, dit Snelund, je n'aimerais pas être à la place du citoyen Flandry lorsque c'est moi qui y arriverai. » Il fit rouler la fumée dans ses poumons jusqu'à ce qu'il recouvrât son sang-froid. « Peu importe, vraiment. Changement de décor. J'ai reconsidéré toute l'affaire.

» Ce que vous suggérez, laisser McCormac prendre la plus grande part du secteur sans résistance pendant que nous attendons de l'aide, me semble le choix conservateur. Par conséquent, l'option en fait la plus dangereuse. C'est précisément sur cela qu'il doit compter. Laissez-le se faire proclamer empereur de dizaines de mondes, laissez-le mobiliser leurs ressources et disposer de leurs défenses avec ce maudit talent qu'il possède – et alors, assez vraisemblablement, quand les forces terriennes arriveront, elles seront incapables de le déloger. Considérez ses lignes de communication intérieures. Considérez l'enthousiasme populaire soulevé par ses démagogues et xénagogues. Considérez la possibilité de défections croissantes en sa faveur tant que ses affaires iront rondement. Considérez le virus qui se répandra au-delà de ce secteur, dans tout l'Empire, jusqu'au jour où, en effet, il arrivera en triomphe à Archopolis !

— J'a... j'a... j'avais pensé à ça, Excellence », bégaya Pickens.

Snelund éclata de rire. « En outre, en supposant que l'Empire puisse l'abattre, que pensez-vous qu'il adviendra de vous et, d'une manière un peu plus significative de ce point de vue, de moi ? Ça ne nous vaudra pas une médaille, d'avoir laissé se développer une insurrection et de ne l'avoir pas étouffée nous-mêmes. Il y aura des claquements de langues, des hochements de têtes. Nos rivaux saisiront cette occasion pour nous discréditer. Alors que si nous pouvons briser Hugh McCormac sans aide, et laisser la voie libre à mes milices pour nettoyer ces planètes des traîtres... eh bien, la gloire est monnaie universelle. Cela peut nous rapporter gros si nous agissons avec sagesse. Titre de chevalier et promotion pour vous, retour glorieux à la cour de Sa Majesté pour moi. N'ai-je pas raison ? »

Pickens s'humecta les lèvres. « Des individus comme nous ne devraient pas compter. Pas quand des millions et des millions de vies...

— Mais elles appartiennent aussi à des individus, pas vrai ? Et si nous nous servons nous-mêmes, nous servons en même temps l'Empire, ce que nous avons juré de faire. Ne nous laissons pas aller à un sentimentalisme irréaliste. Faisons ce que nous avons à faire, c'est-à-dire mater cette rébellion.

— Que propose Votre Excellence ? »

Snelund secoua un doigt. « Je ne propose pas, amiral. Je décrète. Nous arrangerons les détails plus tard. Mais, en gros, votre mission

sera de maintenir les foyers de conflit. C'est vrai, nos systèmes cruciaux doivent être bien gardés. Mais cela vous laissera des forces considérables disponibles pour agir. Évitez une autre grande bataille. À la place, lancez des raids, harcelez, frappez et fuyez, n'attaquez un groupe rebelle que si vous êtes sûr qu'il est plus faible, et frappez tout particulièrement le commerce et l'industrie.

— Excellence ? C'est notre peuple !

— McCormac proclame que c'est le sien. Et, d'après ce que je sais de lui, le fait d'être la cause de ses souffrances le hantera ; avec un peu de chance, cela le rendra aussi moins efficace. Attention, je ne parle pas de destruction aveugle. Au contraire, nous devons avoir des motifs fondés pour frapper toute cible civile. Laissez-moi en décider. L'idée, pour l'essentiel, est de saper les forces rebelles. »

Snelund se tenait droit. Il serra du poing un bras de son fauteuil. Ses cheveux flamboyaient comme le glaive d'un conquérant. « Approvisionnement et remplacement, dit-il d'une voix sonore. Ce sera la Némésis de McCormac. Il est peut-être capable de nous écraser dans un affrontement direct. Mais il ne peut pas écraser une guerre d'usure. La nourriture, les vêtements, les médicaments, les armes, les outils, les pièces de rechange, les vaisseaux neufs, une flotte doit recevoir tout cela de manière continue, sans quoi elle est condamnée. Votre tâche sera de couper leurs sources et de boucher leurs canaux d'approvisionnement.

— Peut-on le faire, Excellence, assez bien et assez vite ? demanda Pickens. Il mettra en place des défenses, prévoira des convois, lancera des contre-attaques.

— Oui, oui, je sais. Vous ne représentez qu'une partie de l'effort, encore qu'une partie importante. Le reste consiste à priver McCormac d'un service public efficace.

— Je... euh... je ne comprends pas, Excellence.

— Peu de gens comprennent, dit Snelund. Mais pensez à l'armée de bureaucrates et de fonctionnaires qui composent la fondation de tout gouvernement. Qu'ils soient payés par l'État ou par une organisation en théorie privée ne fait pas de différence. Ils continuent à faire le travail quotidien. Ils gèrent les spatioports et les voies de circulation, ils distribuent le courrier, ils entretiennent les canaux de communication électronique, ils recueillent et fournissent les données essentielles, ils surveillent la santé publique, ils contiennent le crime, ils arbitrent les conflits, ils répartissent les ressources quand elles se font rares... Dois-je continuer ? »

Il sourit de toutes ses dents. « Tout à fait entre nous, dit-il, la leçon m'a été donnée par mon expérience ici. Comme vous le savez, il y avait divers changements dans les procédures politiques et administratives que je souhaitais mettre en œuvre. J'y ai seulement

réussi jusqu'à un certain point, principalement sur les planètes arriérées sans réels services publics indigènes. Ailleurs, les bureaucrates ont trop traîné leurs guêtres. Ce n'est pas comme la Flotte, amiral. Si j'appuyais sur un bouton d'intercom et donnais un ordre en priorité absolue, il ne se passerait rien. Les mémos mettaient des semaines, voire des mois, à passer d'un bureau à l'autre. Des objections techniques étaient discutées virgule par virgule. Des demandes de clarification interminables me revenaient avec une lenteur extrême. Les rapports étaient classés et oubliés. C'était comme se battre en duel avec le brouillard. Et je ne pouvais pas tous les licencier. Sans parler de la légalité, j'étais obligé de les garder. Il n'y avait pas de solution de rechange.

» J'ai l'intention de donner à Hugh McCormac un avant-goût de cette médecine. »

Pickens se tortilla sur son siège. « Comment, Excellence ?

— C'est un point que je veux discuter cet après-midi. Nous devons passer le mot à ces planètes. On doit persuader les petits fonctionnaires qu'il n'y va pas de leur intérêt de servir la rébellion avec zèle. Leur caractère timoré et leur réticence jouent en notre faveur. Si, par-dessus le marché, nous en soudoyons quelques-uns, menaçons les autres, et peut-être menons à bien quelques assassinats ou bombardements... Vous me suivez ? Nous devons introduire nos agents partout dans le royaume potentiel de McCormac avant qu'il en prenne effectivement possession et poste ses chiens de garde. Ensuite, nous devons maintenir la pression – agents clandestins, par exemple, propagande, perturbation du transport interstellaire par vos commandos... Oui, je crois que nous pouvons faire caler la machinerie de service public de McCormac. Et sans elle, ses vaisseaux seront affamés. Vous êtes toujours avec moi, amiral ? »

Pickens déglutit. « Oui, Excellence. Bien sûr.

— Bien. » Snelund se leva. « Suivez-moi à la salle de conférence. Mon équipe nous attend. Nous allons dresser des plans détaillés. Voulez-vous un stimulol ? La séance va probablement durer des heures. »

Ils avaient appris à le connaître, d'abord sur Vénus, puis sur Terra, enfin dans le secteur Alpha Crucis : il était voluptueux, mais quand il repérait une opportunité ou une menace personnelles, vingt démons n'auraient pu le détourner de son but.

Kathryn évaluait la distance de Pierre-de-Foudre à Port-Frederiksen à environ deux mille kilomètres... à vol d'oiseau, une distance qu'un aérocar parcourt en deux heures et un spatonef en quelques minutes ou secondes. Au sol et à pied, cela prendrait des semaines.

Non seulement le terrain était difficile, mais la majeure partie du trajet n'était pas connue des Didoniens. Comme la plupart des primitifs, ils s'aventuraient rarement très loin au-delà de leur territoire. Les marchandises faisant l'objet de commerce passaient normalement de communion en communion, plutôt que de traverser le pays en une seule caravane. Les trois qui accompagnaient les humains avançaient donc en tâtonnant. Dans les montagnes en particulier, la progression était forcément lente, achoppant à de nombreux mauvais choix.

La courte période de rotation de la planète contribuait en plus à la difficulté du voyage. Les autochtones refusaient de bouger une fois la nuit tombée, et Flandry était forcé d'admettre que cela n'aurait pas été sage dans ces régions inconnues. Les jours allongeaient au fur et à mesure que la saison avançait ; au cœur de l'été, ils représenteraient plus de sept heures sur huit heures quarante-cinq. Mais les Didoniens ne pouvaient profiter de plus de quatre ou cinq heures. La raison était, là aussi, pratique. En chemin, loin de l'alimentation riche que leur procuraient leurs fermes, un noga devait manger – pour trois – tout ce qu'il était en mesure de trouver. Les végétaux sont moins calorifiques que la viande. Les autochtones devaient consacrer beaucoup de temps à leur ravitaillement.

« Vingt-quatre hommes ici, compta Flandry, et les seize que nous avons laissés à l'arrière, plus le bon docteur, tout ce monde a aussi de l'appétit. Je ne sais pas si nos rations seront suffisantes.

— Nous pouvons les compléter en partie avec les ressources locales, le rassura Kathryn. Il y a des composés lévo dans certains végétaux et animaux, de même que les métabolismes terrestroïdes impliquent parfois des dextro. Je peux vous montrer, à vous et vos

hommes, à quoi ils ressemblent.

— Eh bien, je suppose qu'on ferait aussi bien de se mettre à gratter, vu le temps dont nous allons disposer pour ostréiser.

— Ostréiser ?

— Oui, l'activité des huîtres : principalement rester assis. » Flandry s'ébouriffa la moustache. « Bon sang, mais elle est en train de virer à l'affreux fungus ! Il y a deux choses que je n'ai pas pensé à sauver : des ciseaux et un miroir. »

Kathryn éclata de rire. « Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ? Ils ont des ciseaux, ici. Peu pratiques ni très affûtés, mais on peut couper des cheveux avec. Je veux bien vous servir de barbier. »

Ses mains sur sa tête lui donnèrent le vertige. Il fut heureux qu'elle laissât les hommes prendre soin d'eux-mêmes.

Tous étaient plus ou moins sous son charme. À son avis, ce n'était pas uniquement parce qu'elle était la seule femme à la ronde. Ils rivalisaient de faveurs à son égard et se montraient galants. Il aurait voulu qu'ils arrêtent mais ne pouvait guère le leur ordonner. Les relations étaient déjà assez tendues.

Pour eux, il n'était plus le commandant, mais le capitaine de frégate : le grade de son brevet militaire, par opposition avec son statut perdu de chef de vaisseau. Ils coopéraient avec efficacité, mais il était inévitable que la discipline se relâchât, même entre les simples matelots et les autres officiers. Il sentait qu'il devait en préserver une forme minimale autour de lui. Cela conduisait à un certain degré non pas d'hostilité, mais de réserve, de froideur à son égard, distincte de l'esprit de camaraderie qui se développait parmi les autres.

Une nuit, s'étant réveillé sans qu'on le remarquât, il entendit par hasard une conversation à voix basse entre plusieurs hommes. Deux d'entre eux déclaraient leur intention de ne pas seulement accepter la détention, mais de rejoindre le parti de McCormac si ses chances semblaient raisonnables quand ils arriveraient à la base. Ils essayaient de convaincre leurs amis d'en faire autant. Ceux-ci déclinaient l'offre, pour le moment en tout cas, mais sans s'offusquer. C'était ce qui perturbait Flandry : que personne n'en fût perturbé. Il commença à épier les conversations. Il ne voulait pas faire de rapport sur quiconque, mais il voulait savoir de quel côté se trouvait chacun de ses hommes. Il ne ressentait pas de besoin de justification moraliste. C'était amusant de fouiner.

Cela commença bien après que le groupe eut quitté Pierre-de-Foudre. Les trois Didoniens étaient appelés par Kathryn Découvreur de Grottes, Collecteur de Moisson et Forgeron. Il était plus que douteux que les entités se donnent à elles-mêmes des noms. Ces termes étaient des désignations commodes, fondées sur leurs qualités personnelles ou sur des événements de leur vie passée. Les unités animales n'avaient

que des signaux individuels.

Elles échangeaient souvent leurs places pour former des combinaisons comme Mineur de Fer, Gardien de la Porte Nord ou Foudre-Frappa-la-Maison. Kathryn expliqua que c'était en partie pour changer un peu, en partie pour conserver les habitudes et les souvenirs qui constituaient chaque entité, et en partie un rite quasi religieux.

« J'ai appris que l'unité est l'idéal de cette culture, comme de beaucoup d'autres, expliqua-t-elle à Flandry. Ils considèrent le monde entier comme étant potentiellement une entité unique. Par des cérémonies, la contemplation mystique, des mets hallucinogènes ou je ne sais quoi encore, ils tentent de se fondre en lui. Une méthode quotidienne consiste à établir fréquemment de nouvelles interconnexions. La saison des amours, vers l'équinoxe d'automne, est la période de l'année paroxystique, principalement à cause des expériences extatiques, transcendantes, qui deviennent alors possibles.

— Oui, j'imagine qu'une espèce comme celle-ci a d'intéressantes variations sexuelles », dit Flandry. Elle s'empourpra et détourna la tête. Il ne savait pas pourquoi elle réagissait ainsi, avec son regard de scientifique sur la vie. Des associations d'idées en lien avec sa captivité ? Il n'y croyait pas. Elle était trop énergique pour se laisser paralyser par cela ; les cicatrices resteraient à jamais, mais elle avait à présent recouvré sa gaieté naturelle. Pourquoi, alors, cette timidité vis-à-vis de lui ?

Ils suivaient une crête. Le pays appartenait à une autre communion qui, étant apparentée à Pierre-de-Foudre, les avait autorisés à circuler librement. Ils avaient déjà dépassé l'altitude de la jungle. Ici, l'air était tropical selon les standards terriens, mais merveilleusement moins humide, avec une brise qui lavait la peau, caressait les cheveux et apportait des odeurs proches de celle du gingembre. Le sol était couvert d'un tapis d'herbes brunes spongieux, de fleurs iridescentes, par endroits de fourrés de maranta, de grenadiers et d'arbres-lanternes. Une masse de coraux de terre se dressait sur la gauche, dont les bleu et rouge se détachaient vivement contre l'éternel gris argenté du ciel.

Aucun des Didoniens n'était complet. L'un maintenait un lien noga-ruka, les deux autres rukas étaient partis cueillir des baies et les trois krippos en éclaireurs. Séparés, les animaux pouvaient accomplir des tâches routinières et reconnaître la nécessité de se réunir quand elle se faisait sentir.

Outre l'équipement personnel de leur ruka – comprenant des lances, des arcs et des haches de combat –, les nogas transportaient facilement le matériel récupéré dans la navette. Ainsi libérés, les hommes pouvaient devancer les quadrupèdes au pas tranquille.

Comme il n'y avait pas de danger ni de risque de s'égarer dans les environs, Flandry leur avait dit d'accélérer le mouvement en aidant les rukas. Ils étaient éparpillés sur la colline.

Et le laissaient ainsi seul avec Kathryn.

Il était extrêmement sensible à sa présence : les courbes de sa poitrine et de ses hanches sous sa combinaison, sa démarche chaloupée, ses boucles claires sur sa peau bronzée, son visage fort, ses grands yeux vert doré, l'odeur de sa peau tiède... Il changea brusquement de sujet de conversation : « Est-ce que la conception... euh... panthéiste n'est pas naturelle chez les Didoniens ? »

— Pas plus que le monothéisme n'est naturel, inévitable, chez l'homme, dit Kathryn avec une hâte identique. Ça dépend de la culture. Certains vénèrent la communion elle-même en tant qu'entité distincte du reste du monde, y compris des autres communions. Leurs rites me rappellent les foules humaines acclamant un État tout-puissant et son leader. Ils sont plutôt belliqueux et prédateurs. » Elle pointa un doigt vers l'avant, où les pics montagneux étaient vaguement visibles. « J'ai peur que nous n'ayons à passer par une société de ce genre. C'est une des raisons pour lesquelles ils n'étaient pas très partants pour ce voyage, à Pierre-de-Foudre. La parole voyage, que les entités en fassent autant ou non. J'ai dû rappeler à Maintes Pensées que nous avions des armes.

— Ceux qui ne craignent pas la mort font de farouches adversaires, dit Flandry. Cependant, je n'imagine pas qu'un Didonien apprécie de perdre une unité ; et ellil doit avoir le désir habituel d'éviter la souffrance. »

Kathryn sourit, à l'aise une fois de plus. « Vous apprenez vite. Vous devriez être xénologue vous aussi. »

Il haussa les épaules. « Mon travail m'a mis en rapport avec toutes sortes d'espèces. Je reste convaincu que nous les humains sommes la plus bizarre de toutes ; mais vos Didoniens ne sont pas loin derrière. Avez-vous une idée de comment ils ont évolué ? »

— Oui, il y a eu des études paléontologiques de faites. Rien de suffisant. Pourquoi trouve-t-on toujours de l'argent pour faire la guerre et lésinons-nous pour tout le reste ? L'un provoque-t-il l'autre ?

— Je ne crois pas. Je pense que les gens préfèrent naturellement la guerre.

— Un jour, ils apprendront.

— Vous n'avez pas assez de foi dans la merveilleuse capacité de l'homme à ignorer ce que l'histoire continue de lui hurler », dit Flandry. Immédiatement, de crainte que les pensées de Kathryn ne se tournent vers Hugh McCormac, qui voulait réformer l'Empire : « Mais les fossiles sont un sujet moins déprimant. Alors, l'évolution sur Dido ? »

— Eh bien, tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'une période

chaude a eu lieu – quelque chose comme plusieurs millions d’années durant. Les ancêtres des nogas se nourrissaient de plantes que la sécheresse a raréfiées. On pense qu’ils ont commencé à traîner autour des arbres qui restaient, pour attraper les feuilles que les anciens rukas laissaient tomber en cueillant des fruits. Ils avaient probablement aussi des relations de type pique-bœuf avec les proto-krippos. Mais les arbres se mouraient également. Les krippos pouvaient repérer des zones de fourrage à grande distance et guider les nogas jusqu’à elles. En les suivant, les rukas bénéficièrent d’une protection, qu’ils payèrent de retour en effeuillant les arbres.

» Finalement, certains animaux arrivèrent à l’extrémité orientale du continent barquien. Elle était affligée – elle l’est encore – d’une méchante espèce d’invertébrés. Ces insectes géants ne se contentent pas de sucer le sang, mais injectent un microbe dont l’action laisse la plaie ouverte pendant des jours ou des semaines. Les anciens nogas étaient plus petits et avaient la peau plus fine que ceux d’aujourd’hui. Ils souffraient. Les rukas et les krippos les aidaient probablement, en écrasant et en dévorant les nids d’insectes les plus importants. Mais ensuite ils ont dû eux-mêmes commencer à sucer le sang, pour compléter leur maigre régime.

— À partir de là, c’est facile à imaginer, dit Flandry. Y compris les échanges hormonaux, bénéfiques pour tous et qui ont cimenté l’alliance. C’est une chance qu’aucune espèce mono-organique n’ait développé d’intelligence. Cela aurait fait dérapier la constitution délicate des premiers trios. Mais la symbiose semble marcher désormais. Fascinantes possibilités de civilisation.

— Nous ne les avons pas fait découvrir à beaucoup d’entre nous, dit Kathryn. Pas seulement parce que nous voulons les étudier comme ils sont. Nous ne savons pas ce qui pourrait être bon pour eux, ni ce qui pourrait s’avérer catastrophique.

— Je crains qu’on ne l’apprenne qu’en faisant des essais et des erreurs, répondit Flandry. Je serais curieux de voir le résultat de l’éducation de quelques entités depuis leur naissance (les krippos étaient aussi vivipares) dans une société technique.

— Pourquoi ne pas éduquer des humains parmi les Didoniens ? s’enflamma Kathryn.

— Pardon. » *Vous rendez belle l’indignation.* « Je parlais sans réfléchir. Je ne le mettrais pas en pratique, pour rien au monde. J’ai vu trop de cas pathétiques. Et j’ai oublié qu’ils étaient vos amis. »

L’inspiration ! « J’aimerais devenir leur ami moi aussi, dit Flandry. Deux ou trois mois de voyage nous attendent, avec beaucoup de temps libre au bivouac. Pourquoi ne m’apprendriez-vous pas leur langue ? »

Elle le considéra avec surprise. « Vous êtes sérieux, Dominic ?

— Tout à fait. Je ne vous promets pas de m'en souvenir toute ma vie. Ma tête est aussi encombrée d'informations que possible. Mais, pour le moment, oui, je voudrais m'entretenir avec eux directement. Ce serait une garantie pour nous. Et, qui sait ? je découvrirai peut-être une nouvelle théorie à leur sujet, trop farfelue pour qu'un Aénéen la trouve. »

Elle posa une main sur son épaule. C'était sa façon de faire ; elle aimait toucher les gens qu'elle appréciait. « Vous n'êtes pas avec l'Empire, Dominic, dit-elle. Vous êtes avec nous.

— Advienne que pourra... dit-il, embarrassé.

— Pourquoi restez-vous du côté de Josip ? Vous savez qui il est. Vous avez vu ses copains, comme Snelund, qui, à part son nom, pourrait finir par le remplacer en tout. Pourquoi ne nous rejoignez-vous pas, nous qui sommes de votre race ? »

Il savait pourquoi, à commencer par le fait qu'il ne croyait pas que la révolution puisse réussir et faire avancer des problèmes plus fondamentaux. Mais il ne pouvait pas le lui avouer, en ce jour soudain magique. « Peut-être me convertirez-vous, dit-il. En attendant, vous me donnez des leçons de langue ?

— Oui, bien sûr. »

Flandry ne pouvait pas interdire à ses hommes d'y assister, et un certain nombre le firent. En employant toutes les ressources de son grand talent, il les découragea bientôt et ils abandonnèrent. Ensuite, il eut l'attention de Kathryn pour lui seul un grand nombre d'heures par semaine. Il ignora les regards jaloux et n'éprouva plus lui-même de jalousie lorsqu'elle se lançait dans une joyeuse conversation avec l'un de ses hommes ou rejoignait le cercle du feu de camp pour chanter.

Il ne fut pas non plus perturbé lorsque le premier maître Robbins revint d'une excursion avec elle à la recherche de plantes comestibles, un œil au beurre noir et l'air penaud. Imperturbable, elle arriva plus tard et traita Robbins exactement comme avant. Le message dut circuler, car il n'y eut plus d'incident de ce genre.

La rapidité d'apprentissage de Flandry stupéfiait Kathryn. En plus d'avoir les gènes appropriés, il avait suivi avec succès les cours à la rigueur impitoyable du service de renseignements, en linguistique et métalinguistique, sémantique et métasémantique, et appris toutes les astuces connues de concentration et de mémorisation ; il avait appris à apprendre. Peu de scientifiques civils recevaient un enseignement aussi poussé ; ils n'en avaient pas besoin aussi instamment que les agents de terrain. En moins d'une semaine, il avait appréhendé les structures de la langue de Pierre-de-Foudre et du sabir humain – un tour de force quand on savait à quel point l'esprit didonien était absolument étranger à l'humain.

L'était-il vraiment ? Ayant assimilé la grammaire et le vocabulaire

de base, Flandry compléta l'enseignement de Kathryn en parlant, principalement avec Découvreur de Grottes. Ce fut ridicule au début, mais au bout de quelques semaines il parvint à entretenir de vraies conversations. Le Didonien était aussi intéressé par Kathryn et lui qu'elle l'était par ellil. Elle se joignit peu à peu à leurs entretiens, ce qui n'ennuyait pas le moins du monde Flandry.

Découvreur de Grottes était plus aventureux que la moyenne de ses congénères. La personnalité d'ellil semblait plus nettement définie que celle des autres, y compris tous ceux dans le groupe qui avaient intégré les membres d'ellil. Chez eux, ellil chassait, coupait du bois et partait en randonnée d'exploration quand il n'était pas trop occupé. Chaque année, ellil se rendait au lac « d'Or », où des communions moins avancées organisaient une foire, et Découvreur de Grottes échangeait des outils en métal contre des fourrures et des fruits séchés. À cette occasion, le noga d'ellil avait l'habitude de se joindre à un certain ruka d'un endroit et à un krippo d'un autre pour créer l'entité Grand Voyageur de Radeau. À Pierre-de-Foudre, outre Maintes Pensées, les noga et ruka de Découvreur de Grottes appartenaient à Maître des Chants, le krippo (femelle) d'ellil à Meneur de Danse, le ruka d'ellil à Maître Brasseur, et tous à différents groupes temporaires.

En dehors de leurs obligations éducatrices, aucun d'entre eux ne se liait au hasard. Pourquoi faire perdre son temps à une unité qui pouvait faire partie d'une entité exceptionnelle, en la liant à des unités moins douées ? La distinction entre « premières familles » et « prolos » était quelque peu floue mais néanmoins réelle à Pierre-de-Foudre. Aucun snobisme ni aucune jalousie ne semblait intervenir. L'attitude était pragmatique. L'altruisme à l'intérieur de la communion était si évident que le concept n'existait même pas.

Du moins, telles étaient les impressions de Flandry et Kathryn. Celle-ci reconnaissait qu'ils pouvaient se tromper. Comment sonder la psyché d'une créature qui possède trois cerveaux, dont chacun se souvient de sa part dans les autres créatures et, indirectement, d'événements qui se sont produits des générations avant sa naissance ?

Séparément, les nogas étaient placides, même si, d'après Kathryn, ils devenaient furieux quand on les réveillait. Les krippos étaient excitables et musiciens ; ils modulaient des notes charmantes, dans des motifs élaborés. Les rukas étaient agités, curieux et joueurs. Mais il s'agissait là de généralisations. Les différences individuelles étaient aussi grandes que chez tous les animaux dotés d'un système nerveux bien développé.

Découvreur de Grottes était amoureux de l'univers d'ellil. Ellil avait hâte de voir Port-Frederiksen et s'interrogeait sur ses chances d'aller quelque part dans un vaisseau spatial. Après qu'ellil eut assimilé les connaissances fondamentales en astronomie, xénologie et

politique galactique, les questions d'ellil s'affinèrent, au point que Flandry se demanda si les Didoniens n'étaient pas par nature plus intelligents que les hommes. Leur retard technologique pouvait-il être dû à des circonstances accidentelles, qui disparaîtraient au vu de la possibilité de progrès systématiques ?

L'avenir pourrait être à eux et non à nous, pensa Flandry. Kathryn répliquerait sûrement : « Pourquoi ne serait-il pas à tout le monde ? »

Pendant ce temps, l'expédition se poursuivait – à travers la pluie, le vent, le brouillard, la chaleur, des comunions inconnues mais pas hostiles, et finalement des plateaux où les hommes se réjouirent de retrouver un peu de fraîcheur. Les Didoniens toutefois y frissonnaient, commençaient à souffrir de la faim car la végétation se clairsemait et, malgré les survols aériens de leurs krippos, s'engageaient souvent dans des voies impraticables qui les forçaient à rebrousser chemin avant d'en essayer d'autres.

C'est là, en Haute-Maurusia, que la bataille les frappa de plein fouet.

Le chemin le plus facile pour atteindre l'un des cols passait par des gorges. Elles avaient été creusées, pendant des millions d'années, par une rivière grossie par les pluies hivernales, mais à la décrue estivale. Leurs parois protégeaient des vents et renvoyaient de la chaleur, ce qui encourageait la végétation à surgir à chaque saison sèche le long du lit de la rivière, où la terre accumulée était plus douce au pied que la roche nue partout ailleurs. Par conséquent, malgré leurs méandres et les rochers qui les encombraient, ces gorges semblaient offrir le meilleur itinéraire.

Le panorama était impressionnant dans le genre austère. La rivière, qui s'écoulait à gauche du groupe, large, brune, bruyante, restait, bien qu'à son niveau le plus bas, dangereuse. Un tapis de plantes annuelles formait une délimitation de couleur terne, égayée par des fleurs blanches et rouges. Ici et là se dressaient des arbres tordus aux racines profondes, adaptés aux inondations. Au-delà, le sol des gorges était nu : rochers sombres renversés, pics et mesas fantastiquement érodés jusqu'aux pentes et aux falaises. Le ciel gris, la lumière diffuse et sans ombre ne faisaient pas bien ressortir les couleurs ni les détails ; c'était une vue déconcertante. Mais les poumons humains trouvaient l'air doux, sec et vivifiant.

Deux krippos s'envolèrent pour faire le guet. Collecteur de Moisson restait complet, et tous les rukas montaient des nogas. Les étrangers marchaient derrière, à l'exception de Kathryn, Flandry et Havelock. Elle se tenait à l'écart sur la droite, absorbée dans ses pensées. Ce paysage devait la rendre nostalgique d'Aénéas. Le capitaine et l'enseigne de vaisseau se tenaient hors de portée de voix de leurs compagnons.

« Bon sang, commandant, pourquoi considérer pour acquis que nous allons nous constituer prisonniers à Port-Frederiksen sans combattre ? protestait Havelock. Cette idée que notre situation est désespérée, ça encourage les trahisons. »

Flandry se retint d'avouer qu'il en était parfaitement conscient. Havelock s'était montré moins froid à son égard que les autres ; mais

une barrière subtile persistait, et Flandry l'avait approché durant des semaines avant de parvenir à obtenir une telle confiance. Il savait qu'Havelock avait une fiancée sur Terra.

« Eh bien, lieutenant, dit-il, je ne peux rien promettre, pour la simple raison que je n'ai pas l'intention de nous conduire à une mort certaine. Comme vous le suggérez, cependant, la mort n'est pas nécessairement certaine. Pourquoi n'allez-vous pas tâter le terrain auprès des hommes ? Je ne souhaite pas que vous me dénonciez qui que ce soit... (*m'étant déjà fait mon idée sur ce point*) mais vous pourriez trouver discrètement qui est... ne disons pas fiable, car nous supposons que tout le monde l'est, disons plutôt enthousiaste. Et vous pourriez, encore plus discrètement, les prévenir de se tenir prêts au cas où je déciderais effectivement la fuite. Nous en parlerons de cette façon, vous et moi, en public et en privé. Plutôt en privé, afin de ne pas éveiller de suspicion. Nous nous ferons décrire le port par Kathryn, dans les grandes lignes et petit à petit, ce sera un élément important dans la décision que je prendrai. »

Vous, Kathryn, vous serez plus importante.

« Très bien, commandant, dit Havelock. J'espère que... »

C'est alors que l'assaut eut lieu.

L'expédition était arrivée à la hauteur d'une masse rocheuse dont la base était masquée par une rangée de rochers escarpés. De derrière ceux-ci surgirent une vingtaine de Didoniens. Flandry eut un instant pour se dire : *Ah ! les démons, ils devaient être cachés dans une grotte !* Puis le ciel se remplit de flèches. « Déployez-vous ! cria-t-il. Feu ! Kathryn, à terre ! »

Un trait siffla à son oreille. Un noga claironna, un ruka hurla. En se jetant à terre, Flandry lança un œil, par-dessus les rayons de son atomiseur, sur leurs adversaires. Ils avaient revêtu à la mode barbare des peaux, des couvertures de plumes, des colliers de dents, et ils s'étaient peints. Leurs armes étaient néolithiques : haches de pierre, flèches et lances à pointe en os. Mais ils n'en restaient pas moins dangereux et leur embuscade avait été bien pensée.

Flandry regarda à droite et à gauche. À intervalles réguliers durant le voyage, il avait enseigné à ses hommes les techniques de combat au sol. Aujourd'hui, cela portait ses fruits. Ils avaient formé un arc de cercle sur chacun de ses côtés. Tous ceux qui portaient un pistolet – il n'y avait pas beaucoup d'armes légères dans un vaisseau de guerre – étaient protégés par deux ou trois camarades munis de lances ou de couteaux, prêts si nécessaire à les aider ou à récupérer les pistolets.

Les faisceaux d'énergie flamboyaient et faisaient mouche. Les balles sifflaient, les paralyseurs bourdonnaient. Des grondements de voix et de sabots retentissaient par-dessus le fracas de la rivière. Un

krippo se transforma en bouquet de flammes et de fumée, un ruka s'effondra et un noga s'enfuit en mugissant son angoisse. À la périphérie, Flandry vit davantage de sauvages touchés.

Mais, soit par mépris de la mort, soit dans un pur élan physique, la charge se poursuivait. La distance à couvrir était courte, et Flandry n'avait pas imaginé qu'un noga pût galoper aussi vite. Les survivants passèrent à sa hauteur et tombèrent sur le trio de Pierre-de-Foudre avant qu'il ne comprenne. Un homme eut à peine le temps de rouler hors du chemin d'une masse bleu-gris. Les guetteurs ailés purent tout juste se réassembler avec leurs partenaires.

« Kathryn ! » cria Flandry au milieu du vacarme. Il sauta sur ses pieds et se retourna brusquement. La mêlée déferla entre elle et lui. L'espace d'une seconde, il vit comment les Didoniens se battaient. Les nogas, presque invulnérables aux armes tranchantes, se poussaient l'un l'autre et s'efforçaient de blesser à coups de cornes. Les rukas poignardaient et tailladaient ; les krippos s'abritaient comme ils pouvaient, tout en maintenant farouchement leur lien, et giflaient de leurs ailes. L'objectif était de mettre l'adversaire hors de combat en éliminant les unités porteuses d'ellil.

Certains nogas des montagnes, ainsi mutilés par les pistolets, prenaient maladroitement le large. Quelques duos se tenaient en réserve, au cas où un ruka ou un krippo s'écroulerait. Huit ou neuf groupes complets cernaient la formation triangulaire adoptée par les trois de Pierre-de-Foudre.

Non, deux et demi. À présent, Flandry savait les distinguer. Le krippo de Collecteur de Moisson devait avoir été tué d'une flèche. Il gisait, transpercé, pathétiquement petit, les plumes de sa queue tremblant sous une légère brise, jusqu'à ce qu'un noga le piétine et n'en laisse qu'une tache. Ses partenaires continuaient à combattre, mais d'une manière automatique et avec une efficacité réduite.

« Tuez ces salauds ! » lança quelqu'un. Des hommes se faulèrent avec méfiance vers la masse emboîtée et grouillante qui grognait, hurlait, martelait. Il était difficile de comprendre pourquoi les sauvages ignoraient les humains, qui pourtant leur avaient infligé tous les dommages. Leur vue était-elle si étrange qu'ils ne pouvaient l'interpréter aisément ?

Flandry fit le tour de la bagarre en courant pour vérifier ce qu'était devenue Kathryn. *Je ne lui avais pas donné de pistolet !* se souvint-il avec angoisse.

La grande silhouette surgit dans son champ de vision. Elle s'était mise un peu à l'écart, à proximité d'un arbre auquel elle pouvait grimper en cas d'attaque. La lame merséienne brillait dans sa main à la poigne visiblement experte. Sa bouche était entrouverte, mais ses yeux, attentifs, restaient immobiles.

Le soulagement l'étouffa. Il fit demi-tour et s'engagea dans la lutte.

Une hache de pierre fit gicler la cervelle du ruka de Forgeron. Le ruka de Découvreur de Grottes vengea sa mort en deux coups rapides – mais, encerclé, il ne pouvait défendre ses arrières. Une lance le transperça. Il s'écroula sur la corne d'un noga sauvage, qui le lança en l'air et l'écrasa sous ses sabots quand il retomba.

Les humains ouvrirent le feu.

Ce fut une boucherie.

Les montagnards restants s'enfuirent en désordre dans les gorges. Aucune entité parmi eux n'était plus complète. Un jeune Terrien se pencha sur un noga, à moitié brûlé mais toujours en vie, et lui donna le coup de grâce ; puis il se mit à pleurer et vomit. Ceux de Pierre-de-Foudre pouvaient assembler une seule personne à la fois. Parmi les combinaisons possibles, ils choisirent Gardien de la Porte Nord, qui alla méthodiquement libérer les blessés de la vie.

La bataille avait duré, en tout et pour tout, moins de dix minutes.

Kathryn arriva en courant. Elle aussi pleurait. « Tant de morts, tant de blessés – ne peut-on les aider ? » Un ruka remua. Il ne semblait pas blessé ; il avait probablement reçu une décharge de paralyseur, et la secousse supersonique l'avait affecté de la même façon qu'elle affectait un homme. Gardien de la Porte Nord approcha. Kathryn s'accroupit au-dessus du ruka. « Non ! Je vous l'interdis. »

Le Didonien ne comprenait pas son sabir, car seul le noga d'ellil avait fait partie de Découvreur de Grottes. Mais l'attitude de Kathryn était sans équivoque. Au bout d'un moment, avec un haussement d'épaules presque physique, ellil fit attacher l'animal par le ruka d'ellil.

Ensuite, avec l'aide que les humains pouvaient apporter, ellil commença à soigner les unités de Pierre-de-Foudre qui avaient survécu. Elles s'y soumirent patiemment. Un krippo avait une patte cassée, les autres des entailles et des contusions, mais apparemment, après un peu de repos, toutes seraient capables de voyager.

Personne n'exprima à voix haute le désir de quitter le champ de bataille. Personne n'exprima quoi que ce soit. En silence, ils parcoururent encore deux ou trois kilomètres avant de faire halte.

En altitude, sur Dido, les nuits du cœur de l'été n'étaient pas seulement courtes, elles étaient aussi claires. Flandry marchait sous un ciel bleu-noir faiblement teinté d'argent, proche de l'aurore là où des radiations ionisantes de Virgile pénétraient les nuages les plus hauts. Il y avait juste assez de luminosité pour qu'il pût voir où il posait les pieds. Au loin, les masses ténébreuses des à-pics et des escarpements se fondaient indistinctement dans le crépuscule. Escaladant un promontoire qui dominait le campement, il aperçut leur feu, leur

rouge vacillante, comme une étoile naine mourante. Le bruit de la rivière résonnait faiblement mais clairement dans l'air frais. Ses bottes crissaient sur le gravier et tapaient de temps en temps dans une pierre un peu plus grosse. Un animal inconnu chantait quelque part dans les parages.

La silhouette de Kathryn se détacha des ombres. Il l'avait vue partir dans cette direction après le repas qu'elle avait refusé d'avalier, et avait supposé qu'elle se trouvait par là. Quand il arriva à sa hauteur, il distingua la tache blême de sa figure.

« Oh... Dominic », dit-elle. Des années passées dans la nature lui avaient appris à utiliser d'autres sens que la vue.

« Vous n'auriez pas dû vous éloigner seule. » Il s'arrêta en face d'elle.

« Il le fallait.

— Au minimum, vous auriez dû prendre un pistolet. Je suis persuadé que vous savez vous en servir.

— Oui. Bien sûr. Mais je ne le ferai pas, pas après ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Vous aviez certainement déjà été témoin de morts violentes.

— Une ou deux fois. Aucune dont je sois responsable.

— Nous n'avons pas provoqué cette attaque. Pour être franc, je ne regrette rien, sinon nos propres pertes, et nous ne pouvons nous permettre de nous lamenter longtemps.

— Nous traversons leur pays, dit-elle. Ça les a peut-être contrariés. Les Didoniens ont des instincts territoriaux comme les hommes. Ou bien c'est notre matériel qui les a tentés. Il n'y aurait eu ni boucherie ni blessés si nous n'avions pas fait ce voyage.

— Vous vous êtes accommodée des conséquences de la guerre. » Sa douleur intérieure accentuait durement ses propos. « Et cette échauffourée était un incident dans votre chère révolution. »

Il entendit sa respiration s'accélérer. Le remords le saisit. « Je... Excusez-moi, Kathryn, dit-il. Je n'aurais pas dû dire ça. Je vais vous laisser tranquille. Mais, s'il vous plaît, revenez au campement.

— Non. » Sa voix fut d'abord presque inaudible. « Je veux dire... laissez-moi rester ici un moment. » Elle lui prit la main. « Mais, je vous en prie, ne le prenez pas mal. Je suis contente que vous soyez venu, Dominic. Vous comprenez beaucoup de choses. »

Vraiment ? Un arc-en-ciel jaillit en lui.

Ils restèrent ainsi, main dans la main, jusqu'à ce qu'elle se mette à rire timidement : « Je vous le redis, Dominic. Soyez pragmatique avec moi. »

Vous êtes suffisamment courageuse pour vivre avec vos peines, pensa-t-il, mais aussi assez forte et sage pour vous en détourner à la première occasion, et affronter notre ennemi l'univers.

Il avait envie, besoin, d'une des dernières cigarettes qui lui restaient, mais il ne pouvait atteindre son boîtier sans dégager sa main de la sienne, et elle ne la reprendrait peut-être pas. « Bien, dit-il maladroitement, je suppose que nous pourrions repartir après-demain. Ils ont monté Foudre-Frappa-la-Maison pour moi, après votre départ. » Toutes les unités d'ellil s'étaient combinées, à un moment ou un autre, avec celles qui avaient constitué Découvreur de Grottes, notamment pour qu'ellil maîtrise un peu le sabir.

« Nous avons discuté. Cela prendrait plus de temps, maintenant, de faire demi-tour que d'aller au terme de notre voyage, et les incomplets peuvent gérer le quotidien. Les gars sont devenus bons aussi. Nous garderons la leçon d'aujourd'hui à l'esprit et nous éviterons les passages où des embusqués ne seraient pas repérables d'en haut. Je pense donc que l'on peut y arriver.

— Je doute que nous soyons encore ennuyés, dit Kathryn avec davantage d'énergie dans la voix. La nouvelle va circuler.

— Concernant ce ruka que nous avons fait prisonnier.

— Oui ? Et pourquoi ne pas rendre la liberté à cette pauvre bête ?

— Parce que... eh bien, Foudre n'est pas très content que nous ayons le potentiel d'une seule entité complète. Nous devons descendre à flanc de montagne de lourdes charges ; ce genre de boulot est beaucoup plus facile et sûr avec au moins deux, en particulier si l'on considère que les rukas sont leurs mains. En plus, la plupart du temps nous ne pouvons envoyer qu'un seul krippa dans les airs. L'autre devra rester dans un trio, pour guider les incomplets et prendre les décisions, tant que nous serons dans ces montagnes pleines de pièges. Une seule paire d'yeux ailés, c'est terriblement peu.

— C'est vrai. » Flandry crut entendre le froufrou de ses cheveux, qu'elle avait laissés pousser, tandis qu'elle acquiesçait. « Je n'avais pas pensé à ça, j'étais trop choquée, mais vous avez raison. » Ses doigts se crispèrent sur les siens. « Dominic ! Vous ne projetez pas d'utiliser ce prisonnier ?

— Pourquoi pas ? Foudre a l'air d'apprécier l'idée. Ça s'est déjà fait, ellil a dit.

— Pour des urgences. Mais... le conflit, la... la cruauté...

— Écoutez, j'ai réfléchi à tout cela, lui dit-il. Jugez sur les faits et sur ma logique. Nous forcerons le ruka à se lier au noga et au krippa de Découvreur de Grottes – la plus forte, la plus sophistiquée des entités que nous ayons eue. Il obéira, sous la menace. En plus, il doit boire du sang, sinon il va mourir, pas vrai ? Un homme armé à proximité nous préservera de possibles contretemps. Cependant, deux unités contre une devraient s'imposer toutes seules. Nous ferons en sorte que cette union soit permanente, ou presque, pour toute la durée du voyage. De cette façon, la structure de Pierre-de-Foudre devrait

pénétrer rapidement et en profondeur dans le ruka. Je pense que sa nouvelle personnalité sera confuse et hostile au début ; mais ellil devrait coopérer, même à contrecœur.

— Bon...

— Nous avons besoin d'ellil, Kathryn ! Ce que je propose n'est pas de l'esclavage. Le ruka ne sera pas absorbé. Il donnera et recevra. Lorsque nous le relâcherons ici au retour, il aura appris quelque chose qu'il pourra rapporter à sa communion – peut-être un message d'amitié, une offre de relations régulières... et des cadeaux. »

Elle garda le silence, puis : « Audacieux mais convenable, oui, c'est tout vous. Vous êtes davantage chevalier que n'importe quel aristocrate, Dominic.

— Oh, Kathryn ! »

Il s'aperçut qu'il l'avait enlacée et qu'il l'embrassait, et qu'elle l'embrassait aussi. La nuit se transforma en feu d'artifice, avec trompettes et carrousels, au caractère sacré.

« Je vous aime, Kathryn, mon Dieu, je vous aime. »

Elle se détacha de lui et recula. « Non... » Il tâtonna dans sa direction, mais elle le repoussa. « Non, s'il vous plaît, non. Je vous en prie, arrêtez. Je ne sais pas ce qui m'a prise...

— Mais je vous aime, s'écria-t-il.

— Dominic, non, ce voyage de fous a duré trop longtemps. Je tiens à vous plus que je ne le pensais. Mais je suis la femme d'Hugh. »

Il laissa tomber ses bras et resta sur place, l'esprit égaré. « Kathryn, dit-il, pour vous, je me rangerais de votre côté.

— Par égard pour moi ? » Elle se rapprocha de nouveau, assez près pour poser ses mains sur ses épaules. Mi-pleurant, mi-riant, elle dit : « Vous ne pouvez pas imaginer comme je suis heureuse. »

Environné par son parfum, les poings serrés, il répliqua : « Pas par égard pour vous. Pour vous.

— Quoi ? murmura-t-elle en lâchant prise.

— Vous m'avez traité de chevalier. C'est faux. Je ne serai pas le prétendant éconduit qui joue l'ami de la famille mélancolique. Ce n'est pas mon genre. Je veux être votre homme, dans tous les sens du terme. »

Le vent s'apaisa, la rivière grondait.

« Très bien, dit Flandry à l'ombre de Kathryn. Jusqu'à ce que nous arrivions à Port-Frederiksen. Pas plus. Il n'a pas besoin de savoir. Je servirai sa cause et vivrai dans le souvenir. »

Elle s'assit et pleura. Quand il voulut la reconforter, elle le rejeta, pas violemment mais néanmoins sans ménagement. Il s'écarta de quelques pas et fuma trois cigarettes d'affilée.

« Je comprends ce que vous pensez, Dominic, dit-elle finalement. Il y a bien eu Snelund, alors pourquoi pas vous ? Mais vous ne voyez

pas la différence ? À commencer par le fait que je vous aime tellement ? »

La gorge tendue, il répondit : « Ce que je vois, c'est que vous êtes fidèle à un idéal arbitraire qui est né dans des circonstances aujourd'hui dépassées. »

Elle se remit à sangloter, sans larmes, comme si elle les avait déjà toutes pleurées.

« Pardonnez-moi, dit Flandry. Je ne voulais pas vous blesser. Plutôt me sectionner le larynx. Nous ne parlerons plus de tout cela, sauf si vous le souhaitez. Si vous changez d'avis, demain ou dans cent ans, tant que je serai en vie, je vous attendrai. »

Ce qui est pure vérité, se moqua une fraction de lui, même si je n'ignore pas que ce sont là de belles paroles, et que je nourris le faible espoir de la détourner par ma noble attitude de ce boucher à tête de pioche d'Hugh McCormac.

Il sortit son atomiseur et força sa main tremblante à le prendre. « Si vous devez rester ici, dit-il, gardez ceci. Vous me le rendrez quand vous reviendrez au campement. Bonsoir. »

Il lui tourna le dos et partit. Et alors il pensa : *Très bien, si je n'ai pas de raison de trahir Sa Majesté Josip III, qu'on me laisse au moins mener à bien le plan que j'élabore pour la déconfiture de ses sujets indisciplinés.*

Le groupe passa l'essentiel de la journée et de la nuit suivante à dormir. Puis Flandry déclara qu'il faudrait dorénavant avancer plus vite. Les (le ?) Didoniens restants formèrent plusieurs entités successives, comme le voulait la coutume pour les décisions importantes, et donnèrent leur accord. Pour eux, ces hauteurs signifiaient froid et pauvreté des pâturages. Mais le pire était à venir, surtout si l'on considérait les blessures et les pertes qu'ils avaient subies. Mieux valait franchir très vite les montagnes pour atteindre la plaine côtière.

C'était une entreprise herculéenne. Les humains passaient le plus clair de leur temps à cueillir à manger pour les nogas le long du chemin. Quand l'épuisement les contraignait à s'arrêter, il les contraignait de la même façon au sommeil. Kathryn, bien qu'athlétique, n'en demeurait pas moins une femme d'une trentaine d'années, qui s'efforçait de suivre le rythme de marche et de travail d'hommes qui en avaient autour de vingt. Ses occasions de parler, avec Flandry ou n'importe qui, sur la piste ou ailleurs, étaient réduites.

Lui seul s'en chargeait. Sa compagnie avait regimbé à l'annonce qu'il devait être exempté de la plupart des tâches afin d'établir la communication avec la nouvelle entité. Havelock réussit à les convaincre de s'apaiser :

« Écoutez, vous avez vu le Vieux en action. Peut-être que vous ne l'aimez pas, mais il ne tire pas au flanc et il n'est pas stupide. Quelqu'un doit amener ce xéno à coopérer. Vous savez très bien que nous avons besoin d'un guide pour traverser ce putain de pays... Pourquoi pas Kathryn ? Eh bien, parce qu'elle est la femme de celui qui nous a fait jeter là où nous sommes. Cela ne serait pas du meilleur effet dans nos rapports, si nous lui accordions notre confiance pour quelque chose d'aussi critique... Et, bien sûr, je vous conseille de penser à vos rapports, pour ceux d'entre vous qui ont l'intention de retourner à la maison. »

Flandry lui avait donné des instructions confidentielles.

Au début, la communication entre l'homme et le Didonien fut impossible. La personnalité se combattait elle-même, le ruka prisonnier déversant sa haine et sa peur de tout le groupe sur un noga et un krippa qui détestaient sa communion. Et les langues, les habitudes, les comportements, les modèles de pensée, la *Weltanschauung* dans son ensemble étaient en désaccord, à peine capables de se comprendre. Liée sous la contrainte, l'entité se traînait, parfois maussade, parfois hébétée, susceptible à tout moment d'une explosion de violence sur une impulsion à moitié folle. À deux reprises, Flandry s'en tira de justesse : la corne du noga le manqua de quelques centimètres.

Il persévéra. Les deux animaux qui avaient participé à Découvreur de Grottes également. Et le noga avait l'expérience de partenaires étrangers, les deux qui s'étaient liés à lui chaque année pour former Grand Voyageur de Radeau. Flandry essaya d'imaginer comment il ressentait la situation présente, mais en fut incapable. Schizophrénie ? Un conflit déchirant de désirs opposés, semblable au sien entre Kathryn McCormac et l'Empire terrien ? Il en doutait. L'être auquel il était confronté lui demeurait trop étranger.

Il chercha à guider sa fusion, au début par son comportement, puis par des mots. Une fois que le système nerveux du ruka comprit qu'il n'avait pas à redouter de tortures ni une mort imminente, les connexions furent naturelles. Et le langage suivit. Une partie du vocabulaire de Pierre-de-Foudre avait disparu avec le ruka de Découvreur de Grottes. Mais une autre était conservée, et le lexique s'enrichit lorsque le krippa fut remplacé, pour un temps, par l'autre ruka. L'unité sauvage protesta violemment – il s'avéra que sa culture considérait la tripartition en deux espèces comme une perversion –, mais en l'occurrence elle n'eut pas le choix. Les neurones, comme les vaisseaux sanguins, se connectaient automatiquement quand les vrilles se joignaient. Flandry employait ses talents linguistiques pour diriger les combinaisons grâce à des exercices de conversation. Avec cette méthode scientifique, l'adaptabilité innée des Didoniens montra rapidement des résultats.

Quand l'expédition eut enfin franchi, non sans peine, les cols et se retrouva sur le flanc occidental de la chaîne montagneuse, Flandry pouvait parler à l'esprit qu'il avait fait naître.

L'entité ne semblait pas éprouver un amour-propre développé. La désignation qu'ellil adopta, plus par usage répété que par choix délibéré, était un grognement dont la traduction d'après Kathryn donnerait « Malheur ». Elle avait peu affaire à ellil, autant parce que son trouble émotionnel évident lui faisait de la peine qu'en raison de sa propre fatigue. Cela convenait très bien à Flandry. Conversant avec Malheur seul à seul – la sentinelle ne comprenait pas un mot de ce

qu'ils disaient –, il pouvait se servir de l'amnésie partielle et de la colère réprimée du Didonien pour faire d'ellil ce qu'il voulait.

« Vous devez me servir, lui répétait-il. Il se peut que nous ayons à nous battre, et nous avons besoin de vous pour remplacer ellil qui n'est plus. Ne faites confiance et n'obéissez à personne d'autre que moi. Je suis le seul qui pourra vous relâcher à la fin – avec une belle récompense pour vos deux communions. Et j'ai des ennemis même parmi mes hommes. »

Il lui aurait raconté une histoire aussi élaborée, voire aussi exacte, que nécessaire. Mais il découvrit bientôt que ce n'était ni utile ni souhaitable. Malheur était beaucoup moins intelligent et beaucoup moins cultivé que Découvreur de Grottes. Pour ellil, les humains s'apparentaient à des formes surnaturelles. Flandry, qui était clairement leur chef et qui, en outre, avait accouché et instruit la conscience d'ellil, était une incarnation du *mana*. Des réminiscences déformées de ce que Kathryn et lui avaient rapporté à Découvreur de Grottes venaient à l'appui de ce qu'il disait maintenant sur le conflit entre les Puissances. Le cerveau ruka, le plus développé des trois, contribuait par sa disposition mentale à la personnalité de Malheur ; la suspicion qui en résultait par rapport aux autres unités du groupe était soigneusement *non* apaisée par Flandry.

Quand ils eurent atteint le pied des montagnes, Malheur était son instrument. Sous l'influence du noga et du krippa, le Didonien commençait en fait à avoir hâte de s'aventurer à son service.

Comment il utiliserait cet instrument, si jamais il le faisait, il ne pouvait le prédire. Cela dépendrait de la situation au terme du voyage.

Un soir, Kathryn le prit à part. Une chaleur étouffante et une jungle dense les enveloppaient. Mais la topographie était plus facile et les côtes des Didoniens disparaissaient sous la chair qu'ils regagnaient. Ils se tenaient tous deux dans un fourré de joncs, à l'abri du monde, et se regardaient.

« Pourquoi n'avons-nous pas parlé seul à seul, Dominic ? » lui demanda-t-elle. Son regard était grave, et elle avait pris ses deux mains dans les siennes.

Il haussa les épaules. « Trop à faire.

— Il n'y a pas que ça. Nous n'avons pas osé. Chaque fois que je vous vois, je pense à... Vous êtes la dernière personne après Hugh que je voudrais blesser.

— Après Hugh.

— Vous allez me le rendre. Aucun dieu ne pourrait faire une chose aussi merveilleuse.

— J'en déduis donc, dit-il d'une voix heurtée, que vous n'avez pas changé d'avis à notre sujet.

— Non. Vous me faites espérer que je le pourrais. Mais... Oh, je

suis tellement désolée. J'espère si fort que vous trouverez bientôt la femme qu'il vous faut.

— Je l'ai trouvée », dit-il. Elle se crispa. Il sentit qu'il lui écrasait les mains et relâcha la pression. « Kathryn, ma chérie, nous touchons au but, mais ma proposition tient toujours. Nous... d'ici jusqu'à Port-Frederiksen... et je rejoindrai la révolution.

— Ce n'est pas digne de vous, dit-elle, blêmissante.

— Je le sais, gronda-t-il. C'est une trahison absolue. Pour vous, je vendrais mon âme. Elle est à vous de toute façon.

— Comment pouvez-vous appeler cela trahison ? s'écria-t-elle comme s'il l'avait giflée.

— C'est facile. Trahison, trahison, trahison. Vous entendez ? La rébellion est pire que le mal, elle est stupide. Vous... »

Elle se libéra de ses mains et s'enfuit. Il resta seul jusqu'à ce que la nuit le cerne. *Flandry*, se dit-il, *qu'est-ce qui te permet de penser que le cosmos a été conçu pour ta commodité personnelle ?*

Par la suite, Kathryn ne l'évita pas particulièrement. Cela aurait été impossible vu les circonstances. Elle ne le souhaitait d'ailleurs pas. Au contraire, elle lui souriait souvent, avec une timidité perceptible, et sa voix était chaleureuse quand ils avaient l'occasion de se parler. Il répondait plus ou moins sur le même ton. Mais ils ne s'isolaient plus.

À la plus grande satisfaction des hommes. Ils grouillaient autour d'elle à la moindre occasion, et ces terres basses et plates leur en fournissaient de nombreuses. À l'évidence, elle regrettait sincèrement d'avoir blessé *Flandry* ; mais elle ne pouvait empêcher la joie de l'envahir à chaque kilomètre parcouru en direction de l'ouest et de s'exprimer par des rires, de la bienveillance et des réactions enthousiastes. *Havelock* n'avait aucune difficulté à lui faire raconter, en toute innocence, tout ce qu'elle savait sur la base aénéenne.

« Bon sang, je déteste l'utiliser de cette manière ! dit-il alors qu'il faisait un compte rendu secret à son commandant.

— Vous le faites pour son bien à long terme, répondit *Flandry*.

— Une excuse pour beaucoup de cruauté et de tricherie dans le passé.

— Et à l'avenir. Ouais. Cependant... Tom, nous ne faisons que recueillir des informations. Ce que nous en ferons dépend entièrement de ce qui nous attend à notre arrivée. Je vous l'ai déjà dit, je ne tenterai rien de suicidaire. Nous nous laisserons peut-être interner en douceur.

— Mais si ce n'est pas le cas...

— Alors nous aiderons à abattre un peu plus vite une folie de toute façon vouée à l'échec, et donc à sauver pas mal de vies. Nous pouvons nous assurer que Kathryn en fasse partie. »

Flandry tapa dans le dos de l'enseigne de vaisseau. « Du calme,

fiston ; enfin, façon de parler : j'aurais été bien précoce ! Peu importe. Détendez-vous, fiston. N'oubliez pas la fille qui vous attend. »

Havelock sourit et s'en alla la tête haute. Flandry ne le suivit pas tout de suite. *Pas de fille en particulier pour moi, jamais*, pensa-t-il, *à moins qu'Hugh McCormac ne me fasse l'amabilité de se faire descendre. Peut-être alors...*

Je pourrais m'arranger pour... si elle ne l'apprend jamais... Le pourrais-je ? C'est un rêve, évidemment. Mais à supposer que l'occasion se présente... le pourrais-je ?

Franchement, je ne sais pas.

Comme la côte Pacifique américaine (sur Terra, la Terre mère), l'extrémité occidentale de Barca était plissée de collines qui se précipitaient abruptement dans la mer. Quand elle aperçut l'éclat des flots, Kathryn grimpa à l'arbre le plus haut qu'elle put trouver. Son cri descendit feuille après feuille, à l'instar des rayons de soleil : « La Tête de Byrsa ! Ça ne peut être que ça ! Nous sommes à moins de cinquante kilomètres au sud de Port-Frederiksen ! »

Elle redescendit, triomphante. Et Dominic Flandry fut incapable de dire autre chose que : « À partir d'ici, j'irai seul.

— Quoi ?

— En reconnaissance, dans une des combinaisons spatiales. D'abord, nous allons établir un campement sur un site agréable et facilement repérable. Ensuite, j'irai leur demander s'ils peuvent nous prêter un aéronef. Ce serait plus rapide que d'y aller à pied.

— Laissez-moi vous accompagner », lui demanda-t-elle, frémissant d'impatience.

Vous pouvez m'accompagner jusqu'à la mort de la dernière étoile, si vous le voulez. Mais vous ne le voulez pas. « Non, désolé. N'essayez pas la radio non plus. Écoutez-la, mais ne transmettez rien. Nous ne pouvons pas être sûrs de la situation. Elle est peut-être mauvaise ; par exemple, les Barbares ont pu tirer avantage de nos prises de bec familiales et occuper les lieux. Je vais vérifier. Si je ne suis pas de retour dans... disons... deux de ces journées au rabais... *(il faut toujours que tu fasses le pitre, toi, hein ?)* le lieutenant Valencia assumera le commandement et avisera par lui-même. » *Je préférerais Havelock. Valencia a trop de sympathie pour la rébellion. Pourtant, je dois m'en tenir à la règle de l'officier le plus gradé si je suis sur le point de vous mentir, ma chérie, si je suis sur le point d'avoir la moindre occasion de nuire à votre cause, vous que j'aimerai jusqu'à la mort.*

Son intervention refroidit l'atmosphère. Le groupe s'installa près d'une crique, sous un rideau d'arbres, sans faire de feu. Flandry revêtit sa combinaison. Il ne donna aucune alerte particulière à Malheur ni à ses quelques alliés solides parmi les hommes. Ils avaient prévu depuis

longtemps un système de signaux.

« Soyez prudent, Dominic », dit Kathryn. Son inquiétude lui fit l'effet d'un coup de couteau. « Ne prenez pas de risques. Pour notre bien à tous.

— Je n'en prendrai pas, promit-il. J'aime la vie. » *Oh oui, j'espère bien pouvoir continuer à l'aimer, que ce soit grâce à vous ou non.* « Salut ! » Il mit en marche le propulseur. En une ou deux secondes, il ne la vit plus le saluer de la main.

Il vola lentement, casque ouvert, savourant le vent et les odeurs de sel tandis qu'il longeait la côte vers le nord. Aucune véritable déferlante ne ridait l'océan de Dido la sans-lune, cette plaine grise sous le ciel gris, mais une vaste étendue d'eau recèle toujours des mouvements et du mystère ; il distinguait des motifs complexes de vagues et d'écume, d'immenses tramées d'algues et des bancs de poissons, une tempête de pluie avançant sur l'horizon. Sur sa droite, la terre s'élevait des larges plages, un patchwork de bois et de prairies, traversé par des troupeaux de brouteurs et des vols d'emplumés. *Globalement, pensa-t-il, les planètes font bien les choses quand l'homme les laisse tranquilles.*

Malgré tout, son pouls s'accéléra lorsque Port-Frederiksen apparut. Son destin était là.

La base occupait une petite péninsule facile à défendre. Elle datait suffisamment pour être devenue une véritable communauté. Les préfabriqués, hangars, abris et laboratoires, étaient exposés aux intempéries et couverts de plantes grimpantes, se fondant presque dans le paysage ; entre eux, des maisons de bois et de pierre, matériaux locaux, dans un style élaboré pour cet endroit, côtoyaient des jardins et un parc. Kathryn avait dit que la population comptait en temps normal environ mille personnes, mais, dans l'état d'urgence actuel, ils étaient sans aucun doute beaucoup moins.

Son attention se focalisa sur le spatiodrome. S'il accueillait un simple vaisseau interplanétaire, ce qu'il avait de mieux à faire était de se rendre. Mais non. Hugh McCormac avait laissé à ce précieux avant-poste un bâtiment de guerre à hyperpilotage. Il n'était pas grand – une corvette de type Conquérant, avec pour principal armement un canon atomiseur, pour principaux atouts sa vitesse et sa maniabilité, et un effectif normal de vingt-cinq hommes –, mais le cœur de Flandry sursauta.

C'est mon bébé ! Il s'en approcha. Il ne devait pas être gardé par plus de deux hommes, le minimum réglementaire, à en juger par l'abandon des alentours. Et pourquoi en aurait-il été autrement ? Vu ses commandes, ses instruments et ses ordinateurs, un homme seul pouvait facilement s'en occuper. Port-Frederiksen serait averti de l'approche d'un danger assez vite pour que l'équipage ait le temps de

monter à bord. Les autres devaient sans aucun doute aider les civils.

Son nom était inscrit au-dessus de son numéro de série : *Erwin Rommel*. Qui diable était ce type ? Un Germanien ? Non, plus probablement un Terrien, ressuscité des fichiers historiques par un extracteur de données programmé pour baptiser plusieurs milliers de Conquérant.

Des gens sortirent des bâtiments. Flandry avait été repéré. Il se posa dans le parc. « Salut, dit-il. J'ai eu un petit souci avec mon vaisseau. »

Au cours de l'heure suivante, il posa des questions sur Port-Frederiksen. En retour, il se montra raisonnablement honnête. Il parla d'une rencontre accidentelle avec un vaisseau ennemi, d'un atterrissage de fortune et d'une randonnée dans le pays. Le principal détail qu'il omit de mentionner, c'est qu'il n'était pas dans le camp de McCormac.

Si son plan ne marchait pas, les Aénéens seraient furieux en apprenant la vérité ; mais ils ne lui donnaient pas l'impression de gens qui puniraient un stratagème de guerre.

C'étaient essentiellement du personnel de garde : outre l'équipage du *Rommel*, quelques scientifiques et des administratifs. Leur tâche consistait à maintenir des relations fructueuses avec leurs voisins didoniens et à entretenir la base. En bons scientifiques qu'ils étaient, ils s'efforçaient en plus de continuer leurs recherches.

Physiquement, ils se retrouvaient isolés. Le silence radio interplanétaire persistait, car les vaisseaux josipistes avaient effectué plus d'un raid dans le système virgilien. Une fois par mois à peu près, un vaisseau d'Aénéas apportait le ravitaillement, le courrier et les nouvelles. Le dernier arrivage datait seulement de quelques jours. Aussi Flandry eut-il droit à un récit complet des derniers événements.

Du point de vue aénéen, les nouvelles étaient sombres. Les usines, la logistique et les communications s'effondraient une à une sous Hugh McCormac. Il avait renoncé à régner sur un volume d'espace substantiel. À la place, il avait ordonné à ses forces de défendre individuellement les mondes qui s'étaient ralliés à sa cause. Elles étaient réduites au minimum, ces forces. Elles gênaient mais ne pouvaient empêcher les attaques ciblées des escadrons de Snelund. N'importe quelle flottille digne de ce nom aurait pu les anéantir complètement.

Pour faire face à cette tournure des événements, McCormac maintenait la majeure partie de sa flotte autour de Satan. Si les forces josipistes se rassemblaient, il l'apprendrait par ses éclaireurs, irait à la rencontre de l'armada et se fierait à ses capacités tactiques pour la mettre en déroute.

« Mais ils le savent », dit le directeur Jowett. Il caressa sa barbe

blanche d'une main tremblante. « Ils ne donneront pas à notre empereur la bataille décisive dont il a besoin. Je me demande si Snelund appellera même des renforts quand Terra pourra s'en passer. Il se contentera peut-être seulement de nous user jusqu'à la corde. Je suis certain qu'il se réjouirait de nous voir agoniser.

— Croyez-vous que nous devrions nous rendre ? » demanda Flandry.

La tête chenue se redressa. « Jamais tant que notre empereur vivra ! »

La communauté manquant cruellement de visites, Flandry n'eut aucune difficulté à apprendre tout ce qu'il souhaitait savoir et même plus. On se rangea volontiers à une suggestion qu'il fit. Plutôt que d'envoyer des aérobus chercher ses compagnons, pourquoi ne pas utiliser le *Rommel* ? Nulle indication des instruments ni communication soudaine en provenance d'Aénéas ne donnait de raison immédiate de le maintenir en état d'alerte. Jowett et le capitaine du vaisseau acceptèrent. Bien sûr, il n'y aurait pas de place pour tout le monde, sauf si la majorité de l'équipage restait sur place. Pour ceux, peu nombreux, qui venaient, c'était un bon entraînement.

Flandry avait envisagé des plans de rechange. Cependant, celui-ci lui simplifiait la tâche.

Il guida le vaisseau vers le sud. En route, il appela le campement. Il était sûr que quelqu'un écoutait sur la radio d'un casque. « Tout va bien, dit-il. Nous nous poserons sur la plage exactement à l'ouest de votre position et nous vous attendrons. Passez-moi l'enseigne de vaisseau Havelock... Tom ? C'est Q. Il vaudrait mieux que Yuan et Christopher commencent. »

Cela signifiait qu'ils devaient revêtir leur armure.

Le vaisseau se posa. Ceux qui l'occupaient descendirent, parfaitement confiants, sur le sable. Quand ils virent les voyageurs sortir des bois, ils leur crièrent des mots de bienvenue dans le vent.

Deux formes métalliques brillèrent soudain au-dessus des arbres. Une seconde après, elles planaient au-dessus du vaisseau, leurs atomiseurs pointés.

« Mains en l'air, s'il vous plaît, dit Flandry.

— Quoi ? » s'écria le capitaine. Un homme fit le geste de saisir son arme de poing. Un faisceau grésilla par-dessus les têtes, le manquant de peu. Des étincelles et de la fumée jaillirent au point d'impact.

« Je répète : mains en l'air, lança Flandry. Vous serez morts avant que vos coups n'atteignent leur cible. »

L'air écœuré, ils obtempérèrent. « Vous êtes victimes d'un détournement, leur dit-il. Je vous conseille de reprendre le chemin de la maison sans tarder. Vous en avez pour quelques heures, à pattes.

— Espèce de traître », cracha le capitaine.

Flandry s'essuya le visage et répondit : « Ça, c'est une question de point de vue. Allez, filez. » Yuan accompagna le groupe sur une certaine distance.

Au préalable, des armes dégainées par surprise avaient fait prisonniers les hommes dont la loyauté était douteuse. Plus perplexe qu'en colère, Foudre-Frappa-la-Maison conduisit les unités isolées à bord. Malheur fit monter Kathryn à bord. Quand il la vit, Flandry trouva à s'occuper de l'autre côté du vaisseau.

Son équipage embarqué et les postes répartis, il enclencha les gravs. En survolant la base, il mit hors d'état de marche le transmetteur interplanétaire, d'un tir visant son pylône. Ensuite, il émit un avertissement et laissa aux gens le temps d'évacuer les bâtiments. Enfin il détruisit d'autres installations sélectionnées.

Les Aénéens disposeraient de vivres, d'abris et de défenses au sol. Mais ils n'iraient nulle part et ne parleraient à personne jusqu'à ce qu'un vaisseau arrive d'Aénéas, or il n'en était pas attendu avant un mois.

« Cap à l'est, citoyen Havelock, ordonna Flandry. Nous allons chercher nos copains à Pierre-de-Foudre et débarquer le surplus de stock vivant. Ah, nous ferons aussi provision de vivres pour le nouveau Didonien. Je pense que je pourrais avoir besoin d'ellil.

— À quel endroit, commandant ?

— Llynathawr. Nous quitterons ce système avec précaution, afin de ne pas être repérés. Quand nous serons loin dans l'espace, nous foncerons en hypervitesse maximale à Llynathawr.

— Commandant ? » La mine de Havelock passa de l'adoration à la perplexité. « Veuillez m'excuser, mais je ne comprends pas. Je veux dire, vous avez fait un triomphe d'une catastrophe, nous sommes en possession du code courant de l'ennemi, qui ne sait pas que nous l'avons, mais nous n'allons pas à Ifri ? Surtout que Kathryn...

— J'ai mes raisons, dit Flandry. Ne craignez rien, elle ne retournera pas dans les griffes de Snelund. » L'expression de son visage était si impérieuse que personne n'osa l'interroger plus avant.

De nouveau la promiscuité métallique, l'air chimique, le battement incessant des machines, mais aussi la merveille glaciale des étoiles et, parmi elles, la brillance constante d'un point particulier. De Virgile à Llynathawr, avec ce vaisseau, le vol durait moins de deux jours standard.

Flandry tenait la barre. Le carré trop exigü ne pouvait contenir tout le monde, mais les intercoms audiovisuels étaient en marche. L'équipage le voyait à son poste, dans une tenue blanche peu seyante mais qui était néanmoins l'uniforme attaché à son grade. Comme tous, il était amaigri, ses os saillaient sur son visage, ses yeux anormalement lumineux contrastaient avec sa peau hâlée presque noire. À la différence de la majorité d'entre eux, il ne prenait aucun plaisir à sa victoire.

« Écoutez-moi attentivement, dit-il. Dans une situation extraordinaire comme la nôtre, il est nécessaire d'en passer par diverses formalités. » Il prit les dépositions qui, inscrites dans le journal de bord, légaliseraient rétroactivement la capture du *Rommel* ainsi que son statut de maître à bord.

« Certains d'entre vous ont été mis aux arrêts, continua-t-il. C'était une mesure de précaution. Dans une guerre civile, on ne peut se permettre de faire confiance à un homme sans garanties certaines et, à l'évidence, je ne pouvais envisager une action surprise avec le groupe tout entier. L'état d'arrestation prend fin ici et j'ordonne la libération des prisonniers. Je ferai un enregistrement et un rapport particuliers, établissant que leur détention n'était en aucun cas une remise en cause de leur loyauté ni de leurs compétences, et recommandant chaque homme à bord pour une promotion et une médaille. »

Il ne sourit pas quand ils l'acclamèrent et poursuivit sur le même ton monocorde : « En vertu de l'autorité dont je suis investi, et conformément aux règles de la Flotte se rapportant aux recrutements extraordinaires, je fais prêter serment au sophont de la planète Dido, connu de nous sous le nom de Malheur, au service armé de Sa

Majesté, sur une base temporaire avec le grade de simple matelot. Vu son caractère particulier, l'enrôlement sera enregistré comme celui de trois nouveaux hommes d'équipage. »

Des rires se firent entendre. Pour eux, il plaisantait. Ils se trompaient.

« Tous les systèmes de détection resteront ouverts au maximum, reprit-il après la brève cérémonie. Dès qu'un contact sera établi avec un vaisseau de l'Empire, l'officier des communications signalera notre reddition et demandera une escorte. Je pense que nous serons tous mis aux arrêts quand ils nous aborderont, jusqu'à ce que notre bonne foi soit reconnue. Cependant, j'ai bon espoir que nous soyons lavés de tout soupçon avant d'entrer en orbite autour de Llynathawr.

» Une dernière chose. Nous avons un prisonnier important à bord. J'ai dit à l'enseigne de vaisseau Havelock, qui doit vous en avoir fait part, que madame McCormac ne sera pas remise aux mains du gouverneur Snelund. À présent, je souhaite en donner la raison dans un compte rendu officiel quoique secret, car sinon notre action pourrait nous conduire en cour martiale.

» Les officiers de la Flotte ne sont pas fondés à prendre des décisions politiques. En raison des circonstances relatives à madame McCormac, y compris la légalité discutable de sa détention originelle, j'estime que la remettre à Son Excellence serait assurément une décision politique, lourde de conséquences éventuellement inquiétantes. Mon devoir est de la remettre aux autorités de la Flotte, qui pourront disposer d'elle de la manière qu'ils jugeront appropriée. En même temps, nous ne pouvons, légalement, refuser une demande de Son Excellence la concernant.

» Par conséquent, en tant que capitaine de ce vaisseau, et en tant qu'officier du service de renseignement de la Flotte impériale, chargé d'une mission d'information et disposant de ce fait de pouvoirs discrétionnaires en matière de confidentialité des données, etc., je classe la présence de madame McCormac parmi nous secret-défense. Elle sera cachée jusqu'à ce que nous soyons abordés. Personne ne devra faire mention de sa présence, ni alors ni plus tard, aussi longtemps que ce fait n'aura pas été rendu public par une agence gouvernementale qualifiée. Enfreindre cet ordre serait une violation des lois et des règles de sécurité, et vous exposerait à une condamnation pénale. Si l'on vous interroge à ce sujet, vous n'avez qu'à dire qu'elle s'est enfuie juste avant départ de Dido. Est-ce bien entendu ? »

Des cris retentissants lui répondirent.

Il se cala dans son siège. « Très bien, dit-il d'une voix fatiguée. Retournez à vos postes. Amenez madame McCormac ici pour que je l'interroge. »

Il coupa l'intercom. Ses hommes s'en allèrent. *Je les ai mis dans ma poche*, pensa-t-il. *Ils me suivraient en enfer*. Il ne ressentait aucune exaltation. *Je ne veux pas vraiment d'autre commandement*.

Il ouvrit un nouveau paquet des cigarettes trouvées dans les rations du bord. La grisaille de la cabine l'enveloppait. Sous le bruit des machines et des pas à l'extérieur, le silence gagnait.

Mais son cœur battit quand Kathryn entra. Il se leva.

Elle ferma la porte et resta debout devant. Ses yeux, les seuls du vaisseau, le regardaient avec mépris. Elle avait toujours son couteau à la ceinture.

Comme elle s'obstinait à rester silencieuse, il bredouilla : « Je... j'espère que la cabine du commandant... n'est pas trop inconfortable.

— Comment comptez-vous faire pour me cacher ? » demanda-t-elle. Sa voix avait sa raucité habituelle, rien de plus.

« Mitsui et Petrovic vont vider une capsule de messager. Nous pouvons la rembourrer et pratiquer de petits trous d'aération qui ne se verront pas. Vous aurez à manger, à boire et... euh... tout ce dont vous aurez besoin. Ce sera pénible de rester là-dedans dans le noir, mais ça ne devrait pas durer plus de vingt ou trente heures.

— Et ensuite ?

— Si tout se passe comme je l'espère, on nous ordonnera de rester en stationnement orbital autour de Llynathawr, dit-il. Les équipes de codage ne mettront pas longtemps à tirer leurs relevés de nos ordinateurs. Pendant ce temps, on nous interrogera et les hommes seront assignés temporairement sur la base de Catawrayannis jusqu'à ce qu'une permission prolongée puisse leur être accordée. Procédure simple et rapide ; la Flotte s'intéresse à ce que nous apportons, pas à nos aventures pour l'acquérir. Celles-ci peuvent attendre la commission d'enquête sur la perte de l'*Asieneuve*. Le plus urgent sera de frapper les rebelles avant qu'ils ne changent leur code.

» Je vais faire valoir mes droits comme commandant du *Rommel* en service détaché. Mon statut pourrait se discuter ; mais, dans la pagaille pour organiser cette attaque, je doute que des bureaucrates vérifient scrupuleusement les règlements. Ils seront contents de me laisser la responsabilité de ce vaisseau, d'autant que mon mandat itinérant implique une liberté de mouvement.

» En tant que maître à bord, je suis dans l'obligation de laisser au moins deux mains de garde. En parking orbital, c'est un détail technique, rien de plus. Et j'ai veillé à ce que, techniquement, Malheur vaille trois hommes d'équipage. J'ai assez confiance en ma capacité à éliminer rapidement toutes les objections contre ellil. Le sujet semble tellement secondaire, un moyen pour ne pas immobiliser deux hommes expérimentés qui pourraient être utiles ailleurs.

» Quand vous serez seule, ellil vous fera sortir. »

Flandry s'arrêta. Il lui avait fait cet exposé de la même façon qu'il aurait tambouriné à mains nues contre un mur d'acier.

« Pourquoi ? dit-elle.

— Pourquoi quoi ? » Il écrasa son mégot et prit une autre cigarette.

« Je peux comprendre... peut-être... pourquoi vous avez fait cela... à Hugh. Je ne vous aurais pas cru capable d'une telle chose, je vous voyais comme un homme assez bon et courageux pour vous ranger dans le camp de la justice, mais j'imagine que derrière se cache la petitesse de votre esprit.

» Pourtant, ce que je n'arrive pas à comprendre, soupira Kathryn, ce que je ne saisis pas, c'est que vous me rameniez – après tout ce qui s'est passé – à l'esclavage. Si vous n'aviez pas dit à Malheur de me rattraper, pas un seul de vos hommes ne m'aurait poursuivie quand j'ai couru vers la forêt. »

Il ne pouvait plus la regarder. « On a besoin de vous, marmonna-t-il.

— Pour quoi ? Pour qu'on m'arrache le peu que je sais ? Pour qu'on me fasse miroiter devant Hugh avec l'espoir que ça le rende dingue ? Pour l'exemple ? Et peu importe que ce soit un exemple de la justice ou de la clémence impériales, tout ce qui fait ce que je suis mourra le jour où ils tueront Hugh. » Elle ne pleurait pas, ne lui faisait pas de reproches. Du coin de l'œil, il la vit secouer lentement la tête avec perplexité. « Je n'arrive pas à comprendre.

— Je ne crois pas que je devrais vous en parler maintenant, plaïda-t-il. Il y a trop de variables dans cette équation. Trop à improviser. Mais... »

Elle l'interrompit. « Je jouerai votre jeu, puisque c'est pour moi la seule manière d'échapper à Snelund. Mais je préférerais ne pas être avec vous. » Son ton restait calme. « Accordez-moi la faveur de ne pas être présent quand ils m'enfermeront dans ce cercueil. »

Il acquiesça. Elle partit. Le pas lourd de Malheur retentit derrière elle.

Quels que fussent par ailleurs les défauts du gouverneur du secteur Alpha Crucis, sa table était somptueuse. En outre, il se révélait un hôte charmant, avec un don rare tant pour écouter que pour faire des commentaires judicieux et spirituels. Même si Flandry était tapi, derrière son sourire, comme une panthère à l'affût, une partie de lui se délectait de ce premier repas civilisé depuis des mois.

Il termina son récit des événements sur Dido au moment où les serviteurs débarrassaient les dernières assiettes dorées, apportaient les digestifs et disparaissaient. « Formidable ! applaudit Snelund. Absolument fascinante, cette espèce. Vous disiez que vous en aviez

rapporté un ? J'aimerais beaucoup le rencontrer.

— C'est assez facile à arranger, Excellence, dit Flandry. Plus facile que vous ne le soupçonnez peut-être. »

Les sourcils de Snelund remontèrent très légèrement et ses doigts se serrèrent imperceptiblement sur le pied de son verre. Flandry se détendit, huma le bouquet de son propre alcool, qu'il fit tourner pour admirer le jeu des couleurs dans le liquide, et en avala une gorgée dans un contrepoint intentionnel avec le rythme du fond musical.

Ils se tenaient dans les étages supérieurs du palais. La pièce n'était pas grande, mais joliment proportionnée et d'une nuance subtile. Un mur avait été ouvert sur la soirée estivale. L'air des jardins entraît, chargé d'odeurs de rose, de jasmin et de fleurs moins familières. Au pied de la colline, la ville étincelait : constellations et fontaines de lumière, hauteurs rayonnantes des tours et danse de lucioles des aérocars. Le bruit du trafic leur parvenait à peine comme un murmure. On avait du mal à croire que toute la région et jusqu'aux étoiles grondaient des préparatifs de la guerre.

Snelund ne semblait pas non plus sous pression. Flandry avait peut-être enlevé, par pure impudence, Kathryn pour un « interrogatoire spécial jugé essentiel pour la maximisation des probabilités de succès d'une mission de surveillance ». Il avait peut-être perdu, par pure négligence, d'abord son vaisseau, ensuite sa prisonnière. Mais, puisqu'il était revenu avec un butin qui devait permettre à l'amiral Pickens de donner un spectaculaire coup de grâce à la rébellion, sans aide de Terra et, par conséquent, sans inspection ennuyeuse des opérations de milice, le gouverneur ne pouvait que se montrer courtois avec l'homme qui le tirait d'affaire.

Néanmoins, quand Flandry lui avait demandé un entretien secret, ce n'était pas dans l'espoir d'un dîner aux chandelles.

« Vraiment ? » souffla Snelund.

Flandry lui lança un regard à travers la table : chevelure ondulée et flamboyante, visage efféminé, superbe robe pourpre et or, scintillement des bijoux. Derrière tout cela, il y avait des intestins et un crâne, songea-t-il.

« Le fait est, Excellence, que j'ai dû prendre une décision délicate », dit-il.

Snelund hocha la tête en souriant, mais avec des yeux mornes et durs comme deux pierres. « Je m'en doutais, commandant. Certains aspects de votre rapport et de votre comportement, certains ordres que vous avez donnés d'une façon assez autoritaire et avec une hâte inutile en temps normal ne m'ont pas échappé. Vous me saurez gré d'avoir fait passer le mot qu'ils ne soient pas discutés. J'étais, disons, curieux de savoir ce que vous aviez en tête.

— Je vous en remercie, Excellence. » Flandry alluma un cigare.

« Cette affaire est critique pour vous aussi. Permettez-moi de vous rappeler le dilemme que j'ai eu sur Dido. Madame McCormac est devenue extrêmement populaire parmi mes hommes.

— Sans aucun doute. » Snelund éclata de rire. « Je lui ai appris quelques trucs étonnants. »

Je n'ai pas d'arme sous cet uniforme bleu et blanc, Aaron Snelund. Je n'ai que mes mains et mes pieds. Et une ceinture noire de karaté, ainsi que l'entraînement à d'autres techniques. N'était-ce un boulot à terminer, je me laisserais volontiers exécuter pour le seul plaisir de vous mettre en pièces.

Parce que la créature devait se rappeler l'état de son âme quand il l'avait rossée, et cherchait peut-être à présent la véracité, Flandry lui adressa un sourire acide. « Pas eu cette chance, Excellence. Elle a même refusé mes avances, ce que je vous prie de classer top secret. Mais... eh bien, voilà, c'était la seule femme, elle est belle, capable, intelligente. Vers la fin, la plupart des hommes étaient un peu amoureux d'elle. Elle a laissé entendre que son séjour ici avait été désagréable. Pour être franc, Excellence, j'ai craint une mutinerie si les hommes s'étaient attendus à ce qu'elle vous soit remise. Rapporter le code était trop important pour prendre ce risque.

— Et, donc, vous avez été complice de sa fuite. » Snelund avala une gorgée. « C'est ce que tout le monde a compris implicitement, commandant. Un jugement sensé, que nous osions ou non le consigner dans le rapport. On pourra remettre la main dessus plus tard.

— Mais, Excellence, je n'ai pas été complice.

— Quoi ? » Snelund se redressa sur son siège.

« Trêve d'euphémismes, Excellence, dit aussitôt Flandry. Elle a proféré des accusations extrêmement graves contre vous. Certaines personnes pourraient les utiliser pour étayer une plainte comme quoi votre propre attitude aurait provoqué la rébellion. Ce n'est pas ce que je voulais. Si vous connaissez bien l'histoire, vous serez d'accord que rien ne marche mieux qu'une Boadicée – non ? –, une martyre, surtout s'il s'agit d'une belle martyre, pour causer des troubles. L'Empire en souffrirait. J'ai pensé que mon devoir était de la garder. Pour obtenir l'accord de mes hommes, j'ai dû les convaincre qu'on ne la ramènerait pas ici. Elle devait aller dans une section de la Flotte, là où des règles protègent les prisonniers et où les témoignages n'ont pas de fortes chances d'être supprimés. »

Snelund était de marbre. « Continuez », dit-il.

Flandry lui exposa son plan pour la faire passer en douce. « La flotte devrait être rassemblée et prête à partir pour Satan dans environ trois jours, conclut-il, maintenant que les éclaireurs ont vérifié que l'ennemi utilise toujours le code que j'ai apporté. Je ne suis pas supposé l'accompagner. Cependant, mes hommes attendent de moi que j'obtienne des ordres pour envoyer le *Rommel* sur Ifri, Terra ou

quelque autre endroit où elle sera en sécurité. Ils auront des moyens de vérifier. Vous savez comme les informations circulent dans les bureaux. Si je ne le fais pas... je ne suis pas sûr que le secret sera gardé par tous ces gars. Et cette révélation pourrait vous causer du tort, Excellence, dans un moment aussi critique. »

Snelund vida son verre et le remplit de nouveau. Le léger glouglou retentissait bruyamment par-dessus la musique. « Pourquoi m'en parlez-vous ?

— À cause de ce que j'ai dit. En tant que patriote, je ne peux rien laisser passer qui prolongerait la rébellion. »

Snelund l'examina. « Et elle vous a repoussé ? » dit-il enfin.

Le dépit marquait la voix de Flandry. « Je ne l'apprécie pas beaucoup, venant d'une troisième main comme elle. » Puis, avec une soudaine onctuosité : « Mais ce n'est pas le sujet. Mon devoir... envers vous, Excellence, tout autant qu'envers l'Empire...

— Ah, oui. » Snelund se détendit. « Cela ne fait pas de mal de connaître un homme en pleine ascension qui vous soit redevable, n'est-ce pas ? »

Flandry avait l'air content de lui.

« Ou-oui, je pense que nous sommes sur la même longueur d'ondes, vous et moi, dit Snelund. Que suggérez-vous ?

— Eh bien, répondit Flandry, pour autant que l'Administration le sache, le *Rommel* n'abrite aucun être vivant en dehors de mon Didonien multiple. Et ellil ne parlera jamais. Si je pouvais ne pas être consigné ce soir, pas pour aller n'importe où, mais, disons, juste pour "reconnaissance et compte rendu à discrétion, avec l'aide d'un équipage minimum" – il suffirait d'un coup de fil de Votre Excellence à un membre de l'état-major de l'amiral Pickens –, je pourrais monter à bord et partir. Mes hommes se calmeraient quant à madame McCormac. Sans nouvelles d'elle pendant un an ou deux... eh bien, les réaffectations les auront éparpillés et les esprits se seront apaisés. L'oubli est un précieux serviteur, Excellence.

— Comme vous, dit Snelund avec un large sourire. Je crois que nos carrières respectives vont être liées, commandant. Si je puis avoir confiance en vous...

— Venez voir par vous-même, lui proposa Flandry.

— Hein ?

— Vous avez dit que vous seriez intéressé de rencontrer mon Didonien. Cela peut se faire discrètement. Je vous donnerai les coordonnées orbitales du *Rommel* et vous monterez seul, sans dire à personne où vous allez. » Flandry souffla un rond de fumée. « Peut-être aimeriez-vous vous charger personnellement de l'exécution ? Pour vous assurer que la manière est appropriée au crime. Nous pourrions avoir des heures. »

Puis il attendit.

La sueur finit par former des perles sur la peau de Snelund et il s'écria d'une voix avide : « Oui ! »

Flandry n'avait pas osé espérer ferrer le poisson qu'il appâtait. S'il avait échoué, il aurait fait l'affaire de sa vie de parvenir au même résultat par d'autres moyens. Cela le laissa si faible et étourdi qu'il se demanda vaguement s'il arriverait à tenir debout pour sortir de là.

Il y parvint, au bout d'un moment de conférence et de mises au point pratiques. Une voiture du gouverneur le déposa à la base de Catawrayannis, où il enfila une tenue fonctionnelle, reçut ses ordres et prit une navette pour le *Rommel*.

Il fallait accorder à celle-ci le temps de redescendre, afin que le pilote n'en remarquât pas une autre, très décorée, qui s'arrêtait bord à bord. Flandry s'assit sur le pont, seul avec ses pensées. L'écran lui montrait la planète et les étoiles, une fantastique beauté silencieuse.

Des vibrations résonnèrent dans le métal, tandis que les sas d'air se fermaient et que les grappins magnétroniques s'amarraient. Flandry descendit accueillir son invité.

Snelund traversa le sas en haletant. Il transportait un kit chirurgical. « Où est-elle ? demanda-t-il.

— Par ici, Excellence. » Flandry le laissa passer devant. Snelund ne semblait pas avoir remarqué son pistolet, qu'il portait pour le cas où il y aurait eu des gardes du corps. Mais il n'y en avait pas. Ils auraient pu répandre des rumeurs.

Malheur se tenait à l'extérieur de la cabine du commandant. Curiosité xénologique ou pas, Snelund se contenta de lui jeter un œil, frissonnant nerveusement, pendant que Flandry disait en sabir : « Quoi que vous entendiez, restez ici jusqu'à ce que je vous donne un autre ordre. »

La corne du noga s'inclina en signe d'assentiment. Le ruka toucha la hache à son côté. Le krippa perchait comme un oiseau de proie.

Flandry ouvrit la porte. « Je vous amène un visiteur, Kathryn », dit-il.

Elle émit un bruit qui traverserait longtemps les cauchemars de Flandry. Son couteau de guerre merséien jaillit dans sa main.

Il arracha son sac à Snelund et l'immobilisa d'une clé que rien n'allait faire céder. Fermant la porte d'un coup de pied derrière lui, il dit : « De la manière que vous voudrez, Kathryn. À vous de choisir. »

Snelund commença à hurler.

Assis aux commandes de la navette, Flandry poussa les manettes pour faire glisser les caches et activer les écrans. L'espace lui sauta au visage. Les ténèbres de Satan et le scintillement des étoiles défilèrent lentement tandis que le *Rommel* oscillait autour de la planète, en bringuebalant le long de son plan invariable. Deux fois il reconnut des éclats d'obscurité traversant les constellations et la Voie lactée : des vaisseaux de guerre tout proches. Mais, sans aide, ses sens ne pouvaient pas vraiment lui prouver qu'il se trouvait au cœur de la flotte rebelle.

Les instruments avaient rempli cet office lorsqu'il entra dans la zone, ainsi que plusieurs conversations sèches une fois à portée. Même lorsque Kathryn parlait directement avec Hugh McCormac, la réserve était de mise entre eux. Averti par son officier des communications sur ce à quoi s'attendre, l'amiral avait eu le temps de mettre un masque. Comment pouvait-il savoir que ce n'était pas un piège ? Si tant est qu'il avait parlé à sa femme, et pas à une ombre électronique, elle pouvait être sous l'emprise d'un laveur de cerveau et prononcer les mots que son opérateur soufflait dans son oreille moyenne. Les propres phrases impersonnelles de Kathryn, articulées par un visage presque sans expression, quand l'ensemble de sa personne était instable, pouvaient alimenter cette peur. Flandry avait été stupéfait. Pour lui, il allait de soi qu'elle pleurerait de joie.

Était-ce un simple mais intense désir d'intimité ou était-ce qu'à cet instant ultime, cette ultime pression, elle devait lutter trop dur pour ne pas se désintégrer ? Il n'avait pas eu l'occasion de le lui demander. Elle obéit aux directives de Flandry, sans révéler de secret, insistant pour que les deux hommes parlementent à huis clos avant de faire quoi que ce soit ; McCormac accepta, d'une voix rude et pas tout à fait ferme ; ensuite, les choses allèrent trop vite – les instructions à donner, les compteurs à étudier, les manœuvres d'approche, l'orbite à ajuster – pour que Flandry réussît à savoir ce qu'elle ressentait.

Mais pendant qu'il se préparait à partir, elle sortit de la cabine où elle s'était retirée. Elle lui prit les mains, le regarda dans les yeux et

murmura : « Dominic, je prie pour vous deux. » Ses lèvres se frottèrent aux siennes. Elles étaient froides, comme ses doigts, et salées. Avant qu'il pût réagir, elle s'éloigna rapidement.

Leur proximité avait été curieuse durant ce voyage. Le cadeau rouge qu'il lui avait fait ; le plan qu'il avait élaboré, et qu'elle l'avait aidé à peaufiner après avoir constaté qu'il n'en démordrait pas ; par moments, ces conversations rêveuses sur des temps anciens et des lieux éloignés, beaucoup de réminiscences de petits événements sur Dido... Flandry se demandait si un homme et une femme pouvaient être plus proches l'un de l'autre tout au long d'une vie conjugale. D'une certaine manière, oui, à l'évidence ; de celle-ci cependant, ils étaient tous les deux trop intimidés pour parler.

Mais le *Persée* arrivait, et avec lui, de toute façon, la fin de tout ce qui avait été. Le vaisseau amiral surgit comme une lune, marbré à la peinture thermostatique, surmonté de nacelles d'embarcation et de tourelles, hérissé de canons et de détecteurs pareils à des forêts de cristal. Un vaisseau satellite brillait autour. Des clignotants rougeoyaient sur la navette de Flandry et il entendit dans son récepteur : « Vous êtes dans notre ligne de mire. Avancez. »

Il lança les gravs. La navette quitta le *Rommel* et passa sous le contrôle du *Persée*. Le trajet fut bref, mais tendu des deux côtés. Comment McCormac pouvait-il être certain que ce n'était pas un moyen d'introduire une arme nucléaire dans son vaisseau de commandement et de la faire exploser ? *Il ne peut pas en être sûr*, pensa Flandry. *Surtout que je n'ai pas permis qu'on vienne me chercher. Bien sûr, ç'aurait pu être par peur d'être capturé, ce qui effectivement était en partie le cas, mais quand même... Il est courageux, ce McCormac. Je le déteste au plus haut point, mais je dois reconnaître qu'il est courageux.*

Une baie s'ouvrit et l'avalait. Il resta un moment assis tandis que l'air remplissait de nouveau le compartiment. Les valves d'entrée s'ouvrirent. Il quitta la navette et s'avança vers la demi-douzaine d'hommes qui attendaient. Ceux-ci l'observaient sombrement, sans un mot d'accueil ni un salut.

Il leur retourna leur regard. Les insurgés étaient aussi marqués par la faim et la fatigue que lui-même, mais moins en forme, le teint cireux et un peu plus sales. « Détendez-vous, dit-il. Inspectez mon appareil si vous le souhaitez. Il n'y a pas de traquenard, je vous le promets. Mais ne traînons pas.

— Par ici... s'il vous plaît. » Le lieutenant qui commandait l'escouade partit d'un pas rapide et volontaire. Une partie du groupe resta en arrière, pour contrôler la navette. Ceux qui marchaient derrière Flandry étaient armés. Cela ne le dérangerait pas. Il avait des dangers plus grands à surmonter avant de pouvoir aller dormir.

Ils traversèrent des tunnels et des cavernes de métal, passèrent

devant des centaines d'yeux, dans un silence à peine rompu si ce n'est par le pouls et la respiration du vaisseau. Ils arrivèrent enfin devant quatre soldats qui gardaient une porte. Le lieutenant leur parla et entra. Il salua et dit : « Le capitaine de frégate Flandry, amiral.

— Faites-le entrer, répondit une voix blanche et profonde. Laissez-nous seuls, mais restez à disposition.

— Oui, amiral. » Le lieutenant s'effaça. Flandry entra. La porte se referma dans un doux chuintement indiquant qu'elle était insonorisée.

Le silence était lourd, dans la suite de l'amiral. La cabine principale dans laquelle ils se trouvaient était meublée de façon austère : des chaises, une table, un canapé, un petit tapis uni, cloisons et plafond nus gris clair. Quelques photographies et animations la personnalisait un peu : portraits de famille, vues du pays, tableaux de paysages sauvages. Il y avait aussi un jeu d'échecs et une bibliothèque qui contenait tant des manuscrits que des bobines, des œuvres classiques comme scientifiques. Une des portes intérieures s'entrouvrait sur un bureau, où McCormac devait souvent bâcher après ses quarts. La chambre était à coup sûr monastique, pensa Flandry, la cuisine et le bar rarement utilisés, le...

« Salutations », dit McCormac. Il était grand, droit, émacié comme ses hommes, mais impeccable, nébuleuse et étoiles glaciales sur les épaules. Il avait vieilli, observa Flandry : plus grisonnant que sur les photos, encore moins de chair sur sa figure anguleuse et plus de rides, les yeux creusés tandis que le nez et le menton étaient devenus des promontoires.

« Bonjour. » Un bref instant, du respect et une sensation d'infériorité déferlèrent sur Flandry. Il s'en débarrassa par une touche de jouissance froide.

« Vous auriez pu saluer, commandant, dit calmement McCormac.

— C'est contraire au règlement, répondit Flandry. Vous avez été déchu de votre commandement.

— Ah oui ? Bien... » McCormac lui désigna un siège. « Nous asseyons-nous ? Voulez-vous un rafraîchissement ?

— Non, merci. Nous n'avons pas le temps pour les mondanités diplomatiques. La flotte de Pickens sera sur vous dans moins de soixante-dix heures. »

McCormac s'assit. « Je suis au courant, commandant. Nous faisons travailler nos éclaireurs, vous savez. Le rassemblement d'une telle puissance ne saurait passer inaperçu. Nous sommes prêts pour l'épreuve de force ; nous nous en réjouissons. » Il leva les yeux vers le jeune homme et ajouta : « Vous remarquerez que je vous appelle par votre grade. Je suis l'empereur de tous les sujets de Terra. Après la guerre, j'envisage d'amnistier presque tous ceux qui se sont opposés à moi par erreur. Même vous, peut-être. »

Flandry s'assit à son tour, en face de lui, une jambe posée sur l'autre, et sourit : « Vous m'avez l'air bien sûr de vous.

— Je prends la mesure du désespoir de votre camp, pour qu'ils vous envoient d'avance essayer de négocier, avec ce que vous prétendez être ma femme comme otage. » La bouche de McCormac se serra. Un instant, la colère monta en lui, bien qu'il ne parlât pas plus fort. « Je méprise tout homme qui se prêterait à un tel marché. Croyiez-vous que j'abandonnerais tous ceux qui m'ont fait confiance pour sauver un seul individu, aussi cher me soit-il ? Allez dire à Snelund et à ses criminels qu'il n'y aura ni paix ni pardon pour eux, même s'ils s'enfuient au bout de l'univers ; mais il y a de multiples façons de mourir, et s'ils font encore du mal à Kathryn, les hommes se souviendront de leur destin pendant un million d'années.

— Il me serait difficile de transmettre ce message, répondit Flandry, vu que Snelund est mort. » McCormac se dressa à demi. « Ce que Kathryn et moi sommes venus vous dire, c'est que si vous acceptez cette bataille, vos partisans et vous mourrez également. »

McCormac se pencha en avant et saisit Flandry par les bras, les serrant à lui laisser des bleus. « Que dites-vous ? » cria-t-il.

Flandry se dégagea par une prise de judo. « Ne me tripotez pas, McCormac. »

Les deux hommes se remirent debout, face à face. Les poings de McCormac étaient serrés. Il haletait. Flandry gardait les mains ouvertes, les jambes un peu courbées, prêt à esquiver et à frapper en retour. Cette impasse dura trente secondes mortelles.

McCormac se maîtrisa, se tourna, fit quelques pas et lui fit de nouveau face. « Très bien, dit-il comme si on l'étranglait. Je vous ai laissé venir pour vous écouter. Continuez.

— C'est mieux comme ça. » Flandry reprit place dans son siège et sortit une cigarette. Intérieurement, il accusait le coup. « Le fait est... que Pickens est en possession de votre code », dit-il.

McCormac chancela.

« Dans ces conditions, répéta Flandry, si vous combattez, il vous battra ; si vous reculez, il vous pourchassera et vous mettra en pièces ; si vous vous dispersez, il vous frappera, vous et vos bases, avant que vous ne puissiez les rallier. Vous n'avez pas assez de temps pour élaborer un nouveau code et il ne vous en laissera pas l'occasion. Votre compte est bon, McCormac. »

Il brandit sa cigarette. « Kathryn vous le confirmera, ajouta-t-il. Elle a assisté à tout. Seul avec elle, vous vous rendrez vite compte qu'elle n'est l'objet d'aucune coercition chimique et qu'elle dit la vérité. Vous n'aurez pas besoin de psytests pour ça, j'espère. En tout cas, pas si vous êtes le couple amoureux qu'elle prétend.

» En plus, quand vous lui aurez parlé, je vous invite à envoyer

une équipe récupérer mon ordinateur central. Ils verront qu'il contient votre code. Évidemment, cela mettra hors d'usage mon hyperpilotage, mais ça m'est égal d'attendre l'arrivée de Pickens. »

McCormac avait les yeux rivés sur le pont. « Pourquoi n'est-elle pas venue à bord avec vous ? demanda-t-il.

— Elle est ma garantie, dit Flandry. Il ne lui sera fait aucun mal, à moins que vos hommes n'aient l'idée stupide de faire feu sur mon vaisseau. Mais si je ne quitte pas votre cuirassé librement, mon équipage prendra les décisions qui conviennent. »

Ce que, selon moi, cher Hugh, vous interprétez comme signifiant que j'ai préparé mes hommes à cette éventualité, et qu'ils fileront si vous faites preuve de mauvaise foi. C'est l'hypothèse naturelle, et j'ai été attentif à ne rien faire pour vous empêcher d'y arriver. Le fait que mon équipage se résume à Malheur, qui serait incapable de diriger un canot dans une piscine, et que les ordres d'ellil sont de ne rien faire quoi qu'il arrive... mieux vaut que vous ne l'appreniez pas tout de suite. Entre autres choses, je veux d'abord vous faire entendre quelques vérités.

McCormac leva la tête et le scruta attentivement. Le choc encaissé, son esprit et son intelligence se remettaient rapidement. « Elle est votre otage ? » dit-il du fond de sa gorge.

Flandry acquiesça tout en allumant sa cigarette. La fumée l'apaisa un tout petit peu. « Ou-oui, c'est une longue histoire. Kathryn vous en racontera l'essentiel. Mais son aboutissement c'est que, bien qu'au service de l'Empire, je suis ici irrégulièrement et sans qu'il le sache.

— Pourquoi ? »

Flandry parla avec la même froide fermeté qu'il y avait dans son regard : « Pour de nombreuses raisons, y compris parce que je suis l'ami de Kathryn. C'est moi qui l'ai libérée des mains de Snelund. Je l'ai emmenée avec moi quand je suis allé voir quelle chance j'avais de vous faire renoncer à votre folie. Vous aviez quitté le système virgilien, mais un de vos charmants auxiliaires barbares nous a attaqués et démolis. Nous avons réussi à nous poser sur Dido et nous avons traversé le pays à pied jusqu'à Port-Frederiksen. Là, je me suis emparé du vaisseau de guerre où nous avons récupéré le code, celui que je commande à présent. Quand je l'ai conduit à Llynathawr, mes hommes et moi avons gardé secrète la présence de Kathryn. Ils sont fous d'elle eux aussi, voyez-vous. J'ai attiré le gouverneur Snelund à bord et je l'ai immobilisé au-dessus d'un égout pendant qu'elle lui tranchait la gorge. J'aurais fait bien pire, et vous aussi, mais elle a plus de décence dans un seul brin d'ADN que vous et moi dans tout notre organisme. Elle m'a aidé à me débarrasser des preuves parce que je veux retourner à la maison. Nous les avons expédiées sur la trajectoire d'une météorite, dans l'atmosphère d'une planète lointaine. Puis nous avons mis le cap sur Satan. »

McCormac frémit. « Voulez-vous dire qu'elle s'est rangée de votre côté... qu'elle est avec vous ? Est-ce que vous avez... »

La cigarette de Flandry tomba de ses lèvres déformées par la haine. Il sauta sur ses pieds, se pencha au-dessus du bureau et saisit McCormac par le col de sa tunique, écarta d'un coup les mains qui voulaient se défendre, le secoua et hurla :

« Ravalez votre langue ! Espèce de fils de pute moralisateur ! Si je m'étais écouté, c'est votre sang de cochon qui serait parti en fumée dans le ciel. Mais il y a Kathryn. Il y a les gens qui vous ont suivi. Il y a l'Empire. À genoux, McCormac, et remerciez le dieu arrogant que vous vous êtes choisi comme associé que je sois obligé de trouver un moyen de vous sauver la vie pour éviter que le mal que vous avez fait ne soit multiplié par dix ! »

Il le repoussa violemment. McCormac vacilla contre une cloison, qui rendit un son étouffé. À moitié assommé, il considéra la rage qui se tenait devant lui, et sa colère s'apaisa.

Au bout d'un moment, Flandry se détourna de lui. « Je suis désolé, dit-il d'une voix faible. Je ne m'excuse pas, attention. Je suis seulement désolé d'avoir perdu mon calme. Ce n'est pas professionnel de ma part, surtout que le temps nous manque. »

McCormac se secoua. « J'ai dit que je vous écouterai. Asseyons-nous et recommençons depuis le début, si vous voulez bien. »

Flandry fut obligé de l'admirer un peu pour cette attitude.

Ils se rassirent avec raideur au bord de leur siège. Flandry prit une autre cigarette. « Rien de fâcheux n'est arrivé entre Kathryn et moi, dit-il en gardant les yeux sur son menu cylindre. Je ne nie pas que j'aurais aimé qu'il se passe quelque chose, mais ce ne fut pas le cas. Kathryn vous était, vous est et vous sera toujours fidèle. Je crois l'avoir convaincue que vous faisiez fausse route, mais pas complètement. Et elle ne veut aller nulle part ailleurs que là où vous irez, ni aider personne d'autre que vous. N'est-ce pas impressionnant et difficile à mériter ? »

La gorge de McCormac se serra. Un instant plus tard : « Vous êtes un homme remarquable, commandant. Quel âge avez-vous ?

— La moitié du vôtre. Et pourtant c'est moi qui dois vous apprendre les choses de la vie.

— Pourquoi devrais-je vous écouter, demanda McCormac mais avec moins de force, alors que vous êtes au service de ce gouvernement odieux ? Et alors que vous prétendez avoir ruiné ma cause ?

— Elle l'était de toute façon. Je sais combien votre stratégie fabienne d'opposition fonctionnait. Ce que nous espérons, Kathryn et moi, c'est vous empêcher d'entraîner plus de vies, plus de trésors, plus de forces impériales avec vous vers la catastrophe.

— Nos perspectives n'étaient pas aussi sombres. J'étais en train d'élaborer un plan...

— Votre victoire aurait été la pire des issues.

— Quoi ? Flandry, je... je suis un homme, je suis faillible, mais n'importe qui vaudrait mieux sur le trône que ce Josip qui a appointé Snelund. »

Avec un fantôme de sourire, parce que sa propre fureur s'évanouissait et qu'une dose de pitié remplissait le vide, Flandry répondit : « Kathryn est encore d'accord avec vous sur ce point. Elle croit toujours qu'on ne peut imaginer mieux que vous pour le poste. Je n'arrive pas à la persuader du contraire, et je n'ai pas vraiment essayé. Voyez-vous, peu importe qu'elle ait tort ou raison. Vous auriez eu beau nous offrir le gouvernement le plus remarquable de toute l'histoire, votre accession au trône n'en aurait pas moins été catastrophique.

— Pourquoi ?

— Vous auriez démolì le principe de légitimité. L'Empire survivra à Josip. Ses puissants intérêts, ses bureaucrates prudents, sa taille et son inertie empêcheront qu'il fasse beaucoup de mal. Mais si vous vous emparez du trône par la force, pourquoi un autre amiral mécontent ne ferait-il pas la même chose dans une autre génération ? Puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que les guerres civiles mettent l'Empire en lambeaux. Jusqu'à ce que les Merséiens et les Barbares pointent le bout de leur nez. Vous avez vous-même loué les services de Barbares pour combattre des Terriens, McCormac. Peu importe que vous ayez ou non pris des précautions, le fait est que vous les avez fait venir, et tôt ou tard nous nous retrouverons avec un rebelle à qui cela ne posera pas de problème de leur concéder des territoires. Alors la Longue Nuit tombera.

— Je suis en total désaccord, répliqua l'amiral avec véhémence. Restructurer une politique décadente... »

Flandry lui coupa la parole. « Je ne suis pas en train d'essayer de vous convertir non plus. Je vous explique juste pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. » *Nous n'avons pas besoin de vous dire que j'aurais renoncé à mon devoir pour Kathryn. Ça ne change plus rien à l'affaire – il rit intérieurement – sauf que ça émousserait le tranchant de mon laïus.* « On ne peut pas restructurer une chose qui a été ébranlée d'une manière irréparable. Tout ce que votre révolution a réussi à faire c'est tuer des sophonts, détruire des vaisseaux dont nous avons grand besoin, fomenté des troubles qu'il faudra des années pour apaiser, et cela sur une frontière délicate.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire à la place ? protesta McCormac. Laissez-nous, ma femme et moi, en dehors de tout ça. Pensez seulement à ce que Snelund avait déjà fait à ce secteur. À ce qu'il

aurait fait si un jour il avait retrouvé sa place sur Terra. Y avait-il une autre solution que de frapper à la racine de nos malheurs et de nos dangers ?

— “Racine”, *radix*... Vous les radicaux, vous êtes tous pareils, dit Flandry. Vous croyez que tout provient d’une ou deux causes uniques, et que, si seulement vous pouvez les atteindre, tout redeviendra automatiquement paradisiaque. Ce n’est pas comme ça que l’histoire fonctionne. Lisez un peu et vous verrez quel résultat ont eu les recours à la violence des réformistes.

— Ça, c’est votre théorie ! dit McCormac, le rouge lui montant aux joues. Je... Nous étions face à une réalité. »

Flandry haussa les épaules. « Beaucoup de choses étaient possibles, dit-il. Certaines avaient été entamées : des plaintes à Terra, des pressions pour que Snelund soit renvoyé ou du moins contenu. Échouant ainsi, vous auriez pu envisager de le faire assassiner. Je ne nie pas qu’il était une menace pour l’Empire. Supposez, en particulier, qu’après que vos amis vous ont libéré vous ayez constitué avec eux une force, petite mais efficace, et que vous ayez organisé un raid sur le palais dans le but limité de récupérer Kathryn et de tuer Snelund. Cela n’aurait-il pas été utile ?

— Mais qu’est-ce que nous aurions pu faire ensuite ?

— Vous vous seriez mis hors la loi, répondit Flandry en hochant la tête. Comme je l’ai fait, même si j’espère cacher la culpabilité que je ne ressens pas. Outre mon bien-être personnel, cela créerait un précédent préjudiciable s’il était rendu public. Parmi tout ce que vous ignorez, McCormac, il y a ceci : vous mésestimez le rôle essentiel de l’hypocrisie comme lubrifiant social.

— Nous n’aurions pas pu agir... discrètement.

— Non, vous auriez dû faire immédiatement ce que vous et beaucoup d’autres doivent quand même faire maintenant : quitter l’Empire.

— Vous êtes fou ? Pour aller où ? »

Flandry se leva une fois de plus et le toisa. « C’est vous qui êtes fou, dit-il. Là où nous sommes en pleine décadence aujourd’hui, me semble-t-il, c’est que jamais, apparemment, nous ne pensons à l’émigration. Mieux vaut rester chez nous, croyons-nous, et nous accrocher à ce que nous avons, à ce que nous connaissons, à notre confort, à nos garanties, à nos associations... plutôt que de disparaître à jamais dans ce vaste et étrange univers... même quand tout ce à quoi nous nous accrochons est en train de se briser dans nos mains. Mais les pionniers raisonnaient différemment. Il y a encore de la place, une galaxie entière au-delà de ces quelques étoiles que nous croyons contrôler, tout au bout d’un des bras de la spirale.

» Vous réussirez à vous échapper si vous partez dans les heures

qui viennent. Avec cette avance, et la dispersion en plus, vos vaisseaux devraient pouvoir aller chercher les familles et laisser les hommes qui ne veulent pas partir. Ceux-là devront tenter leur chance avec le gouvernement, bien que la nécessité, j'imagine, l'oblige à l'indulgence. Fixez un rendez-vous sur une étoile très éloignée. Aucun de vos vaisseaux ne sera probablement poursuivi loin après la frontière, si jamais on les détecte.

» Partez loin, McCormac, aussi loin que possible. Trouvez une nouvelle planète. Fondez une société nouvelle. Ne revenez jamais. »

L'amiral se leva à son tour. « Je ne peux pas abandonner mes responsabilités, grogna-t-il.

— Vous l'avez fait lorsque vous vous êtes rebellé, dit Flandry. Votre devoir est de sauver ce qui peut l'être, et de vivre le reste de votre vie en sachant ce que vous avez provoqué ici. Peut-être que d'avoir conduit les gens vers un nouveau départ, peut-être cela vous consolera-t-il. » *Je suis sûr que oui avec le temps. Vous avez un sacré fonds d'autosatisfaction.* « Et puis Kathryn veut partir. Elle le veut terriblement. » Il croisa le regard de McCormac. « Si jamais un être humain a eu le droit d'être soustrait à cette civilisation, c'est bien elle. »

McCormac plissa les yeux.

« Ne revenez jamais, répéta Flandry. Ne songez pas à recruter une armée barbare et à revenir. Vous deviendriez l'ennemi alors, le véritable ennemi. Je veux que vous me donniez votre parole d'honneur à ce sujet. Si vous ne me la donnez pas, à moi et à Kathryn, elle ne sera pas autorisée à vous rejoindre, quoi que vous essayiez de me faire. » *Je mens comme un arracheur de dents.* « Si vous me la donnez et que vous la rompez, elle ne vous le pardonnera pas.

» Malgré votre conduite, vous êtes un chef compétent. Vous êtes le seul homme qui puisse espérer mener à bien cette émigration, en aussi peu de temps qu'il vous en faudra pour informer, convaincre, organiser, agir. Donnez-moi votre parole, et Kathryn vous reviendra dans ma navette. »

McCormac se cacha le visage. « C'est trop soudain, je ne peux pas...

— Eh bien, voyons d'abord ensemble quelques questions pratiques, si vous voulez. J'ai déjà réfléchi à différents détails.

— Mais... Je ne pourrais pas...

— Kathryn est votre femme, d'accord, dit Flandry avec amertume. Prouvez-moi que vous êtes son homme. »

Elle attendait devant le sas. Les heures l'avaient encerclée comme des loups. Il espérait ne plus voir dans la dernière image qu'il aurait d'elle cette angosse et cet épuisement.

« Dominic ? murmura-t-elle.

— Il a accepté, lui dit Flandry. Vous pouvez aller le retrouver. »

Elle chancela. Il la prit et la serra contre lui. « Allons, allons », dit-il maladroitement, au bord des larmes. Il caressa les cheveux brillants ébouriffés. « Allez, c'est fini, on a gagné, vous et moi... » Elle s'effondra. Il la retint tout juste de tomber.

Ce poids chéri dans les bras, il alla à l'infirmierie, l'étendit et lui fit une injection de stimulol. Son visage reprit des couleurs en quelques secondes, ses cils papillonnèrent et ses yeux verts se posèrent sur lui. Elle se redressa. « Dominic ! » cria-t-elle. Les sanglots rendaient sa voix crierde. « C'est vrai ?

— Voyez vous-même, sourit-il. Mais faites attention. Je vous ai donné une dose minimum. Votre métabolisme devra payer le prix fort. »

Elle s'approcha de lui, toujours fatiguée et éprouvée. Ils s'enlacèrent. Ils s'embrassèrent un long moment.

« Je voudrais, dit-elle d'une voix brisée, j'ai presque envie...

— Taisez-vous. » Il attira sa tête dans le creux de son épaule.

Elle recula. « Bon, je vous souhaite tout ce qui peut exister de mieux, à commencer par la fille qui est faite pour vous.

— Merci, dit-il. Ne vous inquiétez pas pour moi. Cela valait bien n'importe quel ennui que j'aurais pu avoir... » *et tous ceux que j'aurai.* « N'attendez pas, Kathryn. Allez le rejoindre. »

Elle partit. Il chercha le canal où il pourrait regarder la navette l'emporter et attendre les techniciens de McCormac.

Des nuées de soleils inconnus entouraient le *Persée*. À l'arrière, une masse sombre dissimulait à la vue les étoiles de l'Empire.

McCormac ferma la porte de la suite derrière lui. Kathryn se leva. Le repos – d'abord sous sédatifs, puis sous tranquillisants –, les soins et de bon repas lui avaient rendu sa beauté. Elle portait une robe grise chatoyante que quelqu'un lui avait donnée, ouverte au niveau de la gorge et des mollets, ceinturée à la taille, et lisse sur ses courbes fortes et profondes.

Il s'arrêta net. « Je ne m'attendais pas à te voir ici déjà ! laissa-t-il échapper.

— Les médecins m'ont autorisée à sortir en considérant le bien que me feraient les nouvelles », répondit-elle. Son sourire était frémissant.

« Eh bien... oui, dit-il d'un air impassible. Nous avons vérifié que nous nous étions débarrassés de ces éclaireurs qui nous suivaient, grâce à nos manœuvres à l'intérieur de cette nébuleuse. Ils ne nous retrouveront jamais dans un espace interstellaire qui ne figure sur aucune carte. Mais ce n'est pas ce qu'ils souhaitent, j'en suis sûr. Ce serait trop risqué d'envoyer les forces nécessaires pour s'occuper de nous aussi loin que là où nous allons. Non, nous en avons fini avec eux, sauf si nous revenons. »

Choquée, elle s'écria : « Tu ne feras pas ça ! Tu l'as promis !

— Je sais. Pourtant je pourrais... si... non, n'aie crainte. Je ne le ferai pas. Flandry avait raison, qu'il aille au diable ! Il faudrait que je trouve des alliés, et il faudrait offrir à ces alliés un bout de l'Empire en le démantelant. Espérons que la menace que je pourrais réessayer les contraindra à gouverner mieux... là-bas. »

L'état d'abattement de Kathryn lui montrait tout ce qu'elle aurait à surmonter pour recouvrer son ancienne force tranquille : « *Dyuba*, tu penses à la politique et au combat en cet instant ?

— Pardonne-moi, dit-il. Personne ne m'a prévenu que tu viendrais. Et j'ai eu des soucis. »

Elle s'approcha de lui, mais ils ne s'enlacèrent pas. « À ce point ?

demanda-t-elle.

— Pourquoi, que... qu'est-ce que tu veux dire ? Écoute, tu ne devrais pas rester debout plus qu'il n'est nécessaire. Je t'en prie, assieds-toi. Et... euh... il faudra que nous fassions réaménager les chambres... »

Elle ferma les yeux brièvement. Quand elle les rouvrit, elle se contrôlait.

« Pauvre Hugh, dit-elle. Tu as de méchantes cicatrices, toi aussi. J'aurais dû penser à tout ce que tu as enduré.

— Absurde. » Il l'entraîna vers le lit.

Elle résista si bien que les bras d'Hugh l'enserrèrent. Posant les siens autour de son cou et sa joue contre sa poitrine, elle dit : « Attends. Tu étais en train d'essayer d'éviter de penser à nous. À ce que je peux être pour toi, après tout ce qui est arrivé. À ce que je ne dis pas sur ce qui s'est passé entre Dominic et moi, si elles n'incluent pas... Mais j'ai juré que non.

— Je ne peux pas douter de toi, l'entendit-elle grommeler.

— Non, tu es trop vertueux pour ne pas essayer de me croire, pour ne pas essayer de reconstruire ce que nous avions. Pauvre Hugh, tu as peur de ne pas en être capable.

— Disons que... j'y pense, bien sûr... » Il resserra son étreinte.

« Je t'aiderai si tu m'aides. J'en ai autant besoin que toi.

— Je comprends, dit-il plus gentiment.

— Non, tu ne comprends pas, Hugh, lui répondit-elle avec gravité. J'ai pris conscience de la vérité quand j'étais seule, en train de récupérer, sans rien d'autre à faire que de penser, d'une manière bizarrement limpide, jusqu'à ce que je tombe de sommeil et que les rêves me gagnent. J'ai surmonté ce que j'ai subi au palais presque aussi bien que je ne pourrai jamais le faire. C'est moi qui te guérirai de tout ça. Mais tu devras me guérir de Dominic, Hugh.

— Oh, Kathryn ! s'écria-t-il dans ses cheveux.

— Nous essaierons, murmura-t-elle. Nous réussirons, au moins en partie, au moins assez pour vivre. Il le faut. »

Le vice-amiral Ilya Kheraskov feuilleta rapidement les papiers sur son bureau. Le bruit résonna d'un bout à l'autre de la pièce. Derrière lui, l'écran de projection offrait aujourd'hui une image de Saturne.

« Bon, dit-il, j'ai lu attentivement votre compte rendu ainsi que d'autres informations sur le sujet de façon assez intense depuis que vous êtes rentré. Vous avez été très occupé, commandant.

— Oui, amiral », dit Flandry. Il avait pris un siège mais jugeait préférable de donner l'impression d'être assis au garde-à-vous.

« Je regrette qu'on vous ait refusé votre permission et que vous ayez dû passer ces deux semaines entières sur Luna Prime. Ç'a dû être

frustrant, de voir briller les lumières des lieux de plaisir de Terra au-dessus de votre tête. Mais quantité d'irrégularités devaient être vérifiées.

— Oui, amiral. »

Kheraskov gloussa. « Cessez de vous faire du mauvais sang. Vous devrez en passer par toutes sortes de formalités, mais je peux vous l'assurer confidentiellement, vous êtes tiré d'affaire et votre grade de capitaine de frégate sera confirmé. Du moins jusqu'à ce que vous sortiez dégradé ou promu de votre prochaine escapade. J'évaluerais les chances à cinquante-cinquante. »

Flandry s'assit plus confortablement. « Merci, amiral.

— Vous avez l'air un poil déçu, remarqua Kheraskov. Vous attendiez mieux ?

— Eh bien, amiral... »

Kheraskov se rengorgea et son sourire s'élargit. « Vous devriez m'être reconnaissant. C'est grâce à moi que vous obtenez ceci. Et, croyez-moi, ça n'a pas été facile ! »

Il inspira profondément. « C'est vrai, dit-il, mettre la main sur le code était un exploit qui justifie de passer sur pas mal d'autres choses. Mais ces autres choses ne sont pas une mince affaire. Outre la perte de l'*Asieneuve* dans un vol que les plus aimables qualifieraient d'irresponsable, vous avez à votre actif d'autres performances accomplies, au mieux, d'une manière autoritaire, au pire, en abusant largement de vos prérogatives. Par exemple, prendre l'initiative d'enlever la prisonnière du gouverneur du secteur, l'emmener avec vous, dissimuler sa présence à votre retour, repartir avec elle et la laisser à l'ennemi... J'ai bien peur, Flandry, que, quel que soit le grade que vous obteniez, on ne vous donne plus jamais de commandement. »

Ce n'est pas une punition. « Amiral, dit Flandry, mon rapport montre que tout ce que j'ai fait était en accord avec le règlement. Les hommes qui ont servi sous mes ordres en témoigneront.

— Selon l'interprétation la plus libérale de vos droits discrétionnaires qu'un homme, un xéno ou un ordinateur puisse concevoir... oui, peut-être. Mais, pour l'essentiel, jeune canaille, je me suis battu en votre faveur parce que le service de renseignement a besoin de vous.

— Je vous remercie encore, amiral. »

Kheraskov poussa la boîte de cigares. « Prenez-en un, dit-il, et montrez-moi votre gratitude en me racontant ce qui s'est réellement passé. »

Flandry accepta. « Tout est dans mon rapport, amiral.

— Oui, et je sais lire entre les lignes. Par exemple... je lis le résumé de ce merveilleux document que vous avez rédigé... Hum-hum. "Peu après être parti en direction de Terra avec madame

McCormac, avec un équipage minimal par souci de vitesse et pour préserver le secret, j'ai été malencontreusement repéré et rattrapé par un croiseur ennemi, qui m'a capturé. Conduit à Satan dans le vaisseau amiral, j'ai eu la surprise de trouver les rebelles si découragés qu'ils ont décidé, après avoir appris que l'amiral Pickens détenait leur code, de fuir l'Empire. Madame McCormac a réussi à les persuader de nous épargner, moi et mon matelot didonien, en nous laissant derrière eux dans un vaisseau hors de combat. Quand les loyalistes sont arrivés, j'ai rendu à la vie civile et reconduit chez lui ledit Didonien, avec la récompense promise, puis j'ai mis le cap sur Terra..." Bon, peu importe. » Kheraskov jeta un œil par-dessus la page. « Dites-moi, quelle est la probabilité mathématique qu'un croiseur en maraude arrive par hasard à portée de détection ?

— Eh bien, amiral, dit Flandry, l'improbable doit bien se produire parfois. Il est vraiment regrettable que les rebelles aient effacé le journal de bord de l'ordinateur lorsqu'ils ont enlevé l'hyperpilotage de mon vaisseau. Cela aurait prouvé ce que je dis. Mais mon rapport devrait suffire à emporter la conviction.

— Oui, vous avez construit un empilement d'arguments qui s'emboîtent très solidement, pour la plupart invérifiables, expliquant pourquoi vous deviez faire ce que vous avez fait et rien d'autre. Vous avez pu passer tout le temps de votre voyage de retour du secteur Alpha Crucis à les développer. Soyez franc. Vous avez délibérément cherché Hugh McCormac et l'avez averti pour son code, n'est-ce pas ?

— Amiral, cela aurait été de la haute trahison.

— Comme supprimer un gouverneur que vous n'approuviez pas ? C'est bizarre qu'il ait été vu pour la dernière fois peu de temps avant que vous ne partiez.

— Il se passait beaucoup de choses, amiral, dit Flandry. La ville était en ébullition. Son Excellence avait des ennemis personnels. N'importe lequel d'entre eux aurait pu y voir l'occasion de régler ses comptes. Amiral, si vous me soupçonnez de méfaits, vous pouvez mettre en œuvre les procédures pour que je sois soumis à la sonde hypnotique. »

Kheraskov soupira. « Ça n'a pas d'importance. Vous savez que je ne le ferai pas. Pour cette affaire, personne ne va aller chercher d'éventuels témoins, des rebelles qui peuvent avoir choisi de rester à l'arrière. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Tant qu'ils resteront tranquilles, nous les laisserons se fondre dans la population. Vous êtes chez vous et libre, Flandry. J'avais seulement espéré... Mais il est peut-être préférable que je n'enquête pas trop en profondeur moi-même. Allumez votre cigare. Et nous pourrions commander des libations dignes de ce nom. Vous aimez le whisky ?

— J'adore ça, amiral ! » Flandry prit un cigare et huma son

parfum.

Kheraskov, penché les coudes sur son bureau, passa un ordre par l'intercom et souffla un nuage de fumée. « Dites-moi une chose, cependant, fils prodigue, en échange du massacre de masse des veaux engraisés qui portent étoiles et nébuleuses, supplia-t-il. Simple curiosité avunculaire de ma part. Votre serez en permission prolongée dès que nous aurons bouclé la paperasse. Où et comment votre ingéniosité tordue vous suggère-t-elle de la passer ?

— Dans ces lieux de plaisir dont vous avez parlé, amiral, répondit promptement Flandry. Du vin, des femmes et des chansons. Surtout des femmes. Cela fait longtemps. »

Faire la fête et oublier, pensa-t-il tout en souriant, que me reste-t-il d'autre jusqu'à la fin de mes jours ?

Mais elle est heureuse. Ça me suffit.

Épilogue

Je me/nous nous souvenons.

Pieds est vieux maintenant, lent au voyage, il souffre dans sa chair quand les brumes se glissent autour d'une longère au bout de la nuit d'hiver. Ailes qui appartenait à Maintes Pensées est aveugle, et reste seul dans sa tête sauf lorsqu'un jeune vient apprendre. Ailes qui appartenait à Découvreur de Grottes et Malheur est aujourd'hui dans un autre de Pierre-de-Foudre. Mains de Maintes Pensées et Découvreur de Grottes a depuis longtemps laissé ses os dans les montagnes de l'Ouest, là où Mains de Malheur est retourné depuis longtemps. Pourtant, le souvenir vit encore. Apprends, jeune Mains, de ceux qui ont fait l'unité avant que je/nous vienne/venions à être.

C'est davantage qu'une histoire de chanson, de danse et de rites. Dans cette communion, Nous ne pourrons peut-être plus croire que notre terre étroite est le monde entier. Au-delà de la jungle et des montagnes, il y a la mer ; au-delà du ciel, ces étoiles dont Découvreur de Grottes a rêvé et que Malheur a vues. Et il y a les étrangers avec un corps unique, ceux qui Nous visitent rarement pour faire du commerce et parler, mais dont Nous entendons plus souvent parler tandis que Nous, dans notre nouvelle recherche de l'illumination, explorons davantage les communions étrangères. Leurs biens et leurs faits Nous toucheront de plus en plus au fil des années, et provoqueront aussi des changements ailleurs qu'à Pierre-de-Foudre, changements qui feront refluer le temps sur Nous en différents courants de cette régularité que je/nous trouvions jusqu'ici la plus facile à imaginer.

Au-delà de cela et plus grand : comment ferons-Nous un avec le monde entier si Nous ne le comprenons pas ?

Par conséquent, prenez vos aises, jeune Mains, vieux Pieds et Ailes. Laissez le vent, la rivière, la lumière et le temps couler. Reposez-vous, en entier, en moi/vous-même, pour gagner la force qui vient de la paix, la force de se souvenir et de rechercher la sagesse.

N'ayez pas peur des étrangers au corps unique. Terribles sont leurs pouvoirs, mais ce sont ceux que nous apprendrons un jour à exercer comme eux si nous le choisissons. Plutôt pitoyable, cette espèce : ce ne sont pas des bêtes mais ils peuvent penser, et savent par

là même qu'ils ne connaîtront jamais l'unité.

Quatrième de couverture

L'Empire terrien régent quatre millions d'étoiles. De lointains descendants de la planète mère y côtoient des milliers d'espèces étrangères au sein des cultures et des sociétés les plus diverses. Or les premiers symptômes de la décadence frappent aujourd'hui ce colosse repu ; dans les palais de Terra où viennent s'entasser les richesses de la Galaxie, le sybaritisme et la corruption le gangrènent déjà. L'Empire néglige ses frontières.

Et une puissance expansionniste guette chacun de ses faux pas. Mais les agents de l'Empire veillent encore, qui franchissent les gouffres entre les mondes pour retarder l'échéance de la Longue Nuit. Dominic Flandry est de ceux-là le plus prestigieux.

Après *Agent de l'Empire terrien*, voici deux aventures de Dominic Flandry, deux romans de *space opéra* inédits en français, l'œuvre d'un maître de l'âge d'or.

Traduit de l'anglais par Silvain Chupin.